This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google

Digitized by Google

Ari 2575 vol.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
DE
Mr. SCARRON.
TOME III.

Digitized by Google

Digitized by Google



L. F. D. Bourg inv. J. Folkema Sculp.

Digitized by Google

OEUVRES
DE MONSIEUR
SCARRON.

NOUVELLE EDITION

Revue, corrigée, & augmentée de quantité de Piéces omiſes dans les Editions précédentes.

TOME TROISIEME,

Qui contient

Les deux Suites du

ROMAN COMIQUE,

& Les

NOUVELLES TRAGI-COMIQUES.



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN,

MDCCLII.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR
BOULLIOUD,
ECUYER ET CONSEILLER du Roi en la Sénéchauſſée & Siége Préſidial de Lyon.

MONSIEUR,

Je ne ſçai ſi c'eſt vous donner une grande marque de mon reſpect, que de vous intéreſſer dans le bon ou dans le mauvais accueil que le Public pourra faire à cet Ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrois pas prétendre que vous me ſçuſſiez gré de mon préſent : & puiqu'il n'eſt peut-être pas digne de vous, il eſt encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oſerai m'en promettre. En effet, MONSIEUR, *vous pourriez bien vous faire le Juge d'une choſe dont je ne vous fais que le Protecteur, & déſavouer le deſſein de celui qui vous la préſente, ſi vous ne trouvez pas qu'elle mérite votre approbation. Je l'expoſe beaucoup en l'expoſant aux yeux d'un Homme auſſi ſage & auſſi éclairé que vous ; & toute la bonne opinion que j'en ai conçue, ne me perſuade pas que vous en deveniez plus favorable à un* Roman Comique. *Car enfin, ce n'eſt pas dans*

ces ſortes de Livres que l'on cherche le ſolide, ou le délicat; il ſemble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre; & tout l'avantage que l'on ſe propoſe dans leur lecture, c'eſt d'y perdre aſſez agréablement quelques momens, & de s'y délaſſer l'eſprit d'une occupation ou plus importante ou plus ſérieuſe. Ainſi comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'élevation, ne vous ſurprendrai-je point lorſque je vous demanderai votre aveu pour cette production d'un eſprit enjoué, & que je l'autoriſerai de votre nom pour la rendre recommandable? Non, MONSIEUR, il ne faut pas que vous condamniez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous deſaprouviez ce témoignage public de ma reconnoiſſance. Je vous ai de ſi ſinguliéres obligations, & je ſuis à vous en tant de maniéres, qu'il me falloit ſatisfaire à tous ces devoirs, & joindre à mon reſſentiment des marques de la fidéle paſſion que je vous ai vouée. Ce n'étoit pas répondre tout-à-fait à vos bontés, que d'en conſerver un juſte ſouvenir; elles exigeoient de moi quelque choſe de plus particulier, & je n'ai pas cru enfin pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon reſpect, dans l'impuiſſance où je me vois de les reconnoître autant que j'y ſuis ſenſible. Auſſi oſai-je me flater que vous la recevrez de fort

bon-

bonne grace, & qu'elle achévera de vous perſuader que l'on ne peut pas vous honnorer avec plus de zéle, ni avec une plus parfaite déférence. Mais, MONSIEUR, *après avoir agréé mon préſent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon Auteur; & le croiriez-vous ſans mérite, puiſque je ne doute preſque plus que vous ne l'eſtimiez? Ses expreſſions ſont naturelles, ſon ſtyle eſt aiſé, ſes avantures ne ſont point mal imaginées, & pour s'accommoder à ſon ſujet, il étale par-tout un agrément qui lui tient lieu de force & de délicateſſe. En un mot il vient de fournir une carriére qu'un Illuſtre de notre tems avoit laiſſée imparfaite, & il a fouillé juſques dans ſes cendres pour y reprendre ſon génie, & pour nous le redonner après ſa mort. C'eſt de la ſorte que l'on peut parler des deux premiéres Parties du* Roman Comique, *& c'eſt dans cette troiſiéme que* Monſieur Scarron *revivra tout entier, ou du-moins par la meilleure partie de lui-même. Il eſt peu de gens qui ne ſçachent que cet homme eut un talent merveilleux pour tourner toutes choſes du côté plaiſant, & qu'il s'eſt rendu inimitable dans cette ingénieuſe & charmante maniére d'écrire. Elle a été reçue avec aplaudiſſement de tout le monde: les Eſprits-forts qui s'offenſent de tout ce qui ſemble opposé à une vertu ſévére, n'ont pu s'empêcher de la goûter; & les moins raiſon-*

nables ont été forcés de l'aprouver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettrez, MONSIEUR, d'eſpérer un heureux ſuccès dans mon deſſein, & de croire, non ſeulement que ma liberté ne vous déplaîra pas, mais même que vous appuyerez avec joye la ſuite d'un Ouvrage dont la réputation eſt ſi bien établie. Après tout, ne ſera-ce pas votre intérêt plutôt que le mien? Et depuis que de mes mains elle ſera paſſée dans les vôtres, pourrez-vous la regarder que comme une choſe qui eſt abſolument à vous? Auſſi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriſer, ou pour ſe produire avec avantage. Un Magiſtrat d'un caractére tout-à-fait ſingulier, & qui dans un âge ſi peu avancé poſſéde des lumiéres & des qualités que l'on admire, ſera ſa plus grande recommandation, & ſon aveu lui procurera celui de tous les Eſprits raiſonnables. Mais puiſqu'elle peut ſervir à votre gloire, & qu'elle publiera à ſon tour les bontés & le mérite de ſon Protecteur, ſouffrez qu'elle ſoit aujourd'hui un hommage que je vous rends, & un témeignage éclatant de la reſpectueuſe paſſion avec laquelle je me dois dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéïſſant, & très-obligé ſerviteur,
A. OFFRAY.

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

LEcteur, qui que tu ſois, qui verras cette troiſiéme Partie du *Roman Comique* paroître au jour après la mort de l'incomparable Mr. SCARRON, Auteur des deux premiéres, ne t'étonne pas ſi un génie beaucoup au-deſſous du ſien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avoit promis de te le faire voir revu, corrigé & augmenté; mais la mort le prévint dans ce deſſein, & l'empêcha de continuer les Hiſtoires de *Deſtin* & de *Léandre*, non plus que celle de la *La Caverne*, qu'il fait paroître au Mans, ſans dire de quelle maniére elle & ſa Mére ſortirent du château du Baron de Sigognac, & c'eſt ſur quoi tu ſeras éclairci dans cette troiſiéme Partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuſe de témérité, d'avoir voulu en quelque ſorte donner la perfection à l'Ouvrage d'un ſi grand-homme: mais ſçache que pour peu qu'on ait d'eſprit, on peut

 bien

Digitized by Google

bien inventer des Hiſtoires fabuleuſes, comme celles qu'il nous a données dans les deux premiéres Parties de ce Roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'eſt pas de ſa force, & qu'il ne répond ni au ſujet ni à l'expreſſion de ſon diſcours; mais ſçache du-moins que tu pourras y ſatisfaire ta curioſité, ſi tu en as aſſez pour déſirer une concluſion au dernier Ouvrage d'un Eſprit ſi agréable & ſi ingénieux. Au-reſte j'ai attendu longtems à la donner au Public, ſur l'avis que j'avois reçu qu'un homme d'un mérite particulier y avoit travaillé ſur les Mémoires de l'Auteur. S'il l'eût entrepris, il auroit ſans-doute beaucoup mieux réuſſi que moi; mais après trois années d'attente ſans en avoir rien vu paroître, j'ai hazardé le mien, malgré la cenſure des Critiques. Je te le donne donc tout défećtueux qu'il eſt, afin que quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES DE LA *PREMIERE SUITE* DU ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE I.

Qui fait l'ouverture de cette troiſiéme Partie. Pag. 1

CHAPITRE II.

Où vous verrez le deſſein de Ragotin. 6

CHAPITRE III.

Deſſein de Léandre. Harangue, & reception de Ragotin dans la Troupe Comique. 11

CHAPITRE IV.

Départ de Léandre, & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon. Disgrace de Ragotin. 20

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre disgrace de Ragotin. 31

CHAPITRE VI.

Mort de Saldaigne. 41

CHAPITRE VII.

Suite de l'Hiſtoire de la La Caverne. 51

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Hiſtoire de la La Caverne. 57

CHAP-

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

La Rancune deſabuſe Ragotin ſur le ſujet de la l'Etoile. L'arrivée d'un caroſſe plein de Nobleſſe, & autres avantures de Ragotin. 62

CHAPITRE X.

Hiſtoire du Prieur de St. Louis, & l'arrivée de Mr. de Verville. 73

CHAPITRE XI.

Réſolution des mariages de Deſtin avec la l'Etoile, & de Léandre avec Angélique. 91

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva au voyage de la Freſnaye. Autre diſgrace de Ragotin. 95

CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de St. Louis. 99

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville, accompagné de Mr. de la Garouſiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres avantures de Ragotin. 136

CHAPITRE XV.

Hiſtoire des deux Jalouſes. 145

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de la capricieuſe Amante. 155

CHAPITRE XVII.

Deſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique. 167

TA-

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES DE LA SECONDE SUITE.

CHAPITRE I.
Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les volumes précédens. 177

CHAPITRE II.
L'Opérateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux. 181

CHAPITRE III.
Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur. 185

CHAPITRE IV.
Le Singe en cornette. 189

CHAPITRE V.
Comment le Poëte fut délivré de la fureur du Singe. 195

CHAPITRE VI.
La Payſane de Frescati, Nouvelle. 199

CHAPITRE VII.
Qui traite d'une nouvelle matiére. 219

CHAPITRE VIII.
Comment la Guiardiére tomba dans un égoût. 223

CHAPITRE IX.
Ragotin inviſible. 226

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE X.
Le malheureux ſuccès de la Chemiſe enchantée. 229
CHAPITRE XI.
L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'Hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire. 233
CHAPITRE XII.
Frayeur du Doyen qui voit enlever ſon Valet en l'air. 235
CHAPITRE XIII.
Hiſtoire d'Inezille. 240
CHAPITRE XIV.
Comment l'Hiſtoire d'Inezille fut interrompue. 253
CHAPITRE XV.
Qui pourra bien ennuyer. 257
CHAPITRE XVI.
Suite de l'Hiſtoire d'Inezille. 260
CHAPITRE XVII.
Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour la l'Etoile. 274
CHAPITRE XVIII.
Retour de Ragotin au Mans. 278
CHAPITRE XIX.
La fidéle Bretonne. 282
CHAPITRE XX.
Où il eſt parlé de Verville & de Saldaigne. 301

LE

Digitized by Google

LE ROMAN COMIQUE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troiſiéme Partie.

VOus avez vu dans la ſeconde Partie de ce Roman, le petit Ragotin, le viſage tout ſanglant du coup que le Bélier lui avoit donné, quand il dormoit aſſis ſur une chaiſe baſſe dans la chambre des Comédiens, d'où il étoit ſorti ſi fort en colére, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais: mais il étoit trop pi-

qué de Mademoiſelle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de ſçavoir le ſuccès de la magie de l'Opérateur ; ce qui l'obligea, après s'être lavé la face, à retourner ſur ſes pas, pour voir quel effet auroit la promeſſe d'el Signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut avoir trouvé en la perſonne d'un Avocat qu'il rencontra, & qui alloit au Palais. Il étoit ſi étourdi du coup du Bélier, & avoit l'eſprit ſi troublé de celui que la l'Etoile lui avoit donné au cœur ſans y penſer, qu'il ſe perſuada facilement que cet Avocat étoit l'Opérateur : auſſi il l'aborda fort civilement, & lui tint ce diſcours : Monſieur, je ſuis ravi d'une ſi heureuſe rencontre ; je la cherchois avec tant d'impatience, que je m'en allois exprès à votre logis, pour aprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre ſcience magique vous a pu ſuggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes, auſſi ne ferai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc ſi cette miraculeuſe Etoile me départira de ſes bénignes influences. L'Avocat qui n'entendoit rien à tout ce beau diſcours, non plus que la raillerie, l'interrompit auſſitôt, & lui dit fort bruſquement : Monſieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard, je croirois que vous êtes ivre ; mais il faut que vous ſoyez tout-à-fait fou. Hé! à

qui

qui penſez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie, & d'influence des Aſtres ? Je ne ſuis ni Sorcier, ni Aſtrologue : hé quoi ! ne me connoiſſez-vous pas ? Hà Monſieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel ! vous êtes ſi bien informé de mon mal, & vous m'en refuſez le reméde ? Hà ! je... Il alloit pourſuivre, quand l'Avocat le laiſſa-là, en lui diſant : Vous êtes un grand extravagant pour un petit homme, adieu. Ragotin le vouloit ſuivre, mais il s'apperçut de ſa mépriſe, dont il fut bien honteux; auſſi ne s'en vanta-t-il pas ; & vous ne la liriez pas ici, ſi je ne l'avois apriſe de l'Avocat même, qui s'en divertit bien avec ſes amis. Ce petit fou continua ſon chemin, & alla au logis des Comédiens, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il oüit la propoſition que la la Caverne & Deſtin faiſoient de quiter la ville du Mans, & de chercher quelqu'autre poſte ; ce qui le démonta ſi fort, qu'il penſa tomber de ſon haut ; ſa chute n'eût pas été périlleuſe (quand même cet accident lui ſeroit arrivé) à cauſe de la modification de ſon individu. Mais ce qui l'acheva tout-à-fait, ce fut la réſolution qui fut priſe de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'eſt-à-dire, à ſes habitans, & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fidéles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire,

 ſur

ſur l'aſſurance qu'ils avoient eue que le bruit de peſte qui avoit couru, étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette ſorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du Soleil dans le Zodiaque. En ce païs-là ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à la Fléche, de la Fléche au Mans, du Mans à Alençon, d'Alençon à Argenton, ou à Laval, ſelon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en ſoit, cela ne fait guéres à notre Roman. Cette délibération ayant été priſe unanimement par les Comédiens & Comédiennes, ils réſolurent de repréſenter le lendemain quelque excellente Piéce pour laiſſer bonne bouche à l'Auditoire Manceau. Le Sujet n'en eſt pas venu à ma connoiſſance. Ce qui les obligea de quiter ſi promptement, ce fut que le Marquis d'Orſé (qui avoit obligé la Troupe à continuer la Comédie) fut preſſé de s'en aller en Cour; tellement que n'ayant plus de Bienfacteur, & l'Auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils ſe diſpoſérent à en ſortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une oppoſition, apportant beaucoup de mauvaiſes raiſons, dont il étoit toujours pourvu, mais auxquelles on ne fit nulle attention; ce qui fâcha fort le petit homme, qui les pria de lui faire au-moins la grace de ne ſortir point de la Province du Mai-

ne,

Digitized by Google

ne, ce qui étoit très-facile, en prenant le Jeu de Paume qui eſt au fauxbourg de Mont-Fort, lequel en dépend, tant pour le ſpirituel que pour le temporel; & que de-là ils pourroient aller à Laval (qui eſt auſſi du Maine) d'où ils ſe rendroient facilement en Bretagne, ſuivant la promeſſe qu'*ils* en avoient fait à Mr. de la Garouffiére. Mais Deſtin lui rompit les chiens, en diſant que ce ne ſeroit point le moyen de rien faire; car ce méchant tripot étant comme il eſt, fort éloigné de la ville, & au-deçà de la riviére, la belle Compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cauſe de la longueur du chemin; que le grand Jeu de Paume du Marché aux Moutons étoit environné de toutes les meilleures maiſons d'Alençon, & au milieu de la ville; que c'étoit-là où il falloit ſe placer, & payer plutôt quelque choſe de plus que de ce malotru tripot de Mont-Fort, le bon marché duquel étoit une des plus fortes raiſons de Ragotin: ce qui fut délibéré d'un commun accord, & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charette pour le bagage, & des chevaux pour les Demoiſelles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'eſt pas difficile à un honnête-homme de faire en peu de tems des connoiſſances. Le lendemain on repréſenta la Comédie, Tragédie-Paſtorale,

le, Tragi-Comédie, car je ne ſçai laquelle; mais qui eut pourtant le ſuccès que vous pouvez penſer. Les Comédiennes furent admirées de tout le monde. Deſtin y réuſſit à merveilles, ſur-tout par le compliment dont il accompagna leur adieu; car il témoigna tant de reconnoiſſance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendreſſe, qu'il charma toute la Compagnie. On m'a dit que pluſieurs perſonnes en pleurérent, principalement les jeunes Demoiſelles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint ſi immobile, que tout le monde étoit déja ſorti, qu'il demeuroit toujours dans ſa chaiſe, où il auroit peut-être encore demeuré, ſi le Marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus perſonne; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il ſe leva enfin, & s'en alla dans ſa maiſon, où il réſolut d'aller trouver les Comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit ſur le cœur, & dont il s'étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le deſſein de Ragotin.

Les Crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond ſommeil, (qui eſt ſouvent in-

interrompu par cette canaille, à mon avis la plus importune engeance qui ſoit dans la République humaine) que Ragotin étoit déjà habillé, à deſſein d'aller propoſer à la Troupe Comique celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des Comédiens & Comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni même éveillés; il eût la diſcrétion de les laiſſer repoſer; mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de ſe lever, pour faire une promenade juſqu'à la Couſture, qui eſt une très-belle Abbaye ſituée au fauxbourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeuner à la grande Etoile d'or, où il l'avoit fait aprêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut auſſi-tôt habillé que la propoſition en fut faite; ce qui ne vous ſera pas difficile à croire, ſi vous conſidérez que ces gens-là ſont ſi accoutumés à s'habiller & ſe deshabiller derriére les tentes du théatre, ſur-tout quand il faut qu'un ſeul Acteur repréſente deux Perſonnages, que cela eſt auſſitôt fait que dit. Ragotin donc & la Rancune s'acheminérent à l'Abbaye de la Couſture: il eſt à croire qu'ils entrérent dans l'Egliſe, où ils firent courte priére, car Ragotin avoit bien d'autres choſes en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune

Digitized by Google

ne pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuné, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ſes complimens. Ils entrérent dans le logis, où le petit homme commença à crier, de ce que l'on n'avoit pas encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés : à quoi l'hôteſſe (ſans bouger de deſſus le ſiége où elle étoit) lui repartit: Vraiment, Monſieur Ragotin, je ne ſuis pas devine, pour ſçavoir l'heure que vous deviez venir ici ; à-préſent que vous y êtes, les pâtés y ſeront bientôt : paſſez à la ſale, où l'on a mis la nape ; il y a un jambon, donnez deſſus en attendant le reſte. Elle dit cela d'un ton ſi gravement cabarétique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raiſon, & s'adreſſant à Ragotin, lui dit : Monſieur, paſſons deçà, & bûvons un coup en attendant; ce qui fut fait. Ils ſe mirent à table, qui fut couverte peu de tems après, & ils déjeunérent à la mode du Mans, c'eſt-à-dire fort bien ; ils bûrent de-même à la ſanté de pluſieurs perſonnes. Vous jugez bien, Lecteur, que celle de la l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt ſans bouger de ſa place, tantôt debout & le chapeau à la main ; mais la derniére fois il la but à genoux & tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque Egliſe. Ce fut alors qu'il ſu-

Digitized by Google

plia inſtamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être ſon guide & ſon protecteur, dans une entrepriſe auſſi difficile que la conquête de Mademoiſelle de l'Etoile : ſur quoi la Rancune lui répondit à demi en colére, ou feignant de l'être ; Sçachez, Monſieur Ragotin, que je ſuis homme qui ne m'embarque point ſans biſcuit, c'eſt-à-dire, que je n'entreprens jamais rien que je ne ſois aſſuré d'y réuſſir ; & ſoyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous ſervir utilement. Je vous le dis encore, j'en ſçai les moyens, que je mettrai en uſage quand il ſera tems. Mais je vois un grand obſtacle à votre deſſein, qui eſt notre départ ; & je ne vois point de jour pour vous, ſi ce n'eſt en exécutant ce que je vous ai dit une autre fois, de vous réſoudre à faire la Comédie avec nous : vous y avez toutes les diſpoſitions imaginables : vous avez grand' mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon, & la mémoire encore meilleure ; vous ne reſſentez point-du-tout le Provincial : il ſemble que vous ayez paſſé toute votre vie à la Cour ; vous en avez ſi fort l'air, que vous le ſentez d'un quart de lieue ; vous n'aurez pas repréſenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la pouſſiére aux yeux de nos jeunes Godelureaux, qui font tant les entendus, & qui ſeront obligés de vous céder les premiers rôles, & a-

Digitized by Google

près cela laiſſez-moi faire; car pour le préſent (je vous l'ai déjà dit) nous avons à faire à une étrange tête: il faut uſer avec elle de beaucoup d'adreſſe; je ſçai bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choſes. D'ailleurs raiſonnons un peu: ſi vous faiſiez connoître votre deſſein amoureux avec celui d'entrer dans la Troupe, ce ſeroit le moyen de vous faire refuſer; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été ſi attentif au diſcours de la Rancune, qu'il en étoit tout-à-fait extaſié, s'imaginant de tenir déjà (comme on dit) le loup par les oreilles, quand, ſe réveillant comme d'un profond ſommeil, il ſe leva de table & paſſa de l'autre côté, pour embraſſer la Rancune, qu'il remercia en même tems, & ſuplia de continuer, lui proteſtant qu'il ne l'avoit convié à déjeuner, que pour lui déclarer le deſſein qu'il avoit de ſuivre ſon ſentiment touchant la Comédie, à quoi il étoit tellement réſolu, qu'il n'y avoit perſonne au monde qui pût l'en détourner: qu'il ne falloit que le faire ſçavoir à la Troupe, & en obtenir la faveur de l'aſſociation; ce qu'il déſiroit de faire à la même heure. Ils comptérent avec l'hôteſſe. Ragotin paya, & étant ſortis ils prirent le chemin du logis des Comédiens, qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeuné. Ils trou-

trouvérent les Demoiſelles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le diſcours du deſſein de Ragotin, de faire la Comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des Fermiers du pére de Léandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il ſouhaittoit le voir avant de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent : ce qui obligea tous ceux de la Troupe à conférer enſemble, pour délibérer ſur un événement ſi inopiné. Léandre tira Angelique à part, & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux, ſi elle avoit la bonté d'y contribuer; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle, & toutes les choſes que vous verrez dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Deſſein de Léandre. Harangue, & Réception de Ragotin dans la Troupe Comique.

LEs Jéſuites de la Fléche n'ayant rien pu gagner ſur l'eſprit de Léandre pour lui faire continuer ſes études, & voyant ſon aſſiduïté à la Comédie, jugérent auſſi-tôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des Comédiennes : en quoi ils furent confirmés, quand après le départ de la Trou-

pe, ils aprirent qu'il l'avoit ſuivie à Angers. Ils ne manquérent pas d'en avertir ſon pére par un meſſager exprès, qui arriva en même tems que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre, & lui demandoit de l'argent, comme il l'avoit concerté avec Deſtin, quand il lui découvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il étoit bleſſé. Son pére reconnoiſſant la fourbe, ſe mit dans une furieuſe colére, qui jointe à une extrême vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais qui ſe termina pourtant par la mort; de laquelle ſe voyant proche, il commanda à un des Fermiers de chercher ſon fils, pour l'obliger à ſe retirer auprès de lui, lui diſant qu'il pourroit le trouver en demandant où il y avoit des Comédiens, (ce que le Fermier ſçavoit aſſez, car c'étoit celui qui lui fourniſſoit de l'argent après qu'il eut quité le Collége.) Auſſi ayant apris qu'il y en avoit une Troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Léandre, comme vous l'avez vu dans le Chapitre précédent. Ragotin fut prié par tous ceux de la Troupe, de les laiſſer conférer un moment ſur le ſujet du Fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit en ſe retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Auſſi-tôt qu'il fut ſorti, Léandre fit entrer le Fermier de ſon pére, lequel

quel

Digitized by Google

quel leur déclara l'état où il étoit, & le déſir qu'il avoit de voir ſon fils avant de mourir. Léandre demanda congé pour y ſatisfaire, ce que tous ceux de la Troupe jugérent très-raiſonnable. Ce fut alors que Deſtin déclara le ſecret qu'il avoit tenu caché juſqu'alors, touchant la qualité de Léandre; ce qu'il n'avoit apris qu'après le raviſſement de Mademoiſelle Angelique, (comme vous l'avez vu dans la ſeconde Partie de cette véritable Hiſtoire) ajoûtant qu'ils avoient bien pu s'appercevoir qu'il n'agiſſoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit apris, comme il faiſoit auparavant, puiſque même il avoit pris un autre valet; que ſi quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître, c'étoit pour ne le découvrir pas; mais qu'à-préſent il n'étoit plus tems de celer, tant pour deſabuſer Mademoiſelle de la Caverne, qui n'avoit pu ôter de ſon eſprit que Léandre ne fût complice de l'enlévement de ſa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'aſſurer de l'amour ſincére qu'il lui portoit, & pour laquelle il s'étoit réduit à lui ſervir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le ſecret, lorſqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de Mademoiſelle Angelique. Et tant s'en faut qu'il eût conſenti à ſon enlévement, qu'ayant trouvé les raviſſeurs, il avoit hazardé ſa vie pour la ſecourir;

Digitized by Google

rir ; mais qu'il n'avoit pu réſiſter à tant de gens, qui l'avoient furieuſement bleſſé & laiſſé pour mort ſur la place. Tous ceux de la Troupe lui demandérent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité ſelon ſa qualité, mais qu'ils étoient excuſables, puiſqu'ils n'en avoient pas la connoiſſance. Mademoiſelle de l'Etoile ajoûta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de mérite en ſa perſonne, ce qui l'avoit fait long-tems ſoupçonner quelque choſe, en quoi elle avoit été comme confirmée depuis ſon retour ; joint à cela les lettres que la la Caverne lui avoit fait voir : que pourtant elle ne ſçavoit quel jugement en faire, le voyant ſi ſoumis au ſervice de ſon frére, mais qu'à-préſent il n'y avoit pas lieu de douter de ſa qualité. Alors la la Caverne prit la parole, & s'adreſſant à Léandre, lui dit : Vraiment, Monſieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juſte ſujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime ; comme le deſſein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne aſſez ; & en effet, Monſieur, quelle apparence qu'un Seigneur ſi relevé, comme vous eſpérez l'être après la mort de Monſieur votre pére, voulût ſonger à épou-

pouſer une pauvre Comédienne de campagne ! Je loue Dieu que le tems ſoit venu que vous pourrez vivre content, dans la poſſeſſion de ces belles terres qu'il vous laiſſe, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouaſſiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce diſcours de la la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, Mademoiſelle, que je ſuis ſur le point de poſſéder, ne ſçauroit me rendre heureux, ſi je ne ſuis aſſuré en même tems de la poſſeſſion de Mademoiſelle Angelique votre fille ; ſans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pére me donne ; & je vous déclare que je ne m'en vai recueillir ſa ſucceſſion, qu'à deſſein de revenir auſſi-tôt pour accomplir la promeſſe que je fais devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme que Mademoiſelle Angelique votre fille, pourvu qu'il vous plaîſe de me la donner & qu'elle y conſente, comme je vous en ſuplie très-humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je veuille l'emmener chez moi, c'eſt à quoi je ne penſe point du tout ; j'ai trouvé tant de charmes en la vie Comique, que je ne ſçaurois m'en diſtraire, ni me ſéparer de tant d'honnêtes gens qui compoſent cette illuſtre Troupe. Après cette franche déclaration, les Comé-

diens

diens & Comédiennes, parlant tous enſemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que Mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ſeroient bien délicates, ſi elles ne lui donnoient la ſatisfaction qu'il prétendoit. Angelique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de ſa mére, laquelle finit la converſation en diſant à Léandre que ſi à ſon retour il étoit dans les mêmes ſentimens, il pouvoit tout eſpérer. Enſuite il y eut de grands embraſſemens, & quelques larmes verſées, les unes par un motif de joye, & les autres par la tendreſſe, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en ſont ſi ſuſceptibles qu'ils ne ſçauroient s'en empêcher, quand ils voyent ou entendent dire quelque choſe de tendre. Après tous ces beaux complimens il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de ſon Fermier, qui ſe ſerviroit du ſien, qui le porteroit aſſez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde, dit Deſtin, que Mr. Ragotin s'impatiente, il faut le faire entrer: mais à propos, n'y a-t-il perſonne qui ſçache quelque choſe de ſon deſſein? La Rancune, qui n'avoit point parlé, ouvrit la bouche pour dire qu'il le ſçavoit, & que le matin il lui avoit donné à déjeuner pour lui déclarer qu'il dé-

Digitized by Google

déſiroit de s'aſſocier à la Troupe, & faire la Comédie, ſans prétendre lui être à charge; parce qu'il avoit aſſez de bien, qu'il aimoit autant le dépenſer en voyant le monde, que de demeurer au Mans; à quoi il l'avoit fort porté. Auſſi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poëtiquement, qu'il n'étoit pas d'avis qu'on le reçût, en étant des Poëtes comme des Femmes, quand il y en a deux dans une maiſon il y en a une de trop: que deux Poëtes dans une Troupe y pourroient exciter des tempêtes, dont la ſource viendroit des contrariétés du Parnaſſe: d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit ſi défectueuſe, qu'au-lieu d'apporter de l'ornement au Théâtre, il en ſeroit deshonoré; & puis quel perſonnage pourra-t-il faire? Il n'eſt pas capable des premiers rôles, Monſieur Deſtin s'y oppoſeroit, & l'Olive pour les ſeconds: il ne ſçauroit repréſenter un Roi, non plus qu'une Confidente; car il auroit auſſi mauvaiſe mine ſous le maſque qu'à viſage découvert, & ainſi je conclus qu'il ne ſoit pas reçu. Et moi, repartit la Rancune, je ſoutiens qu'on doit le recevoir, & qu'il ſera fort propre pour repréſenter un Nain, quand il en ſera beſoin, ou quelque monſtre, comme celui de l'Andromède; cela ſera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous aſſurer que ce ſera un autre

Or-

Orphée, qui attirera tout le monde après lui. Derniérement quand nous cherchions Mademoiſelle Angelique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté ſur un mulet ſemblable à lui, c'eſt-à-dire petit. Comme nous marchions, il ſe mit à déclamer des vers de Pirame avec tant d'emphaſe, que des paſſans qui conduiſoient des ânes, s'aprochérent du mulet & l'écouterent avec tant d'attention, qu'ils ôtérent leurs chapeaux de leur tête pour le mieux entendre, & le ſuivirent juſqu'au logis, où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces Aniers, jugez de ce que feront ceux qui ſont capables de diſcerner les belles choſes. Cette faillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue, & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même On l'appella, il vint, il entra; & après avoir fait une douzaine de révérences, il commença ſa harangue en cette ſorte: Illuſtres Perſonnages, auguſte Sénat du Parnaſſe! (il s'imaginoit ſans-doute d'être dans le Barreau du Préſidial du Mans, où il n'étoit guéres entré depuis qu'il y avoit été reçu Avocat, ou dans l'Académie des Puriſtes:) on dit en commun proverbe, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs; & par un proverbe contraire, les bonnes compagnies diſſipent les mauvai-

ſes

ſes, & rendent les perſonnes ſemblables à ceux qui les compoſent. Cet exorde ſi bien débité, fit croire aux Comédiennes qu'il alloit faire un Sermon; car elles tournérent la tête, & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque Critique gloſera peut-être ſur ce mot de Sermon; mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle ſottiſe, puiſqu'il avoit bien fait chanter des Chants d'Egliſe en ſérénade avec des orgues? mais il continua: Je me trouve ſi deſtitué de vertus, que je déſire m'aſſocier à votre illuſtre Troupe, pour en aprendre & pour m'y façonner; car vous êtes les interprétes des Muſes, les échos vivans de leurs chers nourriſſons; & vos mérites ſont ſi connus à toute la France, que l'on vous admire juſqu'au-delà des Poles. Pour vous, mes Demoiſelles, vous charmez tous ceux qui vous conſiderent, & l'on ne ſçauroit entendre l'harmonie de vos belles voix, ſans être ravi en admiration; auſſi, beaux Anges en chair & en os, tous les plus doctes Poëtes ont-ils rempli leurs vers de vos louanges. Les Alexandres & les Céſars n'ont jamais égalé la valeur de Mr. Deſtin, & des autres Héros de cette illuſtre Troupe. Il ne faut donc pas vous étonner ſi je déſire avec tant de paſſion d'en accroître le nombre, ce qui vous ſera facile ſi vous me faites l'honneur de

m'y recevoir; au reſte je ne veux point vous être à charge, ni ne prétends participer aux émolumens du Théâtre, mais ſeulement être votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur. On le pria de ſortir pour un moment, afin que l'on pût réſoudre ſur le ſujet de ſa harangue, & y procéder dans les formes. Il ſortit, & l'on commençoit d'opiner, quand le Poëte ſe jetta à la traverſe, pour former une ſeconde oppoſition : mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux pouſſé, s'il n'eût regardé ſon habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin il fut conclu qu'il ſeroit reçu, pour être le divertiſſement de la compagnie. On l'appella, & quand il fut entré, Deſtin prononça en ſa faveur : on fit les cérémonies accoutumées, il fut écrit ſur le régiſtre, prêta le ferment de fidélité; on lui donna le mot auquel tous les Comédiens ſe reconnoiſſoient, & il ſoupa ce ſoir-là avec toute la Caravane.

CHAPITRE IV.

Départ de Léandre, & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon ; diſgrace de Ragotin.

Après le ſoupé, il n'y eut perſonne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'-

on

on lui avoit fait de le recevoir dans la Troupe : de quoi il s'enfla ſi fort, que ſon pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occaſion d'entretenir ſa chére Angelique, à laquelle il réitéra le deſſein qu'il avoit fait de l'épouſer; mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laiſſa couler quelques larmes; je ne ſçai ſi ce fut de joye des belles promeſſes de Léandre, ou de triſteſſe de ſon départ : quoi qu'il en ſoit, ils ſe firent beaucoup de careſſes, la Caverne n'y apportant plus d'obſtacle. La nuit étant déjà fort avancée, il fallut ſe retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, & s'en fut ſe coucher. Le lendemain il ſe leva de bon matin, partit avec le Fermier de ſon pére, & fit tant par ſes journées, qu'il arriva en la maiſon de ſon pére qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien aiſe de ſa venue; & ſelon que ſes forces le lui permirent, il lui exprima la douleur que lui avoit cauſé ſon abſence, & lui dit enſuite qu'il avoit bien de la joye de le revoir, pour lui donner ſa derniére bénédiction, & avec elle tous ſes biens, nonobſtant l'affliction qu'il avoit eue de ſa mauvaiſe conduite, mais qu'il croyoit qu'il en uſeroit mieux à l'avenir : nous aprendrons la ſuite à ſon retour. Les Comédiens & Comédiennes étant habillés,
cha-

Digitized by Google

chacun amaſſa ſes nipes, on remplit les coffres, on fit les bales du bagage Comique, & on prépara tout pour partir. Il manquoit un cheval pour une des Demoiſelles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'étoit dédit; on prioit l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel ayant oui cette propoſition, dit qu'il n'en étoit pas beſoin, parce qu'il en avoit un pour porter Mademoiſelle de l'Etoile ou Angelique en croupe; attendu qu'à ſon avis on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme il le falloit néceſſairement, ſon cheval ne ſeroit pas trop fatigué de porter deux perſonnes. Mais la l'Etoile l'interrompant lui dit, qu'elle ne pourroit pas ſe tenir en croupe; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu conſolé, quand Angelique dit qu'elle le feroit bien elle. Ils déjeunérent tous, & l'Opérateur & ſa femme furent de la partie; mais pendant que l'on aprêtoit le déjeuné, Ragotin prit l'occaſion pour parler au Seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'Avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui: à laquelle il répondit, qu'il n'avoit rien oublié pour mettre tous les ſecrets de la Magie en pratique, mais ſans aucun effet, ce qui l'obli-

geoit

geoit de croire que la l'Etoile étoit plus grande Magicienne qu'il n'étoit Magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puiſſans que les ſiens, & que c'étoit une dangereuſe perſonne, qu'il avoit grand ſujet de craindre. Ragotin vouloit repartir, mais on les preſſa de ſe laver les mains, & de ſe mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le déjeuné, Inézille témoigna à tous ceux de la Troupe, & principalement aux Demoiſelles, le déplaiſir qu'elle & ſon mari avoient d'un départ ſi promt, leur proteſtant qu'ils euſſent bien déſiré de les ſuivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur converſation plus long-tems, mais qu'ils ſeroient obligés de monter ſur le Théâtre pour débiter leurs Drogues, & par conſéquent faire des farces; que cela étant public & ne coutant rien, le monde y va plus facilement qu'à la Comédie, où il faut donner de l'argent, & qu'ainſi au-lieu de les ſervir ils leur pourroient nuire, & que pour l'éviter ils avoient réſolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embraſſérent les uns les autres, & ſe dirent mille douceurs. Les Demoiſelles pleurérent, & enfin tous ſe firent de grands complimens, à la réſerve du Poëte, qui en d'autres occaſions eût parlé plus que quatre, & en celle-ci démeura muët, la ſéparation d'Inézille lui ayant été un ſi fu-

furieux coup de foudre, qu'il ne put jamais le parer, quoiqu'il s'eſtimât tout couvert des lauriers du Parnaſſe. La charette étant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous l'avez vu au commencement de ce Roman. La l'Etoile monta ſur un cheval que Deſtin conduiſoit, & Angelique ſe mit derriére Ragotin, qui avoit pris avantage en montant à cheval, pour éviter un ſecond accident de ſa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée, car il l'avoit pendue à ſa bandouliére; tous les autres allérent à pied, dans le même ordre qu'ils étoient arrivés au Mans. Quand ils furent dans un petit Bois qui eſt au bout du pavé, environ à une lieue de la ville, un cerf qui étoit pourſuivi par les gens de Monſieur le Marquis de Lavardin, traverſa le chemin, & fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant, ce qui lui fit quiter l'étrier, & mettre en même tems la main à ſa carabine: mais comme il le fit avec précipitation, le talon ſe trouva juſtement ſous ſon aiſſelle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à bale, elle repouſſa ſi furieuſement qu'elle le renverſa par terre; & en tombant le bout de la carabine donna contre les reins d'Angelique, qui tomba auſſi, mais ſans ſe faire aucun mal, car elle ſe trou-

trouva ſur ſes pieds; pour Ragotin, il donna de la tête contre la ſouche d'un vieux arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une aſſez groſſe boſſe au-deſſus de la temple; on y mit une piéce d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir: ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la Troupe, ce qu'ils n'euſſent peut-être pas fait, ſi le mal eût été plus grand; encore ne ſçait-on, car il eſt bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occaſions: auſſi ils s'en régalérent comme il faut, ce qui penſa faire enrager le petit homme, qui auſſi fut remonté ſur ſon cheval, & Angelique, qui ne lui permit pas de recharger ſa carabine, comme il le vouloit faire: & l'on continua de marcher juſqu'à la Guerche, où l'on fit repaître les quatre chevaux qui y étoient attelés à la charette, & les deux autres porteurs. Tous les Comédiens goûtérent; pour les Demoiſelles elles ſe mirent ſur un lit, autant pour ſe repoſer que pour conſidérer les hommes qui buvoient à qui mieux mieux, ſur-tout la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piéce d'argent avoit repercuté la contuſion) qui ſe le portoient à une ſanté qu'ils s'imaginoient que perſonne n'entendoit, ce qui obligea Angelique à crier à Ragotin, Monſieur, prenez garde à vous, & ſongez à bien conduire votre voi-

Digitized by Google

voiture; ce qui démonta un peu le petit Avocat encomédienné, qui fit auſſi-tôt ceſſion d'armes, ou plutôt de verres, avec la Rancune. On paya l'hôteſſe, on remonta à cheval, & la Caravane Comique marcha. Le tems étoit beau, & le chemin de même, ce qui fut cauſe qu'ils arrivérent de bonne heure à un Bourg qu'on appelle Vivain. Ils deſcendirent au Coq hardi, qui eſt le meilleur logis; mais l'hôteſſe (qui n'étoit pas la plus agréable du païs du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, diſant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un Receveur des Tailles de la Province, & un autre Receveur des Epices du Préſidial du Mans, avec quatre ou cinq Marchands de toile. La Rancune qui ſongea auſſi-tôt à faire quelque tour de ſon métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les Demoiſelles, & que pour les hommes ils ſe coucheroient comme ils pourroient, & qu'une nuit étoit bientôt paſſée; ce qui adoucit un peu la fierté de la Dame Cabaretiére. Ils entrérent donc, & l'on ne déchargea point la charette; car il y avoit dans la baſſe-cour une remiſe de caroſſe où on la mit, & on la ferma à clef; & l'on donna une chambre aux Comédiennes, où tous ceux de la Troupe ſoupérent, & quelque tems après les Demoiſelles ſe couchérent dans deux lits qu'il

qu'il y avoit, ſçavoir la l'Etoile dans un, & la la Caverne & ſa fille Angelique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquérent pas de fermer la porte, auſſi-bien que les deux Receveurs, qui ſe retirérent auſſi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valiſes qui étoient pleines d'argent, ſur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils ſe précautionnérent bien, mais les Marchands payérent pour eux. Ce méchant homme eut aſſez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs bales. Il y avoit trois lits, dont les Marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point; mais quand il connut que les autres dormoient, ou devoient dormir, il ſe leva doucement pour faire ſon coup, qui fut interrompu par un des Marchands auquel il étoit ſurvenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à ſe lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, & qui en ſçavoit toutes les iſſues, alla par la porte qui conduiſoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux communs; ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaiſe odeur aux vénérables Comédiens. Quand il ſe fut vuidé, il retourna au bout de la galerie; mais au-lieu de pren-

Digitized by Google

prendre le chemin qui conduiſoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté, & deſcendit dans la chambre où les Receveurs étoient couchés (car les deux chambres & les montées étoient diſpoſées de la ſorte :) il s'aprocha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le ſien, & une voix à lui inconnue lui demanda, qui eſt-là ? Il paſſa ſans rien dire à l'autre lit où on lui dit la même choſe, mais d'un ton plus élevé, & en criant: l'Hôte, de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre! L'Hôte fit lever une ſervante, mais avant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiére, le Marchand eut loiſir de remonter, & de deſcendre par où il étoit allé. La Rancune qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une ſimple cloiſon d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas de tems, mais dénoua habilement les cordes de deux bales, dans chacune deſquelles il prit deux piéces de toile, & renoua les cordes comme ſi perſonne n'y eût touché; car il ſçavoit le ſecret qui n'eſt connu que de ceux du métier, non plus que leur numero & leurs chiffres. Il vouloit en attaquer une autre, quand le Marchand entra dans la chambre, & y ayant ouï marcher, dit, qui eſt-là ? La Rancune qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre piéces de toile dans le lit) dit

qu'on

qu'on avoit oublié de mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour piſſer. Le Marchand qui n'étoit pas encore recouché, lui dit: Attendez, Monſieur, je vais l'ouvrir, car je ſçai mieux où elle eſt que vous; il l'ouvrit, & ſe remit au lit. La Rancune s'aprocha de la fenêtre, par laquelle il piſſa auſſi copieuſement que quand il arroſa un Marchand du bas Maine avec qui il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous l'avez vu dans le ſixiéme Chapitre de la premiére Partie de ce Roman; après quoi il retourna ſe coucher ſans fermer la fenêtre. Le Marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laiſſée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit: que pour lui il n'eût pas pu retrouver ſon lit dans l'obſcurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la Lune luiſoit bien fort dans la chambre. Le Marchand appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, ſe leva ſans lui repartir, ferma la fenêtre & ſe remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit; car ſa balė n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'Hôte & l'Hôteſſe crioient à la chambriére d'allumer vite la chandelle: elle s'en mettoit en devoir, mais comme il arrive ordinairement, que plus on s'empreſſe moins on avance, auſſi cette

miſérable ſervante ſouffla les charbons plus d'une heure ſans pouvoir l'allumer ; l'Hôte & l'Hôteſſe lui diſoient mille malédictions, & les Receveurs crioient toujours plus fort, de la chandelle. Enfin, quand elle fut allumée, l'Hôte & l'Hôteſſe & la ſervante montérent à leur chambre, où n'ayant trouvé perſonne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainſi tous ceux du logis en allarme; eux ſoutenoient toujours d'avoir vu & ouï un homme, & de lui avoir parlé. L'Hôte paſſa de l'autre côté, & demanda aux Comédiens & aux Marchands ſi quelqu'un d'eux étoit ſorti? Ils dirent tous que non, à la réſerve de Monſieur, dit un des Marchands, parlant de la Rancune, qui s'eſt levé pour piſſer par la fenêtre; car on n'a point donné de pot de chambre. L'Hôte gronda fort la ſervante de ce manquement, & alla retrouver les Receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils euſſent fait quelque mauvais ſonge, car perſonne n'avoit bougé; & après leur avoir dit qu'ils dormiſſent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils ſe retirérent. Si-tot que le jour fut venu, la Rancune ſe leva & demanda la clef de la remiſe, où il entra pour cacher les quatre piéces de toile qu'il avoit dérobées, & qu'il mit dans une des bales de la charette.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre diſgrace de Ragotin.

TOus les Héros & Héroïnes de la Troupe Comique partirent de bon matin, & prirent le grand-chemin d'Alençon, & arrivérent heureuſement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dinérent & ſe repoſérent quelque tems, pendant lequel on mit en avant ſi l'on paſſeroit par Arſonnay, qui eſt un village à une lieue d'Alençon, ou ſi l'on prendroit de l'autre côté, pour éviter Barrée, qui eſt un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'Eté il y a de la boue, où les chevaux enfoncent juſqu'aux ſangles. On conſulta là-deſſus le charetier, qui aſſura qu'il paſſeroit partout, ſes quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans : d'ailleurs qu'il n'y avoit qu'environ cinq cens pas de mauvais chemin, & que celui des Communes de S. Pater, où il faudroit paſſer, n'étoit guéres plus beau & beaucoup plus long ; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charette qui entreroient dans la boue, parce que les gens de pied

paſſeroient dans les champs; quites pour enjamber certaines faſcines, qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puiſſent pas entrer; on les appelle en ce païs-là des éthaliers. Ils enfilérent donc ce chemin-là. Mademoiſelle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand on en ſeroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue. Angelique en dit autant, & auſſi la la Caverne, qui appréhenda que la charette ne versât. Quand ils furent ſur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angelique deſcendit de la croupe du cheval de Ragotin, Deſtin fit mettre pied à terre à la l'Etoile, & l'on aida à la la Caverne à deſcendre de la charette. Roquebrune monta ſur le cheval de la l'Etoile & ſuivit Ragotin qui alloit après la charette. Quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'eſpace que pour la charette, quoique le chemin fût fort large, ils rencontrérent une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou ſix païſans conduiſoient, qui ſe mirent à crier au charetier de reculer. Le charetier leur crioit encore plus fort, Reculez vous même, vous le ferez plus aiſément que moi. De détourner ou à droit ou à gauche, cela ne ſe pouvoit, car de chaque côté il n'y avoit que des fondriéres inſondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avan-

cé-

cérent ſi bruſquement contre la charette, en criant ſi fort que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits, & ſe jettérent dans les fondriéres : le timonier ſe détourna tant ſoit peu ſur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne trouver point de ferme fit verſer la charette. Ragotin tout bouffi d'orgueil & de colére, crioit comme un démoniaque contre les voituriers, & croyant de pouvoir paſſer au côté droit, où il ſembloit y avoir du vuide; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de ſa carabine, pour les faire reculer. Il s'avança donc; mais ſon cheval s'embourba ſi fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de deſétriner promptement & deſarçonner en même tems, & de mettre pied à terre : mais il enfonça juſqu'aux aiſſelles; & s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé juſqu'au menton. Cet accident ſi imprévu fit arrêter tous ceux qui paſſoient dans les champs, pour penſer à y remédier. Le Poëte qui avoit toujours bravé la Fortune, s'arrêta doucement, & fit reculer ſon cheval juſqu'à ce qu'il eût trouvé le ſec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fuſil ſur l'épaule, & une épée au côté, reculérent ſans bruit de peur d'être battus, & prirent un autre chemin. Cependant il fallut ſonger à remédier à

tout ce deſordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par Monſieur Ragotin; & par ſon cheval, car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir; mais quand ils voulurent s'en approcher, ils enfoncérent juſqu'aux cuiſſes, & ils auroient encore enfoncé s'ils euſſent avancé davantage: tellement qu'après avoir ſondé en pluſieurs endroits ſans y trouver du ferme, la Rancune qui avoit toujours des expédiens d'un homme de ſon naturel, dit ſans rire qu'il n'y avoit point d'autre remède pour tirer Monſieur Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charette (qu'auſſi-bien il falloit la décharger) & la lui attacher au col, & le faire tirer par les chevaux, qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette propoſition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme lorſque la Rancune lui vouloit couper ſon chapeau ſur le viſage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charetier qui s'étoit hazardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin: il s'aprocha de lui, & à diverſes repriſes le ſortit & le conduiſit dans le champ où étoient les Comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en ſi bel équipage; elles ſe contraignirent pourtant tant qu'elles purent.

rent. Cependant le charetier retourna ſon cheval, qui étant aſſez vigoureux ſortit avec un peu d'aide, & alla trouver les autres : enſuite de quoi l'Olive, la Rancune & le même charetier, qui étoient déja tous pleins de boue, déchargérent la charette, la remuérent & la rechargérent. Elle fut auſſi-tôt rételée, & les chevaux la ſortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta ſur ſon cheval avec peine, car le harnois étoit tout rompu ; mais Angelique ne voulut pas ſe remettre derriére lui, pour ne point gâter ſes habits. La la Caverne dit qu'elle iroit bien à pied, ce que fit auſſi la l'Etoile, que Deſtin continua de conduire juſqu'aux Chênes verts, qui eſt le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au fauxbourg de Montfort, où ils s'arrêtérent, n'oſant pas entrer dans la ville dans un ſi étrange deſordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bû, ils employérent le reſte du jour à faire ſécher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés ; car ils en avoient eu chacun en préſent de la Nobleſſe Mancelle. Les Comédiennes ſoupérent légérement, laſſes du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea auſſi à ſe coucher de bonne heure. Les Comédiens ne ſe couchérent qu'après avoir bien ſoupé. Les uns & les autres étoient

à leur premier ſommeil, environ les onze heures, quand une troupe de Cavaliers frappérent à la porte de l'hôtellerie. L'Hôte répondit que ſon logis étoit plein, & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencérent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Deſtin, qui avoit toujours Saldaigne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever la l'Etoile: mais ayant regardé par la fenêtre, il apperçut, à la faveur de la clarté de la Lune, un homme qui avoit les mains liées par derriére, ce qu'ayant dit fort bas à ſes compagnons, qui étoient tous auſſi-bien que lui en état de le bien recevoir, Ragotin dit aſſez haut que c'étoit Mr. de la Rapiniére qui avoit pris quelque voleur, car il étoit à la quête. Ils furent confirmés dans cette opinion, quand ils ouïrent commander à l'Hôte d'ouvrir de par le Roi. Mais pourquoi diable (dit la Rancune) ne l'a-t-il pas mené au Mans, ou à Beaumont le Vicomte, ou au pis aller à Freſnay? car quoique ce fauxbourg ſoit du Maine, il n'y a point de priſons; il faut qu'il y ait-là du myſtére! L'Hôte fut contraint d'ouvrir à la Rapiniére, qui entra avec dix Archers, leſquels menoient un homme attaché comme je viens de vous dire, & qui ne faiſoit que rire, ſur-tout quand il regardoit la Rapiniére, ce qu'il faiſoit fixement, contre

tre l'ordinaire des Criminels; & c'eſt là première raiſon pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or vous ſçaurez que la Rapiniére ayant apris que l'on avoit fait pluſieurs voleries, & pillé quelques maiſons champêtres, il ſe mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui & ſes Archers aprochoient de la Forêt de Perſaine, ils virent un homme qui en ſortoit; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du Bois, ce qui fit juger à la Rapiniére que ce pouvoit en être un. Il piqua ſi fort & ſes gens auſſi, qu'ils attrapérent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rapiniére lui fit; mais il ne parut point confus, au-contraire il ſe mit à rire & à regarder fixement la Rapiniére, qui plus il le conſidéroit, plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois, & il ne ſe trompoit pas: mais du tems qu'ils s'étoient vus, on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs ſes habits étoient différens; tout cela lui en ôtoit la connoiſſance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuiſine qui étoit à doſſier à l'antique; & le laiſſa en la garde de deux Archers; & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain Deſtin ſe leva le premier, & en paſ-

paſſant par la cuiſine il vit les Archers endormis ſur une méchante paillaſſe, & un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit ſigne de s'aprocher, ce qu'il fit; mais il fut fort étonné quand le priſonnier lui dit: Vous ſouvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris ſur le Pont-neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boëte de portrait? J'étois alors avec le Sieur de la Rapiniére, qui étoit notre Capitaine; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous ſçavez tout ce qui ſe paſſa. J'ai apris que vous avez tout ſçu de Doguin à l'heure de ſa mort, & que la Rapiniére vous a rendu votre boëte. Vous avez une belle occaſion de vous venger de lui; car s'il me méne au Mans, comme il fera peut-être, j'y ſerai pendu ſans-doute; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne ſoit de la danſe. Il ne faudra que joindre votre dépoſition à la mienne, & puis vous ſçavez comme va la Juſtice du Mans. Deſtin le quita, & attendit que la Rapiniére fût levé. Ce fut pour-lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif, car il l'avertit du deſſein du Criminel, en lui diſant tout ce qu'il avoit dit de lui, & enſuite lui conſeilla de s'en retourner, & de laiſſer ce miſérable. Il vouloit attendre que les Comédiennes fuſſent levées pour leur donner le bon jour; mais Deſtin lui dit franchement que la l'Etoile ne le pour-

roit

voit pas voir ſans s'emporter furieuſement contre lui avec juſtice. Il lui dit de plus, que ſi le Vi-Bailly d'Alençon (qui eſt le Prévôt de ce Bailliage-là) ſçavoit tout ce manége, il le viendroit prendre. Il le crut, fit détacher le priſonnier qu'il laiſſa en liberté, monta à cheval avec ſes Archers, & s'en alla ſans payer l'Hôteſſe (ce qui lui étoit aſſez ordinaire) & ſans remercier Deſtin, tant il étoit troublé. Après ſon départ Deſtin appella Roquebrune, l'Olive & le Décorateur, qu'il mena dans la ville, & ils allérent directement au grand Jeu de paume, où ils trouvérent ſix Gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le Maître du tripot, & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des Comédiens, dirent aux Joueurs que c'étoient des Comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les Joueurs achevérent leur partie, & montérent dans une chambre pour ſe faire frotter, tandis que Deſtin traitoit avec le Maître du Jeu de paume. Ces Gentilshommes étant deſcendus à demi vêtus, saluérent Deſtin, & lui demandérent toutes les particularités de la Troupe, de quel nombre de perſonnes elle étoit compoſée; s'il y avoit de bons Acteurs; s'ils avoient de beaux habits; & ſi les femmes étoient belles. Deſtin répondit ſur tous ces chefs, enſuite de quoi ces Gentilshommes lui offrirent leurs

leurs ſervices, & priérent le Maître de les accommoder, ajoûtant que s'ils avoient patience qu'ils fuſſent tout-à-fait habillés, ils boiroient enſemble, ce que Deſtin accepta pour faire des amis en cas que Saldaigne le cherchât encore; car il en avoit toujours de l'apréhenſion. Cependant il convint du prix pour le louage du Tripot; & enſuite le Décorateur alla chercher un Ménuiſier pour bâtir le théâtre ſuivant le modéle qu'il lui donna; & les Joueurs étant habillés, Deſtin s'aprocha d'eux de ſi bonne grace, & avec ſa grande mine leur fit paroître tant d'eſprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demandérent où la Troupe étoit logée, & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes verts en Montfort, ils lui dirent: Allons boire dans un logis qui ſera votre fait: nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allérent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeunérent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de Vers & de Piéces de théâtre, enſuite de quoi ils firent grande amitié, & allérent avec lui voir les Comédiennes qui étoient ſur le point de diner, ce qui fut cauſe que ces Gentilshommes ne demeurérent pas long-tems avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent, ils leur offrirent leurs ſervices &

leur

leur protection; car c'étoient des principaux de la ville. Après le diné on fit porter le Bagage Comique à la Coupe d'or, qui étoit le logis que Deſtin avoit retenu; & quand le théâtre fut en état, ils commencérent à repréſenter. Nous les laiſſerons dans cet exercice, où ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas aprentifs, & retournerons voir ce que fait Saldaigne depuis ſa chute.

CHAPITRE VI.

Mort de Saldaigne.

VOus avez vu dans le douziéme Chapitre de la ſeconde Partie de ce Roman, comment Saldaigne étoit demeuré au lit malade de ſa chute, dans la maiſon du Baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ſes valets ſi ivres dans une hôtellerie d'un bourg diſtant de deux lieues de la dite maiſon, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la Demoiſelle s'étoit ſauvée, & que l'autre homme que ſon Maître leur avoit donné la ſuivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils ſe furent bien frotté les yeux, & qu'ils eurent bâillé chacun trois ou quatre fois, & allongé les bras en s'étirant, ils ſe mirent en devoir de la chercher. Ce valet

let leur fit prendre un chemin par lequel il ſçavoit bien qu'ils ne la trouveroient pas, ſuivant l'ordre que ſon Maître lui en avoit donné; auſſi roulérent-ils trois jours, au bout deſquels ils s'en retournérent trouver Saldaigne, qui n'étoit pas encore guéri de ſa chute, ni même en état de quiter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit ſauvée, mais que l'homme que Mr. de Verville leur avoit donné la ſuivoit à cheval. Saldaigne penſa enrager à la réception de cette nouvelle, & bien prit à ſes valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu ſe lever, ils n'euſſent pas ſeulement eſſuyé des paroles comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton; car il peſta ſi furieuſement contre eux, leur diſant toutes les injures imaginables, & ſe mit ſi fort en colére que ſon mal augmenta, & la fiévre le reprit; enſorte que quand le Chirurgien vint pour le panſer, il appréhenda que la gangréne ne ſe mît à ſa jambe, tant elle étoit enflammée; & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, à qui il conta cet accident, lequel ſe douta bien de ce qui l'avoit cauſé, & qui alla auſſi-tôt voir Saldaigne, pour lui demander la cauſe de ſon altération (ce qu'il ſçavoit aſſez) car il avoit été averti par ſon valet de tout le ſuccès de l'affaire; & l'ayant apris de lui-même, il lui

lui redoubla ſa douleur, en diſant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piéce, pour lui éviter la plus mauvaiſe affaire qui pût jamais lui arriver; car, lui dit-il, vous voyez bien que perſonne n'a voulu retirer cette fille; & je vous déclare que ſi j'ai ſouffert que ma femme votre ſœur l'ait logée céans, ce n'a été qu'à deſſein de la remettre entre les mains de ſon frére & de ſes amis. Dites-moi un peu, que feriez-vous devenu ſi l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui eſt un crime capital, & que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la baſſeſſe de ſa naiſſance, & ſa profeſſion, vous auroient excuſé de cette licence: vous vous flattez en cela; car aprenez qu'elle eſt fille de Gentilhomme & de Demoiſelle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte; & après tout, quand les moyens de la Juſtice auroient manqué, ſçachez qu'elle a un frére qui s'en ſeroit vengé; car c'eſt un homme qui a du cœur, vous l'avez éprouvé en pluſieurs rencontres; ce qui vous devroit obliger à avoir de l'eſtime pour lui, plutôt que de le perſécuter, comme vous faites. Il eſt tems de ceſſer ces vaines pourſuites, où vous pourriez ſuccomber à la fin; car vous ſçavez bien que le déſeſpoir fait tout hazarder; il vaut donc mieux pour vous le laiſſer en paix. Ce diſcours, qui devoit obliger Sal-

dai-

Digitized by Google

daigne à rentrer en lui-même, ne ſervit qu'à redoubler ſa rage, & à lui faire prendre d'étranges réſolutions, qu'il diſſimula en préſence de Verville, & qu'il tâcha depuis d'exécuter. Il ſe dépêcha de guérir, & ſitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, & en même tems il prit le chemin du Mans, où il croyoit trouver la Troupe; mais ayant apris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il réſolut d'y aller. Il paſſa par Vivain, où il fit repaître ſes gens & trois coupe-jarrêts qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur; c'étoient les Marchands de toile qui étant allés au marché à Beaumont, s'étoient apperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'Hôteſſe, qui en criant bien fort, leur ſoutenoit qu'elle n'en étoit pas reſponſable, puiſqu'ils ne lui avoient pas donné leurs bales à garder, mais qu'ils les avoient fait porter dans leurs chambres; & les Marchands repliquoient: Cela eſt vrai, mais que diable aviez-vous à faire d'y mettre coucher ces Bâteleurs? car ſans doute c'eſt eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'Hôteſſe, trouvâtes-vous vos bales crevées, ou les cordes défaites? Non, diſent les Marchands, & c'eſt ce qui nous étonne! car elles étoient nouées comme ſi nous

nous l'euſſions fait nous-mêmes. Or allez vous promener, dit l'Hôteſſe. Les Marchands vouloient repliquer, quand Saldaigne jura qu'il les battroit s'ils faiſoient plus de bruit. Ces pauvres Marchands, voyant tant de gens, & de ſi mauvaiſe mine, furent contraints de ſe taire, & attendirent leur départ, pour recommencer leur diſpute avec l'Hôteſſe. Après que Saldaigne, ſes gens & ſes chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penſer aux moyens de ſe venger ſur Deſtin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi ſa proye; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des réſolutions brutales. Le lendemain il alla à la Comédie avec ſes compagnons qu'il fit paſſer devant, & paya pour quatre: ils n'étoient connus de perſonne, ainſi il leur fut facile de paſſer pour étrangers; pour lui il entra le viſage couvert de ſon manteau, & la tête enfoncée dans ſon chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'aſſit & aſſiſta à la Comédie, où il s'ennuya autant que les autres s'y plûrent; car tous admirérent la l'Etoile, qui repréſenta ce jour-là la Cléopatre de la pompeuſe Tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldaigne & ſes gens demeurérent dans le Jeu de paume, réſolus d'y at-

attaquer Deſtin. Mais cette Troupe avoit ſi fort gagné les bonnes graces de toute la Nobleſſe, & de tous les honnêtes Bourgeois d'Alençon, que ceux qui la compoſoient n'alloient point au Théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis qu'avec un grand cortége. Ce jour-là une jeune Dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit Madame de Villefleur, convia les Comédiennes à ſouper; (ce que Saldaigne put facilement entendre :) elles s'en excuſérent civilement; mais voyant qu'elle perſiſtoit de ſi bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Enſuite elles ſe retirérent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces Gentilshommes qui jouoient à la paume quand Deſtin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres : ce qui rompit le mauvais deſſein de Saldaigne, qui n'oſa éclater devant tant d'honnêtes-gens, avec leſquels il n'eût pas trouvé ſon compte. Mais il s'aviſa de la plus inſigne méchanceté que l'on puiſſe imaginer, qui fut d'enlever la l'Etoile quand elle ſortiroit de chez Madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y oppoſer à la faveur de la nuit. Les trois Comédiennes y allérent ſouper & paſſer la veillée. Or, comme je vous l'ai déjà dit, cette Dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit à ſa maiſon toute la belle compagnie,

gnie, qui augmenta ce ſoir-là à cauſe des Comédiennes Or Saldaigne s'étoit imaginé d'enlever la l'Etoile avec autant de facilité, que quand il l'avoit ravie lorſque le valet de Deſtin la conduiſoit, ſuivant la maudite invention de la Rapiniére. Il prit donc un vigoureux cheval qu'il fit tenir par un de ſes laquais, lequel il poſta à la porte de la maiſon de ladite Dame de Villeſleur, qui étoit ſituée dans une petite rue proche du Palais, croyant qu'il lui ſeroit facile de faire ſortir la l'Etoile ſous quelque prétexte, & de la monter promptement ſur le cheval, avec l'aide de ſes trois hommes qui battoient l'eſtrade dans la grande place, pour la mener aprés où il lui plaîroit. Enfin il ſe repaiſſoit de ces vaines chiméres, & tenoit déja la proye en idée; mais il arriva qu'un homme d'Egliſe qui n'étoit pas de ceux qui ſe font ſcrupule de tout, & bien ſouvent de rien; car il fréquentoit les honorables compagnies, & aimoit ſi fort la Comédie qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les Comédiens qui venoient à Alençon; il en avoit fait une fort étroite avec ceux de notre illuſtre Troupe, & alloit veiller ce ſoir-là chez Madame de Villeſleur. Ayant apperçu un laquais (qu'il ne connoiſſoit pas non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride, & s'étant enquis à qui il étoit, & ce qu'il faiſoit-là, & ſi ſon Maître

tre étoit dans la maiſon ? & ayant trouvé beaucoup d'obſcurité dans ſes réponſes, il monta à la ſalle où étoit la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit ouï marcher des perſonnes à à l'entrée de la petite rue. Deſtin qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldaigne, ne douta point que ce ne fût lui : il n'en avoit pourtant rien dit à perſonne, mais il avoit mené tous ſes compagnons chez Madame de Villefleur, pour faire eſcorte aux Demoiſelles qui y veilloient ; mais ayant apris de la bouche de l'Eccléſiaſtique ce que vous venez d'entendre, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldaigne, qui vouloit hazarder un ſecond enlévement de ſa chére l'Etoile. On conſulta ſur ce que l'on devoit faire, & l'on conclut qu'on attendroit l'événement, & que ſi perſonne ne paroiſſoit avant l'heure de la retraite, on ſortiroit avec toute la précaution qu'on peut prendre en pareilles occaſions. Mais on ne demeura pas long-tems, qu'un homme inconnu entra & demanda Mademoiſelle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une Demoiſelle de ſes amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la prioit de deſcendre pour un moment. On jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldaigne vouloit réuſ-

réuſſir dans ſon deſſein : ce qui obligea tous ceux de la compagnie à ſe mettre en état de le bien recevoir. On ne trouva pas bon qu'aucune des Comédiennes deſcendît, mais on fit avancer une des femmes de chambre de Madame de Villefleur, que Saldaigne ſaiſit auſſi-tôt, croyant que ce fût la l'Etoile. Mais qu'il fut étonné quand il ſe trouva inveſti d'un grand nombre d'hommes armés ! car il en étoit paſſé une partie par une porte qui eſt ſur la grande place, & les autres par la porte ordinaire : mais comme il n'avoit de jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, & ſans conſidérer ſi ſes gens s'étoient joints à lui, il tira un coup de piſtolet, dont un des Comédiens fut bleſſé légérement, mais qui fut ſuivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea ſur lui. Ses gens qui ouïrent le bruit, au-lieu de s'aprocher pour le ſecourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on employe pour aſſaſſiner quelqu'un, qui s'enfuyent quand ils trouvent de la réſiſtance : autant en firent les compagnons de Saldaigne qui étoit tombé, car il avoit un coup de piſtolet à la tête, & deux dans le corps. On apporta de la lumiére pour le regarder, mais perſonne ne le connut que les Comédiens & Comédiennes, qui aſſurérent que c'étoit Saldaigne ; on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cauſe que l'on ai-

da à ſon laquais à le mettre de travers ſur ſon cheval. Il le mena à ſon logis, où on lui reconnut encore quelque ſigne de vie, ce qui obligea l'Hôte à le faire panſer; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en ſon pays, où il fut reçu par ſes ſœurs & leurs maris: elles le pleurérent par contenance, mais dans leur cœur elles furent très-aiſes de ſa mort. J'oſerois croire même que Madame de St. Far eût bien voulu que ſon brutal de mari eût eu un pareil ſort, & il devoit l'avoir à cauſe de la ſympathie; je ne voudrois pourtant pas faire un jugement téméraire. La Juſtice ſe mit en devoir de faire quelques formalités; mais n'ayant trouvé perſonne, & perſonne ne ſe plaignant, & d'ailleurs ceux qui pouvoient être ſoupçonnés étant des principaux Gentils-hommes de la ville, cela demeura dans le ſilence. Les Comédiennes furent conduites à leur logis, où elles aprirent le lendemain la mort de Saldaigne, dont elles ſe réjouirent fort, étant alors en aſſurance. Car par-tout elles n'avoient que des amis, & par-tout ce ſeul ennemi, parce qu'il les ſuivoit par-tout.

CHA-

CHAPITRE VII.

Suite de l'Hiſtoire de la La Caverne.

DEſtin avec l'Olive allérent le lendemain chez le Prêtre, que l'on appelloit Monſieur le Prieur de Saint-Louis (qui eſt un titre plutôt honorable que lucratif d'une petite Egliſe ſituée dans une Ile que fait la Riviére de Sarthe entre les Ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par ſon moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui enſuite les avoit mis dans un parfait repos, puiſqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeſte du miſérable Saldaigne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner ſi les Comédiens & Comédiennes de cette Troupe avoient reçu ce bienfait d'un Prêtre, puiſque vous avez pu voir dans les Avantures Comiques de cette illuſtre Hiſtoire, les bons offices que trois ou quatre Curés leur avoient rendus dans le logis où l'on ſe battoit la nuit, & le ſoin qu'ils avoient eu de loger & garder Angelique, après qu'elle fut retrouvée; & autres que vous avez pu remarquer, & que vous verrez encore dans la ſuite. Ce Prieur qui n'avoit fait que ſimplement connoiſſance avec eux, fit alors une fort é-

étroite amitié, enſorte qu'ils ſe viſitérent depuis, & mangérent ſouvent enſemble. Or un jour que Mr. de St. Louis étoit dans la chambre des Comédiennes, (c'étoit un Vendredi que l'on ne repréſentoit pas) Deſtin & la l'Etoile priérent la La Caverne d'achever ſon Hiſtoire; elle eut un peu de peine à s'y réſoudre; mais enfin elle touſſa & cracha trois ou quatre fois, on dit même qu'elle ſe moucha auſſi & ſe mit en état de parler, quand Mr. de St. Louis voulut ſortir, croyant qu'il y eût quelque myſtére qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la Troupe, qui l'aſſurérent qu'ils ſeroient très-aiſes qu'il aprît leurs avantures: Et j'oſe croire, dit la l'Etoile, (qui avoit l'eſprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu à l'âge où vous êtes, ſans en avoir éprouvé quelques-unes; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la Soutane. Ces paroles démontérent un peu le Prieur, qui leur avoua franchement que ſes avantures ne rempliroient pas mal une partie de Roman, au lieu des Hiſtoires fabuleuſes que l'on y met le plus ſouvent. La l'Etoile lui repartit qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes, & l'engagea à les raconter à la premiére requiſition qui lui en ſeroit faite: ce qu'il promit fort agréablement. Alors la La Caverne reprit ſon Hiſtoire

de

Digitized by Google

de cette ſorte. Le Lévrier qui nous fit peur, interrompit ce que vous allez aprendre. La propoſition que le Baron de Sigognac fit faire à ma mére (par le Curé) de l'épouſer, la rendit auſſi affligée que j'en étois joyeuſe, comme je vous l'ai déja dit; & ce qui augmentoit ſon affliction, c'étoit de ne ſçavoir par quel moyen ſortir de ſon château. De le faire ſeule, nous n'euſſions pu aller guére loin qu'il ne nous eût fait ſuivre & reprendre, & enſuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hazarder de perdre nos nipes, qui étoit le ſeul moyen qui nous reſtoit pour ſubſiſter; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plauſible. Ce Baron, qui avoit toujours été un homme farouche & ſans humanité, ayant paſſé de l'excès de l'inſenſibilité brutale à la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'amour qu'il n'avoit jamais reſſentie, ce fut avec tant de violence qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de ſa maladie ma mére s'entremit de le ſervir, mais ſon mal augmentoit toutes les fois qu'elle aprochoit de ſon lit; ce qu'ayant apperçu, (comme elle étoit femme d'eſprit) elle dit à ſes domeſtiques, qu'elle & ſa fille leur étoient plutôt des ſujets d'empêchement que néceſſaires, & par cette raiſon qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter, & une charette pour le baga-

Digitized by Google

ge, ils eurent un peu de peine à s'y réſoudre; mais le Curé ſurvenant, & ayant reconnu que Mr. le Baron étoit en rêverie, ſe mit en devoir d'en chercher: enfin il trouva ce qui nous étoit néceſſaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage; & après avoir pris congé des domeſtiques, & principalement de cet obligeant Curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom; mais je ſçai bien que c'étoit celle où l'on alla querir un Chirurgien pour panſer ma mére, qui avoit été bleſſée quand les gens du Baron de Sigognac nous prirent pour des Bohémiens. Nous deſcendîmes dans un logis, où l'on nous prit auſſi-tôt pour ce que nous étions; car une champriére dit aſſez haut, Courage, on fera la Comédie, puiſque voici l'autre partie de la Troupe arrivée; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit-là déjà quelque débris de Caravane Comique, dont nous fûmes très-aiſes, parce que nous pourrions faire Troupe, & ainſi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain, après que nous eûmes congédié la charette & les chevaux, deux Comédiens, qui avoient apris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous aprirent qu'un de leurs compagnons avec ſa femme les avoit quittés, & que ſi nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affai-

re.

Digitized by Google

re. Ma mére qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui étoit reſtée, les ſeconds ; & moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous repréſentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage. D'ailleurs ma mére preſſa d'en ſortir, & de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce Baron étant guéri, ne nous cherchât, & ne nous fît quelque inſulte. Nous fîmes environ quarante lieues ſans nous arrêter ; & à la premiére ville où nous repréſentâmes, le Maître de la Troupe que l'on appelloit *Bellefleur*, parla de mariage à ma mére : mais elle le remercia, & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être ſon galant, parce qu'elle étoit déjà avancée en âge, & qu'elle avoit réſolu de ne ſe remarier jamais. Bellefleur ayant apris une ſi ferme réſolution, ne lui en parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec ſuccès : je devins grande, & ma mére ſi valétudinaire qu'elle ne pouvoit plus repréſenter. Comme j'avois exercé avec la ſatisfaction des Auditeurs & l'aprobation de la Troupe, je fus ſubrogée en ſa place. Bellefleur qui n'avoit pu l'avoir en mariage, me demanda à elle pour être ſa femme ; mais ma mére

Digitized by Google

re ne lui répondit pas ſelon ſon déſir, car elle eût bien voulu trouver quelque occaſion pour ſe retirer à Marſeille. Etant tombée malade à Troye en Champagne, & appréhendant de me laiſſer ſeule, elle me communiqua le deſſein de Belleſleur. La néceſſité préſente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs, c'étoit un fort honnête-homme. Il eſt vrai qu'il eût pu être mon pére. Ma mére eut donc la ſatisfaction de me voir mariée, & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille peut l'être: mais comme le tems guérit tout, nous reprîmes notre exercice, & quelque tems après je devins groſſe. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angelique, qui m'a tant couté de larmes, & qui m'en fera bien verſer ſi je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit pourſuivre, Deſtin l'interrompit, lui diſant qu'elle ne pouvoit eſpérer à l'avenir que toute ſorte de ſatisfaction, puiſqu'un Seigneur tel qu'étoit Léandre la vouloit pour femme. On dit en commun Proverbe, que *Lupus in fabulâ:* excuſez ces trois mots de Latin aſſez faciles à entendre; auſſi comme la La Caverne alloit achever ſon Hiſtoire, Léandre entra & ſalua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir, & ſuivi de trois laquais auſſi vêtus de noir; ce qui don-

donna aſſez à connoître que ſon pére étoit mort. Le Prieur de St. Louis ſortit, & s'en alla ; je finis ici ce Chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Hiſtoire de laLa Caverne.

APrès que Léandre eut fait toutes les cérémonies de ſon arrivée, Deſtin lui dit qu'il falloit le conſoler de la mort de ſon pére, & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laiſſés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de ſon pére il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne ſeroit pas ſéant que je paruſſe ſur le Theâtre ſi-tôt & ſi près de mon Païs natal ; il faut donc s'il vous plaît que je demeure dans la Troupe ſans repréſenter juſqu'à ce que nous ſoyons éloignés d'ici. Cette propoſition fut aprouvée de tous ; enſuite de quoi la l'Etoile lui dit : Monſieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comment il vous plaît que nous vous appellions à-préſent. Sur quoi Léandre lui répondit : Le titre de mon pére étoit le Baron de Rochepierre, lequel je pourrois porter ; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre ; nom ſous lequel j'ai été ſi heureux que d'agréer à ma ché-

re Angelique. C'eſt donc ce nom-là que je veux porter juſqu'à la mort, tant pour cette raiſon, que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la réſolution que je pris à mon départ, & que je communiquai à tous ceux de la Troupe. Enſuite de cette déclaration, les embraſſades redoublérent, beaucoup de ſoupirs furent pouſſés, quelques larmes coulérent des plus beaux yeux, & tous aprouvérent la réſolution de Léandre, qui s'étant aproché d'Angelique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle répondit avec tant d'eſprit, que Léandre en fut d'autant plus confirmé dans ſa réſolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien & de la maniére qu'il ſe paſſa, mais je ne ſuis pas amoureux comme eux. Léandre leur dit de plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ſes affaires, qu'il avoit mis des Fermiers dans toutes ſes Terres, & qu'il leur avoit fait avancer à chacun ſix mois, ce qui pouvoit monter à ſix mille livres, qu'il avoit apporté afin que la Troupe ne manquât de rien. A ce diſcours grands remercimens. Alors Ragotin, qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit dans ces deux derniers Chapitres, s'avança pour dire, que puiſque Mr. Léandre ne vouloit pas repréſenter en ce Païs, on pouvoit bien lui donner ſes rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il

faut

faut. Mais Roquebrune (qui étoit ſon antipode) dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithéte fit rire toute la compagnie; enſuite de quoi Deſtin dit que l'on y aviſeroit, & qu'en attendant la La Caverne pourroit achever ſon Hiſtoire, & qu'il ſeroit bon d'envoyer querir le Prieur de St. Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la ſuite, & afin qu'il nous débitât plus facilement la ſienne. Mais la La Caverne répondit qu'il n'étoit pas néceſſaire, parce qu'elle auroit achevé en deux mots. On lui donna audience, & elle continua ainſi.

Je ſuis demeurée à mon accouchement d'Angelique. Je vous ai dit auſſi que deux Comédiens nous vinrent trouver, pour nous perſuader de faire Troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive, & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre Poëte; mais me voici au lieu de mes plus ſenſibles malheurs. Un jour que nous allions repréſenter la Comédie du Menteur, de l'incomparable Monſieur Corneille, dans une ville de Flandres où nous étions alors, un laquais d'une Dame qui avoit charge de garder ſa chaiſe, la quitta pour aller ivrogner, & auſſi-tôt une autre Dame prit ſa place. Quand celle à qui elle appartenoit vint

pour s'y aſſeoir, & la trouva priſe, elle dit civilement à celle qui l'occupoit, que c'étoit-là ſa chaiſe, & qu'elle la prioit de la lui laiſſer. L'autre répondit que ſi cette chaiſe étoit ſienne, elle la pourroit prendre, mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmentérent, & des paroles on en vint aux mains. Les Dames ſe tiroient les unes les autres, ce qui auroit été peu; mais les hommes s'en mêlérent, les parens de chaque parti en formérent un chacun: on crioit, on ſe pouſſoit, & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du Théâtre. Mon mari qui devoit faire le perſonnage de Dorante, avoit ſon épée au côté: quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il ſauta du Théâtre en-bas, & ſe jetta dans la mêlée ayant auſſi l'épée à la main, tâchant d'appaiſer le tumulte: quand quelqu'un de l'un des partis (le prenant ſans-doute pour être du contraire au ſien) lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer; car s'il s'en fût apperçu, il lui eût bien donné le change, car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur, il tomba, & tout le monde s'enfuit. Je me jettai en-bas du Théâtre & m'aprochai de mon mari, que je trouvai ſans vie. Angelique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans) ſe joignit à moi,

avec

Digitized by Google

avec tous ceux de la Troupe; notre recours fut de verſer des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari après qu'il eut été viſité par la Juſtice, qui me demanda ſi je voulois me faire partie, à quoi je répondis que je n'en avois pas le moyen. Nous ſortîmes de la ville, & la néceſſité nous contraignit de repréſenter pour gagner notre vie, quoique notre Troupe ne fût guéres bonne, le principal Acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois ſi affligée, que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles: mais Angelique, qui ſe faiſoit grande, ſupléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande, où vous nous vintes trouver, vous, Mr. Deſtin, Mademoiſelle votre Sœur & la Rancune. Vous vous offrîtes de repréſenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reſte de mes avantures a été commun entre nous, comme vous ne le ſçavez que trop; au-moins depuis Tours, où notre Portier tua un des Fuſiliers de l'Intendant, juſqu'en cette ville d'Alençon. La la Caverne finit ainſi ſon hiſtoire, en verſant beaucoup de larmes, ce que fit auſſi la l'Etoile en l'embraſſant, & la conſolant du mieux qu'elle put de ſes malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit ſujet de ſe conſo-

ler, vu l'alliance de Léandre. La la Caverne ſanglotoit ſi fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

La Rancune deſabuſe Ragotin ſur le ſujet de la l'Etoile. L'arrivée d'un caroſſe plein de Nobleſſe, & autres Avantures de Ragotin.

LA Comédie alloit toujours, & l'on repréſentoit tous les jours avec grande ſatisfaction de l'Auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun deſordre, parce que Ragotin tenoit ſon rang derriére la Scéne, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit ſouvent; mais on lui donnoit eſpérance que quand il feroit tems, on le feroit repréſenter. Il s'en plaignoit preſque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le plus défiant de tous les hommes. Mais comme il l'en preſſoit une fois extraordinairement, la Rancune lui dit, Mr. Ragotin ne vous ennuyez pas encore, & aprenez qu'il y a grande différence du Barreau au Théâtre; ſi l'on n'y eſt bien hardi, on s'interrompt facilement; & puis

la

la déclamation des vers eſt plus difficile que vous ne penſez. Il faut obſerver la ponctuation des périodes & ne pas faire paroître que ce ſoit de la Poëſie, mais les prononcer comme ſi c'étoit de la Proſe: & il ne faut pas les chanter, ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaiſe grace; il y faut encore être bien aſſuré, en un mot il faut les animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque tems, & pour vous accoutumer au Théâtre, repréſentez ſous le maſque à la farce, vous y pourrez faire le ſecond Zani: nous avons un habit qui vous ſera fort propre; (c'étoit celui d'un petit garçon qui faiſoit quelquefois ce perſonnage-là, & que l'on appelloit Godenot) il en faut parler à Mr. Deſtin & à Mademoiſelle de l'Etoile, ce qu'ils firent le jour même, & il fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce perſonnage-là. Il fut inſtruit par la Rancune (qui, comme vous l'avez vu au premier tome de ce Roman, s'enfarinoit à la farce) de ce qu'il devoit dire. Le ſujet de celle qu'ils jouérent, fut une intrigue amoureuſe que la Rancune démêloit en faveur de Deſtin. Comme il ſe préparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut ſur la Scéne; auquel la Rancune demanda en ces termes: Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu ſi empreſſé? puis s'adreſ-

dreſſant à la compagnie (après lui avoir paſſé la main ſous le menton, & trouvé ſa barbe) Meſſieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphoſe des Fourmis en Pigmées (auxquelles les Gruës font la guerre) étoit une fable, mais à-préſent je change de ſentiment; car ſans-doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme reſſuſcité, pour qui l'on a fait, il y a environ ſept ou huit cens ans, une chanſon que je ſuis réſolu de vous dire: écoutez bien.

CHANSON.

Mon Pére m'a donné mari.
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit?
Il n'eſt pas plus grand qu'une Fourmi.
Hé! qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? qu'eſt-ce?
Qu'eſt-ce que d'un homme,
S'il n'eſt, s'il n'eſt homme?
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin, & faiſoit des poſtures qui faiſoient bien rire la compagnie. On n'a pas mis le reſte de la Chanſon, comme choſe ſuperflue à notre Roman.

Après que la Rancune eut achevé ſa Chanſon, il montra Ragotin, & dit, le voici reſſuſcité; & en diſant cela il dénoua le cordon avec lequel ſon maſque étoit attaché, deſorte qu'il parut à viſage dé-

cou-

couvert, non pas ſans rougir de honte & de colére tout enſemble. Il fit pourtant de néceſſité vertu; & pour ſe venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant, d'avoir terminé tous les vers de ſa Chanſon en *i*, comme *cribli*, *trouvi* &c. & que c'étoit très-mal parlé, qu'il falloit dire *trouva* ou *trouvai*. Mais la Rancune lui repartit, C'eſt vous, Monſieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'étoit une Chanſon ſi vieille, que ſi l'on faiſoit un rôle de toutes les Chanſons que l'on a fait en France depuis que l'on y a fait des Chanſons, la mienne ſeroit en chef. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que c'eſt l'Idiôme de cette Province de Normandie, où cette Chanſon a été faite, & qui n'eſt pas ſi mal à propos que vous vous l'imaginez? Car puiſque ſelon ce fameux Savoyard Mr. de Vaugelas, qui a réformé la Langue Françoiſe, on ne ſçauroit donner de raiſon pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'uſage qui les fait approuver, ceux du tems que l'on fit cette Chanſon étoient en uſage; & comme ce qui eſt le plus ancien eſt toujours le meilleur, ma Chanſon doit paſſer, puiſqu'elle eſt la plus ancienne. Je vous demande, Mr. Ragotin, pourquoi, puiſque l'on dit de quelqu'un, *il monta à cheval*, & *il entra* en ſa maiſon, que l'on

ne

ne dit pas *il deſcenda & il ſorta*, mais *il deſcendit* & *il ſortit*? Il s'enſuit donc que l'on peut dire, *il entrit*, & *il montit*, & ainſi de tous les autres termes ſemblables. Or puiſqu'il n'y a que l'uſage qui leur donne cours, c'eſt auſſi l'uſage qui fait paſſer ma Chanſon. Comme Ragotin vouloit repartir, Deſtin entra ſur la Scéne ſe plaignant de la longueur de ſon valet la Rancune, & l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le ſujet de leur diſpute, qu'il ne put jamais aprendre; car ils ſe mirent à parler tous à la fois, & ſi haut qu'il s'impatienta, & pouſſa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de-même, en telle ſorte qu'ils le balottérent long-tems d'un bout du Théâtre à l'autre, juſqu'à ce que Ragotin tomba ſur les mains, & marcha ainſi juſqu'aux tentes du Théâtre, ſous leſquelles il paſſa. Tous les Auditeurs ſe levérent pour voir cette badinerie, & ſortirent de leurs places, proteſtant aux Comédiens que cette ſaillie valoit mieux que leur farce, qu'auſſi-bien ils n'auroient pu achever: car les Demoiſelles, & les autres Acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du Théâtre, rioient ſi fort qu'il leur eût été impoſſible de réciter leur rôle. Nonobſtant cette boutade, Ragotin perſécutoit ſans-ceſſe la Rancune, de le mettre dans les bonnes graces de la l'Etoi-
le

te, & pour ce ſujet il lui donnoit ſouvent des repas, ce qui ne déplaîſoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec dans l'eau au petit homme: mais comme il étoit frappé d'un même trait, il n'oſoit parler à cette Belle, ni pour lui, ni pour Ragotin, lequel le preſſa une fois ſi fort qu'il fut obligé de lui dire: Mr. Ragotin, cette Etoile eſt ſans-doute de la nature de celles du Ciel, que les Aſtrologues appellent errantes; car auſſi-tôt que je lui ouvre le diſcours de votre paſſion, elle me laiſſe ſans me répondre: Mais comment me répondroit-elle, puiſqu'elle ne m'écoute pas? Mais je crois avoir découvert le ſujet qui la rend de ſi difficile abord. Ceci vous ſurprendra ſans-doute, *mais il faut* être préparé à tout événement. Ce Mr. Deſtin qu'elle appelle ſon frére, ne lui eſt rien moins que cela: je les ſurpris il y a quelques jours, ſe faiſant des careſſes fort éloignées d'un frére & d'une ſœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt ſon galand: & je ſuis le plus trompé du monde, ſi quand Léandre & Angelique ſe marieront, ils n'en font de-même. Sans cela elle ſeroit bien dégoûtée de mépriſer votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, ſans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez de chaſſer de votre cœur cette paſſion, puiſqu'elle ne peut ſervir qu'à vous tourmenter

ter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut ſi aſſommé de ce diſcours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en diſant ſept ou huit fois à ſon ordinaire, ſerviteur, ſerviteur, &c. Enſuite Ragotin s'aviſa d'aller faire un voyage à Beaumont le Vicomte, petite ville diſtante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau Marché tous les lundis de chaque ſemaine. Il voulut choiſir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit ſçavoir à tous ceux de la Troupe, leur diſant que c'étoit pour retirer quelque ſomme d'argent qu'un des Marchands de cette ville lui devoit, ce que tous trouvérent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment penſez-vous faire? car votre cheval eſt encloué, il ne pourra pas vous porter! Il n'importe, dit Ragotin, j'en prendrai un de louage, & ſi je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas ſi loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des Marchands de cette ville, qui y vont preſque tous de la ſorte. Il en chercha un par-tout, ſans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un Marchand de toiles, voiſin de leur logis, s'il iroit le lundi prochain au Marché à Beaumont, & ayant apris que c'étoit ſa réſolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le Marchand accepta, à condition qu'ils partiroient auſſi-tôt que

la Lune ſeroit levée, qui étoit environ une heure après minuit; ce qui fut exécuté. Or un peu avant qu'ils ſe miſſent en chemin, il étoit parti un pauvre Cloutier, qui avoit accoutumé de ſuivre les Marchés pour débiter ſes cloux, & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit ſur ſon dos dans une beſace. Ce Cloutier étant en chemin, & n'entendant ni ne voyant perſonne devant ni derriére lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le ſaiſit, quand il penſa qu'il lui falloit paſſer tout proche des Fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus, ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, & à ſe coucher ſur une petite motte de terre, où étoit une haye, en attendant que quelqu'un paſſât, & où il s'endormit. Peu de tems après, le Marchand & Ragotin paſſérent; ils alloient au petit pas & ne diſoient mot, car Ragotin rêvoit au diſcours que lui avoit tenu la Rancune. Comme ils furent proche du Gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus, à quoi le Marchand s'accorda par complaiſance. Ils avancérent juſqu'au milieu des piliers pour compter, & auſſitôt ils apperçûrent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort ſec. Ragotin qui avoit toujours des penſées dignes de ſon eſprit, dit au Marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il

Digitized by Google

qu'il vouloit l'appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâton; car comme je l'ai dit, il étoit roide & fort ſec; & après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus ſans celui qu'ils avoient relevé, ils continuérent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le Marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & ſe mit à crier bien fort. Holà ho, veux-tu venir avec nous? Le Cloutier, qui ne dormoit pas ferme, ſe leva auſſi-tôt de ſon poſte, & en ſe levant cria auſſi bien fort, J'y vais, j'y vais, attendez-moi, & ſe mit à les ſuivre. Alors le Marchand & Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, ſe mirent à courir bien fort; & le Cloutier ſe mit auſſi à courir, en criant toujours plus fort, attendez-moi: & comme il couroit, les fers & les cloux qu'il portoit faiſoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du Marchand; car ils crûrent pour-lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de ſpectre qui n'en traîne après ſoi:) ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant ſaiſis de façon que leurs jambes ne les pouvant plus ſoutenir, ils furent contraints de ſe cou-

coucher par terre, où le Cloutier les trouva, & qui fit déloger la peur de leur cœur, par un bon jour qu'il leur donna, ajoûtant qu'ils l'avoient bien fait courir. Ils eurent de la peine à ſe raſſurer, mais après avoir reconnu le Cloutier, ils ſe levérent & continuérent heureuſement leur chemin juſqu'à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la Troupe qui ſortoient de table, auxquels il raconta ſon avanture, qui penſa les faire mourir de rire: les Demoiſelles en faiſoient de ſi grands éclats, qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un caroſſe rempli de Nobleſſe Campagnarde. C'étoit un Gentilhomme qu'on appelloit Mr. de la Freſnay. Il marioit ſa fille unique, & il venoit prier les Comédiens de repréſenter chez lui le jour de ſes nôces. Cette fille qui n'étoit pas des plus ſpirituelles du monde, leur dit qu'elle déſiroit que l'on jouât *la Silvie* de Mairet. Les Comédiennes ſe contraignirent beaucoup pour ne pas rire, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une; car ils ne l'avoient plus. La Demoiſelle répondit qu'elle leur en donneroit une, ajoûtant qu'elle avoit toutes les Paſtorales, celles de Racan, la *belle Plêcheuſe*, le *Contraire en amour*, *Ploncidon*, *le Marcier*,

&

& un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car, diſoit-elle, cela eſt propre à ceux qui comme nous demeurent dans des maiſons aux champs, & d'ailleurs les habits ne coutent guéres; il ne faut point ſe mettre en peine d'en avoir de ſomptueux, comme quand il faut repréſenter la *mort de Pompée*, *le Cinna*, *Héraclius*, ou *la Rodogune*. Et puis, les vers des Paſtorales ne ſont pas ſi ampoulés que ceux des Poëmes graves; & ce genre paſtoral eſt plus conforme à la ſimplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de Figuier, même après leur péché. Son pére & ſa mére écoutoient ce diſcours avec admiration, s'imaginant que les plus excellens Orateurs du Royaume n'auroient ſçu débiter de ſi riches penſées, ni en termes ſi relevés. Les Comédiens demandérent du tems pour ſe préparer, & on leur donna huit jours. La Compagnie s'en alla après avoir diné, quand le Prieur de St. Louis entra. La l'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir; car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'aquiter de ſa promeſſe; à quoi il ne falloit guére le porter, puiſqu'il venoit pour ce ſujet. Les Comédiennes s'aſſirent ſur un lit, & les Comédiens dans des chaiſes. On ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit perſonne, s'il fût

fur-

parvenu quelqu'un. On fit ſilence, & le Prieur débuta comme vous l'allez voir dans le Chapitre ſuivant, ſi vous prenez la peine de le lire.

CHAPITRE X.

Hiſtoire du Prieur de Saint Louis, & l'arrivée de Monſieur de Verville.

LE commencement de cette Hiſtoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puiſqu'il eſt Généalogique; mais cet exorde eſt, ce me ſemble, néceſſaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiſer ma condition, puiſque je ſuis dans ma Patrie; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu paſſer pour autre que je ne ſuis, quoique je ne l'aye jamais fait; j'ai toujours été fort ſincére ſur ce point-là. Je ſuis donc natif de cette ville: les femmes de mes deux grands-péres étoient Demoiſelles, & il y avoit du *de* à leur ſurnom. Mais comme vous ſçavez que les fils aînés emportent preſque tout le bien & qu'il en reſte fort peu pour les autres garçons & pour les filles, (ſuivant l'ordre du Coutumier de de cette Province,) on les place comme on peut, ou en les mettant dans l'Ordre

Eccléſiaſtique ou Religieux; ou en les mariant à des perſonnes de moindre condition, pourvû qu'ils ſoient honnêtes gens, & qu'ils ayent du bien, ſuivant le proverbe qui court en ce pays, *Plus de profit & moins d'honneur*; proverbe qui depuis long-tems a paſſé les limites de cette Province, & s'eſt répandu par tout le Royaume. Auſſi mes grands-méres furent-elles mariées à des Marchands, l'un de Draps de Laine, & l'autre de Toiles. Mon grand-pére paternel avoit quatre fils, dont mon pére n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mére avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au ſecond fils de ce Marchand Drapier, qui avoit quité le Commerce pour s'adonner à la Chicane, ce qui eſt cauſe que je n'ai pas eu tant de bien que j'euſſe pu en avoir. Mon pére, qui avoit beaucoup gagné au Commerce, & qui avoit épouſé en premiéres noces une femme fort riche qui mourut ſans enfans, étoit déja fort avancé en âge quand il épouſa ma mére, qui conſentit à ce mariage plutôt par obéiſſance que par inclination: auſſi y avoit-il plutôt de l'averſion de ſon côté que de l'amour; ce qui fut ſans doute la cauſe qu'ils demeurérent treize ans mariés, & quaſi hors d'eſpérance d'avoir des enfans; mais enfin ma mére devint enceinte. Quand le terme fut venu de pro-

produire ſon fruit, ce fut avec une peine extrême; car elle fut quatre jours en travail: à la fin elle accoucha de moi, ſur le ſoir du quatriéme jour. Mon pére, qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu, (parce qu'il avoit tué un ſien frére) & quatorze faux témoins au fouët, fut ravi de joye, quand les femmes qu'il avoit laiſſées dans ſa maiſon pour ſecourir ma mére, le félicitérent de la naiſſance de ſon fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes, auxquelles il fit boire du vin blanc, en guiſe de cidre poiré; lui-même me l'a raconté pluſieurs fois. Je fus baptiſé deux jours après ma naiſſance: le nom que l'on m'impoſa ne fait rien à mon hiſtoire. J'eus pour Parrain un Seigneur de Place fort riche, dont mon pére étoit voiſin, lequel ayant appris de Madame ſa femme la groſſeſſe de ma mére, après un ſi longtems de mariage comme je l'ai dit, il lui demanda ſon fruit pour le préſenter au baptême: ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mére n'avoit que moi elle m'éleva avec grand ſoin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand je fis paroître que je ne ſerois pas ſot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de

 mon

Digitized by Google

mon parrain, qui n'avoit qu'une fille u-nique mariée à un Gentilhomme parent de ma mére. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre moins âgé d'un an, mais qui étoient auſſi bru-taux que je faiſois paroître d'eſprit; ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir, quand il avoit quelque illuſtre compagnie; car c'étoit un homme ſplen-dide, & qui traitoit tous les Princes & grands Seigneurs qui paſſoient par cette ville. Il me faiſoit chanter, danſer & ca-queter pour les divertir, & j'étois tou-jours aſſez bien vêtu pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui, ſi la mort ne me l'eût ravi trop tôt, dans un voyage qu'il fit à Paris. Je ne reſſen-tis point alors cette mort, comme j'ai fait depuis. Ma mére me fit étudier, & je profitois beaucoup; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à ê-tre d'Égliſe, elle me retira du Collége, & me jetta dans le Monde, où je penſai me perdre, malgré les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui conſacrer le fruit qu'el-le produiroit, s'il lui accordoit la priére qu'elle lui faiſoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres méres, qui ôtent à leurs enfans les moyens de ſe débaucher; car elle me donnoit tous les Dimanches & Fêtes de l'argent pour jouer, & aller au cabaret. Néanmoins,

com-

Digitized by Google

comme j'avois le naturel bon, je ne faiſois point d'excès, & tout ſe terminoit à me réjouir avec mes voiſins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon, âgé de quelques années plus que moi, fils d'un Officier de la Reine-Mére du Roi Louis XIII. de glorieuſe mémoire, lequel avoit auſſi deux filles. Il faiſoit ſa réſidence dans une maiſon ſituée dans ce beau Parc, lequel (comme vous pouvez le ſçavoir) a été autrefois le lieu de délices des anciens Ducs d'Alençon. Cette Maiſon lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la Reine ſa Maîtreſſe, qui jouiſſoit alors en appanage de ce Duché. Nous paſſions agréablement le tems dans ce Parc; mais comme des enfans, ſans penſer à ce qui arriva depuis. Cet Officier de la Reine, que l'on appelloit Monſieur du Freſne, avoit un frére auſſi Officier dans la Maiſon du Roi, qui lui demanda ſon fils, ce que du Freſne n'oſa refuſer. Avant de partir pour la Cour, il me vint dire adieu; & j'avoue que ce fut la premiére douleur que je reſſentis en ma vie. Nous pleurâmes fort en nous ſéparant; mais je pleurai bien davantage, quand trois mois après ſon départ ſa mére m'aprit ſa mort. Je reſſentis cette affliction autant que j'en étois capable, & je fus le pleurer avec ſes ſœurs, qui en étoient ſenſiblement touchées. Mais com-

me le tems modére tout, quand ce triſte ſouvenir fut un peu paſſé, Mademoiſelle du Freſne vint un jour prier ma mére d'agréer que j'allaſſe donner quelques exemples d'écriture à ſa jeune fille, que l'on appelloit Mademoiſelle du Lis, pour la diſtinguer de ſon aînée, qui portoit le nom de la maiſon: parce, lui dit-elle, que l'Ecrivain qui l'enſeignoit s'en étoit allé; ajoûtant qu'il y en avoit beaucoup d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que ſa fille n'étoit pas de condition à rouler dans les écoles. Elle s'excuſa fort de cette liberté, mais elle dit qu'on en uſe librement avec ſes amis. Elle ajoûta que cela pourroit ſe terminer à quelque choſe de plus important, ſous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis ſecrettement entre elles. Ma mére ne m'eut pas plutôt propoſé cet emploi, que j'y fus l'après-dinée, reſſentant déja quelque ſecrette cauſe qui me faiſoit agir, ſans y faire pourtant guéres de réflexion. Mais je n'eus pas été huit jours dans cet exercice, que la du Lis, qui étoit la plus jolie des deux filles, ſe rendit fort familiére avec moi, & ſouvent par raillerie m'appelloit *mon petit Maître*. Ce fut alors que je commençai à reſſentir quelque choſe dans mon cœur, qu'il avoit ignoré juſques-là, & il en fut de-même de la du Lis. Nous étions inſé-

pa-

parables, & nous n'avions point de plus grande ſatisfaction, que quand on nous laiſſoit ſeuls, ce qui arrivoit aſſez ſouvent. Ce commerce dura environ ſix mois, ſans que nous nous parlaſſions de ce qui nous poſſédoit; mais nos yeux en diſoient aſſez. Je voulus un jour eſſayer à faire des vers à ſa loüange, pour voir ſi elle les recevroit agréablement; mais comme je n'en avois point encore compoſé, je ne pus pas y réüſſir. Je commençois à lire les bons Romans & les bons Poëtes, ayant laiſſé les *Méluſines*, *Robert le Diable*, les *quatre fils Aimon*, la *belle Maguelonne*, *Jean de Paris*, &c. qui ſont les Romans des enfans. Or en liſant les Oeuvres de Marot, j'y trouvai un Triolet, qui convenoit merveilleuſement bien à mon deſſein. Je le tranſcrivis mot à mot. Le voici.

Votre bouche petite & belle,
Eſt de gracieux entretien;
Puis parfois ſon Maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retien:
Car ce m'eſt honneur, & grand bien.
Mais, quand vous me prîtes pour Maître,
Que ne diſiez-vous auſſi bien,
Votre Maîtreſſe je veux être?

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joye, comme je le vis à ſon air. Après quoi elle les mit dans ſon ſein, d'où elle les laiſ-

Digitized by Google

ſa tomber un moment après ; ſa ſœur aî-née les releva ſans qu'elle s'en apperçût ; un petit laquais l'en avertit. Elle les lui demanda, & voyant qu'elle faiſoit quelque difficulté de les lui rendre, elle ſe mit furieuſement en colére, & s'en plaignit à ſa mére, qui commanda à ſa fille de les lui donner, ce qu'elle fit. Ce procédé me fit concevoir de bonnes eſpérances, quoique ma condition me rebutât. Et pendant que nous paſſions ainſi agréablement le tems, mon pére & ma mére, qui étoient fort avancés en âge, délibérérent de me marier, & m'en firent un jour la propoſition. Ma mére découvrit à mon pére le projet qu'elle avoit fait avec Mademoiſelle du Freſne, comme je vous l'ai dit ; mais comme c'étoit un homme fort intéreſſé, il lui répondit que cette fille étoit d'une condition trop relevée pour moi, & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, & qu'elle voudroit trop trancher de la Dame. Comme j'étois fils unique, & que mon pére étoit trop riche pour ſa condition, & ſemblablement un mien oncle, qui n'avoit point d'enfans, & duquel il n'y avoit que moi qui en pût hériter, ſelon la Coutume de Normandie, pluſieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême, avec des filles des meilleures maiſons de notre voi-

ſi-

Digitized by Google

ſinage, (qui eſt ordinairement par où l'on commence pour réuſſir en fait de mariages ;) mais je n'avois dans la penſée que ma chére du Lis. J'en étois néanmoins ſi perſécuté de tous mes parens, que je réſolus de m'en aller à la guerre, quoique je n'euſſe que ſeize ou dix-ſept ans. On fit des levées en cette ville, pour aller en Dannemarc ſous la conduite de Mr. le Comte de Montgomeri. Je me fis enrôler ſecrettement avec trois cadets de mes voiſins, & nous partîmes de-même en fort bon équipage. Mon pére & ma mére en furent fort affligés, & ma mére en penſa mourir de douleur. Je ne pus ſçavoir alors l'effet que ce départ inopiné fit ſur l'eſprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien, mais je l'ai ſçu depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grace, & voguâmes aſſez heureuſement juſqu'à ce que nous fuſſions près du Sond; mais alors il ſe leva la plus furieuſe tempête que l'on ait jamais vu ſur l'Océan ; nos vaiſſeaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, & celui de Mr. de Montgomeri, dans lequel j'étois, aborda heureuſement à l'embouchure de la Tamiſe, par laquelle nous montâmes à l'aide du reflux juſqu'à Londres, Capitale d'Angleterre, où nous ſéjournâmes environ ſix ſemaines, pendant leſquelles j'eus le loiſir de voir une partie des raretés de cet-

cette ſuperbe Ville, & l'illuſtre Cour de ſon Roi, qui étoit alors Charles Stuard premier du nom. Mr. de Montgomeri s'en retourna dans ſa maiſon de Pontorſon en baſſe Normandie, où je ne voulus pas le ſuivre: je le ſupliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il m'accorda. Je m'embarquai dans un vaiſſeau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureuſement, & de-là je me mis ſur un bateau qui me remonta juſqu'à Paris, où je trouvai un parent fort proche, qui étoit Ciergier du Roi. Je le priai que par ſon moyen je puſſe entrer dans le Régiment aux Gardes. Ils s'y employa, & fut mon répondant; car en ce tems-là il en falloit avoir pour y être reçu; je fus dans la Compagnie de Mr. de la Rauderie. Mon parent me donna de quoi me remettre en équipage, (car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits) & de l'argent, ce qui me faiſoit faire paroître à une trentaine de cadets de grande maiſon, qui portoient tous le mouſquet auſſi-bien que moi. En ce tems-là les Princes, & grands Seigneurs de France, ſe ſoulevérent contre le Roi, & même Monſeigneur le Duc d'Orléans ſon Frére; mais Sa Majeſté, par l'adreſſe ordinaire du grand Cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais deſſeins; ce qui obligea Sa Majeſté de faire un voyage en Bretagne avec une puiſſante armée.

Nous

Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la premiére exécution des rebelles ſur la perſonne du Comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée : ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennérent leur paix avec le Roi, qui ſ'en retourna à Paris. Il paſſa par la ville du Mans, où mon pére me vint trouver, tout vieux qu'il étoit, (car il avoit été averti par mon couſin, ce Ciergier du Roi, que j'étois dans le Régiment aux Gardes :) il me demanda à mon Capitaine, qui lui accorda mon congé. Nous nous en revinmes en cette ville, où mes parens réſolurent que pour m'arrêter il falloit me lier avec une femme. Celle d'un Chirurgien voiſin d'une de mes couſines germaines, fit venir pendant le Carême (ſous prétexte d'ouïr les prédications) la fille d'un Lieutenant de Bailly, d'un bourg diſtant de trois lieues d'ici : ma couſine me vint querir à notre maiſon pour me la faire voir ; mais après une heure de converſation que j'eus avec elle dans la maiſon de madite couſine, où elle étoit venue, elle ſe retira ; & l'on me dit après que c'étoit une Maîtreſſe pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût aſſez belle & riche ; mais toutes les Beautés me ſembloient laides en comparaiſon de ma chére du Lis, qui ſeule occupoit toutes mes pen-

penſées. J'avois un oncle frére de ma mére, homme de Juſtice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un ſoir à notre maiſon, & après m'avoir fort bravé ſur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me réſoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines Fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des perſonnes qui valoient plus que moi, qui ſe tiendroient bien honorés de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les Fêtes ſuivantes il fallut y aller avec ma couſine, cette Chirurgienne, & un de ſes fils. Nous fûmes agréablement reçus, & l'on nous régala trois jours durant. On nous mena auſſi à toutes les Métairies de ce Lieutenant, dans toutes leſquelles il y avoit feſtin. Nous fûmes auſſi à un gros Bourg diſtant d'une lieue de cette maiſon, voir le Curé du lieu, qui étoit frére de la mére de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'eſt-à-dire, pour ce qui me regardoit, auſſi peu amoureux qu'avant. Il fut pourtant réſolu que dans une quinzaine de jours, on parleroit à fond de ce mariage: le terme étant expiré j'y retournai avec trois de mes couſins germains, deux Avocats, & un Procureur en ce Préſidial; mais par bonheur on ne conclut rien, & l'affaire fut remiſe aux

Fê-

Digitized by Google

Fêtes de Mai prochaines. Mais le proverbe eſt bien véritable, *que l'homme propoſe & Dieu diſpoſe*: car ma mére tomba malade quelques jours avant leſdites Fêtes, & mon pére quatre jours après: l'une & l'autre maladie ſe terminérent par la mort. Celle de ma mére arriva un mardi, & celle de mon pére le jeudi de la même ſemaine, & je fus auſſi fort malade; mais je me levai pour aller voir cet oncle ſévére, qui étoit auſſi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là on me reparla de cette fille du Lieutenant que j'étois allé voir, mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui euſſent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce Parc, où je me promenois ordinairement, mais bien plus ſouvent en idée. Un matin que je ne croyois pas qu'il y eût encore perſonne de levé dans la maiſon du Sr. du Freſne, je paſſai devant, & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantoit ſur un balcon, cette vieille Chanſon qui a pour repriſe: *Que n'eſt-il auprès de moi, celui que mon cœur aime!* Ce qui m'obligea à m'aprocher d'elle & à lui faire une profonde révérence, que j'accompagnai de telles ou ſemblables paroles: Je ſouhaiterois de tout mon cœur, Mademoiſelle, que vous euſſiez la ſatisfaction que vous déſirez, & je voudrois y pouvoir contribuer;

buer; ce ſeroit avec la même paſſion que j'ai toujours été votre très-humble ſerviteur. Elle me rendit bien mon ſalut, mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter elle changea la repriſe de la Chanſon en ces termes : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court, car je m'étois un peu ouvert à la Guerre & à la Cour; & quoique ce procédé fût capable de me démonter, je lui dis, J'aurai ſujet de le croire, ſi vous me faites ouvrir la porte. En même tems elle appella le petit laquais dont j'ai déjà parlé, à qui elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai & je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pére, de la mére & de la ſœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mére me demanda pourquoi j'étois ſi ſauvage, & que je ne les viſitois pas ſi ſouvent que j'avois accoutumé? qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, qu'il falloit ſe divertir comme auparavant, en un mot que je ferois toujours le bien venu dans leur maiſon. Ma réponſe ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en diſant quelques paroles auſſi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout ſe termina à un déjeuner de fromage, qui eſt en ce Pays un grand régal, comme vous le ſçavez. Et qui n'eſt pas deſagréable, répondit la l'Etoile, mais pourſuivez.

Quand

Quand je pris congé pour ſortir, la mére me demanda ſi je ne m'incommoderois point de l'accompagner elle & ſes filles chez un vieux Gentilhomme leur parent, qui demeuroit à deux lieues d'ici. Je lui répondis qu'elle me faiſoit tort de me le demander, & qu'un commandement abſolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu pour le lendemain. La mére monta un petit mulet qui étoit dans la maiſon; la fille aînée monta le cheval de ſon pére, & je portai en croupe ſur le mien qui étoit fort, ma chére du Lis. Je vous laiſſe à penſer quel fut notre entretien le long du chemin, car pour moi je ne m'en ſouviens plus. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que nous nous ſéparâmes la du Lis & moi fort amoureux. Depuis ce tems-là mes viſites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'Eté & de l'Automne. De vous dire tout ce qui ſe paſſa, je ſerois trop ennuyeux. Je vous dirai ſeulement que nous nous dérobions ſouvent de la compagnie, & nous allions demeurer ſeuls à l'ombrage de ce bois de haute futaye, toujours ſur le bord de la belle petite riviére qui paſſe au milieu, où nous avions la ſatisfaction d'ouïr le ramage des oiſeaux, qu'ils accordoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous diſions, & nous nous faiſions enſuite

te autant d'innocentes careſſes. Ce fut-là où nous réſolûmes de nous bien divertir le Carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire du cidre à un preſſoir du Fauxbourg de la Barre qui eſt tout joignant le Parc, la du Lis m'y vint trouver; à ſon abord je connus qu'elle avoit quelque choſe ſur le cœur, en quoi je ne me trompai pas; car après qu'elle m'eut un peu raillé ſur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, & me dit que le Gentilhomme dont la fille étoit chez Mr. de Planche-Panette ſon beau-frére, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maiſon dont elle s'étoit dérobée pour venir m'en avertir. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-elle, que je favoriſe jamais ſa recherche, & que je conſente à quoi que ce ſoit; mais j'aimerois mieux que tu trouvaſſes quelque moyen de le renvoyer, que s'il venoit de moi. Je lui dis alors, Va-t-en, & lui fais bonne mine pour ne rien altérer; mais ſçache qu'il ne ſera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuſe, attendant l'événement. Cependant je quittai tout, & abandonnai mon cidre à la diſcrétion des valets, & m'en allai à ma maiſon, où je pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades; car vous devez ſçavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre

Maî-

Digitized by Google

Maîtreſſe, & tellement unis, que qui en offenſoit un, avoit offenſé tous les autres; & nous étions tous réſolus, que ſi quelque étranger venoit pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réuſſir jamais. Je leur propoſai ce que vous venez d'ouïr, & auſſi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui étoit un Gentilhomme de la plus petite Nobleſſe du bas Maine) & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à ſon logis, où il ſoupoit avec l'autre Gentilhomme ſon conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il pouvoit bien ſe retirer, & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce Pays. Le conducteur repartit que nous ne ſçavions pas leur deſſein, & que quand nous le ſçaurions, nous n'y avions aucun intérêt. Alors je m'avançai, & mettant la main ſur la garde de mon épée, je lui dis, Si ai bien moi, j'y en ai, & ſi vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que ſi j'étois ſeul je ne parlerois pas ainſi. Je lui repliquai, Vous êtes deux, & je ſors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, ſuivez-nous. Ils s'en mirent en devoir; mais l'Hôte, & un de ſes fils les en empêchérent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de ſe retirer, & qu'il ne faiſoit pas bon de ſe frotter à nous.

Ils.

Digitized by Google

Ils profitérent de l'avis, & l'on n'en entendit plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à qui je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'Hiver aprochoit, les veillées étoient fort longues, & nous les paſſions à jouer à de petits jeux d'eſprit : ce qui étant ſouvent réitéré ennuya, & me fit réſoudre à lui donner le bal; j'en conférai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permiſſion à Mr. du Freſne ſon pére, & il me la donna. Le Dimanche ſuivant nous danſâmes, & continuâmes pluſieurs fois; mais il y avoit toujours une ſi grande foule de monde, que la du Lis me conſeilla de ne faire plus danſer, mais de penſer à quelque autre divertiſſement. Il fut donc réſolu d'étudier une Comédie, ce qui fut exécuté. La l'Etoile l'interrompit, en lui diſant : Puiſque vous en êtes à la Comédie, dites-moi ſi cette hiſtoire eſt encore guére longue ? car il ſe fait tard, & l'heure du ſoupé aproche. Hà ! dit le Prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. On jugea donc qu'il falloit la remettre à une autre fois, pour donner du tems aux Acteurs d'étudier leurs rôles : & quand ce n'eût pas été pour cette raiſon, il eût fallu ceſſer à cauſe de l'arrivée de Mr. de Verville, qui entra dans la chambre ſans que perſonne s'y oppoſât, car

car le portier s'étoit endormi. Sa venue ſurprit fort toute la compagnie. Il fit de grandes careſſes à tous les Comédiens & Comédiennes, & principalement à Deſtin, qu'il embraſſa à diverſes repriſes, & leur dit le ſujet de ſon voyage, comme vous le verrez dans le Chapitre ſuivant, qui eſt fort court.

CHAPITRE XI.

Réſolution des mariages de Deſtin avec la l'Etoile, & de Léandre avec Angelique.

LE Prieur de St. Louis voulut prendre congé; mais Deſtin l'arrêta, lui diſant que dans peu de tems il faudroit ſouper, & qu'il tiendroit compagnie à Mr. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de ſouper avec eux. On demanda à l'Hôteſſe ſi elle avoit quelque choſe d'extraordinaire? elle dit que oui. On mit du linge blanc, & l'on ſervit quelque tems après. On fit bonne chére, on but à la ſanté de pluſieurs perſonnes, & l'on parla beaucoup. Après le deſſert, Deſtin demanda à Verville le ſujet de ſon voyage en ces quartiers, qui lui répondit que ce n'étoit pas la mort de ſon beau-frére Saldaigne, que ſes ſœurs ne plaignoient gué-

res.

res non plus que lui; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont on le remercia fort: enſuite il fut informé du mauvais deſſein de Saldaigne & du ſuccès, & enfin de tout ce que vous avez vu au ſixiéme Chapitre. Verville plia les épaules, en diſant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de ſoin. Après ſoupé Verville fit connoiſſance avec le Prieur, de qui tous ceux de la Troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé il ſe retira. Alors Verville tira Deſtin à part, & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu de noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de-même? Il lui en aprit le ſujet, & le deſſein qu'il avoit fait d'épouſer Angelique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il eſt ce me ſemble tems de faire connoître au monde qui vous êtes, ce qui ne ſe peut que par un mariage: ajoûtant que s'il n'étoit preſſé, il demeureroit pour aſſiſter à l'un & à l'autre. Deſtin dit qu'il falloit ſçavoir le ſentiment de la l'Etoile; ils l'appellérent, & lui propoſérent le mariage; à quoi elle répondit qu'elle ſuivroit toujours le ſentiment de ſes amis. Enfin il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, ce qui ſeroit dans une quinzaine de jours

au

au plus tard, il repaſſeroit par Alençon, & que l'on exécuteroit la propoſition. Il en fut autant conclu entre eux & la La Caverne, pour Léandre & Angelique. Verville donna le bon ſoir à la compagnie, & ſe retira à ſon logis. Le lendemain il partit pour Bretagne, & arriva à Rennes, où il alla voir Mr. de la Garouffiére, qui après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la ville une Troupe de Comédiens, l'un deſquels avoit beaucoup de traits du viſage de la La Caverne: ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la Comédie, où ayant vu le perſonnage, il fut perſuadé que c'étoit ſon parent (je dis de la La Caverne.) Après la Comédie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la Troupe, & par quels moyens il y étoit venu? Il répondit ſur tous ces chefs, enſorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit le frére de la La Caverne, qui s'étoit perdu quand ſon pére fut tué en Périgord par le Page du Baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement; en ajoûtant qu'il n'avoit jamais pu ſçavoir ce que ſa ſœur étoit devenue. Alors Verville lui aprit qu'elle étoit dans une Troupe de Comédiens qui étoit à Alençon, qu'elle avoit eu beaucoup de diſgraces; mais qu'elle avoit ſujet d'en être conſolée, parce qu'elle avoit une très-

belle

Digitized by Google

belle fille, qu'un Seigneur de douze mille livres de rentes étoit ſur le point d'épouſer, & qu'il faiſoit la Comédie avec eux; & qu'à ſon retour il aſſiſteroit au mariage, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver, pour réjouïr ſa ſœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis ſa fuite. Non ſeulement le Comédien accepta cette offre, mais il ſuplia inſtamment Mr. de Verville de ſouffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ſes affaires, que nous lui laiſſerons négocier, & retournerons à Alençon. Le Prieur de St. Louis alla le même jour que partit Verville, trouver les Comédiens & Comédiennes pour leur dire que Monſeigneur l'Evêque de Sées l'avoit envoyé querir, pour lui communiquer une affaire d'importance, & qu'il étoit bien marri de ne pouvoir s'acquiter de ſa promeſſe, mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il ſeroit à Sées ils iroient à la Freſnaye, repréſenter Sylvie aux nôces de la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour & du ſien il achéveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les Comédiens ſe diſpoſérent à partir.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva pendant le voyage de la Freſnaye. Autre diſgrace de Ragotin.

LA veille de la nôce on envoya un caroſſe, & des chevaux de ſelle aux Comédiens. Les Comédiennes s'y placérent avec Deſtin, Léandre & l'Olive; les autres montérent les chevaux, & Ragotin le ſien, qu'il avoit encore pour n'avoir pu le vendre, & qui étoit guéri de ſon enclouûre. Il voulut perſuader à la l'Etoile, ou à Angelique, de ſe mettre en croupe derriére lui; diſant qu'elles ſeroient plus à leur aiſe que dans le caroſſe, qui ébranle beaucoup; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Freſnaye, il faut paſſer une partie de la Forêt de Perſaine, qui eſt dans le Païs du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette Forêt, que Ragotin qui alloit devant cria au cocher d'arrêter, parce, diſoit-il, qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. On ne trouva pas bon d'arrêter, mais de ſe tenir chacun ſur ſes gardes. Quand ils furent près de ces Cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rapiniére avec ſes Archers. La l'Etoile pâlit;

lit; mais Deſtin qui s'en apperçut, l'a raſſura en lui diſant qu'il n'oſeroit leur faire inſulte en préſence de ſes Archers, & des domeſtiques de Mr. de la Freſnaye, & ſi près de ſa maiſon. La Rapiniére connut bien que c'étoit la Troupe Comique, auſſi s'aprocha-t-il du caroſſe avec ſon effronterie ordinaire, & ſalua les Comédiennes, auxquelles il fit d'aſſez mauvais complimens; à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce Lévrier de Bourreau, qui leur dit qu'il cherchoit des Brigands qui avoient volé des Marchands du côté de Balon, & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ſes Archers qui étoit fougeux, ſauta ſur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit ſi grand' peur qu'il recula, & s'enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient ſéches, l'une deſquelles ſe trouva ſous le pourpoint de Ragotin, & qui lui piqua le dos, enſorte qu'il y demeura pendu; Car voulant ſe dégager de ces arbres, il avoit donné des deux talons à ſon cheval qui avoit paſſé, & l'avoit laiſſé ainſi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit, Je ſuis mort, on m'a donné un coup d'épée dans les reins! On rioit ſi fort de le voir en cette poſture, que l'on

ne

ne ſongeoit à rien moins qu'à le ſecourir. On crioit bien aux laquais de le dépendre, mais ils s'en fuyoient d'un autre côté en riant. Cependant ſon cheval gagnoit toujours païs, ſans ſe laiſſer prendre. Enfin après avoir bien ri, le cocher, qui étoit un grand & fort garçon, deſcendit de deſſus ſon ſiége, & s'approcha de Ragotin, le ſouleva & le dépendit. On le viſita & on lui fit accroire qu'il étoit fort bleſſé, mais qu'on ne pouvoit le panſer que l'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon Chirurgien : en attendent on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le ſoulager. On le plaça dans le caroſſe, dont l'Olive ſortit, tandis que les laquais paſſérent au-travers du Bois, pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas ſe laiſſer prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta deſſus. La Rapiniére continua ſon chemin, & la Troupe arriva au Château, d'où l'on envoya querir le Chirurgien, a qui l'on donna le mot. Il fit ſemblant de ſonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le panſa de-même qu'il l'avoit ſondé, après lui avoir dit que ſon coup étoit favorable, & que deux doigts plus à côté il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire, & le laiſſa repoſer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination ſi frappée de tout ce qu'on

Digitized by Google

lui avoit dit, qu'il crut toujours être for-
bleſſé. Il ne ſe leva point pour voir le Bal
qui fut tenu le ſoir après ſouper : car on a-
voit fait venir la grande bande de Violons
du Mans, celle d'Alençon étant à une au-
tre nôce à Argentan. On danſa à la mode
du Païs, & les Comédiens & Comédien-
nes danſérent à la mode de la Cour. Deſ-
tin & la l'Etoile danſérent la Sarabande
avec l'admiration de toute la Compagnie,
qui étoit compoſée de Nobleſſe Campa-
gnarde & des plus gros Manans du Villa-
ge. Le lendemain on joua la Paſtorale,
que l'Epouſe avoit demandée. Ragotin
s'y fit porter en chaiſe avec ſon bonnet de
nuit. Enſuite on fit bonne chére; & le
lendemain après avoir bien déjeuné, on
paya & remercia la Troupe. Le caroſſe
& les chevaux furent prêts, & l'on tâcha
de desabuſer Ragotin de ſa prétendue
bleſſure; mais on ne put jamais lui perſua-
der le contraire, car il diſoit toujours
qu'il ſentoit bien ſon mal. On le mit dans
le caroſſe, & toute la Troupe arriva heu-
reuſement à Alençon. Le lendemain on
ne repréſenta point, car les Comédiennes
voulurent ſe repoſer. Cependant le Prieur
de St. Louis étoit de retour de ſon voya-
ge de Sées. Il alla voir la Troupe, & la
l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point
d'occaſion plus favorable pour achever
ſon Hiſtoire : il ne s'en fit point prier, &

il pourſuivit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de Saint Louis.

SI le commencement de cette Hiſtoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le ſera bien davantage, puiſque vous n'y verrez que des revers de la Fortune, des douleurs & des déſeſpoirs, qui ſuivront les plaiſirs & les ſatisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de tems. Afin donc de reprendre au même lieu où je finis le récit, après que mes Camarades & moi eûmes apris nos rôles, & exercé plusieurs fois, un jour de Dimanche au ſoir nous repréſentâmes notre Piéce dans la maiſon du Sieur du Freſne, ce qui fit un grand bruit dans le voiſinage; quoique nous euſſions pris tous les ſoins poſſibles de faire tenir les portes du Parc bien fermées. Nous fûmes accablés neanmoins de tant de monde, qui avoit paſſé le château, ou eſcaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le Théâtre, que nous avions fait dreſſer dans une ſalle de médiocre grandeur.

Auſſi reſta-t-il les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à ſe retirer, nous leur promîmes que le Dimanche ſuivant nous la repréſenterions dans la Ville, & dans une plus grande ſalle. Nous fîmes paſſablement bien pour des apprentifs, excepté un de nos Acteurs qui faiſoit le perſonnage du Sécretaire du Roi Darius, (la mort de ce Monarque étoit le ſujet de notre Piéce :) car il n'avoit que huit vers à dire, ce qu'il faiſoit aſſez bien entre nous : mais quand il fallut repréſenter tout de bon, il fallut le pouſſer ſur la Scéne par force, & ainſi il fut obligé de parler, mais ſi mal que nous eûmes beaucoup de peine à faire ceſſer les éclats de rire. La Tragédie finie, je commençai le Bal avec la du Lis, & qui dura juſqu'à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & ſans en rien dire à perſonne nous étudiâmes une autre Piéce. Cependant je ne me déſiſtois point de mes viſites ordinaires. Or un jour que nous étions aſſis auprès du feu, il arriva un jeune-homme à qui l'on y fit prendre place : après un quart-d'heure d'entretien, il tira de ſa poche une boëte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très-bien fait, qu'il dit être celui de ſa Maîtreſſe. Après que toutes les Demoiſelles l'eurent vu, & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour ; & en le conſidérant avec atten-

tion,

tion, je m'imaginai qu'il reſſembloit à la du Lis, & que ce galand-là avoit quelque penſée ſur elle. Je ne marchandai point à jetter cette boëte dans le feu, où la petite ſtatue ſe fondit bientôt; car quand il ſe mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, & le menaçai de le jetter par la fenêtre. Mr. du Freſne, (qui m'aimoit autant alors qu'il m'a haï depuis) jura qu'il lui feroit ſauter l'eſcalier, ce qui obligea ce malheureux à ſortir confuſément. Je le ſuivis ſans que perſonne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que s'il avoit quelque choſe ſur le cœur, nous avions chacun une épée, & que nous étions en beau lieu pour le ſatisfaire; mais il n'en eut pas le courage. Le Dimanche ſuivant nous jouâmes la même Tragédie que nous avions déjà repréſentée, mais dans la ſalle d'un de nos voiſins qui étoit aſſez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre Piéce. Je m'aviſai de l'accompagner de quelques entrées de Balet, & je fis choix de ſix de mes camarades qui danſoient le mieux, & je fis le ſeptiéme. Le ſujet du Balet étoit les Bergers & Bergéres ſoumis à l'Amour: car à la premiére Entrée paroiſſoit un Cupidon, & aux autres des Bergers & des Bergéres, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parſemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit les couleurs de la du Lis, & que

Digitized by Google

j'ai auſſi toujours porté depuis : il eſt vrai que j'y ai ajoûté le feuille-morte, pour les raiſons que je vous dirai à la fin de cette Hiſtoire. Ces Bergers & Bergéres faiſoient deux à deux chacun une Entrée, & quand ils paroiſſoient tous enſemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lis, & l'Amour décochoit une fléche à chaque Berger, & jettoit des flammes de feu aux Bergéres, & tous en ſigne de ſoumiſſion fléchiſſoient le genou. J'avois compoſé quelques vers ſur le ſujet du Balet, que nous récitâmes ; mais la longueur du tems me les a fait oublier, & quand je m'en ſouviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire ; car je ſuis aſſuré qu'ils ne vous agréeroient pas à-préſent que la Poëſie Françoiſe eſt au plus haut degré où elle puiſſe monter. Comme nous avions tenu la choſe ſecrette, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui inſenſiblement & ſans que l'on s'en apperçût, entrérent dans le Parc, où nous repréſentâmes à notre aiſe les Amours d'Angelique & de Sacripant Roi de Circaſſie, ſujet tiré de l'Arioſte. Enſuite nous danſâmes notre Balet. Je voulus commencer le Bal à l'ordinaire ; mais Mr. du Freſne ne le voulut pas permettre, diſant que nous étions aſſez fatigués de la Comédie & du Balet : il nous donna congé, & nous nous retirâmes.

Nous

Nous réſolûmes de rendre cette Comédie publique, & de la repréſenter dans la ville, ce que nous fîmes le Dimanche gras, dans la ſalle de mon parrein & en plein jour. La du Lis me dit que ſi je commençois le Bal, que ce fût avec une fille de notre voiſinage, qui étoit vêtue de taffetas bleu, comme elle; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure ſourd dans la compagnie, & il y en eut qui dirent aſſez haut, Il ſe trompe, il ſe manque, ce qui excita le rire à la du Lis & à moi; de quoi la fille s'étant apperçue, me dit, Ces gens ont raiſon, car vous avez pris l'une pour l'autre. Je lui répondis ſuccinctement, Pardonnez-moi, je ſçai fort bien ce que je fais. Le ſoir je me maſquai avec trois de mes camarades, & je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne ſerois pas connu, & nous allâmes dans le Parc. Quand nous fûmes entrés dans la maiſon, la du Lis regarda attentivement les trois maſques, & ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'aprocha de moi à la porte, où je m'étois arrêté avec le flambeau, & me prenant par la main me dit ces obligeantes paroles: Déguiſe-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau, je m'aprochai de la table, ſur laquelle nous poſâmes nos boëtes de dragées, & jettâmes

les dez. La du Lis me demanda à qui j'en voulois? Je lui fis ſigne que c'étoit à elle. Elle me repliqua, qu'eſt-ce que je voulois qu'elle mît au Jeu? Je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à préſent galant, & un braſſelet de corail, qu'elle avoit au bras gauche. Sa mére ne vouloit pas qu'elle le hazardât; mais elle éclata de rire, en diſant qu'elle n'apréhendoit pas de me le laiſſer. Nous jouâmes, je gagnai, & je lui fis préſent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée, & d'autres Demoiſelles qui y étoient venues paſſer la veillée; aprés quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions ſortir, la du Lis s'aprocha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon maſque attaché, qu'elle dénoua promptement, en diſant, eſt ce ainſi que l'on fait, de s'en aller ſi vite? Je fus un peu honteux, mais pourtant bien aiſe d'avoir un ſi beau prétexte de l'entretenir. Les autres ſe démaſquérent auſſi, & nous paſſâmes la veillée fort agréablement. Le dernier ſoir du Carnaval je lui donnai le Bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la Nobleſſe. Pendant le Carême il fallut faire tréve de divertiſſement pour vaquer à la piété, & je puis vous aſſurer que nous ne manquions pas un Sermon la du Lis & moi. Nous paſſions les autres heures du jour en viſi-

tes

tes & en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville, ſur le derriére du château, où il y a un excellent écho, où elles provoquoient cette Nymphe imaginaire à leur répondre. Les Fêtes de Pâques aprochoient, quand un jour Mademoiſelle du Freſne la fille me dit en riant, Nous méneras-tu à St. Pater? C'eſt une petite Paroiſſe qui eſt à un quart de lieue du fauxbourg de Montfort, où l'on va en dévotion le Lundi de Pâques après diner: c'eſt-là auſſi que l'on voit tous les galands & galantes; je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elles. Le jour venu, comme je me diſpoſois à les aller prendre, au ſortir de ma maiſon je rencontrai un de mes voiſins, jeune-homme fort riche, qui me demanda où j'allois ſi empreſſé; je lui dis que j'allois au Parc querir les Demoiſelles du Freſne pour les accompagner à St. Pater. Alors il me répondit que je pouvois bien rentrer; car il ſçavoit de bonne part, que leur mére avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ſes filles y allaſſant avec moi. Ce diſcours m'aſſomma ſi fort, que je ne pus lui rien repliquer; mais je rentrai dans ma maiſon, où étant je me mis à penſer d'où pouvoit venir un ſi prompt changement; après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai d'autre ſujet que mon peu de mérite & ma condition. Je ne pus pourtant m'empêcher de déclamer con-

tre leur procédé, de m'avoir ſouffert tandis que je les avois diverties par des Bals, Balets, Comédies & Sérenades (car je leur en donnois ſouvent) en quoi j'avois fait de grandes dépenſes; & qu'à-préſent on me rebutoit. La colére où j'étois me fit réſoudre d'aller à l'aſſemblée avec quelques-uns de mes voiſins, ce que je fis. Cependant on m'attendoit au Parc, & quand le temps fut paſſé que je devois m'y rendre, la du Lis & ſa ſœur avec quelques autres Demoiſelles du voiſinage y allérent. Après avoir fait leur dévotion dans l'Egliſe, elles ſe placérent ſur la muraille du cimetiére au-devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je paſſai devant elles, mais d'aſſez loin, & la du Freſne me fit ſigne d'aprocher; je fis ſemblant de ne le pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, je feignis de ne l'entendre pas, & paſſai outre, leur diſant; Allons faire collation au logis des Quatre-vents, ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt retourné chez moi, qu'une veuve (qui étoit notre confidente) me vint trouver, & me demanda fort bruſquement, quel ſujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les Demoiſelles du Freſne à St. Pater? que la du Lis en étoit outrée de colére au dernier point; & ajoûta que je penſaſſe à réparer cette faute. Je fus fort ſurpris de ce diſ-

diſcours, & après lui avoir fait le récit de ce que je viens de vous dire, je l'accompagnai à la porte du Parc où elles étoient. Je la laiſſai faire mes excuſes, car j'étois ſi troublé que je n'aurois pu leur dire que de mauvaiſes raiſons. Alors la mére s'adreſſant à moi, me dit que je ne devois pas être ſi crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fuſſe aſſuré que je ſerois toujours le bien venu dans leur maiſon, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'aſſura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, ſur-tout quand j'avois feint de ne pas voir le ſigne que ſa ſœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon & lui fis de mauvaiſes excuſes, tant j'étois transporté d'amour & de colére. Je voulois me venger de ce jeune-homme, mais elle me commanda de n'en pas parler ſeulement; ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous paſſions le tems le plus doucement qu'on puiſſe imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets, ce que l'on dit, que le mouvement des yeux eſt le langage des Amans; car nous l'avions ſi familier, que nous nous faiſions entendre tout ce que nous voulions. Un Dimanche au ſoir, au ſortir de Vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muët,

muët, qu'il falloit aller après ſoupé nous promener ſur la riviére, & n'avoir que les perſonnes que nous déſignâmes. J'envoyai auſſi-tôt retenir un bateau, & à l'heure dite je me tranſportai avec ceux qui devoient être de la promenade à la porte du Parc, où les Demoiſelles nous attendoient; mais trois jeunes hommes, qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêtérent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apperçus, ils s'opiniâtrérent à demeurer; ce qui fut cauſe que quand nous abordâmes la porte du Parc, nous paſſâmes outre ſans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire ſigne de nous ſuivre, & les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes ſur l'eau, & allâmes aborder à une autre lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le Sieur du Freſne, qui me demanda où j'avois laiſſé ſes filles? Je ne penſai pas bien à ce que je lui devois répondre, & lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce ſoir-là. Après nous avoir donné le bon ſoir, il prit le chemin du Parc, à la porte duquel il trouva ſes filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui? La du Lis lui répondit, Nous venons de nous promener avec un tel, &

me nomma. Alors ſon pére lui accompagna un, Vous en avez menti, d'un ſoufflet, ajoûtant que ſi j'euſſe été avec elles, (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déjà parlé, me vint trouver, pour me dire ce qui s'étoit paſſé le ſoir précédent, & que la du Lis en étoit fort en colére, non pas tant du ſoufflet, que de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau ſon intention étoit de ſe défaire honnêtement de ces fâcheux. Je m'excuſai du mieux que je pus, & je paſſai quatre jours ſans l'aller voir. Mais un jour qu'elle, ſa ſœur & quelques Demoiſelles étoient aſſiſes ſur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la Ville, par laquelle j'allois ſortir pour aller au fauxbourg, je paſſai devant elles en levant un peu le chapeau, mais ſans les regarder ni leur rien dire. Les autres Demoiſelles leur demandérent ce que vouloit dire ce procédé qui paroiſſoit incivil? La du Lys ne répondit rien; mais ſa ſœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cauſe; & qu'il la faloit ſçavoir de lui-même; & pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poſter un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il pourroit nous éviter; ce qu'elles firent. Comme je repaſſois devant elles, cette bonne ſœur ſe leva

de ſa place & me prit par mon manteau en me diſant, Depuis quand, Monſieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre Maîtreſſe? & en même temps me fit aſſeoir auprès d'elle; mais quand je voulus la careſſer, & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muëtte & me rebuta furieuſement. Je demeurai-là peu de tems bien entrepris, après quoi je les accompagnai juſqu'à la porte du Parc, d'où je me retirai, réſolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours ſans y aller, qui me furent autant de ſiécles; mais un matin je rencontrai Madmoiſelle du Freſne la mére, qui m'arrêta, & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus? Je lui répondis que c'étoit la mauvaiſe humeur de ſa cadette. Elle me repliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allaſſe attendre à la maiſon. J'en mourois d'impatience, & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc, & comme je montois à la chambre, la du Lis qui m'avoit apperçu, en deſcendit ſi bruſquement que je ne pus jamais l'arrêter. J'y entrai & je trouvai ſa ſœur, qui ſe mit à ſourire, à laquelle je dis le procédé de ſa cadette; & elle m'aſſura que tout cela n'étoit que feinte, & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir ſi je paroîtrois, & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude, qu'elle étoit

ſans-doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je deſcendis l'eſcalier, & m'aprochai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans : je la priai pluſieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa ſœur qui l'entendoit du haut de l'eſcalier, deſcendit & me vint ouvrir, car elle en ſçavoit le ſecret. J'entrai, & la du Lis ſe mit à fuir; mais je la pourſuivis ſi bien, que je la pris par une des manches de ſon corps de jupe ; je l'aſſis ſur un ſiége de gaſon, où je me mis auſſi. Je lui fis mes excuſes du mieux qu'il me fut poſſible; mais elle me parut toujours plus ſévére. Enfin après pluſieurs conteſtations, je lui dis que ma paſſion ne ſouffroit point de médiocrité, & qu'elle me porteroit à quelque déſeſpoir, de quoi elle ſe repentiroit après; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, & la lui préſentai, la supliant de me la plonger dans le corps, lui diſant qu'il m'étoit impoſſible de vivre privé de l'honneur de ſes bonnes graces. Elle ſe leva, pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué perſonne, & que quand elle en auroit quelque penſée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai en la ſupliant de me permettre de l'exécuter moi-même; elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée con-

contre ma poitrine, & me mis en poſture pour me jetter deſſus, ce qui la fit pâlir, & en même tems elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée qu'elle fit tomber à terre, m'aſſurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me diſant que je ne lui fiſſe plus voir de tels ſpectacles. Je lui repliquai, Je vous obéirai, pourvu que vous ne me ſoyez plus ſi cruelle; ce qu'elle me promit. Enſuite nous nous careſſâmes ſi amoureuſement, que j'euſſe bien ſouhaité de me quereller tous les jours avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, ſa mére entra dans le jardin, & nous dit qu'elle ſeroit bien venue plutôt, mais qu'elle avoit jugé que nous n'avions pas beſoin de ſon entremiſe pour nous accorder.

Or un jour que nous nous promenions dans une des allées du Parc, le Sr. du Freſne, ſa femme, la du Lis & moi, qui allions après eux, & qui ne penſions qu'à nous entretenir, cette bonne mére ſe tourna vers nous, & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cauſe. Elle put le dire ſans que ſon mari l'entendît; car il étoit fort ſourd: nous la remerciâmes plutôt d'action que de paroles. Un peu de tems après Mr. du Freſne me tira à part, & me découvrit le deſſein que lui & ſa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage

riage, avant qu'il partît pour aller en Cour ſervir ſon quartier ; & qu'il ne falloit plus faire de dépenſe en Sérenades ni autrement pour ce ſujet. Je ne lui fis que des remercimens confus ; car j'étois ſi tranſporté de joye d'un bonheur ſi inopiné, & qui faiſoit le comble de ma félicité, que je ne ſçavois ce que je diſois. Il me ſouvient bien que je lui dis, que je n'euſſe pas été ſi téméraire que de la lui demander, vu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions ; à quoi il me répondit, que pour du mérite il en avoit aſſez reconnu en moi ; & que pour la condition, j'avois de quoi ſupléer à ce défaut, ſous-entendant du bien. Je ne ſçai ce que je lui repliquai ; mais je ſçai bien qu'il me convia à ſouper, après quoi il fut conclu que le Dimanche ſuivant nous aſſemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit auſſi la dot qu'il pouvoit donner à ſa fille ; je répondis à cela que je ne lui demandois que la perſonne, & que j'avois aſſez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde, & la du Lis auſſi contente, ce que nous connûmes dans la converſation que nous eûmes ce ſoir-là, & qui fut la plus agréable que l'on puiſſe s'imaginer : mais ce plaiſir ne dura guére, car la ſurveille du jour que nous devions fiancer, nous étions la du Lys & moi aſſis ſur l'herbe, quand nous ap-

apperçûmes de loin un Conſeiller du Préſidial, proche parent du Sr. du Freſne, qui venoit lui rendre viſite. Nous en conçûmes la même penſée elle & moi, & nous nous en affligeâmes, ſans ſçavoir au vrai ce que nous appréhendions; ce que l'évenement ne nous fit que trop connoître. Car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'aſſemblée, je fus furieuſement ſurpris de trouver à la porte de la baſſecour la du Lys qui pleuroit. Je lui dis quelque choſe, & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai ſa ſœur au même état. Je lui demandai ce que vouloient dire tant de pleurs? Elle me répondit en redoublant ſes ſanglots, que je ne le ſçaurois que trop. Je montois à la chambre quand la mére en ſortoit, laquelle paſſa ſans me rien dire; car les larmes, les ſanglots & les ſoupirs la ſuffoquoient ſi fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, & de dire, Hà pauvre garçon! je ne comprenois rien à un ſi prompt changement, mais mon cœur me préſageoit tous les malheurs que j'ai reſſentis depuis. Je réſolus d'en apprendre le ſujet, & je montai à la chambre, où je trouvai Mr. du Freſne aſſis dans une chaiſe, qui me dit fort bruſquement qu'il avoit changé d'avis, & qu'il ne vouloit pas marier ſa cadette avant ſon aînée; que quand il la ma-

rie-

rieroit, ce ne ſeroit qu'après le retour de ſon voyage de la Cour. Je lui répondis ſur ces deux chefs: au premier, que ſa fille aînée n'avoit aucune répugnance que ſa ſœur fût mariée la premiére, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimé comme un frére; que pour un autre elle s'y ſeroit opposée (je puis vous aſſurer qu'elle m'en avoit fait la proteſtation pluſieurs fois;) & ſur le ſecond, que j'attendrois auſſi bien dix ans, que les trois mois qu'il ſeroit à la Cour. Mais il me dit tout net que je ne penſaſſe plus au mariage de ſa fille. Ce diſcours ſi ſurprenant, & prononcé du ton que je viens de vous dire, me jetta dans un ſi horrible déſeſpoir, que je ſortis ſans lui repliquer, & ſans rien dire aux Demoiſelles, qui ne purent me rien dire auſſi. Je m'en allai à la maiſon, réſolu de me donner la mort: mais comme je tirois mon épée à deſſein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, & empêcha l'exécution de ce mortel deſſein, en me diſant de la part de la du Lys, que je ne m'affligeaſſe point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir ſa mére & ſa ſœur aînée pour moi, & elle plus que tous, qui étoit la principale partie. Qu'elles avoient réſolu que quand ſon pére ſeroit parti, qui

Digitized by Google

ſeroit dans huit ou dix jours, je pourrois continuer mes viſites, & que le tems étoit un grand maître. Ce diſcours étoit fort obligeant, mais je n'en pus être conſolé; auſſi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puiſſe imaginer, & qui me jetta enfin dans un ſi furieux déſeſpoir, que je réſolus de conſulter les Démons. Quelques jours avant le départ de Mr. du Freſne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un Bois-taillis de fort grande étendue, dans lequel le Vulgaire croit qu'il habite de mauvais Eſprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines Fées, qui étoient ſans-doute de fameuſes Magiciennes. Je m'enfonce dans le Bois, appellant & invoquant ces Eſprits, & les ſupliant de me ſecourir dans l'extrême affliction où j'étois: mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiſeaux, qui par leur ramage ſembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je retournai à ma maiſon, où je me mis au lit atteint d'une ſi étrange phrénéſie, que l'on ne croyoit pas que j'en puſſe rechaper; car j'en fus juſqu'à perdre la parole. La du Lys fut malade en même tems & de la même maniére que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la ſympathie: car comme nos maladies procédoient d'une même cauſe, elles produiſoient auſſi en

nous.

Digitized by Google

nous de ſemblables effets : ce que nous aprenions du Médecin & de l'Apoticaire, qui étoient les mêmes qui nous ſervoient; pour les Chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plutôt qu'elle, & je m'en allai, ou pour mieux dire je me traînai à ſa maiſon, où je la trouvai au lit, (ſon pére étoit parti pour la Cour.) Sa joye ne fut pas médiocre, comme la ſuite me le fit connoître; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me ſembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la preſſer de ſe lever, & elle le fit pour me ſatisfaire. Mais ſitôt qu'elle fut hors du lit, elle s'évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir preſſée, car nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir de ſon évanouiſſement : quand elle le fut nous la remîmes dans le lit, où je la laiſſai pour lui donner moyen de repoſer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma préſence. Nous guérîmes entiérement, & nous paſſâmes agréablement le tems, tout celui que ſon pére demeura à la Cour. Mais à ſon retour il fut averti par quelques ennemis ſecrets, que j'avois toujours fréquenté dans ſa maiſon, & pratiqué familiérement ſa fille, à laquelle il fit de rigoureuſes défenſes de me voir, & ſe fâcha fort contre ſa femme & ſa fille aînée, de ce qu'elles avoient favoriſé nos

en-

entrevues ; ce que j'apris de notre confidente, comme la réſolution qu'elles avoient priſe de me voir toujours, & par quels moyens. Le premier fut, que je priſſe garde quand cet injuſte pére ſortoit de la ville : car auſſi-tôt j'allois dans ſa maiſon où je demeurois juſqu'à ſon retour, que nous connoiſſions facilement à ſa maniére de frapper à la porte, & auſſi-tôt je me cachois derriére une piéce de tapiſſerie ; & quand il entroit, un valet ou une ſervante, ou quelquefois une de ſes filles, lui ôtoit ſon manteau, & je ſortois facilement ſans qu'il le ſçût ; car comme je vous l'ai déjà dit, il étoit fort ſourd ; & en ſortant, la du Lys m'accompagnoit toujours juſqu'à la porte de la baſſe-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un jardin de nos voiſins, ce qui dura aſſez ; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous ſervîmes enſuite des Egliſes, tantôt l'une tantôt l'autre, ce qui fut encore connu ; tellement que nous n'avions plus que le hazard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du Parc ; mais il falloit uſer de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré aſſez long-tems avec la du Lys, (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, & avions pris de fortes ré-

réſolutions de les ſurmonter) je voulus l'accompagner juſqu'à la porte de la baſſe-cour, où nous apperçûmes de loin ſon pére, qui venoit de la ville, & tout droit à nous; de fuir, il n'y avoit pas moyen, car il nous avoit vu. Elle me dit alors d'inventer quelque prétexte pour nous excuſer; mais je lui répondis qu'elle avoit l'eſprit plus préſent & plus ſubtil que moi, & qu'elle y penſât. Cependant il arriva, & comme il commençoit à ſe fâcher, elle lui dit que j'avois apris qu'il avoit apporté des bagues & autre jouailleries (car il employoit ſes gages en orfévrerie pour y faire quelque profit, étant auſſi avare que ſourd) & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes pour une fille du Mans avec laquelle je me mariois. Il le crut, nous montâmes, & il me montra ſes bagues: j'en choiſis deux, un petit diamant & une roſe d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes viſites; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans, il en parla à ſa jeune fille, comme ſe doutant de quelque fourberie; & elle me conſeilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville eſt une des plus agréables du Royaume, & où il y a du plus beau monde & du mieux civiliſé, & où les filles ſont les plus polies & les plus

ſpirituelles, comme vous le ſçavez fort bien : auſſi j'y fis en peu de tems de grandes connoiſſances. J'étois logé aux Chênes verts, où étoit auſſi logé un Opérateur qui débitoit ſes drogues en public ſur le Théâtre, en attendant l'iſſue d'un projet qu'il avoit fait de dreſſer une Troupe de Comédiens. Il avoit déjà avec lui des perſonnes de qualité, entre autres le fils d'un Comte, que je ne nomme pas par diſcrétion, un jeune Avocat du Mans qui avoit déjà été en troupe, ſans compter un de ſes fréres, & un autre vieux Comédien, qui s'enfarinoit à la farce; & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avoit promis de ſe dérober de la maiſon de ſon pére, & de le venir trouver. Je fis connoiſſance avec lui; & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis ſuccinctement le récit de mes malheurs, enſuite de quoi il me perſuada de prendre parti dans ſa troupe, que ce ſeroit le moyen de me faire oublier mes diſgraces. J'y conſentis volontiers, & ſi la fille fût venue j'aurois certainement ſuivi. Mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cauſe que le deſſein ne réuſſit pas, & qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lys ſans ſoupçon; ce fut de mener avec moi cet Avocat dont je viens de vous parler, & un autre jeune-

hom-

Digitized by Google

homme de ma connoiſſance, auxquels je découvris mon deſſein, qui furent ravis de me ſervir en cette occaſion. Ils parurent en cette ville ſous le titre, l'un de frére, & l'autre de couſin germain d'une Maîtreſſe imaginaire. Je les menai chez le Sr. du Freſne, que j'avois prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas auſſi de leur dire mille biens de moi, les aſſurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente, & enſuite nous donna à ſouper. On but à la ſanté de ma Maîtreſſe, & la du Lys ſit raiſon. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou ſix jours en cette ville, ils s'en retournérent au Mans. J'avois toujours libre accès chez le Sr. du Freſne, qui me diſoit ſans-ceſſe que je tardois trop à aller au Mans achever mon mariage; ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, & qu'il ne me chaſſât encore une fois honteuſement de ſa maiſon; ce qui me fit prendre la plus cruelle réſolution qu'un homme déſeſpéré puiſſe jamais avoir, qui fut de tuer la du Lys, de peur qu'un autre n'en fût poſſeſſeur. Je m'armai d'un poignard, & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai inſenſiblement dans un lieu fort écarté des allées du Parc, où il y avoit des broſſailles. Ce fut-là où je lui découvris le

 cruel

cruel deſſein que le déſeſpoir de la poſſéder m'avoit fait concevoir, tirant en même tems le poignard de ma poche. Elle me regarda ſi tendrement, & me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de proteſtations de conſtance & de belles promeſſes, qu'il lui fut facile de me deſarmer. Elle ſaiſit mon poignard que je ne pus retenir, le jetta au-travers des broſſailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne ſe trouveroit plus ſeule avec moi. Elle vouloit me dire que je n'avois pas ſujet d'en uſer ainſi, mais je l'interrompis pour la prier de ſe trouver le lendemain chez notre confidente où je me rendrois, & que là nous prendrions les derniéres réſolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure marquée. Je la ſaluai, & nous pleurâmes nos communes miſéres; & après de longs diſcours elle me conſeilla d'aller à Paris, me proteſtant qu'elle ne conſentiroit jamais à aucun mariage; & que quand je demeurerois dix ans, elle m'attendroit: je lui fis des promeſſes réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas ſans verſer beaucoup de larmes) elle fut d'avis que ſa mére & ſa ſœur fuſſent de la confidence; cette veuve les alla querir, & je demeurai ſeul avec la du Lys. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs, mieux que nous n'avions jamais fait: elle

en

en vint juſqu'à me dire, que ſi je voulois l'enlever, elle y conſentiroit volontiers & me ſuivroit par-tout ; & que ſi l'on venoit après nous & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte. Mais mon amour étoit ſi pur, que je ne voulus jamais mettre ſon honneur en compromis, laiſſant l'événement à la conduite du ſort. Sa mére & ſa ſœur arrivérent & nous leur déclarâmes nos réſolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embraſſemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Avant de partir j'écrivis une lettre à la du Lys, je ne m'en rappelle point les termes ; mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre, pour leur donner de la compaſſion. Auſſi notre confidente qui porta la lettre, m'aſſura qu'après la lecture de cette lettre, la mére & les deux filles avoient été ſi affligées ; que la du Lys n'avoit pas eu le courage de me faire réponſe. J'ai ſuprimé beaucoup d'avantures qui nous arrivérent pendant le cours de nos amours, pour n'abuſer pas de votre patience : comme les jalouſies que la du Lys conçut contre moi, pour une Demoiſelle ſa couſine germaine, qui l'étoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maiſon : la même choſe pour la fille de ce Gentilhomme, qui avoit amené ce Galant que je fis en aller ; non plus que plusi-

eurs querelles que j'eus à démêler, & des combats en des rencontres de nuit où je fus bleſſé par deux fois au bras & à la cuiſſe. Je finis donc ici la digreſſion, pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureuſement, & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y ſubſiſter comme je faiſois en cette ville, tant à cauſe de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lys, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenſes, comme vous avez pu l'aprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité de Sécretaire d'un Sécretaire de la Chambre du Roi, lequel avoit épouſé la veuve d'un autre Sécretaire auſſi du Roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette Dame uſa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion; mais elle continua ſi ouvertement, que quelques-uns des domeſtiques s'en apperçûrent, comme vous l'allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commiſſion pour la ville, elle me dit de prendre le caroſſe, dans lequel je montai ſeul, & je dis au cocher de me mener par le marais du Temple, tandis que ſon mari alloit par la ville à cheval ſuivi d'un ſeul laquais; car elle lui avoit perſuadé qu'il feroit mieux ſes affaires de la ſorte, que de traîner un caroſſe, qui eſt tou-

jours

jours embarraſſant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cochéres, & où par conſéquent on ne voyoit guéres de monde, le cocher arrêta le caroſſe & en deſcendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit? Il s'aprocha de la portiére & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda ſi je n'avois point pris garde au procédé de Madame à mon ſujet? Je lui répondis que non, & lui demandai ce qu'il vouloit dire? Il me répondit que je ne connoiſſois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de perſonnes à Paris qui euſſent bien voulu en avoir une ſemblable. Je ne raiſonnai guéres avec lui, mais je lui commandai de remonter ſur ſon ſiége & de me conduire à la rue St. Honoré. Je ne laiſſai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit, & quand je fus de retour à la maiſon, j'obſerſervai plus exactement les actions de cette Dame, dont quelques-unes me confirmérent ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des collets, que j'avois donnés à faire à ſes filles de ſervice, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui ils étoient? Elles répondirent que c'étoit pour moi. Elle leur dit alors de les achever, mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans ſa chambre, & elle me dit

qu'elle travailloit pour moi, dont je fus ſi confus, que je ne fis que des remercimens de-même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la ſienne, elle me fit appeller par un laquais, & quand j'en approchai j'entendis qu'elle crioit furieuſement contre ſa Demoiſelle ſuivante & contre ſa Femme de chambre. Elle diſoit, Ces chiennes, ces vilaines ne ſçauroient rien faire adroitement; ſortez de ma chambre. Comme elles en ſortoient j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller; auſſi-tôt elle me dit de prendre ſa chemiſe qui étoit ſur la toilette & de la lui donner; & en même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit, & s'expoſa à ma vue toute nue, dont j'eus une ſi grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ſes filles qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de ſon mari. Je ne doutai donc plus de ſon intention; mais comme j'étois jeune & timide, j'appréhendai quelque ſiniſtre accident; car quoiqu'elle fût déja avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux reſtes; ce qui me fit réſoudre à demander mon congé, ce que je fis un ſoir après que l'on eut ſervi le ſoupé. Alors ſans me rien répondre, ſon mari ſe retira à ſa chambre, & elle tourna ſa chaiſe du côté du feu, diſant au

au Maître-d'hôtel de remporter la viande. Je deſcendis pour ſouper avec lui: comme nous étions à table, une de ſes niéces, âgée d'environ douze ans, deſcendit, & s'adreſſant à moi me dit que Madame ſa tante l'envoyoit pour ſçavoir ſi j'avois bien le courage de ſouper, elle ne ſoupant point. Je ne me ſouviens pas bien de ce que je lui répondis; mais je ſçai bien que la Dame ſe mit au lit, & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeller, pour donner ordre d'avoir des Médecins: comme j'approchai de ſon lit, elle me donna la main, & me dit ouvertement que j'étois la cauſe de ſon mal, ce qui redoubla mon appréhenſion, enſorte que le même jour je me mis dans des Troupes qu'on faiſoit à Paris pour le Duc de Mantoue, & je partis ſans en rien dire à perſonne. Notre Capitaine ne vint pas avec nous, laiſſant la conduite de ſa Compagnie à ſon Lieutenant, qui étoit un franc voleur auſſi-bien que les deux Sergens: car ils bruloient preſque tous les logemens, & nous faiſoient ſouffrir; auſſi furent-ils pris par le Prévôt de Troye en Champagne, qui les y fit pendre, excepté l'un des Sergens qui ſe trouva frére d'un des Valets de chambre de Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui le ſauva. Nous demeurâmes ſans Chef, & les ſoldats d'un commun

accord m'élurent pour commander la Compagnie, qui étoit compoſée de quatre-vingts ſoldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité, que ſi j'en euſſe été le Capitaine en chef. Je paſſai en revue, & tirai la montre, que je diſtribuai, auſſi-bien que les armes que je pris à Sainte Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes juſqu'à Embrun en Dauphiné, où notre Capitaine nous vint trouver, dans l'appréhenſion qu'il n'y avoit pas un ſoldat à ſa Compagnie.

Mais quand il aprit ce qui s'étoit paſſé, & que je lui en fis paroître ſoixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me careſſa fort, & me donna ſon Drapeau & ſa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fût jamais ſortie de France, eut le mauvais ſuccès que vous avez pu ſçavoir; ce qui arriva par la mauvaiſe intelligence des Généraux. Après ſon débris je m'arrêtai à Grenoble, pour laiſſer paſſer la fureur des Payſans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs: & le maſſacre en fut ſi grand, que la peſte ſe mit ſi furieuſement dans ces deux Provinces, qu'elle ſe répandit par tout le Royaume. Après que j'eus demeuré quelque tems à Grenoble, où je fis de grandes connoiſſances, je réſolus de me retirer dans cette ville ma patrie. Mais en paſſant par des lieux écartés du

grand-chemin, pour la raiſon que j'ai dit, j'arrivai à un petit bourg appellé Saint Patrice, où le fils puîné de la Dame du lieu qui étoit veuve, faiſoit une Compagnie de Fantaſſins pour le Siége de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque choſe ſur mon viſage qui n'étoit pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le ſoin de conduire un de ſes fréres jeune garçon, Chevalier de Malte, auquel il avoit donné ſon Enſeigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'Aſſemblée du Régiment; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le maître-d'hôtel de ce Capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût ſuivi, mais en vain; ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ſes coffres, que je ne gardai guéres, car il fut député du Corps du Régiment pour aller trouver le grand Cardinal de Richelieu, qui conduiſoit l'armée pour le Siége de Montauban, & autres villes rebelles de Guyenne & de Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes ſon Eminence dans la ville d'Albi, nous la ſuivîmes juſqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand-homme; car elle ſe rendit, comme vous l'avez pû ſavoir. Nous eûmes pendant ce vo-

voyage un grand nombre d'avantures, que je ne vous dis point, pour n'être pas ennuyeux, ce que j'ai peut-être déjà trop été. Alors la l'Etoile lui dit que ce ſeroit les priver d'un agréable divertiſſement, s'il ne continuoit juſqu'à la fin. Il pourſuivit donc ainſi : Je fis de grandes connoiſſances dans la maiſon de cet illuſtre Cardinal, & principalement avec les Pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, qui me faiſoient de grandes careſſes, auſſi-bien que les autres Domeſtiques de ſa Maiſon. Quand la ville fut rendue, notre Régiment fut licentié, & nous nous en revinmes à St. Patrice. La Dame du lieu avoit un procès contre ſon fils aîné, & ſe préparoit pour aller le pourſuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulois me retirer, comme je vous l'ai dit; mais je me laiſſai gagner, dont je ne me repentis pas. Car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je ſollicitai fortement le procès, le Roi Louis XIII. de glorieuſe mémoire y paſſa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à ſa ſuite les plus grands Seigneurs de ce Pays, & entre autres le Gouverneur de cette ville, qui connoiſſoit fort Mr. de St. Patrice, à qui il me recommanda; & après m'avoir offert de l'argent, il lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus

d'eſ-

d'eſtime de moi qu'il n'avoit fait, quoique je n'euſſe pas ſujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient dans le Régiment aux Gardes, trois deſquels étoient Gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir : je les traitai du mieux qu'il me fut poſſible, & à la maiſon & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du faurxbourg St. Laurent qui eſt au-delà du pont, nous nous y arrêtâmes pour voir paſſer des bateaux, & l'un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandaſſe point de nouvelles de la du Lis. Je leur dis que je n'avois oſé, de peur d'en trop aprendre. Ils me répartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puiſqu'elle ne m'avoit pas tenu parole. Je penſai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout ſçavoir. Ils me dirent donc qu'auſſi-tôt que l'on eut apris mon départ pour l'Italie, on l'avoit mariée à un jeune-homme qu'ils me nommérent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre pour qui j'avois le plus d'averſion. Alors j'éclatai, & dis contre elle tout ce que la colére me ſuggéra. Je l'appellai tigreſſe, felonne, perfide, traîtreſſe; qu'elle n'eût pas oſé ſe marier me ſçachant ſi près, étant bien aſſurée que je ſerois allé la poignarder avec ſon mari juſques dans ſon lit. Après je

ſortis de ma poche une bourſe d'argent & de ſoye bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conſervois le braſſelet & le ruban que je lui avois gagné. J'y mis une pierre, & la jettai avec violence dans la riviére, en diſant, De-même que ces choſes s'enfuiront au gré des ondes, ainſi puiſſe s'effacer de ma mémoire la perſonne à qui elles ont appartenu. Ces Meſſieurs furent étonnés de mon procédé, & me proteſtérent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils craignoient que je ne l'euſſe apris d'ailleurs. Ils ajoûtérent, pour me conſoler, qu'elle avoit été forcée à ſe marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'averſion qu'elle avoit pour ſon mari; car elle n'avoit fait que languir depuis ſon mariage, & étoit morte quelque tems après. Ce diſcous redoubla mon déplaiſir, & me donna en même tems quelque eſpéce de conſolation. Je pris congé de ces Meſſieurs, & me retirai à la maiſon; mais ſi changé, que Mademoiſelle de St. Patrice, fille de cette bonne Dame, s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien; mais elle me preſſa ſi fort que je lui dis ſuccinctement mes avantures, & la nouvelle que je venois d'aprendre: elle fut touchée de ma douleur, comme je le reconnus aux larmes qu'elle verſa. Elle le fit ſçavoir à ſa mére, & à ſes fréres, qui me

me témoignérent de participer à mes déplaiſirs, mais qu'il falloit ſe conſoler & prendre patience. Le procès de la mére & du fils ſe termina par un accord, & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penſer à la retraite. La maiſon où j'étois, étoit aſſez puiſſante pour me faire trouver de bons partis; & l'on m'en propoſa pluſieurs, mais je ne pus jamais me réſoudre au mariage. Je repris le premier deſſein que j'avois eu autrefois, de me rendre Capucin, & j'en demandai l'habit; mais il y ſurvint tant d'obſtacles, dont la déduction ne vous ſeroit qu'ennuyeuſe, que je ceſſai cette pourſuite. En ce tems-là le Roi commanda l'Arriére-ban de la Nobleſſe du Dauphiné, pour aller à Caſal. Mr. de St. Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuſer. Nous partîmes, & nous y arrivâmes. Vous ſçavez ce qu'il en arriva. Le Siége fut levé, la Ville rendue, & la Paix faite par l'entremiſe de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au Cardinalat; & à cette prodigieuſe fortune qu'il a eue enſuite du Gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à St. Patrice, où je perſiſtai toujours à me rendre Religieux. Mais la divine providence en diſpoſa autrement. Un jour Mr. de St. Patrice me dit, voyant ma réſolution, qu'il me con-

falloit de me faire Prêtre Séculier ; mais j'appréhendai, de n'avoir pas aſſez de capacité, & il me repartit qu'il y en avoit de moindres que moi. Je m'y réſolus, & je pris les Ordres ſur un Patrimoine que Madame ſa mére me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'aſſigna ſur le plus liquide de ſon revenu. Je dis ma premiére Meſſe dans l'Egliſe de la Paroiſſe, & ladite Dame en uſa comme ſi j'euſſe été ſon propre enfant ; car elle traita ſplendidement une trentaine de Prêtres qui s'y trouvérent, & pluſieurs Gentilshommes du voiſinage. J'étois dans une maiſon trop puiſſante pour manquer de Bénéfices, auſſi ſix mois après j'eus un Prieuré aſſez conſidérable, avec deux autres petits Bénéfices. Quelques années après j'eus un gros Prieuré, & une fort bonne Cure, car j'avois pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu en état de monter en chaire avec ſuccès, & devant les beaux Auditoires, & en préſence même de Prélats. Je ménageai mes revenus, & amaſſai une notable ſomme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville, où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoiſſance d'une ſi charmante compagnie, & d'avoir été aſſez heureux de lui rendre quelque petit ſervice.

La l'Etoile prit la parole, diſant, Mais le plus grand ſervice que vous ſauriez

nous

nous avoir jamais rendu... Elle vouloit continuer, quand Ragotin ſe leva pour dire qu'il vouloit faire une Comédie de cette Hiſtoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du Théâtre, un beau Parc avec ſon grand Bois & une Riviére; pour le ſujet, des Amans, des Combats, & une premiére Meſſe. Tout le monde ſe mit à rire, & Roquebrune qui le contrarioit toujours, lui dit: Vous n'y entendez rien, vous ne ſçauriez mettre cette Piéce dans les régles, parce qu'il faudroit changer la Scéne & y demeurer trois ou quatre ans. Alors le Prieur leur dit: Meſſieurs, ne diſputez point à ce ſujet, j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous ſçavez que Mr. du Hardi n'a jamais obſervé cette rigide régle des vingt-quatre heures, non plus que quelqu'un de nos Poëtes modernes, comme l'Auteur de Saint Euſtache, &c. Et Mr. Corneille ne s'y ſeroit pas attaché, ſans la cenſure que Mr. Scudéry voulut faire du *Cid*; auſſi tous les honnêtes-gens appellent ces manquemens, de belles fautes. J'en ai donc compoſé une Comédie, que j'ai intitulée, *La Fidélité conſervée après l'Eſpérance perdue*; & depuis j'ai pris pour deviſe un Arbre dépouillé de ſa parure verte, & où il ne reſte que quelques feuilles mortes (qui eſt la raiſon pourquoi j'ai ajoûté cette couleur à la bleue) avec un petit chien bar-

barbet au pied, & ces paroles pour ame de la Deviſe: *Privé d'eſpoir, je ſuis fidèle.* Cette Piéce roule les Théatres il y a fort long-tems. Le titre en eſt auſſi à propos que vos couleurs, & votre deviſe, dit la l'Etoile; car votre Maîtreſſe vous a trompé, & vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouſer d'autre. La converſation finit par l'arrivée de Mrs. de Verville & de la Garoufiére. Et je finis auſſi ce Chapitre, qui ſans doute a été bien ennuyeux, tant pour ſa longueur que pour ſon ſujet.

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville, accompagné de Monſieur de la Garouſiére. Mariage des Comédiens & Comédiennes, & autres Avantures de Ragotin.

TOus ceux de la Troupe furent étonnés de voir Mr. de la Garoufiére: pour Verville il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui ſe devoient marier. Ils lui demandérent quelles bonnes affaires il avoit en cette Ville? Il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes; mais que Mr. de Verville lui ayant communiqué quelque choſe d'importance, il avoit été ravi de trouver une oc-

occaſion ſi favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ſes ſervices. Verville lui fit ſigne qu'il n'en falloit parler qu'en ſecret, & pour lui en rompre les diſcours il lui préſenta le Prieur de St. Louis, avec qui il avoit fait grande amitié, lui diſant que c'étoit un fort galant-homme. Alors la l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une Hiſtoire auſſi agréable que l'on en pût ouïr. Ces deux Meſſieurs témoignérent avoir du regret de n'être pas venus plutôt, pour avoir eu la ſatisfaction de l'entendre. Alors Verville paſſa dans une autre chambre, où Deſtin le ſuivit, & après y avoir demeuré quelques momens, ils appellérent la l'Etoile & Angelique, & enſuite Léandre & la la Caverne, que Mr. de la Garouſiére ſuivit. Quand ils furent aſſemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes il avoit communiqué au Sr. de la Garouſiére le deſſein qu'ils avoient fait de ſe marier, & qu'il devoit repaſſer par Alençon pour être de la nôce, & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut remercié très-humblement, & on lui témoigna de-même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit Mr. de Verville, il faudroit faire monter cet honnête-homme qui eſt en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la la Caverne le regarda fixement,

ment, & la force du ſang fit un ſi merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit, & pleura ſans en ſçavoir la cauſe. On lui demanda ſi elle connoiſſoit cet homme-là ? Elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit, & pour-lors elle trouva ſur ſon viſage tant de traits du ſien, qu'elle s'écria, Ne ſeroit-ce point mon frére ! Alors il s'aprocha d'elle, & l'embraſſa, l'aſſurant que c'étoit lui-même, que le malheur avoit éloigné ſi long-tems de ſa préſence. Il ſalua ſa niéce & tous ceux de la compagnie, & aſſiſta à la conférence ſecrette, où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages; ſçavoir, de Deſtin avec la l'Etoile, & de Léandre avec Angelique.

Toute la difficulté conſiſtoit à ſçavoir, quel Prêtre les épouſeroit. Alors le Prieur de St. Louis (que l'on avoit auſſi appellé à la conférence) leur dit qu'il ſe chargoit de cela, & qu'il en parleroit aux Curés des deux Paroiſſes de la ville, & à celui du fauxbourg de Montfort; que s'ils en faiſoient quelque difficulté, il retourneroit à Séez, & qu'il en obtiendroit la permiſſion du Seigneur Evêque; que s'il ne vouloit pas la lui accorder, il iroit trouver Monſeigneur l'Evêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, parce que ſa petite Egliſe étoit de ſa juriſdiction, & qu'il

qu'il ne croyoit pas d'en être refuſé. Il fut donc prié de prendre ce ſoin-là. Cependant on fit ſecrettement venir un Notaire, & l'on paſſa les Contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauſes, car cette particularité n'eſt pas venue à ma connoiſſance, mais bien qu'ils ſe mariérent. Mrs. de Verville, de la Garouſiére, & de St. Louis, furent les témoins. Ce dernier alla parler aux Curés, mais aucun d'eux ne voulut les épouſer, alléguant beaucoup de raiſons que le Prieur ne put ſurmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable: ce qui le fit réſoudre d'aller à Séez. Il prit le cheval de Léandre, & un de ſes laquais, & alla trouver le Seigneur Evêque, qui réſiſta un peu à lui accorder ſa requête, mais le Prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement d'aucune Paroiſſe; car ils étoient aujourd'hui dans un lieu, & demain dans un autre: que pourtant on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens ſans aveu, (ce qui étoit la plus forte raiſon ſur laquelle les Curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permiſſion du Roi, & avoient leur ménage, & par conſéquent étoient cenſés ſujets des Evêques dans le Diocéſe deſquels ils ſe trouvoient lors de leur réſidence en quelque ville; que ceux pour qui il demandoit la diſpenſe, étoient dans cel-

celle d'Alençon, où il avoit juriſdiction, tant ſur eux que ſur les autres habitans, & que par cette raiſon il les pouvoit diſpenſer, comme il l'en ſuplioit très-humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes-gens. L'Evêque donna pouvoir au Prieur de les épouſer en quelle Egliſe il voudroit. Il vouloit appeller ſon Sécretaire pour faire la diſpenſe en forme; mais le Prieur lui dit qu'un mot de ſa main ſuffiſoit, ce que le bon Seigneur fit auſſi agréablement qu'il lui donna à ſouper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les Fiancés, qui préparoient tout ce qui étoit néceſſaire pour les nôces. Les autres Comédiens (qui n'avoient point été du ſecret) ne ſçavoient que penſer de tant d'appareil, & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la choſe ainſi ſecrette, n'étoit que ce que vous avez apris de Deſtin; car pour Léandre & Angelique, cela étoit connu de tous, & auſſi la crainte de ne réuſſir pas à la diſpenſe. Mais quand ils en furent aſſurés on rendit la choſe publique, on lut les Contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouſer. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, à qui la Rancune dit tout bas: " Ne vous l'avois-je pas " bien dit? je m'en étois toujours défié." Le pauvre petit homme entra dans la

plus

plus profonde mélancholie que l'on puiſſe imaginer, laquelle le précipita dans un furieux déſeſpoir, comme vous l'aprendrez dans le dernier Chapitre de ce Roman. Il devint ſi troublé, que paſſant devant la grande Egliſe de Notre-Dame un jour de Fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croyent que les cloches diſent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il ſe perſuada facilement qu'elles diſoient,

Ragotin, ce matin,
A tant bu de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle.

Il entra là-deſſus dans une ſi furieuſe colére contre le Campanier, qu'il cria tout haut: Tu en as menti, je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement, je ne me ſerois pas fâché ſi tu leur faiſois dire,

Le mutin de Deſtin
A ravi à Ragotin
L'Etoile, l'Etoile:

car j'aurois eu la conſolation de voir les choſes inanimées témoigner du reſſentiment de ma douleur; mais de m'appeller ivrogne, hà! tu la payeras: & auſſi-tôt il enfonça ſon chapeau, & entra dans l'Egliſe par une des portes où il y a un degré

Digitized by Google

gré en vis, par lequel il monta à l'Orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la ſuivit juſqu' au plus haut, où il trouva une porte fort baſſe; par laquelle il entra, & ſuivit ſous le toit des chapelles, ſous lequel il faut que ceux qui y paſſent ſe baiſſent, mais il y trouva un plancher fort élevé. Il marcha juſqu' au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches ſont pendues, il trouva le Campanier qui carillonnoit toujours, & qui ne regardoit point derriére lui. Alors il ſe mit à lui dire des injures, l'appellant inſolent, impertinent, ſot, brutal, marouſle, &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le mépriſoit, ce qui l'impatienta; il s'aprocha de lui, & en même tems lui donna un grand coup de poing ſur le dos. Le Campanier ſe ſentant frappé, ſe tourna, & voyant Ragotin, lui dit: hé! petit Eſcargot, qui diable t'a mené ici pour me frapper? Ragotin ſe met en devoir de lui en dire le ſujet, & de lui faire ſes plaintes; mais le Campanier qui n'entendoit point raillerie, ſans vouloir l'écouter, le prit par un bras, & en même tems lui donna un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois, juſques ſur le plancher d'où l'on ſonne les cloches à branle. Il tomba ſi rudement la

tête

tête la premiére, qu'il donna du viſage contre une des boëtes par où l'on paſſe les cordes, & ſe mit tout en ſang. Il peſta comme un petit démon, & deſcendit promptement; il paſſa au-travers de l'Egliſe, d'où il alla trouver le Lieutenant-Criminel, pour ſe plaindre à lui de l'excès que le Campanier avoit commis en ſa perſonne. Ce Magiſtrat le voyant ainſi ſanglant, crut facilement ce qu'il lui diſoit; mais après en avoir apris le ſujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Cependant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit Juſtice, & envoya un laquais dire au Campanier qu'il le vînt trouver. Quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faiſoit injurier cet honnête homme par ſes cloches? A quoi il lui répondit, qu'il ne le connoiſſoit point, & qu'il carillonnoit à ſon ordinaire:

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Clery,
Vendôme, Vendôme:

mais qu'en ayant été frappé & injurié, il l'avoit pouſſé, & qu'ayant rencontré le haut de l'eſcalier il en étoit tombé. Le Lieutenant lui dit, Une autre fois ſoyez plus aviſé; & à Ragotin, ſoyez plus ſage, & ne croyez pas votre imagination touchant le ſon des cloches. Ragotin s'en re-

tour-

tourna à la maiſon, où il ne ſe vanta pas de ſon accident. Mais les Comédiens voyant ſon viſage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demandérent la raiſon, qu'il ne voulut pas dire, mais ils l'aprirent par la voix commune, car cette diſgrace avoit éclaté; ils rirent fort, auſſi-bien que Mr. de Verville & de la Garoufiére.

Le jour des épouſailles des Comédiennes étant venu, le Prieur de St. Louis leur dit qu'il avoit fait choix de ſon Egliſe pour les épouſer. Ils y allérent à petit bruit, & il bénit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux Mariés, qui ſe retirérent à leur logis, où ils dinérent; après quoi l'on demanda à quoi l'on paſſeroit le tems juſqu'au ſoupé. La Comédie, les Ballets, & les Bals leur étoient ſi ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque Hiſtoire. Verville dit qu'il n'en ſçavoit point. Si Ragotin n'eût pas été dans ſa noire mélancolie, il ſe fût ſans-doute offert à en débiter quelqu'une; mais il étoit muët. On dit à la Rancune de raconter celle du Poëte Roquebrune, puiſqu'il l'avoit promis quand l'occaſion s'en préſenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illuſtre que quand il la vouloit commencer. Mais il répondit qu'il avoit quelque choſe dans l'eſprit qui le troubloit, & que quand

quand il l'auroit aſſez libre, il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au Poëte de faire ſon éloge, dans lequel il faudroit comprendre ſa maiſon, & qu'il étoit trop de ſes amis pour débiter une juſte ſatire. Roquebrune penſa troubler la fête, mais le reſpect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie, calma cet orage; enſuite de quoi Mr. de la Garouſiére dit qu'il ſçavoit beaucoup d'avantures, dont il avoit été témoin oculaire; on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire des deux Jalouſes.

LEs diviſions qui mirent la maîtreſſe-ville du Monde au rang des plus malheureuſes, furent une ſemence qui ſe répandit par tout l'Univers, & dans un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame, comme au berceau de l'Egliſe, puiſqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce ſacré Corps; mais elles ne laiſſérent pas de faire éclôre celle des Guelphes & des Gibelins, & quelques années après celle des Capelets & des Monteſches. Ces diviſions qui ne devoient point ſortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origi-

ne, ne laiſſérent pas de ſe dilater par tout le Monde, & notre France n'en a pas été exempte; il ſemble même que c'eſt dans ſon ſein où la Pomme de diſcorde a plus fait éclater ſes funeſtes effets: ce qu'elle fait encore à-préſent; car il n'y a ville, bourg, ni village, où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de ſiniſtres accidens. Mon Pére, qui étoit Conſeiller au Parlement de Rennes, & qui m'avoit deſtiné pour être, comme je ſuis, ſon ſucceſſeur, me mit au Collége pour m'en rendre capable: mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit réſoudre à m'envoyer à la Fléche, où eſt, comme vous ſçavez, le plus fameux Collége que les Jéſuites ayent dans ce Royaume. Ce fut dans cette petite ville-là qu'arriva ce que je vais vous aprendre, & dans le même tems que j'y faiſois mes études.

Il y avoit deux Gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, ſans être pourtant mariés, comme il arrive ſouvent aux Perſonnes de condition, ce que l'on dit en proverbe; *Entre qui nous veut, & qui nous ne voulent pas, nous demeurons ſans nous marier*; à la fin tous deux ſe mariérent. L'un, qu'on appelloit Mr. de Fondsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite nobleſſe, mais fort riche. L'autre,

qu'on

qu'on appelloit Mr. du Lac, épouſa une Demoiſelle de la ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très-belle, & d'une ſi illuſtre Maiſon, qu'elle appartenoit à des Ducs & Pairs, & à des Maréchaux de France. Ces deux Gentilshommes, qui pouvoient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence, mais elle ne dura guéres après leurs mariages; car leurs deux femmes commencérent à ſe regarder d'un œil jaloux; l'une ſe tenant fiére de ſon extraction, & l'autre de ſes grands biens. Madame de Fondsblanche n'étoit pas belle de viſage, mais elle avoit grand'mine, bonne grace, & étoit fort propre; elle avoit beaucoup d'eſprit, & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle, comme je l'ai dit, mais ſans grace; elle avoit de l'eſprit infiniment, mais ſi mal tourné, que c'étoit une artificieuſe & dangereuſe perſonne. Ces deux Dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce tems, qui ne croiroient pas être du grand monde, ſi elles n'avoient chacune une douzaine de Galans; auſſi faiſoient-elles leurs efforts, & employoient-elles tous leurs ſoins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réuſſiſſoit beaucoup mieux que la Fondsblanche; car elle tenoit ſous ſon empire toute la Jeuneſſe de la ville & du voiſinage, s'entend des perſonnes qualifiées;

car elle n'en ſouffroit point d'autres: mais cette affectation cauſa des murmures ſourds, qui éclatérent enfin ouvertement en médiſance, ſans que pour cela elle diſcontinuât ſa maniére d'agir; au contraire, il ſemble que ce lui fût un ſujet pour prendre plus de ſoins à faire de nouveaux Galans. La Fondsblanche n'étoit pas du tout ſi ſoigneuſe d'en avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adreſſe, entre leſquels étoit un jeune Gentilhomme très-bien fait, dont l'eſprit correſpondoit au ſien, & qui étoit un des Braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori; auſſi ſon aſſiduïté cauſa des ſoupçons, & la médiſance éclata hautement. Ce fut-là la ſource de la rupture entre ces deux Dames; car avant elles ſe viſitoient civilement: mais, comme je l'ai dit, toujours avec une jalouſe envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fondsblanche, fit épier ſes actions, & fit mille piéces artificieuſes pour la perdre de réputation; notamment ſur le ſujet de ce Gentilhomme, que l'on appelloit Mr. du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fondsblanche, qui ne demeura pas muëtte; car elle diſoit par raillerie, que ſi elle avoit des Galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faiſoit toujours de nouvelles impoſtures. L'autre en ſe défendant lui donnoit

le

ſe change, ſi bien qu'elles vivoient comme deux démons. Quelques perſonnes charitables eſſayérent de les mettre d'accord, mais ce fut inutilement; car elles ne purent jamais les obliger à ſe voir. La du Lac, qui ne penſoit à autre choſe qu'à cauſer du déplaiſir à la Fondsblanche, crut que le plus ſenſible qu'elle pourroit lui faire reſſentir, ſeroit de lui ôter le plus favori de ſes Galans, du Val-Rocher. Elle fit dire à Monſieur de Fondsblanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de ſa maiſon (ce qui arrivoit ſouvent; car il étoit continuellement à la chaſſe, ou en viſite chez des Gentilshommes voiſins de la ville;) que du Val-Rocher couchoit avec ſa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vu ſortir de ſon lit, où elle étoit. Monſieur de Fondsblanche, qui n'en avoit jamais eu aucun ſoupçon, fit quelque réflexion là-deſſus, & enſuite fit connoître à ſa femme qu'elle l'obligeroit, ſi elle faiſoit ceſſer les viſites de du Val-Rocher. Elle repliqua tant de choſes, & le paya de ſi fortes raiſons, qu'il ne s'y opiniâtra pas; la laiſſant en liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle déſiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & honnête, qui ſont deux fortes machines pour gagner la for-

Digitized by Google

forteresse du cœur le mieux muni : auſſi quoiqu'il fût très-attaché à la Fonds-blanche, la du Lac rompit tous ces liens, & lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui cauſa une ſenſible douleur à la Fondsblanche (ſurtout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort inſolens) laquelle augmenta par la mort de ſon mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort auſtérement ; mais la jalouſie la ſurmonta, & fut la plus forte. Il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré ſon mari, qu'elle pratiqua une entrevue ſecrette avec du Val-Rocher. Je n'ai pas ſçu quel fut leur entretien, mais l'événement le fit aſſez connoître ; car une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'euſſent contracté fort ſecrettement, & ainſi en moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut dans l'eſpace de ce tems-là, & l'autre vivant. Voilà, ce me ſemble, le plus violent effet de jalouſie qu'on puiſſe imaginer ; car elle oublia la bienſéance du veuvage, & ne ſe ſoucia point de tous les inſolens diſcours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la perſuaſion de la du Lac ; ce qui juſtifie aſſez ce que l'on dit, qu'une femme hazarde tout quand il s'agit de ſe venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac penſa enrager quand

Digitized by Google

quand elle apprit cette nouvelle, mais elle diſſimula ſon reſſentiment tant qu'elle put; elle fut pourtant ſur le point de le faire éclater, ayant conçu le deſſein de le faire aſſaſſiner dans un voyage qu'il devoit faire en Bretagne; mais il en fut averti par des perſonnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à ſe bien précautionner. D'ailleurs elle conſidéra que ce ſeroit mettre ſes plus chers amis en grand riſque, ce qui la fit penſer à un moyen le plus étrange que la jalouſie puiſſe ſuſciter, qui fut de brouiller ſon mari avec du Val-Rocher par ſes pernicieux artifices. Auſſi ils ſe querellérent furieuſement pluſieurs fois, & en furent juſqu'au point de ſe battre en duël, à quoi la du Lac pouſſa ſon mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde) jugeant bien qu'il ne réſiſteroit guére à du Val-Rocher, qui, comme je l'ai dit, étoit un des Braves du tems; ſe figurant qu'après la mort de ſon mari, elle le pourroit encore ôter à la Fondsblanche, de laquelle elle ſe pourroit facilement défaire, ou par poiſon, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projetté: car du Val-Rocher, ſe fiant en ſon adreſſe, mépriſa du Lac, (qui au commencement ſe tenoit ſur la défenſive) ne croyant pas qu'il oſât lui porter, & ainſi il ſe négligeoit, enſorte

Digitized by Google

que du Lac le voyant un peu hors de garde, lui porta ſi juſtement, qu'il lui paſſa ſon épée au-travers du corps, & le laiſſa ſans vie, & s'en alla à ſa maiſon, où il trouva ſa femme, à qui il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & marrie tout enſemble de cet événement ſi inopiné. Il s'enfuit ſecrettement, & s'en alla dans la maiſon d'un des Parens de ſa femme, leſquels, comme je l'ai dit, étoient de grands & puiſſans Seigneurs, qui travaillérent à obtenir ſa grace du Roi. La Fondsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de ſon mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuſer à verſer d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer ſecrettement, pour éviter que la Juſtice n'y mît la main; ce qui fut fait, & ainſi elle fut veuve en moins de ſix ſemaines. Cependant du Lac eut ſa grace, qui fut entérinée au Parlement de Paris, nonobſtant toutes les oppoſitions de la veuve du Mort, qui vouloit faire paſſer l'action pour un aſſaſſinat: ce qui la fit réſoudre à la plus étrange réſolution qui puiſſe jamais entrer dans l'eſprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, & paſſant une fois par devant du Lac, qui ſe promenoit à la Place avec quelques-uns de ſes Amis, elle l'attaqua ſi furieuſement & ſi inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de ſe mettre en défenſe, & lui donna en mê-

Digitized by Google

même tems deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit pourſuivre & mettre en priſon : on lui fit ſon procès, & la plupart des Juges opinérent à la mort, à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit groſſe ; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'elle ne ſçavoit duquel de ſes deux Maris. Elle demeura donc priſonniére : mais comme c'étoit une perſonne fort délicate, l'air renfermé & puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y ſouffre, lui cauſérent une maladie & ſa délivrance avant terme, & enſuite la mort ; néanmoins le fruit eut baptême, & après avoir vécu quelques heures, il mourut auſſi. Dieu toucha le cœur de la du Lac ; elle rentra en ſoi-même, fit réflexion ſur tant de ſiniſtres accidens dont elle étoit cauſe, mit ordre aux affaires de ſa maiſon, & entra dans un Monaſtére de Religieuſes Réformées de l'Ordre de S. Benoît à Almeneſche, au Diocéſe de Séez. Elle voulut s'éloigner de ſa Patrie pour vivre avec plus de quiétude, & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit cauſés. Elle eſt encore dans ce Monaſtére, où elle vit dans une grande auſtérité, ſi elle n'eſt morte depuis quelques mois.

Les Comédiens & Comédiennes écou-

 toient

toient encore, quoſque Monſieur de la Garouſiére ne dît plus mot, quand Rochebrune s'avança pour dire à ſon ordinaire, que c'étoit-là un beau ſujet pour un Poëme grave, & qu'il en vouloit compoſer une excellente Tragédie, qu'il mettroit facilement dans les règles d'un Poëme Dramatique. On ne répondit pas à ſa propoſition; mais tous admirérent le caprice des femmes quand elles ſont frappées de jalouſie, & comme elles ſe portent aux derniéres extrémités. Enſuite de quoi l'on diſputa ſi c'étoit une paſſion: mais les Sçavans conclurent que c'étoit la deſtruction de la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'Amour. Il y avoit encore beaucoup de tems juſqu'au ſouper, & tous trouvérent bon d'aller faire une promenade dans le Parc, où étant ils s'aſſirent ſur l'herbe. Deſtin dit alors qu'il n'y avoit rien de plus agréable, que le récit des hiſtoires. Léandre (qui n'étoit point entré dans la belle converſation depuis qu'il étoit dans la Troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole, diſant, que puiſque l'on avoit fini par le caprice des femmes, ſi la compagnie agréoit qu'il fit le récit de ceux d'une Fille qui ne demeuroit pas loin d'une de ſes maiſons. Tous l'en priérent, & après avoir touſſé cinq ou ſix fois il débuta comme vous l'allez voir.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de la capricieuſe Amante.

IL y avoit dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux Gentilhomme, qui avoit longtems été marié avec une très-vertueuſe Demoiſelle, ſans avoir des enfans. Entre pluſieurs domeſtiques qui le ſervoient, étoient un Maître-d'hôtel & une Gouvernante, par les mains deſquels paſſoit tout le revenu de la Maiſon. Ces deux perſonnages, qui faiſoient comme font la plupart des valets & ſervantes (c'eſt-à-dire l'amour) ſe promirent mariage, & tirérent ſi bien chacun de ſon côté, que le bon vieux Gentilhomme & ſa Femme moururent fort incommodés, & les deux domeſtiques vécurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une ſi mauvaiſe affaire à ce Maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en aſſurance, d'entrer dans une Compagnie de Cavalerie, & de laiſſer ſa femme ſeule, & ſans enfans; laquelle, ayant attendu environ deux ans ſans avoir aucune de ſes nouvelles, fit courir le bruit de ſa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu paſſé, elle fut recherchée en mariage de pluſieurs per-

ſonnes, entre leſquels ſe préſenta un riche Marchand, qui l'épouſa; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, qui pouvoit avoir quatre ans quand le premier mari de ſa mére arriva à la maiſon. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris ou de la femme, c'eſt ce que l'on ne peut ſçavoir: mais comme la mauvaiſe affaire du premier ſubſiſtoit toujours, ce qui l'obligeoit à ſe tenir caché; & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il ſe contenta de quelque ſomme d'argent qu'on lui donna, & céda librement ſa femme au ſecond mari ſans lui donner aucun trouble. Il eſt vrai qu'il venoit de tems en tems, & toujours fort ſecrettement, querir de quoi ſubſiſter, ce qu'on ne lui refuſoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) ſe faiſoit grande, & avoit plus de bonne grace que de beauté, & de l'eſprit aſſez pour une perſonne de ſa condition. Mais comme vous ſçavez que le bien eſt depuis longtems ce qu'on conſidére le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de Galans, entre leſquels étoit le fils d'un riche Marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi Gentilhomme; car il fréquentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver ſa Marguerite, qui y étoit reçue à cauſe de ſa richeſſe. Ce jeune-homme (que l'on appel-
loit

loit le Sieur de St: Germain) avoit bonne mine & tant de cœur, qu'il étoit ſouvent employé en des duëls, qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il danſoit de bonne grace, & jouoit dans les grandes compagnies, & étoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ſes ſervices, & à lui témoigner ſa paſſion, & le déſir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, & même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de ſon Pére & de ſa Mére, qui favoriſoient ſa recherche de tout leur pouvoir; mais dans le tems qu'il ſe diſpoſoit pour la leur demander en mariage, il ne voulut pas le faire ſans ſon conſentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obſtacle; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta ſi furieuſement de parole & d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laiſſa paſſer quelques jours ſans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette paſſion; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maiſon, qu'elle en ſortit, & alla ſe mettre dans une compagnie de filles du voiſinage, où il la ſuivit, après avoir fait ſes plaintes au Pére & à la Mére, du mauvais traitement que lui faiſoit leur fille, ſans lui en avoir donné au-

eun ſujet; de quoi ils témoignérent être marris, & lui promirent de la rendre plus ſociable. Mais comme elle étoit fille unique, ils n'oſérent la contredire, ni la preſſer ſur ce ſujet, ſe contentans de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune-homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer. Elle ne répondit rien à tout cela, & continuoit dans ſa mauvaiſe humeur; car quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place, & il la ſuivoit; mais elle le fuyoit toujours, enſorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter, de la prendre par la manche de ſon corps de jupe; dont elle cria, lui diſant qu'il avoit froiſſé ſes bouts de manche, & que s'il y retournoit elle lui donneroit un ſoufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laiſſer. Enfin plus il s'empreſſoit pour l'accoſter, plus elle faiſoit de diligence pour le fuir; & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller ſeule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un Bal, & qu'il voulût la prendre pour la faire danſer, elle lui faiſoit affront, diſant qu'elle ſe trouvoit mal, & en même tems elle danſoit avec un autre. Elle en vint juſqu'à lui ſuſciter des querelles; & elle fut cauſe que juſqu'à quatre fois il ſe porta ſur le Pré, d'où il ſortit toujours glorieuſement: ce qui la faiſoit enrager, au-moins en apparence.

Tous

Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jetter de l'huile ſur la braiſe ; car il en étoit toujours plus tranſporté, & ne relâchoit point du tout de ſes viſites. Un jour il crut que ſa perſévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle le laiſſa approcher d'elle & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de ſon injuſte procédé, à peu près dans ces termes : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne ſçauroit vivre ſans vous ? Si je n'ai pas aſſez de mérite pour être ſouffert de vous, au-moins conſidérez l'excès de mon amour, & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous uſez envers moi, qui ne reſpire qu'à vous faire paroître à quel point je ſuis à vous ! Hé bien, lui répondit-elle, vous ne ſçauriez mieux me le perſuader qu'en vous éloignant de moi ; & parce que vous ne le pourriez pas faire ſi vous demeuriez en cette ville, s'il eſt vrai, comme vous le dites, que j'aye quelque pouvoir ſur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les Troupes qu'on léve : quand vous aurez fait quelques Campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos déſirs. Ce peu d'eſpérance que je vous donne, doit vous y obliger, ſinon perdez-la tout-à-fait. Alors elle tira une bague de ſon doigt, & la lui préſenta, en lui diſant, Gardez cette bague qui vous fera ſouvenir de moi, & je vous défends de me venir

nir dire adieu ; en un mot, ne me voyez plus. Elle ſouffrit qu'il la ſaluât d'un baiſer, & le laiſſa, paſſant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce miſérable Amant prit congé du Pére & de la Mére ; qui ne pûrent contenir leurs larmes, & qui l'aſſurérent de lui être toujours favorables en ce qu'il ſouhaitoit. Le lendemain il ſe mit dans une Compagnie de Cavalerie qu'on levoit pour le Siége de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir, il n'oſa pas l'entreprendre ; mais la nuit avant le jour de ſon départ, il lui donna des Sérénades, à la fin deſquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux triſtes & doux accens de ſon Luth.

Iris, Maîtreſſe inexorable.
Sans amour, & ſans amitié,
Hélas ! n'auras-tu point pitié
D'un ſi fidéle Amant que tu rends miſérable ?
Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur ſera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne ſera-t-il jamais à mon amour ſenſible ?
Je t'obéis, Fille cruelle,
Je te dis le dernier adieu :
Jamais dedans ce triſte lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidelle.
Lorſque mon corps ſera ſans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en ſortira

Pour

Digitized by Google

Pour t'en faire un préſent, où tu verras ma flamme.

Cette capricieuſe fille s'étoit levée, & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laiſſé que la vitre, au-travers de laquelle elle ſe fit entendre, faiſant un ſi grand éclat de rire, que cela acheva de déſeſpérer le pauvre Saint Germain, qui voulut dire quelque choſe, mais elle referma le volet, en diſant tout haut, Tenez votre promeſſe pour votre profit; ce qui l'obligea à ſe retirer. Il partit quelques jours après avec la Compagnie, qui ſe rendit au Camp de la Rochelle, où, comme vous l'avez pu ſçavoir, le Siége fut fort opiniâtré, le Roi à l'attaquer, & les Aſſiégés à la défendre; mais enfin il falut ſe rendre à la diſcrétion d'un Monarque à qui les Vents & les Elémens rendoient obéiſſance. Après que la ville fut rendue, on licentia pluſieurs Troupes, du nombre deſquelles fut la Compagnie où étoit Saint Germain, qui s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir ſa rigoureuſe Marguerite, laquelle ſouffrit d'en être saluée; mais ce ne fut que pour lui dire que ſon retour étoit bien promt, qu'elle n'étoit pas encore diſpoſée à le ſouffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces triſtes paroles: Il faut avouer que vous êtes une dangereuſe perſonne, & que vous ne ſouhai-

haitez que la mort du plus fidéle Amant qui ſoit au monde; car vous m'avez juſqu'à quatre fois procuré des moyens d'éprouver ſa rigueur, quoique glorieuſement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeſte. Je ſuis allé la chercher où de plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, ſans que j'aye jamais pu la rencontrer: mais puiſque vous la déſirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle ſera obligée de me ſatisfaire pour vous contenter: mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir cauſée, car elle ſera d'un genre ſi étrange que vous en ſerez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui ſoit dans l'Univers. Il ſe leva & vouloit la laiſſer, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne ſouhaitoit point du tout ſa mort, & que ſi elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de ſa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la poſſéder; mais qu'elle n'étoit pas encore en état de ſouffrir ſa recherche, que peut-être le tems la pourroit adoucir; & elle le laiſſa ſans lui en dire davantage. Ce peu d'eſpérance l'obligea à uſer d'un moyen qui penſa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalouſie. Il raiſonnoit en lui-même, que puiſqu'elle avoit encore quelque bon-

bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit ſujet. Il avoit un camarade qui avoit une Maîtreſſe, dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la ſienne. Il le pria de ſouffrir qu'il accoſtât cette bonne Maîtreſſe, & que lui pratiquât la ſienne, pour voir quelle mine elle feroit. Son camarade ne voulut pas le lui accorder ſans en avoir averti ſa Maîtreſſe, qui y conſentit. La premiére converſation qu'ils eurent enſemble (car ces deux filles n'étoient guéres l'une ſans l'autre) ces deux Amans firent échange, car Saint Germain approcha de la Maîtreſſe de ſon camarade, qui accoſta cette fiére Marguerite, laquelle le ſouffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de ſi furieux tranſports, qu'elle dit tout ce qu'une Amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point qu'elle laiſſa la compagnie, en verſant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante Maîtreſſe alla auprès d'elle, & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en uſer de la ſorte, qu'elle ne pouvoit eſpérer plus de bonheur que la recherche d'un ſi honnête-homme & ſi paſſionné pour elle, & que ſa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & inuſitée entre Amans; qu'elle pouvoit bien voir

voir de quelle maniére elle en uſoit avec le ſien, qu'elle appréhendoit ſi fort de le deſobliger, qu'elle ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de ſe rebuter. Tout cela ne fit aucun effet ſur l'eſprit de cette bizarre Marguerite, ce qui jetta le malheureux Saint Germain dans un ſi furieux déſeſpoir, qu'il ne chercha depuis que des occaſions de faire paroître à cette cruelle la violence de ſon amour par quelque ſiniſtre mort, comme il la penſa trouver. Car un ſoir que lui & ſept de ſes camarades ſortoient d'un cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils rencontrérent quatre Gentilshommes, dont il y en avoit un qui étoit Capitaine de Cavalerie, leſquels voulurent leur diſputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils paſſoient; mais ils furent contraints de céder, en diſant que le nombre ſeroit bientôt égal, & du même pas allérent prendre quatre ou cinq autres Gentilshommes, leſquels ſe mirent à chercher ceux qui leur avoient fait quitter le haut du pavé, & qu'ils rencontrérent dans la grande rue. Comme Saint Germain s'étoit le plus avancé dans la diſpute, il avoit été remarqué par ce Capitaine, à ſon chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obſcurité: auſſi dès qu'il l'eut remarqué, il s'adreſſa à lui, en lui donnant un coup de coutelas ſur la tête, qui lui coupa ſon chapeau & une partie du crâ-

ne.

Digitized by Google

ne. Ils crurent qu'il étoit mort, & qu'ils étoient aſſez vengés, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint Germain ſongérent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit ſans pouls & ſans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à ſa maiſon, où il fut viſité par les Chirurgiens qui lui trouvérent encore de la vie: ils le panſérent, remirent le crâne, & mirent le premier appareil. La premiére diſpute avoit cauſé de la rumeur dans le voiſinage, mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voiſins ſe levérent, & chacun en parloit diverſement, mais tous concluoient que Saint Germain étoit mort. Le bruit en alla juſqu'à la maiſon de cette cruelle Marguerite, laquelle ſe leva auſſi-tôt du lit, & s'en alla en deshabillé chez ſon Galant, qu'elle trouva dans l'état où je viens de vous le repréſenter. Quand elle vit la mort peinte ſur ſon viſage, elle tomba évanouïe, enſorte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remiſe, tous ceux du voiſinage l'accuſérent de ce deſaſtre, & lui repréſentérent que ſi elle l'eût ſouffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle ſe mit à arracher ſes cheveux, & à faire des actions d'une perſonne touchée de douleur. Enſuite elle le ſervit avec une telle aſſiduïté tout le tems qu'il fut ſans connoiſſance, qu'elle ne ſe dépouilla ni ne ſe

cou-

Digitized by Google

coucha pendant ce tems-là, & ne permit pas à ſes propres ſœurs de lui rendre aucun ſervice. Quand la connoiſſance lui fut revenue, on jugea que ſa préſence lui ſeroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raiſons que vous pouvez comprendre. Enfin il guérit, & quand il fut en parfaite convaleſcence, on le maria avec ſa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus des mariés.

Après que Léandre eut fini ſon hiſtoire, ils retournérent à la ville, où étant ils ſoupérent, & après avoir un peu veillé, on coucha les Epouſés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut cauſe qu'ils n'eurent point de viſites ce ce jour-là, ni le lendemain: mais deux jours après ils en furent tellement accablés, qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs rôles; car tout le beau monde les vint féliciter, & durant huit jours ils reçurent des viſites. Après la Fête paſſée ils continuérent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, qui ſe précipita dans l'abîme du déſeſpoir, comme vous l'allez voir dans ce dernier Chapitre.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Déſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.

LA Rancune ſe voyant hors d'eſpérance de réuſſir dans l'amour qu'il portoit à la l'Etoille, auſſi-bien que Ragotin, ſe leva de bonne heure, & alla trouver le petit homme, qu'il trouva auſſi levé & qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faiſoit ſon propre épitaphe. Hé quoi? dit la Rancune, on n'en fait que pour les Morts, & vous êtes encore en vie; & ce que je trouve le plus étrange, c'eſt que vous-même l'avez fait! Oui, dit Ragotin, & je veux vous le faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces Vers.

Cy-git le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promtement voile
En l'autre Monde, où il ſera,
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle, il fit la comédie,
Qu'il achéve aujourdhui par la fin de ſa vie

Voilà qui eſt magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la ſatisfaction de le voir ſur votre ſépulture; car on dit que les Morts ne voyent ni n'entendent rien.

rien. Hà ! dit Ragotin, que vous êtes en partie cauſe de mon deſaſtre! car vous me donniez toujours de grandes eſpérances de fléchir cette Belle, & vous ſçaviez bien tout le ſecret. Alors la Rancune lui jura ſérieuſement qu'il n'en ſçavoit rien poſitivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il le lui avoit dit quand il lui conſeilloit d'étouffer cette paſſion, lui remontrant que c'étoit la plus fiére fille du monde; & il ſemble (ajoûta-t-il) que ſa profeſſion doive licentier les femmes & les filles de cet orgueil, attaché d'ordinaire à celles d'une autre condition; mais il faut avouer que dans toutes les Caravanes de Comédiens on n'en trouvera point une ſi retenue, & qui ait tant de vertu: & elle a fait prendre ce pli-là à Angelique; car de ſon naturel elle a une autre pente, & ſon enjouement le témoigne aſſez. Mais enfin il faut que je vous découvre une choſe que je vous ai tenue cachée juſqu'à-préſent. C'eſt que j'étois auſſi amoureux d'elle que vous, & je ne ſçai qui ſeroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, auroit pu s'en empêcher; mais comme je me vois hors d'eſpérance auſſi-bien que vous, je ſuis réſolu de quitter la Troupe, parce qu'on y a reçu le frére de la la Caverne. C'eſt un homme qui ne ſçauroit faire d'autres perſonnages que ceux que je repréſente, & ainſi l'on me congédiera

ſans

ſans-doute, mais je ne veux pas attendre cela : je veux les prévenir, & m'en aller à Rennes trouver la Troupe qui y eſt, où je ſerai aſſurément reçu, puiſqu'il y manque un Acteur. Alors Ragotin lui dit : Puiſque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à la l'Etoille. Mais la Rancune jura comme un Démon qu'il étoit homme d'honneur, & qu'il n'avoit pas laiſſé de lui en faire des ouvertures ; mais, comme il le lui avoit déjà dit, elle n'avoit jamais voulu l'écouter. Eh bien, dit Ragotin, vous avez réſolu de quiter la Troupe, & moi auſſi ; mais je veux bien faire un plus grand ſacrifice, car je veux quiter tout-à-fait le monde. La Rancune ne fit point de réflexion ſur ſon épitaphe qu'il lui avoit donné : il crut ſeulement qu'il avoit réſolu d'entrer dans un Couvent, ce qui fut cauſe qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit perſonne que le Poëte auquel il en donna une copie. Quand Ragotin fut ſeul, il ſongea au moyen qu'il pourroit employer pour ſortir du monde. Il prit un piſtolet qu'il chargea, & y mit deux bales pour s'en donner dans la tête ; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Enſuite il mit la pointe de ſon épée contre ſa poitrine, dont la piquure lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il deſcendit à l'écurie, pendant que les va-

Digitized by Google

lets déjeunoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture, & en accommoda une au ratelier & la mit autour de ſon col; mais quand il voulut ſe laiſſer aller, il n'en eut pas le courage, & attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un Cavalier étranger, alors il ſe laiſſa aller tenant toujours un pied ſur le bord de la crêche; cependant s'il y fût demeuré longtems, il ſe feroit enfin étranglé. Le valet d'étable qui étoit deſcendu pour prendre le cheval du Cavalier, voyant Ragotin ainſi pendu, le crut mort, & cria ſi fort que tous ceux du logis deſcendirent. On lui ôta la corde du col & on le fit revenir, ce qui fut aſſez facile. On lui demanda quel ſujet il avoit de prendre une ſi étrange réſolution, mais il ne voulut pas le dire. Alors la Rancune tira à part Mademoiſelle de l'Etoille (que je pourrois appeller Mademoiſelle du Deſtin, mais étant ſi près de la fin de ce Roman, je ne ſuis point d'avis de changer ſon nom) à laquelle il découvrit tout le myſtére, de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage, quand ce méchant homme fut aſſez téméraire, pour lui dire qu'il en étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une ſi ſanglante réſolution, ſe contentant de demander ſon congé. Elle ne répondit rien à tout cela, & le laiſſa. Quelque

peu

Digitized by Google

peu de tems après, Ragotin déclara à la Troupe le deſſein qu'il avoit d'accompagner le lendemain Monſieur de Verville, & de ſe retirer au Mans. Cette circonſtance fit que tous y conſentirent; ce qu'ils n'euſſent pas fait s'il eût voulu s'en aller ſeul, vu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que Monſieur de Verville eut fait mille proteſtations de continuation d'amitié aux Comédiens & Comédiennes, & principalement à Deſtin qu'il embraſſa, lui témoignant la joye qu'il avoit de voir l'accompliſſement de ſes déſirs. Ragotin fit un grand diſcours en forme de compliment, mais ſi confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda ſi les chevaux avoient bu? Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils pourroient les faire boire en paſſant la riviére. Ils montérent à cheval après avoir pris congé de Monſieur de la Garouffiére, qui s'étoit auſſi diſpoſé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés, de la peine qu'il s'étoit donnée de venir de ſi loin pour honorer leurs nôces de ſa préſence. Après cent proteſtations de ſervices réciproques, il monta à cheval, & la Rancune le ſuivit, lequel nonobſtant ſon inſenſibilité ne put pas empêcher le cours de ſes larmes, qui atti-

Digitized by Google

rérent celles de Deſtin, ſe reſſouvenant (malgré le naturel farouche de la Rancune) des ſervices qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris ſur le Pont-neuf, lorſqu'il y fut attaqué & volé par la Rapiniére. Quand Verville & Ragotin eurent paſſé les ponts, ils deſcendirent à la riviére pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit rive taillée, où ſon cheval broncha ſi rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers & ſauta par-deſſus la tête du cheval dans la riviére, qui étoit fort profonde en cet endroit. Il ne ſçavoit pas nager, & quand il l'auroit ſçu, l'embarras de ſa carabine, de ſon épée, & de ſon manteau l'auroient fait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin qui étoit ſorti de l'eau, & un autre ſe dépouilla promptement, & ſe jetta dans la riviére au lieu où il étoit tombé; mais il le trouva mort. On appella du monde, & on le ſortit. Cependant Verville fit avertir les Comédiens de ce malheur, & envoya en même tems ſon cheval. Tous y accoururent, & après avoir plaint ſon ſort, ils le firent enterrer dans le Cimetiére d'une Chapelle de Sainte Catherine, qui n'eſt guéres éloignée de la riviére. Cet événement funeſte vérifie bien le Proverbe commun,

Ceux

Digitized by Google

Ceux que la corde attend, ne ſe noyeront point.

Ragotin n'eut pas le premier ſort, puiſqu'il ne put s'étrangler; mais il eut le ſecond, puiſqu'il ſe noya. Ainſi finit ce petit bout d'Avocat Comique, dont les avantures, diſgraces, accidens, & la funeſte mort feront dans la mémoire des habitans du Mans & d'Alençon, auſſibien que les faits héroïques de ceux qui compoſoient cette illuſtre Troupe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à ſon Epitaphe dont la Rancune lui avoit donné une copie, comme je vous l'ai déjà dit, & qu'il falloit le mettre comme il s'enſuit.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoille,
Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre Monde, ſans bateau;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il achéve aujourd'hui par la fin de ſa vie.

Les Comédiens & Comédiennes s'en retournérent à leur logis, & continuérent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

Digitized by Google

AUTRE SUITE
DU
ROMAN
COMIQUE.

A

Digitized by Google

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DU MAYNE, COLONEL-GENERAL des Suiſſes.

MONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE ſçait-elle bien qu'un Auteur a preſque autant de peine à faire une Epitre dédicatoire, qu'à compoſer un Livre? Ce n'eſt pas une petite entrepriſe que de donner des louanges à un homme qui ſouvent ne les mérite pas; ou qui, s'il les mérite, veut qu'on les lui donne délicatement & ſans affectation: c'eſt ce que je trouve difficile. Mais pour éviter ce ſoin fatigant, & d'ordinaire fort infructueux, je me ſuis déterminé à dédier tous mes Ouvrages à VOTRE ALTESSE: du-moins je ne ſerai pas obligé à me tourmenter l'imagination pour trouver des louanges recherchées. Vous faites, MONSEIGNEUR, & vous dites tous les jours tant de choſes ſurprenantes, que les moin-

Digitized by Google

moindres ſuffiſent pour fournir matiére à pluſieurs Epitres. Céſar fut autrefois fort étonné lorſqu'il apprit en paſſant à Alexandrie, qu'Alexandre avoit fait de grandes conquêtes à vingt ans : mais il le ſeroit ma foi bien davantage, s'il avoit vu VOTRE ALTESSE à l'âge de neuf ans, dicter en même tems à trois Sécretaires ſur trois ſujets différens; & je ne ſçai ſi ce fameux Romain avec toute ſa modération, n'auroit pas un peu de jalouſie contre VOTRE ALTESSE, qui partage avec lui cette gloire. Il eſt certain qu'on auroit de la peine à croire les choſes prodigieuſes que VOTRE ALTESSE fait tous les jours, ſi le grand Monarque qui en eſt ſouvent témoin, n'avoit accoutumé l'Univers à croire les prodiges. Je vous ſupplie, MONSEIGNEUR, d'agréer mon préſent, & d'être bien perſuadé que je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, & très obéiſſant ſerviteur,
PRESCHAC.

AU-

AUTRE SUITE
DU
ROMAN
COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les Volumes précédens.

LA Troupe Comique, & l'Opérateur & ſa femme avoient diné de fort bon appétit aux dépens de l'Avocat Manceau, qui s'étoit endormi ſur ſa chaiſe ; & ils ſe préparoient tous à ſortir, lorſque le Bélier ayant interrompu le ſommeil de Ragotin de la maniére que vous l'avez vu, fit rire toute la compagnie ; ce qui obligea

le petit homme, qui de ſon naturel étoit fort colére, à ſortir de la chambre en grondant contre tout le monde. Il ſeroit même ſorti de l'hôtellerie, ſi l'Hôte ne l'eût arrêté pour compter: il lui préſenta d'abord un mémoire que ſa femme & lui avoient fait avec beaucoup de ſoin, (car on ne faiſoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie qui s'étoit moquée de lui: après quelques conteſtations, il prit enfin le mémoire, & y ayant jetté les yeux, il fut ſi effrayé de trouver dès le premier article dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria pluſieurs fois, Comment, dix-huit livres pour le vin, & il n'y en a pas un de nous qui ſoit ivre! Il fut longtems à faire des exclamations, diſant qu'il ſe moquoit de lui, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux ſervantes de l'hôtellerie, & après que l'Hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando Ferdinandi & la Rancune avoient bu à la cuiſine pour le goûter, & il remercia Ragotin de l'en avoir fait reſſouvenir. Ce rémerciment qu'il lui fit d'un ton moqueur, irrita le petit homme plus qu'on ne ſçauroit s'imaginer; il ſe fâcha contre l'Hô-

Digitized by Google

l'Hôte, il lui reprocha que ſa meſure étoit trop petite, que ſon vin étoit trop cher, & enfin qu'il n'étoit pas bon. Dire à un Hôte que ſon vin n'eſt pas bon, & reprocher à un Auteur que ſon Livre ne vaut rien, eſt à peu près la même choſe. L'Hôte ne pouvant ſupporter une injure ſi ſenſible, s'emporta à ſon tour contre le petit homme, & fit l'éloge de ſon vin, en jurant que ceux qui ne le trouvoient pas bon ne s'y connoiſſoient pas, & que deux Gentilshommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le Meſſager de Laval, l'avoient quité au Mans, & y étoient demeurés cinq jours exprès pour boire de ſon vin. Ragotin, qui ne faiſoit pas grand cas de ces raiſons, repliqua que les Bretons étoient de plaiſans ivrognes pour ſe connoître en vin. L'Hôte qui étoit de Vannes, offenſé d'une injure ſi outrageante à ſa Nation, traita Ragotin de petit Magot; il n'eut pas ſitôt lâché la parole, qu'il reçut un ſoufflet; ſa femme, qui étoit préſente, ſe prit aux cheveux du téméraire Ragotin; les ſervantes ſe jettérent ſur lui, & l'Hôte courut à une vieille hallebarde qui étoit ſur ſa cheminée; mais la pouſſiére qui étoit deſſus, & qui lui tomba ſur les yeux, l'aveugla tellement qu'il demeura hors de combat. Il ne laiſſa pas d'animer toujours ſa femme & ſes ſervantes contre Ragotin, jurant que ce n'étoit pas ainſi

 qu'il

qu'il falloit payer un honnête-homme après qu'on avoit mangé ſon bien. Ragotin cependant s'aidoit de ſes pieds & de ſes mains pour ſe délivrer de ces trois Furies; mais comme il étoit ſaiſi par les cheveux, je crois qu'il auroit ſuccombé, s'il ne ſe fût aviſé de s'aider de ſes dents, & de mordre un des tetons, ou, pour parler plus juſte, une des tetaſſes de l'Hôteſſe, qui fit un ſi grand cri que les Comédiens & l'Opérateur y accoururent. Ils trouvérent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir, & ne ſçachant pas ce qui donnoit occaſion à ce deſordre, ils ſéparérent les combattans, (ce ne fut pas ſans eſſuyer bien des égratignures & des coups de pieds:) ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à ſe taire, qu'à appaiſer l'irrité petit homme. L'Hôte leur dit que la colére de Ragotin venoit de ce qu'il falloit payer. Oui, & je ne payerai point, repliqua le petit homme en grinçant les dents. Deſtin voyant que le payement faiſoit la querelle, tira de l'argent de ſa poche & voulut payer. Ragotin s'en offenſa, & lui dit qu'il ne devoit pas l'inſulter de la ſorte, qu'on n'en uſoit pas ainſi parmi les gens d'honneur, & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à diner pour le faire payer. Leurs conteſtations durérent encore quelque tems, le petit homme ne voulant point payer, ni ſouffrir que les autres pa-

yaſ-

Digitized by Google

y aſſent, juſqu'à ce que les Comédiennes étant deſcendues, Ragotin craignant de paroître trop intéreſſé en préſence de Mademoiſelle de l'Etoille, paya, & ils ſortirent.

CHAPITRE II.

L'Opérateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux.

DEſtin, Léandre & la Rancune accompagnérent les Dames, & Ragotin s'amuſa à raiſonner avec l'Opérateur ſur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre ſur les meurtriſſures que les coups de cornes du Bélier lui avoient faites; & l'ayant mené dans ſa maiſon ſur ce prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinando étoit un fameux Magicien, oublia & ſa douleur & ſa colére, pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de Mademoiſelle de l'Etoille, puiſque la Rancune l'avoit aſſuré que cela lui ſeroit facile, toutes les fois qu'il voudroit ſe ſervir de ſon art. L'Opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit; il lui tint enſuite tous les diſcours qu'un Charlatan fort expérimenté peut tenir à un ſot qu'il voit prévenu de l'ex-

Digitized by Google

cellence de ſon art, & pour lui mieux impoſer il exigea de lui par pluſieurs ſermens, qu'il ne déclareroit jamais les horribles ſecrets qu'il alloit lui révéler, ne voulant pas, diſoit-il, que le Public eût connoiſſance de ſon ſçavoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns, qui viendroient de toutes parts implorer ſon ſecours, ce qui lui attireroit ſans-doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raiſonnemens de ce grand fourbe, qui s'appercevant de ſa crédulité, lui apprit que ſa réputation étoit ſi grande, & ſon ſçavoir ſi connu par toute l'Italie, que les plus grands Princes recherchoient ſon amitié, étant aſſurés de réuſſir par ſon ſecours dans les entrepriſes les plus difficiles. Il lui perſuada que paſſant un jour à Luques, dans le tems qu'on faiſoit l'élection des Magiſtrats ou Gouverneurs de la République, il avoit par ſon art fait tomber le choix ſur un des moindres Citoyens qui lui avoit donné une groſſe ſomme d'argent; il ajoûta encore qu'un Baile, ou Réſident de Veniſe, auroit été empalé à Conſtantinople lorſqu'il fut ſurpris avec la Sultane Mamélec, ſi par bonheur il n'eût eu ſur lui d'un baume, qu'il lui avoit donné pour ſe rendre inviſible en s'en frottant les extrémités, & dont il s'étoit ſervi fort à propos pour ſe dérober à la vi-

gi-

gilance des Eunuques, & à la cruauté des Janiſſaires. Il n'en falloit pas tant pour perſuader Ragotin, qui croyoit déja devenir le premier Magiſtrat du Païs du Maine, par le ſecours d'un homme qui faiſoit tant de merveilles; mais comme ſon amour le preſſoit plus que ſon ambition, il pria de nouveau le Seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de Mademoiſelle de l'Etoille, puiſque cela lui étoit ſi facile. Je vous avoue que cela m'eſt fort aiſé, reprit l'Opérateur; mais encore une fois renouvellez les ſermens que vous m'avez fait de me garder le ſecret; car afin que vous le ſçachiez, une pareille complaiſance eſt cauſe que je ſuis réduit à paſſer ma vie dans la condition obſcure où vous me voyez. Vous n'en ſerez plus ſurpris, continua-t-il, quand vous ſerez informé qu'un grand Prince d'Italie aimoit paſſionnément la fille d'un Noble Vénitien: les difficultés qu'il trouva à la rendre ſenſible à ſa paſſion, l'obligérent à s'adreſſer à moi: l'amitié que j'ai pour ma Patrie m'empêcha de lui donner mes ſecours pour ſéduire une fille de condition, juſqu'à ce que le Prince tranſporté d'amour me promit de l'épouſer. Après cet engagement, je ne différai ſon bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les meſures néceſſaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins, com-

comme les Etats du Pére de ce Prince étoient un peu éloignés, & que je vis qu'il en agiſſoit de bonne foi, je me laiſſai aller à ces fauſſes apparences de ſincérité, & je le mis en poſſeſſion de cette belle Vénitienne, ſans attendre la réponſe de ſon Pére. Après que le Prince eut ſatisfait ſon amour, il ne voulut plus entendre parler de mariage, & les Parens de la fille ayant ſçu que je m'en étois mêlé, tournérent leur reſſentiment contre moi, & obtinrent un ordre du Sénat pour me faire arrêter. Je me dérobai à leurs pourſuites, & me retirai à Milan; mais ayant appris que le Sénat avoit envoyé des ordres aux Réſidens que la République tient auprès de pluſieurs Princes d'Italie de demander permiſſion de m'arrêter, je fus obligé de paſſer en France, & ne ſçachant pas encore ſi je pourrai être en ſureté, je demeure dans les Provinces éloignées de la Cour, où je tâche de me cacher à ma propre réputation, & à déguiſer mon profond ſçavoir, ſous le nom & les drogues d'un Opérateur de Campagne; ainſi, Monſieur, ne ſoyez pas étonné ſi je prends tant de précautions avec vous. Ragotin, qui avoit déjà de la vénération pour ce rare perſonnage, l'aſſura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant inſtamment de ſe ſervir de lui, de ſon bien, & de tout ce qui étoit en ſon pouvoir.

Cette

Cette converſation fut ſuivie de pluſieurs complimens réciproques, tant bons que mauvais. L'Opérateur, qui étoit fort embaraſſé de ſe défaire de l'importun Ragotin pour aller conſulter ſon oracle la Rancune, s'aviſa de lui dire: Retirez-vous, Monſieur, je vai travailler à votre affaire, & demain il ſera jour.

CHAPITRE III.

Ragotin fait préſent d'un Mulet à l'Opérateur.

RAgotin ſe trouva ſi ſatisfait de toutes les choſes qu'il venoit d'apprendre du ruſé Normand, qu'il ne ſongea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand-homme, perſuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par ſon moyen. Il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux Etranger, lorſqu'il l'apperçut ſe promenant avec un Bourgeois ſous les Halles du Mans: il courut à lui auſſi-tôt qu'il le vit paroître, & l'ayant embraſſé à deux ou trois repriſes ſans lui parler, la Rancune, qui de ſon naturel n'étoit pas complaiſant, & qui commençoit à être rebuté de ſe baiſſer pour recevoir un ſi grand nombre de fatigantes embraſſades du

du petit homme, le pria de lui dire d'où lui venoit cette exceſſive joye? Ah! l'admirable homme qu'eſt le Seigneur Ferdinando-Ferdinandi, s'écria Ragotin: il m'a appris des choſes, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien; je lui ai promis le ſecret, & je lui tiendrai parole. Comment! un homme qui fait ſon ami Chef d'une République. & qui a le ſecret de ſe rendre inviſible quand il veut! car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela eſt trop ordinaire, cependant c'eſt ce qui a failli à le perdre: croiriez-vous bien qu'un Prince lui a manqué de parole? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que ſous la Halle, avertit Ragotin de ne pas parler ſi haut, & ſur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de-là. Ils demandérent une chambre pour être en particulier: une ſervante leur en ouvrit une, & fut ſuivie un moment après d'un garçon qui apportoit du vin. Nous ne voulions pas boire, dit la Rancune; & voyant qu'il remportoit ſon vin, ſans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'Opérateur, s'y oppoſât, il cria au garçon, Laiſſe, laiſſe-là ce vin, j'aime mieux le payer: auſſi bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, & j'ai ouï dire à un vieux Comédien, qui avoit étudié en Médecine, que rien

rien au monde ne deſſechoit tant les poûmons que de parler longtems ſans boire; je me ſouviens même encore que j'avois été ſi perſuadé de ſes raiſons, que nous avions obligé tous les Acteurs de la Troupe à apprendre plus exactement leurs rôles, afin de faire tenir un homme derriére le Théatre avec un pot de vin à la place du Souffleur. La Rancune n'étoit pas ſi occupé de ce qu'il diſoit, qu'il ne verſât du vin dans les deux verres, dont il en préſenta un à Ragotin, qui ne put ſe defendre de boire après le docte raiſonnement qu'il venoit d'entendre; ils parlérent enſuite de leur ami commun & de ſes admirables ſecrets. La Rancune voulant profiter de la diſpoſition favorable de Ragotin, lui conſeilla de faire un préſent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ſes intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, & il ne fut plus queſtion que du choix du préſent. La Rancune qui avoit été prié par l'Opérateur de lui chercher un mulet pour porter ſon bagage, ſe ſouvenant que Ragotin en avoit un, lui perſuada avant que la converſation finît, de le lui envoyer, & lui ayant dit pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas aſſuré ſi Ferdinando voudroit le prendre, le petit homme ſe flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, & pria même la Rancune de ſe trouver chez l'Opéra-

rateur, pour lui faire valoir ſon préſent: ils ſe ſéparérent, & la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet. Ils conſultérent enſuite ſur ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune ſe chargea de parler à la l'Etoille, afin qu'elle les aidât à le tromper; & l'Opérateur, qui étoit un maître-tourbe, l'aſſura qu'il pouvoit ſe repoſer ſur lui de tout le reſte. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulet ne venoit point, lorſqu'il arriva un homme, qui à ſon habit paroiſſoit valet d'un Meunier, qui marmota quelques paroles à l'Opérateur de la part de Ragotin; mais il s'en acquita ſi mal, que je n'ai pu ſçavoir ce qu'il lui dit. La Rancune ſervit d'interpréte à l'ambaſſadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando que Monſieur Ragotin lui faiſoit préſent de ce mulet. Le valet, que Ragotin avoit inſtruit du mérite extraordinaire de ce grand-homme, peut-être pour le faire conſentir avec moins de peine au don du mulet, étoit ſi appliqué à conſidérer un Magicien en la perſonne de l'Opérateur, qu'il répondoit oui indifféremment à tout ce que la Rancune diſoit pour lui; & l'Opérateur jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque choſe pour boire, ouvrit une caſſette, & donna une boëte de ſon baume, avec

Digitized by Google

avec des poudres enveloppées dans des papiers différens, l'aſſurant d'un ton grave, qu'il pouvoit à l'avenir être en repos de ſa ſanté, ſans craindre ni peſte, ni fiévre, ni colique, ni gale &c.; car il fut une demie-heure à lui nommer les maux que ſon reméde guériſſoit. Le valet ſe retira fort ſatisfait, mais la Rancune voulut toucher comptant ſa part du prix du mulet. L'Opérateur en fit quelque difficulté, il étoit déjà nuit, & leurs conteſtations auroient peut-être duré longtems, ſi elles n'euſſent été interrompues par ce que vous verrez dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Le Singe en cornette.

VOus avez vu dans les Chapitres précédens, que le Poëte Roquebrune étoit amoureux de l'Opératrice Inézille. L'extrême paſſion qu'elle avoit de ſe perfectionner dans notre Langue, l'obligea à ſouffrir toutes les impertinences de ce Poëte, qui l'importunoit également de ſon ſçavoir, de ſon amour & de ſa qualité, (ſujets très-fatigans pour une perſonne qui n'y prend point d'intérêt.) La déliée Eſpagnolle qui avoit beaucoup d'eſprit, & aſſez d'expérience pour connoître

tre ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toujours des eſpérances au préſomptueux Gaſcon, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit néceſſaire pour apprendre le François; mais lorſque par ſa grande application, ou par le commerce des Comédiennes, elle eut fait aſſez de progrès dans notre Langue pour pouvoir ſe paſſer d'un Maître ſi incommode, ſoit qu'elle eût naturellement de l'averſion pour lui, ou que Roquebrune prévenu de ſon propre mérite ne lui donnât jamais d'autres marques de ſa paſſion que des diſcours, ce qui ne ſuffit pas pour gagner le cœur des perſonnes de cette profeſſion, elle ne ſongea qu'à ſe défaire de cet Amant importun; elle l'avoit inutilement prié pluſieurs fois de ne revenir plus dans ſa maiſon, feignant pour l'y obliger que ſon mari en étoit jaloux. Cette défenſe ne rebuta point Roquebrune; & comme les gens du voiſinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gaſcon fut ravi d'avoir donné de la jalouſie à un homme auſſi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi: il continuoit toujours à voir Inézille malgré qu'elle en eût, lorſque de concert avec ſon mari elle s'aviſa de lui faire jouer un tour de ſon métier pour ſe délivrer de ſes fatigantes aſſiduïtés. Elle fit donc ſemblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de ſa paſſion, & le

Poë-

Digitized by Google

Poëte prenant avantage de ce radouciſſement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être cruel à ſon tour. La fine Eſpagnolle piquée de ſa préſomption, lui avoua avec une confuſion étudiée, que ſon devoir l'avoit longtems défendue contre ſon amour, qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir que parce qu'elle ſe défioit qu'elle ne pourroit pas réſiſter longtems à un homme qui avoit de ſi grandes qualités; mais qu'enfin ſon mérite & ſa perſévérance l'avoient entiérement gagnée: elle ne manqua pas de couvrir ſon viſage de ſon éventail, comme ſi elle eût voulu cacher le deſordre où un aveu ſi libre l'avoit miſe. Le Poëte charmé des douces paroles d'Inézille, ne pouvant retenir l'enthouſiaſme de ſa Poëſie, fit un impromptu à la louange de ſa Maîtreſſe; & après l'avoir aſſurée qu'il l'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ne lui avoit donné cette petite allarme que pour la punir de ſa longue réſiſtance, il la pria de lui dire où & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques eſſentielles de ſon amour. Inézille, feignant par un air embaraſſé qu'elle affectoit, & par quelque ſoupir lâché à propos (ce que les Eſpagnolles, n'en déplaiſe à nos Dames, entendent mieux que les femmes des autres Na-

Nations) qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de lui rien refuſer, lui dit de venir dans ſa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que ſon mari iroit ſouper chez un Apoticaire du Mans qui l'en avoit prié; elle l'aſſura même qu'elle ſe mettroit dans ſon lit ſous prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le Poëte tranſporté d'amour & de joie, lui baiſa les mains, il voulut encore lui baiſer la bouche; mais l'Eſpagnolle s'en défendit, l'aſſurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de ſon Païs qu'après qu'on en avoit eu d'autres; il fallut ſe retirer, & ſe contenter des eſpérances qu'elle lui donnoit. On a déjà vu qu'une ſervante More, deux valets & un ſinge, compoſoient tout l'équipage de notre Opérateur; il eſt à propos de s'en ſouvenir, parce que ce ſinge, plus malin & plus adroit que celui même qui donna occaſion au Proverbe, eſt un des Héros des plus conſidérables de ce Chapitre. Ce ſinge, que l'Opérateur avoit dreſſé avec beaucoup de ſoin, faiſoit toutes les poſtures qu'on vouloit: ſon adreſſe n'empêchoit pas que la canaille qui s'aſſembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux ſinge qui fût paſſé jamais en Europe; il mordoit ceux qu'il ne connoiſſoit point, & il n'avoit du reſpect que pour les gens de la maiſon. Inézille lui ayant bien

bien donné à manger le ſoir qu'elle attendoit Roquebrune, le coëffa avec une cornette de Point d'Eſpagne, qui lui avançoit ſur le front, & qui lui cachoit preſque le viſage; elle lui mit enſuite une chemiſe, & le coucha dans ſon lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes poſtures qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit de faire tous les jours ſur le Théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'aſſignation, la ſervante More qui avoit l'ordre de ſa Maîtreſſe, alla au-devant de lui, & l'éclaira juſques dans le lit, où le ſinge en cornette dormoit tranquillement. Le Poëte ayant apperçu cette coëffure ſi propre, jugea que ſa Maîtreſſe s'étoit préparée à le recevoir, & ayant bien doucement ôté ſa perruque, ſes ſouliers, ſes manchettes & ſon rabat, la ſervante qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumiére, & le Poëte ſe jetta ſur le lit, prévenu qu'il étoit avec ſa chére Inézille. Il voulut auſſi-tôt lui porter la main ſur le viſage, le ſinge s'étant éveillé ſe mit à gronder. Roquebrune ſe ſouvenant qu'Inézille lui avoit dit que les Dames Eſpagnoles ne ſouffroient point qu'on leur baiſât le viſage qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'el-

qu'elle ne le trouvoit pas bon, & ſe mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le ſinge en gronda plus fort que la premiére fois; alors le Poëte ſe plaignit de ſes rigueurs, & après lui avoir exagéré la violence de ſa paſſion, il lui récita des vers qu'il ſçavoit par cœur, & il voulut lui perſuader qu'il les avoit faits ſur le champ. Le ſinge plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déjà dépeint, reconnoiſſant que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille qu'il trouva découverte, parce qu'il avoit ôté ſa perruque de peur de la gâter. Cette ſanglante careſſe le ſurprit; mais bien loin de ſe déſabuſer, il crut qu'Inézille ſe moquoit de lui, ce qui le mit ſi fort en colére qu'il réſolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embraſſé avec violence, le ſinge ſe ſentant preſſé, lui donna quelques coups de dents, que Roquebrune ne ſentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit; mais la coëffure s'étant défaite, le ſinge ſe débarraſſa bientôt de ſa chemiſe, & ayant ſauté ſur le pauvre Poëte, il commença le plus ſanglant combat que le nourriſſon du Parnaſſe eût jamais eſſuyé. Ses cris attirérent l'Opérateur & la Rancune, qui conteſtoient encore ſur le partage du mulet de Ragotin. Liſez le Chapitre ſuivant, vous verrez ce qui en arriva.

CHA-

CHAPITRE V.

Comment le Poëte fut délivré de la furent du Singe.

L'Opérateur & la Rancune étant accourus dans la chambre qui ſervoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouvérent le Poëte qui ne faiſoit plus de réſiſtance, & qui crioit de toute ſa force, demandant de l'eau bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inézille étoit une ſorciére, & que Belzébut ſon galant, jaloux de l'aſſignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la ſorte. L'Opérateur parla au ſinge d'un ton de Maître; mais le magot étoit trop en colére pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un foüet dont il le châtioit quelquefois, & à lui en ſangler pluſieurs coups. Le ſinge étoit ſi animé, qu'il ne quita pas priſe au premier ni au ſecond coup de foüet. L'Opérateur redoubla plus fort qu'auparavant, mais il ne put le faire avec tant d'adreſſe, que le pauvre Poëte n'en reçût quelques coups au travers des oreilles. Le ſinge ſe voyant preſſé, lâcha ſon ennemi, & en deux gambades ſauta ſur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier. Cette agilité contri-

bua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la penſée qu'il avoit déjà, qu'il venoit de combattre contre un Diable; ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un Diable; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ſes membres; ſon viſage égratigné, ſa tête ſanglante, & ſes habits déchirés, défiguroient tellement le malheureux Poëte, que la Rancune ne l'auroit point connu, ſi l'Opérateur qui étoit d'intelligence avec ſa femme, ne l'eût nommé par ſon nom. Alors la Rancune cachant la maligne joye que ce tragique ſpectacle lui donnoit: Ah cher ami! s'écria-t-il, eſt-ce bien vous, ou le Démon qui vous a mis en cet état? n'auroit-il point donné votre forme à un autre? C'eſt moi-même, répondit le Poëte d'une voix dolente. La Rancune ne pouvant ſe déguiſer plus longtems, éclata de rire, & ceux qui l'ont connu aſſurent que c'eſt la ſeule fois qu'il ait ri de ſa vie. Le pauvre Poëte étoit ſi troublé qu'il ne s'en apperçut point, & continuoit à parler du même ton, lorſque l'Opérateur l'interrompit pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adreſſe de ſon ſinge lui faiſoit des envieux; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer qu'un homme qui ſe diſoit ſon ami, eût voulu le lui dérober. Le Poëte lui fit des ſermens exécrables qu'il n'avoit

n'avoit jamais eu cette penſée, & il diſoit vrai: mais l'Opérateur feignant de ne le point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagérant les bonnes qualités de ſon ſinge, & la noirceur de l'action. Cela ne ſe paſſera pas ainſi, diſoit-il, j'en porterai plainte à la Juſtice; du-moins ſi je le perds, je ſçaurai où le reprendre. Roquebrune effrayé de cette menace, & craignant d'être deshonoré s'il paſſoit pour un voleur, lui fit de nouveaux ſermens qu'il n'avoit jamais eu deſſein de lui rien voler, offrant de lui payer ſon ſinge, plutôt que de ſouffrir que la Juſtice en prît connoiſſance. La Rancune qui avoit aſſez de malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inézille, & non pas le ſinge, que le Poëte cherchoit, fit une violence extrême à ſon humeur ennemie de la paix, en priant l'Opérateur de ne point porter les choſes aux derniéres extrémités. La Moriſque entra en ce tems-là, qui vint dire à Ferdinando de la part de ſa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la médiation & à la priére de la Rancune, l'Opérateur pardonna à Roquebrune, moyenant certaines eſpéces qu'il avoit ſur lui, & dont il ſe défit en ſa faveur, qui ne firent que paſſer par ſes mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune ſur le tant moins & en déducti-

Digitized by Google

on de ſa part du mulet. Le charitable Opérateur mit encore par-deſſus le marché un cataplâme au Poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du viſage, & la Rancune le conduiſit en cet état dans ſon hôtellerie. Son plus grand ſoin fut d'obtenir de ſon guide, qu'il ne parleroit à perſonne de ſon avanture; j'ai même oüi dire qu'il lui promit, pour l'obliger à ſe taire, de ne lui jamais demander l'argent qu'il lui devoit: ſa précaution ne ſervit de rien; car Inézille, qui peut-être étoit bien-aiſe de s'établir pour honnête femme dans l'eſprit des Comédiennes aux dépens du Poëte, avoit déjà pris les devans pour leur en faire le conte. Elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux, en attendant ſon arrivée. Auſſitôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte & de douleur. Il réſolut de n'aimer à l'avenir que les Muſes: je ne ſçai pas s'il a tenu ſa réſolution, mais je ſçai que je commence à être bien las de ce Chapitre, & que j'aurois été bien embarraſſé de travailler au ſuivant, ſi les Comédiennes n'euſſent retenu Inézille à ſouper; & comme les nuits étoient déjà longues, elles la priérent de raconter quelques-unes de ces jolies Nouvelles qu'elle ſçavoit. Inézille ne ſe fit point prier longtems, & commença en ces termes.

CHA-

CHAPITRE VI.

La Païſane de Freſcati, Nouvelle.

UN Berger de Freſcati étoit une nuit fort alerte, de peur que le Loup ne lui enlevât quelques brebis, lorſqu'il entendit la voix d'une perſonne qui ſe plaignoit : il y accourut d'abord ; & il trouva une femme bien faite en apparence, qui venoit d'accoucher d'une petite fille, ſans autre ſecours que celui de ſa douleur & de ſes plaintes. Maſée (c'eſt le nom du Berger) prit l'enfant entre ſes bras, & conſola la mére par ſes diſcours, & encore plus par ſon action. La Dame avoit jetté les yeux ſur lui, & voyant qu'il avoit déja enveloppé l'enfant dans ſon manteau, remercia le Ciel de lui avoir envoyé ce ſecours ſi à propos. La préſence du Berger lui donna du courage, & s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main juſqu'à une maiſon qui étoit à l'entrée de Freſcati, & en marchant elle lui parla à peu près en ces termes.

Mes parens qui ont du bien & de la qualité, me deſtinérent à être Religieuſe, preſque auſſitôt que je fus née ; ils prirent beaucoup de ſoin à m'élever dans cet eſprit. Cependant, lorſque j'eus un peu de rai-

raiſon, je ſentis une averſion ſecrette pour le Couvent, & quelque effort que j'aye fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens, il m'a été impoſſible d'en venir à bout. Mon pére fait ſon ſéjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de ſon bien à Tolentin; il me déclara il y a près d'un an, qu'il étoit tems que je me préparaſſe à entrer dans un Couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déjà un Cavalier de Bologne qui étoit logé vis-à-vis de notre maiſon; je le voyois tous les jours de mes fenêtres dans ſa chambre, & je le recevois toutes les nuits dans la mienne; la crainte que j'avois d'être Religieuſe, & la paſſion que ce Cavalier avoit pour moi, m'ayant déterminée à le ſouffrir, après qu'il m'eut donné des aſſurances qu'il m'épouſeroit. Son pére vouloit le marier à une fille de ſes parentes pour qui il avoit de l'averſion: quoiqu'il fût venu à Rome ſur le prétexte d'en demander la diſpenſe, il l'amuſoit toujours par des remiſes, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de ſon affaire. Nous nous aimions tendrement, & nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques, lorſque mon pére, ne voulant plus différer à me mettre en Religion, réſolut de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand' mé-

re

re qui y demeuroit. Le pére de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la diſpenſe, & preſſer le départ de ſon fils, ce qui rompit toutes nos meſures ; il n'oſa jamais m'enlever, de peur d'irriter ſon pére ; & de mon côté, je craignois ſi fort l'humeur ſévére du mien, que je ne le preſſai point de le faire. Quelques marques de groſſeſſe que je ſentois, m'affligérent plus que tout le reſte ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, & je crois que je me ſerois percé le cœur d'un poignard, ſi j'avois pu le faire ſans hazarder la vie de mon époux & le fruit de notre amour. J'obligeai mon pére à différer ſon voyage en feignant que j'étois malade, & je fis confidence de l'état où j'étois à un Médecin qui me viſitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes parens. Cet artifice me réuſſit aſſez longtems ; mais enfin, mon pére jugeant de ma ſanté par mon viſage, qui étoit aſſez bon, ſe détermina à partir, & je n'eus que le tems d'écrire un billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre liſible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caractéres ; je lui repréſentois l'humeur terrible de mon pére, ma groſſeſſe qui étoit ſi avancée que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des ſoins infinis, & les malheurs où je prévoyois que je ſerois expoſée ſi je venois à accoucher pendant

le voyage, comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dinée, & mon pére ayant voulu voir Freſcati en paſſant, nous y ſommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je ſentis des douleurs fort violentes; le chagrin où j'étois me fit ſouhaiter pluſieurs fois la mort; mes douleurs augmentérent, & j'eus tant de frayeur d'être ſurpriſe par mon pére en accouchant, que j'en ſentis moins la violence de mon mal. Ayant obligé une fille qui me ſervoit, & à qui je ne cachois rien, de ſe mettre au lit à ma place, afin que ſi mon pére s'éveilloit il ne s'apperçût point de mon abſence, je ſortis ſeule, animée de ma crainte, & ſans ſçavoir où j'allois, ne ſongeant qu'à m'éloigner de la maiſon où étoit mon pére. Enfin preſſée de mes douleurs, je m'arrêtai où vous m'avez trouvée, & j'eſpére que par votre moyen je ſauverai ce cher enfant que vous avez ſi charitablement ſecouru. & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je ſuis ſortie, ſans que perſonne s'apperçoive de ce qui m'eſt arrivé.

Mafée étoit preſque auſſi ſenſible à ce diſcours que celle qui parloit, car les malheurs touchent tout le monde; mais les malheurs d'une femme, & ſurtout d'une femme de qualité, qui augmente par ſes larmes la compaſſion qu'on a déja, at-

ten-

tendriroient l'homme du monde le plus dur. La Dame après lui avoir demandé ſon nom & le lieu de ſa demeure, lui donna une bourſe où il y avoit quelque argent, & le conjura d'avoir ſoin de cette petite fille, l'aſſurant qu'elle en avertiroit ſon mari, afin qu'il lui donnât des marques de ſa reconnoiſſance & de ſa libéralité. Maſée lui promit tout ce qu'elle ſouhaita, & il ſe retira après l'avoir vuë rentrer dans la maiſon d'où elle étoit ſortie. Il rêvoit en chemin à cette avanture extraordinaire, admirant particuliérement le courage de la Dame. Peut-être le bon Païſan ne ſçavoit-il pas qu'une femme eſt capable de tout entreprendre pour cacher ſes foibleſſes, auſſi-bien que pour ſatisfaire ſes paſſions.

Après que Maſée fut arrivé chez lui, ſa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ſes amours avec quelque Bergére du voiſinage, & lui fit tous les reproches que ſa jalouſie lui inſpira. Maſée auroit eu peine à s'en juſtifier, ſi l'argent qui étoit dans la bourſe que la Dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ſes diſcours: il appaiſa donc ſa femme, & ils portérent enſemble la petite fille chez une autre Bergére, qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Maſée reçut peu de tems après des lettres du Cavalier qui ſe diſoit pére de la petite fille qu'on lui avoit

remiſe en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de ſortir d'Italie, il avoit chargé un de ſes amis de pourvoir en ſon abſence aux beſoins de ſon cher enfant. En effet, cet ami s'en acquita ſi libéralement, que Maſée ſe trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce qu'il avoit toujours vécu dans la néceſſité. Cependant la mére de Julie (c'eſt ainſi qu'ils nommérent la petite fille) eut beaucoup à ſouffrir de l'injuſtice de ſes parens, qui la forcérent à entrer dans un Convent, où elle paſſa pluſieurs années dans l'eſpérance de revoir ſon Amant qu'elle nommoit déjà ſon mari, & qui s'étoit battu contre un Prince d'une Maiſon Souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de ſon Païs.

Julie, que Maſée élevoit dans l'ignorance de ſa condition, devint grande, ſa beauté & ſon humeur enjouée la faiſoient aimer de tous ceux qui la connoiſſoient. Pluſieurs Païſans des environs cherchérent à lui plaîre, & il y en eut même qui la demandérent en mariage. Mais Julie qui avoit le cœur haut, ne faiſoit pas grand cas de leurs ſoins, & ſe plaignoit quelquefois de la baſſeſſe de ſa condition, diſant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un Cavalier Génois, de l'illuſtre Maiſon de Fieſqui, étant un jour allé de Ro-

me à Freſcati pour y voir les Caſcades, remarqua par hazard cette jeune Païſane à la porte de Maſée; il la trouva ſi charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le ſoir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance ſecréte à s'éloigner de Freſcati; il avoit toujours l'aimable Païſane dans l'eſprit; & le lendemain il alla une ſeconde fois à Freſcati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche. Il fut aſſez heureux pour trouver encore la Païſane, qui lui parut plus aimable que la premiére fois; & il remarqua que dans la ſimplicité de ſes habits, elle avoit un air noble, que les autres Païſanes n'ont pas d'ordinaire; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardieſſe, craignant toujours de lui déplaîre; il demeura ſi charmé, & de la beauté & des maniéres de Julie, qu'il lui fut impoſſible de ſe réſoudre à retourner à Rome. Il n'auroit pas balancé à faire quelque ſéjour à Freſcati pour avoir occaſion de lui parler, mais il craignoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui ſeroit difficile de lui parler ſouvent ſans que cela fît de l'éclat: il coucha à Freſcati, ſongeant toujours aux moyens de rendre ſenſible à ſa paſſion l'aimable Païſane; il lui paſſa mille choſes par la tête pour y réuſſir. Enfin après pluſieurs irréſolutions, il ſe détermina à s'habiller en Païſan,

ſan, & à demeurer à Freſcati. Le lendemain il ſe promenoit ſeul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de ſon deſſein, lorſqu'il apperçut un Jardinier qui tailloit des arbres; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait pluſieurs demandes, trouvant qu'il avoit aſſez d'eſprit, & qu'il répondoit fort juſte, il entra en converſation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une grande affaire où il s'agiſſoit de ſa vie & de ſa fortune, & qu'il lui importoit de ſe cacher quelque tems, afin de ſe dérober aux pourſuites de ſes ennemis. Le Jardinier qui jugeoit bien à la mine & aux habits de Fieſqui qu'il étoit homme de qualité, compatiſſant à ſon malheur, lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un Fort qui appartenoit au Duc Sforza, où il lui promit qu'il ſeroit en ſureté. Le Cavalier le remercia, & lui dit qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en Païſan & demeurer à Freſcati, s'il vouloit lui donner une retraite dans ſa maiſon, & l'avouer pour ſon parent. Il en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaiſe affaire; mais les libéralités du Cavalier, & les grandes eſpérances qu'il lui donna, le déterminérent à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit; il lui promit même de le faire paſſer pour ſon fils, parce qu'il en avoit un à peu près de ſon

âge, qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pélerinage à Saint Jaques, d'où il n'étoit jamais revenu. Le Cavalier ſatisfait de cette promeſſe s'en retourna le lendemain à Rome, où il diſpoſa toutes choſes pour ſon voyage, & ayant pris les précautions néceſſaires pour paroître hâlé, comme le ſont d'ordinaire ceux qui reviennent de voyage, il dit à ſes amis qu'il étoit obligé de retourner à Gennes pour une affaire preſſée, & s'en alla à Freſcati avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux pére le reçut avec des témoignages de joye, qui trompérent tout le monde; & tous ceux de ſa maiſon, à l'exemple du Maître, le reconnurent, ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les parens & les amis du pére accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin, (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit.) Il fit bientôt connoiſſance avec les plus conſidérables de Freſcati, qui écoutoient avec plaiſir le récit fabuleux des avantures qui lui étoient arrivées pendant ſon prétendu voyage de Saint Jaques; il viſita les amis de ſon pére, & Maſée plus ſouvent que les autres, ce qui lui donna occaſion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment. Enfin, ſans m'embarquer dans un détail qui peut-être ſeroit ennuyeux, Julie s'apperçut en peu de tems que Carlin l'aimoit paſſion-

né-

nément; & comme il ſe diſtinguoit des autres jeunes-hommes de ſa condition, Julie qui avoit le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au ſeul Païſan du village qu'elle trouvoit raiſonnable, & qui n'avoit rien de groſſier que ſes habits. Maſée voyant que Carlin étoit fort aſſidu auprès de Julie, & qu'elle n'étoit pas fâchée des ſoins qu'il lui rendoit, craignit que Julie, trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaiſance pour lui, ce qui l'obligea à lui déclarer le ſecret de ſa naiſſance, en lui faiſant voir des lettres de ſes parens qui lui recommandoient d'en avoir un ſoin extrême, & qui l'aſſuroient que dans peu de tems ils la retireroient de chez lui. Maſée la pria enſuite de ſe ſouvenir de ſa qualité, & de ſonger qu'elle ſe trouveroit au premier jour dans une grande ville, honorée, & peut-être recherchée des plus conſidérables Cavaliers; & qu'ainſi elle prît garde de ne point ſouffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes-gens de Freſcati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de ſurpriſe du diſcours de Maſée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, ſe ſentant une grandeur d'ame que la fille d'un Païſan n'auroit pas eue; & comme elle avoit toujours eu une inclination ſecréte de vivre parmi

les perſonnes de condition, elle fut ravie de ce quė Maſée lui avoit appris: mais auſſi-tôt qu'elle fit réflexion aux diſcours paſſionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut preſque fâchée de ſa qualité, ayant peine à ſe priver de voir un jeune-homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination. Jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une perſonne de ſa qualité d'aimer un homme d'une naiſſance ſi obſcure, elle réſolut de ne le plus voir; ce ne fut pas ſans ſe faire une violence extrême.

Carlin s'appercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur & de déſeſpoir; il chercha avec tant de ſoin l'occaſion de lui parler, qu'enfin il la trouva; il ſe plaignit à Julie de ſes rigueurs d'une maniére ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'elle convint preſque de ſon injuſtice ſans pouvoir lui en donner aucune raiſon; & malgré ſa gloire il lui échapa des ſentimens de compaſſion pour le malheureux Carlin, qu'elle trouvoit plus aimable (par un caprice dont on ne ſçauroit donner la raiſon) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faiſoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la poſſéder. Carlin qui avoit quelque expérience en amour, ne ſçachant à quoi attribuer la tiédeur de ſa Maîtreſſe, réſolut de lui donner de la jalouſie, & feignit d'aimer une jeune Bergére du voiſinage, qu'un

qu'un jeune Païſan étoit à la veille d'é-
pouſer. Julie ne fut pas long-tems ſans
s'en appercevoir, & quoiqu'elle tâchât de
ſe déguiſer à elle-même les ſentimens
qu'elle avoit pour Carlin, elle ne put s'em-
pêcher de quereller la Bergére, & de la
menacer même d'en avertir ſon Amant.
Je ne ſçai pas ſi elle le fit, mais deux jours
après, le Païſan qui devoit épouſer cette
rivale, attaqua Carlin en ſortant de l'E-
gliſe, & le fit avec tant d'avantage, qu'il
en auroit été maltraité ſans le ſecours que
d'autres Païſans lui donnérent. Julie qui
s'y rencontra par hazard, eut un ſoin ex-
trême de s'informer ſi Carlin n'étoit point
bleſſé: il en prit occaſion de la remercier,
& d'avoir un éclairciſſement avec elle.
Elle le traita d'ingrat, & lui reprocha une
inconſtance qui lui attiroit de ſi mauvaiſes
affaires; il ſe juſtifia avec tant d'éloquen-
ce, & il lui parut ſi amoureux, qu'elle eut
du chagrin d'avoir été deſabuſée, puiſ-
qu'auſſi-bien ſa qualité l'empêchoit de ré-
pondre à la paſſion de Carlin. Tous les
jours elle prenoit la réſolution de ne lui
plus parler, & même d'éviter ſa rencon-
tre: mais auſſi-tôt qu'elle étoit une jour-
née ſans le voir, elle oublioit & ſa réſolu-
tion & ſa qualité, & cherchoit quelque
prétexte pour aller dans les lieux où elle
jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée
en-

Digitized by Google

entre l'amour & la gloire, lorſqu'une Dame bien faite, accompagnée d'un Cavalier de bonne mine, arriva chez Maſée dans un équipage proportionné à leur qualité : elle ſe fit connoître à ce bon Païſan pour la mére de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empreſſement de voir ſa chére fille, on la fit appeller, & ſa mére l'embraſſa avec des marques d'une grande tendreſſe, quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mére ayant verſé quelques larmes par la joye de voir Julie, ou peut-être par le ſouvenir de ſes malheurs paſſés, apprit à Maſée qu'ils avoient eu de grands obſtacles dans leur mariage ; que néanmoins s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étoient venus à bout de leurs deſſeins avec une longue patience, & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur lorſqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant ; ils lui firent enſuite un préſent conſidérable, & emmenérent avec eux Julie, ſans lui donner preſque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée. Elle ne laiſſa pas de recommander à Maſée à ſon départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit paſſé, & de lui dire de l'aller voir à Rome. Maſée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune Païſan, & s'imaginant que Julie ne ſongeroit plus à lui quand elle ſeroit arri-

vée

vée à Rome. Ses parens eurent un ſoin extrême de la divertir, & de la mener par-tout où ils alloient, afin de l'accoutumer inſenſiblement à la bonne compagnie. Mais leurs ſoins étoient inutiles; Julie s'ennuyoit par-tout; les converſations les plus agréables lui paroiſſoient fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin; qui de ſon côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Maſée craignant que d'autres Païſans de la connoiſſance de Julie n'allaſſent l'importuner à Rome, lorſqu'ils ſeroient informés de ſa condition, avoit pris ſoin de le cacher à tout le monde, & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit miſe auprès d'une Dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin ſe fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il réſolut de retourner à Rome, puiſque Julie qui l'arrêtoit à Freſcati n'y étoit plus; il ſe plaignoit de ſon malheur, & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie ſans lui donner de ſes nouvelles, il jugea qu'il pourroit la rencontrer peut-être à Rome, & cette eſpérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de ſon déſeſpoir.

Maſée cependant alla voir Julie: elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Maſée pour s'excuſer, l'aſſura qu'il l'avoit prié de l'accompagner, mais

mais qu'il étoit ſi occupé auprès d'une jeune Païſane, qu'il ne la perdoit preſque point de vue. Julie ne pouvant cacher le chagrin que ces triſtes nouvelles lui cauſoient, ſe retira dans ſa chambre ſur d'autres prétextes, & fit mille réflexions deſagréables, qui furent ſuivies d'un torrent de pleurs. Carlin qui avoit déjà repris le nom & l'habillement de Fieſqui, tâchoit inutilement d'apprendre des nouvelles de ſa chére Julie, lorſqu'un jour en ſortant d'une Egliſe, il apperçut dans une rue détournée deux hommes, qui en preſſoient un autre avec beaucoup d'avantage: il voulut d'abord les ſéparer; mais ceux qui avoient attaqué, le menacérent de le charger lui-même s'il ſe mêloit de leur querelle; ce qui obligea Fieſqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit ſeul: il le fit avec tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponſe tomba mort à ſes pieds; la crainte d'être ſurpris par la Juſtice, les obligea tous à ſe retirer. Fieſqui ſongeoit à chercher un aſyle dans quelque Maiſon Religieuſe, lorſqu'un homme de livrée qui avoit vu ſon combat lui ouvrit une fauſſe porte, & l'aſſura que s'il y vouloit entrer il y ſeroit en ſureté. Fieſqui ne refuſa point ſon offre, & cet homme le mena par un eſcalier dérobé dans une chambre aſſez propre; il l'aſſura qu'il y pouvoit demeurer tranquil-

quillement. Fieſqui réſolut d'y attendre juſqu'à la nuit, ſongeant déjà à s'en retourner à Gennes pour éviter les pourſuites de la Juſtice; mais faiſant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville où il eſpéroit toujours de trouver ſa Julie, ſon amour l'empêcha de prendre aucune réſolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorſqu'il entendit une perſonne qui ſe plaignoit dans une chambre, qui n'étoit ſéparée de la ſienne que par une porte qu'une tapiſſerie cachoit: il leva doucement la tapiſſerie, & remarqua que c'étoit la voix d'une femme, qui ſe plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curioſité, & la compaſſion que ſes propres ſentimens lui donnoient pour les malheurs des autres, l'engagérent à écouter avec attention: il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue, il jugeoit même qu'elle reſſembloit à celle de ſa Maîtreſſe. Julie s'étant apperçue qu'on faiſoit quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fieſqui crut que ſon amour l'avoit abuſé, lorſqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie; mais un moment après elle continua ſes plaintes, & nomma pluſieurs fois l'infidéle Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement ſurpris que Fieſqui le fut en cette occaſion, ſurtout lorſqu'il reconnut diſtinctement la voix de ſa Maîtreſſe. Le nom d'infidéle

qu'elle

qu'elle lui donnoit, lui fit d'abord de la peine; neanmoins étant bien aſſuré qu'il ne l'avoit jamais mérité, il eſpéra qu'il s'en juſtifieroit bientôt. Jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qualité, comme Maſée le lui avoit dit, & qu'elle ſe retiroit quelquefois en particulier pour rêver en liberté, il ſe fit un plaiſir de penſer qu'il la retireroit de cette condition obſcure, & qu'il lui donneroit en l'épouſant des preuves de la paſſion & de l'eſtime qu'il avoit pour elle. Son impatience ne lui permit pas de différer longtems à voir ſa chére Maîtreſſe. Il frappa donc à la porte; & Julie qui ſçavoit que ſa mére en revenant d'un parterre montoit quelquefois par un eſcalier dérobé, & paſſoit au-travers de ces chambres pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte, & trouva ſon Amant, & non pas ſa mére. Elle fut ſi frappée d'un objet ſi cher & ſi peu attendu, qu'elle demeura quelque tems interdite; ils ſe regardoient tous deux ſans ſe parler, & ils furent également ſurpris l'un & l'autre de ſe voir dans des habillemens ſi différens de ceux qu'ils avoient coutume de porter à Freſcati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin plein d'ambition, ayant été informé de ſa qualité, s'étoit déguiſé ſous cet habit de Cavalier pour lui plaire davantage; elle

lui

lui fit des plaintes de ce déguiſement, & l'aſſura qu'elle faiſoit fort peu de cas de ces fauſſes apparences; ajoûtant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidéle avec ſon habillement ordinaire, que perfide & inconſtant ſous un habit ſi peu conforme à ſa condition, & qu'ainſi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher de plaîre à cette Païſane qui étoit ſi fort à ſon gré; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir, que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette réſolution, que ſon inconſtance, & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorſque Maſée lui avoit dit de ſa part de l'aller voir. Elle ſe faiſoit tant de violence, & ſon cœur avoit ſi peu de part à ſes diſcours, que ſes larmes la trahirent, & l'empêchérent de continuer.

L'amoureux Fieſqui attendri par les pleurs de ſa Maîtreſſe, & accablé par l'injuſtice de ſes reproches, l'aſſura que Maſée ne lui avoit jamais parlé, & que le ſeul hazard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer; il lui apprit enſuite ſon nom, ſa qualité, & la maniére dont il s'étoit déguiſé en Païſan pour lui plaîre, lui exagérant les cruelles inquiétudes où il avoit été depuis ſon départ de Freſcati. Julie ſurpriſe & ravie d'apprendre des choſes ſi agréables à ſon amour, l'informa de ſa naiſſance, & des raiſons qui avoient obligé ſes parens à la faire élever à Freſcati

dans

dans l'ignorance de ſa véritable condition. Sa joye & ſon amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs diſcours, elle ſe contenta de lui dire, que puiſqu'elle l'avoit aimé Païſan, il devoit bien juger que la connoiſſance qu'elle avoit de ſa qualité, ne diminueroit pas ſon amour; & afin que vous n'attribuyiez pas, continua-t-elle, à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi, je veux bien vous montrer une Lettre que j'avois écrite pour vous l'envoyer par Maſée. Ayant tiré en même tems cette Lettre de ſa poche, elle la lui préſenta, & il y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE

A FIESQUI.

SI en changeant d'habillement on pouvoit changer d'inclination, je ne ſerois pas expoſée aujourd'hui à vous faire des reproches, & de votre ingratitude, & du peu de ſoin que vous avez eu de me venir voir avec Maſée. Il vous informera de ma qualité, & du lieu de ma demeure. Soyez cependant perſuadé que l'inégalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes ſentimens, puiſque je ſens bien qu'il me ſera plus aiſé de renoncer aux avantages de ma naiſſance, que de me défaire de la forte paſſion que j'ai pour vous.

Après que Fieſqui eut lu cette Lettre, il ſe jetta aux pieds de ſa Maîtreſſe, & ils ſe donnérent des aſſurances réciproques de s'aimer toute leur vie; ils prirent des meſures pour pouvoir ſe marier avec l'agrément de leurs parens. Fieſqui ne voulant pas expoſer Julie, qu'il regardoit déjà comme ſa femme, aux jugemens qu'on auroit fait d'elle, ſi quelqu'un les avoit ſurpris enſemble, ſe retira auſſi-tôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour ſuivant. Julie demeura ſi ſatisfaite de la converſation de ſon Amant, & elle eut tant de joye d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidéle, qu'elle ne fut preſque point ſenſible à ce qu'elle venoit d'apprendre de ſa qualité. Son amour & ſon impatience lui donnoient des diſtractions & des inquiétudes dont ſes parens s'apperçurent; ils la preſſérent de les informer du ſujet de ſon chagrin, & ſe ſervirent de toutes les careſſes dont ils purent s'aviſer, pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette hiſtoire, & les conjura de ne point s'oppoſer à ſon bonheur: comme ils ſçavoient par leur propre expérience, que rien n'eſt capable de deſunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement, ils lui promirent que ſi ſon Amant étoit de la Maiſon de Fieſqui, comme il le diſoit, ils ſeroient ravis

de

de le recevoir pour leur gendre. Un Prélat Génois qui étoit oncle de Fieſqui, alla ce même jour à ſa priére viſiter les parens de Julie, & la demanda pour ſon neveu : ſa propoſition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de tems après, & Julie n'ayant plus d'inquiétude, ſoutint fort bien ſa qualité, ſans qu'on remarquât jamais dans ſes diſcours ni dans ſes maniéres, qu'elle eût été élevée chez un Païſan de Freſcati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiére.

LA Troupe Comique continuoit à repréſenter trois fois la ſemaine dans la ville du Mans : l'auditoire étoit toujours aſſez nombreux, parce qu'il y alloit de tems en tems de la Nobleſſe de la Campagne. Les Comédiens animés par le profit, tâchoient de ſe ſurpaſſer. Mademoiſelle de la Caverne qui avoit vieilli dans le métier, & qui étoit comme le Chef de meute de la Troupe, faiſoit parfaitement bien ſon rôle. Deſtin parloit ſi naturellement & de ſi bonne grace, qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre, quoique ſes rôles fuſſent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes eſpérances d'ê-

Digitized by Google

d'être un jour un parfait Acteur. La Rancune s'acquittoit de ſes perſonnages avec tant d'adreſſe, qu'il faiſoit rire tout le monde auſſi-tôt qu'il paroiſſoit. L'Olive étoit le meilleur valet de Comédie qui fût jamais monté ſur le Théâtre, parce que Poiſſon n'y avoit point encore paru. Angelique étoit belle & jeune, ce qui contribuoit beaucoup à réparer ſon défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ſes rôles. Mais auſſitôt que Mademoiſelle de l'Etoille commençoit à paroître, on étoit un demi-quart-d'heure ſans rien entendre, à cauſe du murmure qui s'élevoit dans le Parterre, par l'admiration qu'elle donnoit : elle avoit la taille fine, un air noble, & une grace merveilleuſe à réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'auditoire ne ſe recriât pour lui applaudir ; & elle étoit obligée de faire une longue pauſe, avant qu'on lui donnât audience pour continuer ; ce qui faiſoit enrager le Moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la Troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un Godelureau Provincial, qui ne fût ravi de donner ſa piéce de trente ſols pour être ſur le Théâtre, afin d'avoir occaſion de conſidérer de près la charmante l'Etoille qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'Amans déclarés, ſans compter ceux

ceux qui n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe déclarer : la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces Provinciaux, lui donnoit matiére d'en faire le ſoir de bons contes à Deſtin ; & le plaiſir qu'elle avoit à l'en divertir, contribuoit beaucoup à lui rendre leurs ſottiſes moins ennuyeuſes. Parmi tous ces diſcoureurs de rien il y avoit un Gentilhomme du Perche, que la bonne compagnie & les Comédiens avoient attiré au Mans pour y paſſer quelques jours. Ce Noble de Campagne, qui ſe nommoit la Guyardiére, étoit des plus accommodés de ſon voiſinage, & auroit pu paſſer pour un homme riche dans une Province, s'il n'eût incommodé ſes affaires par un trop long ſéjour à Paris, & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie, quoiqu'il ne paſſât point Marſeille, parce que la mer lui ayant fait peur il s'en retourna. Il ſe piquoit de bel-eſprit, je n'ai pas bien ſçu ſur quel fondement ; n'importe, il n'eſt pas le ſeul qui s'attribue injuſtement cette qualité. Un Manceau qui eſt entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois ceci, m'a appris que la Guyardiére ſe piquoit de bel-eſprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une auberge où il y avoit un Auteur qui lui liſoit ſes Ouvrages avant que de les faire imprimer : peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût

la complaiſance de les écouter, comme pareille choſe m'eſt arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nommer; mais finiſſons la digreſſion, & revenons à la Guyardiére.

Il trouva la l'Etoille fort à ſon gré, dès la premiére fois qu'il la vit; mais après qu'il l'eut vue repréſenter deux ou trois fois, il en devint paſſionnément amoureux, & commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses aſſiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaiſance pour Deſtin, qui ſe diſoit ſon frére, ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, eſpérant que le commerce du frére lui donneroit occaſion de voir ſouvent ſa ſœur: il ne ſe trompa point, elle le diſtingua de ſes autres Adorateurs, & le traita aſſez bien, parce qu'elle s'apperçut que Deſtin en faiſoit quelque cas. Dans les commencemens ce Noble Campagnard avoit prétendu en faire une Maîtreſſe; mais la l'Etoille vivoit ſi honnêtement, & donnoit ſi peu occaſion de lui tenir des diſcours libres, que la Guyardiére n'eut jamais la hardieſſe de lui parler de ſon amour. Après qu'il eut donné pluſieurs bons repas à Deſtin (car toute l'amitié d'un Provincial ne va qu'à donner à diner ou à ſouper) il crut qu'il étoit aſſez ſon ami pour ne lui rien cacher, & lui apprit enfin les ſentimens qu'il avoit pour ſa ſœur.

Deſtin,

Deſtin, qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confidence, ſe trouva d'abord aſſez embaraſſé, & lui répondit bien ſérieuſement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guyardiére fut déconcerté par une réponſe ſi ſéche, & ſe repentit de lui avoir abandonné ſon ſecret. Deſtin s'étant un peu remis de la ſurpriſe qu'un aveu ſi ſincére lui avoit cauſée, & ne voulant pas expoſer la pudeur de ſa Maîtreſſe à cette déclaration, réſolut de la réjouïr en lui apprenant cette confidence, & il dit à la Guyardiére, après lui avoir ſerré la main, que puiſqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ſes ſentimens, il pouvoit s'aſſurer qu'il les apprendroit à ſa ſœur.

CHAPITRE VIII.

Comment la Guyardiére tomba dans un égoût.

TOus les Amans ſe flattent d'ordinaire; mais un Provincial orgueilleux de ſon bien, & prévenu de ſon mérite, ſe flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guyardiére crut avoir mis le Comédien dans ſes intérêts, & afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à ſouper pour le lendemain. Deſtin étant allé chez ſa Maîtreſſe, lui apprit qu'elle avoit

un nouvel Amant. Ce diſcours l'ayant fait rougir : Ce n'eſt pas ce qui vous doit le plus ſurprendre, continua Deſtin ; les circonſtances de cette paſſion vous étonneront autant que la paſſion même, puiſque cet Amant, après avoir lié commerce avec moi ſur d'autres prétextes, s'eſt enfin aviſé de me choiſir pour ſon confident, & je me ſuis chargé de vous en parler ; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. La l'Etoille qui n'avoit pas accoutumé de l'entendre railler ſur ce ſujet, apréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, & ſe plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours expoſée à toutes les impertinences des Provinciaux, le priant de lui donner quelque expédient pour ſe délivrer de leurs fatigans diſcours. Deſtin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter, pendant qu'ils ſeroient obligés l'un & l'autre à faire la Comédie, lui conſeillant de s'en divertir, & de ne point s'en embaraſſer. Ils parlérent enſuite de la paſſion de la Guyardiére, & demeurérent d'accord qu'il étoit le plus préſomptueux Campagnard de tout le Païs. Léandre & Angelique étant entrés en ce temslà, ils leur firent part de leur converſation, & ils réſolurent tous de tirer matiére de divertiſſement de la paſſion de la Guyardiére. La l'Etoille donna parole à Deſtin de l'écouter. Angelique voyant qu'el-

Digitized by Google

qu'elle s'y engageoit avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, & Léandre promit de faire ſemblant qu'il lui avoit donné de la jalouſie; il n'en falloit pas tant pour perſuader un homme auſſi vain que la Guyardiére. Deſtin lui rendit compte de ſa négociation, & l'avertit même qu'il avoit remarqué que Mademoiſelle Angelique prenoit quelque intérêt à ſa perſonne: il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdroit que ſa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les ſentimens qu'il avoit pour Mademoiſelle de l'Etoille. Peu de tems après il alla voir les Comédiennes; il trouva qu'elles ſortoient pour aller à la Meſſe, & s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent, l'engagea à y répondre par pluſieurs révérences fort profondes; il étoit ſi occupé de ſon amour qu'il ne ſe ſouvint pas d'un égoût qui étoit derriére lui, & y tomba en retirant le pied pour meſurer une révérence. Ah! Monſieur, prenez garde à vous, s'écria Angelique, après qu'il fut tombé. Deux ou trois hommes qui y accoururent, l'aidérent à ſe retirer de-là: il étoit ſi couvert de boue, qu'il leur fut impoſſible de connoître s'il étoit bleſſé: il ne s'en plaignoit point; mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture cou-

leur de feu & blanc qu'il avoit miſe ce jour-là, & dont il avoit prétendu ſe parer longtems; il ſortoit des exhalaiſons ſi deſagréables de ſes habits, que les Dames furent obligées de s'enfuir en ſe bouchant le nez. On le conduiſit chez lui eſcorté de tous les enfans de la ville; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de ſe tenir au lit pour faire laver le ſien. Pendant qu'il ſéchera nous paſſerons à un autre Chapitre.

CHAPITRE IX.

Ragotin inviſible.

POur entendre ce Chapitre, il faut ſe ſouvenir que Ferdinando Ferdinandi avoit promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de Mademoiſelle de l'Etoille; & que le petit homme perſuadé de l'infaillibilité de ſon art, lui avoit fait préſent d'un mulet pour l'engager à le ſervir dans ſon amour. La Rancune par ſon crédit avoit obtenu des Comédiennes qu'elles les aideroient à ſe divertir de Ragotin, ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaiſir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme. Etant donc retourné chez l'Opérateur, il le trouva fort diſpoſé à le ſervir. Après pluſieurs

ſieurs complimens, l'Opérateur lui dit qu'il étoit abſolument néceſſaire d'avoir une chemiſe ſale de Mademoiſelle de l'Etoille, & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans ſa chambre, afin de s'en mieux aſſurer; mais qu'après cela ſon affaire étoit au ſac. Cette propoſition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemiſe. L'Opérateur feignant de s'appercevoir de ſon étonnement: Que cela ne vous embaraſſe pas, Monſieur Ragotin, lui dit-il, je vous donnerai du même baume que je donnai au Baile de Veniſe pour ſe rendre inviſible dans le Serrail du Grand-Seigneur; & avec cela vous pouvez prendre la chemiſe, &, s'il étoit beſoin, tous les habits de votre Maîtreſſe en ſa préſence, ſans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin chatouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déjà la l'Etoille ſa Maîtreſſe, l'embraſſa, le priant de ne plus différer ſon bonheur. Le fourbe lui donna de je ne ſçai quelle drogue, & lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains & tout le viſage, lorſqu'il voudroit entrer dans la chambre de la l'Etoille, l'aſſurant qu'après cela il ſeroit inviſible. Ragotin plein de confiance alla chez la l'Etoille; & ayant ſuivi exactement tous les ordres du prétendu Magicien, il entra dans la chambre de la l'Etoille, qu'il trouva en converſa-

 tion

tion avec la la Caverne & ſa fille, que la Rancune avoit préparées à cette viſite. Le petit homme s'approcha d'elles ſans qu'elles fiſſent ſemblant de le voir ; il eut même le plaiſir d'entendre que la l'Etoille diſoit à ſes compagnes, que Monſieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoûtant que c'étoit dommage qu'il ne voulût point travailler pour le Théâtre. Ragotin, ravi de la voir dans des ſentimens qui lui étoient ſi avantageux, ne ſongea plus qu'à prendre la chemiſe, & s'étant gliſſé dans la ruelle du lit de la l'Etoille, il y en trouva une qu'elle y avoit laiſſée exprès ; il la prit, & l'emporta avec plus de ſatisfaction que s'il avoit conquis la Toiſon d'or ; il rencontra en ſortant la Rancune & l'Olive qui ſe promenoient, & ne ſe ſouvenant peut-être pas qu'il étoit inviſible, il appella la Rancune, qui ſe mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit perſonne, quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive qui étoit du ſecret, dit que cette voix reſſembloit à celle de Monſieur Ragotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une ſi grande force, qu'il rioit encore lorſqu'il entra dans la chambre de l'Opérateur, qu'il faillit d'étouffer à force d'embraſſades en lui apportant la chemiſe qu'il lui avoit demandée.

CHA-

CHAPITRE X.

Le malheureux ſuccès de la Chemiſe enchantée.

RAgotin étoit ſi ſatisfait de l'Opérateur & de ſon baume, après la merveilleuſe expérience qu'il venoit d'en faire, & il avoit tant de foi pour tous ſes diſcours, qu'il ſe ſeroit jetté, ſur la parole de l'Opérateur, du plus haut clocher du Mans, ſans craindre de ſe bleſſer; ainſi ce maître-fourbe n'eut pas de peine à lui perſuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de ſe retirer pour lui donner le loiſir d'enchanter la chemiſe, & qu'il pourroit revenir le ſoir à dix heures, qui étoit l'heure à peu près que la l'Etoille avoit accoutumé de ſe coucher d'ordinaire, l'aſſurant qu'auſſi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemiſe, il ne ſeroit plus à ſon pouvoir de lui rien refuſer. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire; & après qu'ils furent convenus de toutes choſes, la Rancune alla avertir les Comédiennes de ſe trouver dans la chambre de la l'Etoille, où il leur promit de leur donner un divertiſſement qui les réjouiroit. Inézille fut priée d'en prendre ſa part, en reconnoiſſance du plai-

plaiſir qu'elle leur avoit donné, lorſqu'elle joua le tour du ſinge à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante perſonne du monde ſoumiſe à ſes volontés, qu'il ſe rendit chez l'Opérateur long-tems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'Opérateur l'aſſura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemiſe de la l'Etoille, qu'il avoit mouillée dans de l'eau jaunie avec du ſaffran: il en avoit ſeulement trempé les bouts dans de l'eſprit de vin.

Il fit enſuite un long diſcours à Ragotin pour lui apprendre comment il falloit s'en ſervir; il lui donna encore du baume qui rendoit inviſible pour s'en frotter comme la premiére fois, & lui recommanda ſur toutes choſes de n'approcher point du feu lorſqu'il ſeroit revêtu de la chemiſe, parce que les Démons qui l'avoient enchantée, & qui étoient condamnés aux flammes éternelles, n'avoient pas la puiſſance de ſe défendre contre le feu. Ce raiſonnement étoit inutile pour perſuader le crédule Ragotin, qui ne l'étoit déjà que trop. Il aſſura l'Opérateur qu'il ſuivroit exactement ſes ordres, & s'en alla chez la l'Etoille qui logeoit aſſez près de l'Opérateur. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemiſe mouillée par-deſſus ſon juſte-au-corps, & entra dans la chambre, qui étoit

rem-

remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu perſonne; il prit un ſiége au milieu de la compagnie ſans que la converſation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les Dames euſſent beaucoup de peine de s'empêcher de rire; il eut un ſoin extrême de s'éloigner des lumiéres, de peur d'inconvénient; & comme il étoit tard, il crut que la compagnie ſe retireroit bientôt, & remit à uſer de ſon charme ſur la l'Etoille juſqu'à ce que tout le monde fût ſorti. Mais le diable de la Rancune qui étoit caché ſous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemiſe qui étoit trempée dans l'eſprit de vin, le feu y prit, & s'étant inſenſiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'Enfer, & cria au ſecours de toute ſa force.

Les Dames effrayées, ou feignant de l'être de cet ardent ſpectacle, s'enfuirent, ſe tenant les côtés de rire. L'Hôte entendant parler de feu y accourut armé d'un ſeau d'eau, qu'il jetta en tremblant de peur ſur l'enflammé Ragotin; il deſcendit enſuite effrayé de cette viſion, & remonta accompagné de ſes ſervantes qui portoient

toient des marmites & des ſeaux pleins d'eau, en criant de toute leur force : elles euſſent ſans-doute maltraité Ragotin, ſi la la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains, quoiqu'aux dépens de ſa réputation ; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort deſavantageux. Deſtin & ſes camarades eurent beaucoup de peine à les deſabuſer. Le pauvre Ragotin qui avoit les ſourcils, la barbe & les cheveux brulés, étoit ſi épouvanté, & en même tems ſi défiguré, qu'il ne fut point reconnu par l'Hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore inviſible; & comme il étoit petit, il ſe gliſſa dans la foule, & gagna ſa maiſon avec beaucoup de diligence. Cette avanture fut diverſement expliquée par les Manceaux, & Ragotin ſans être deſabuſé du ſçavoir de l'Opérateur, crut ſeulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choſes qu'il lui avoit preſcrites ; mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire, il n'oſa plus ſe ſervir de Magie pour ſe faire aimer. Nous le laiſſerons chez lui, & pendant qu'il y fait des réflexions ſur ce grand événement, l'Auteur ſongera à ce qu'il doit mettre dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'Hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'Hôtellerie étoit encore en rumeur, lorſqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avoit la mine d'un Eccléſiaſtique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de reſpect, ce qui fit juger qu'il étoit leur Maître. Auſſi-tôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuiſine, où l'Hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour Monſieur le Doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déjà occupées, dont l'Hôte parut fort inquiet; la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par de fréquentes collations, fit qu'il s'adreſſa à lui pour le prier de céder ſa chambre pour cette nuit ſeulement à Monſieur le Doyen. La Rancune y conſentit, parce qu'il n'oſa pas le lui refuſer; mais ayant ſçu de l'un des valets que le Doyen étoit venu au Mans pour des affaires du Chapitre de Montfort, il ſe repentit d'avoir donné ſa cham-

chambre, prévoyant que le Doyen l'occuperoit pluſieurs jours. Son eſprit, plein d'invention & de malice, lui fournit ſur le champ les expédiens de l'en chaſſer; il accoſta le Doyen, qu'il traita d'Abbé; & s'étant inſinué dans ſon eſprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita, le Doyen le pria de lui faire l'honneur de ſouper avec lui; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour ſe faire preſſer davantage; le Doyen le preſſa, & la Rancune conſentit enfin à lui tenir compagnie. Alors le Doyen appella un de ſes valets, qui, ſi je ne me trompe, ſe nommoit Ambroiſe, il lui parla quelque tems à l'oreille. Je n'ai pas bien ſçu ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le ſouper: les ſuites juſtifiérent qu'il avoit bien jugé, car on leur ſervit peu de tems après un fort bon repas. Le Doyen ſoupa avec appétit, & la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre; ils trouvérent le vin excellent, & en burent en gens qui s'y connoiſſent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, & conclut qu'aſſurément il revenoit des Eſprits dans cette maiſon. Le Doyen, qui ſans-doute n'étoit pas de la Maiſon de Sorbonne, & qui régloit ſes opinions ſur les Sorciers, & même ſur les Eſprits, par

la

Digitized by Google

la peur qu'il en avoit, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroiſe, qui avoit déjà ouï parler de cette avanture dans la cuiſine, confirma ſon Maître dans ſa crainte, & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité, y ajoûta pluſieurs circonſtances qui achevérent de leur faire tourner la tête. Leur converſation fut ſouvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu longtems, Ambroiſe alla ſouper avec ſon camarade, qui avoit ſoin des chevaux; & le Doyen qui étoit fatigué, & qui avoit bu plus qu'à l'ordinaire, s'endormit ſur ſa chaiſe. La Rancune profita de ce tems pour lui faire la malice que vous verrez, ſi vous liſez le Chapitre qui ſuit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du Doyen, qui voit enlever ſon valet en l'air.

LA Rancune qui avoit réſolu de chaſſer le Doyen de ſa chambre, ſe reſſouvint que les Comédiens s'y aſſembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions; & comme ils avoient eu beſoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étoit aviſé, à l'inſçu de l'Hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'O-

l'Olive, qui étoit au-deſſus de la ſienne; qu'ils remettoient facilement ſans qu'on pût s'en appercevoir; & en attachant une poulie à une des poutres, ils faiſoient l'épreuve de leur machine, quand il étoit néceſſaire: c'eſt de cette machine que la Rancune réſolut de ſe ſervir pour chaſſer le Doyen de ſa chambre; & ayant préparé toutes choſes pour l'exécution de ſon deſſein, il ſe remit ſur ſa chaiſe, feignant de dormir, & même de ronfler à l'exemple du Doyen. Ambroiſe étant revenu pour coucher ſon Maître, interrompit leur ſommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller, il demanda mille pardons au Doyen, & après l'avoir remercié de ſa bonne chére il lui donna le bon ſoir, & ſortit. Ambroiſe, qui avoit l'imagination remplie des diſcours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets ſur les Eſprits, en parla encore à ſon Maître en le deshabillant, & lui apprit pluſieurs extravagances que ſa peur lui faiſoit juger véritables. Le Doyen qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher ſon valet ſur un matelas dans ſa chambre, & pour plus grande précaution il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit: ſes ordres furent ſuivis, & ils ſe couchérent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ſes habits de Théâtre, dont les Comédiens ſe ſervent pour repréſenter le Diable; & lorſ-

lorſqu'il jugea que le Doyen & ſon valet dormoient, il s'attacha une corde ſous les bras, & ſe fit deſcendre par l'Olive dans la chambre du Doyen, qu'il vouloit prendre ſur ſes épaules pour le porter au plus haut de la maiſon; mais il le trouva trop peſant, & il fallut ſe contenter de lui faire une peur, qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faiſoit voir la figure du Diable. Le pauvre homme fut ſi ſaiſi qu'il n'oſa pas ſeulement crier, & le faux Diable s'étant adreſſé au valet qu'il trouva plus léger, le chargea ſur ſes épaules, & ayant fait un ſignal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement & de la frayeur du Doyen, lorſqu'il vit enlever ſon valet. Ambroiſe s'étant éveillé ſe mit à crier de toute ſa force, & la Rancune fut obligé de le porter ſur l'eſcalier; les cris du valet allarmérent toute la maiſon. La Rancune même, après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépouillé de ſon habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoiſſant Ambroiſe, il alla auſſitôt dans la chambre du Doyen, qu'il trouva plus mouillé que ſi on l'eût tiré de la riviére. La chambre fut en un moment remplie de monde; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le Diable, demanda d'abord un Confeſſeur; on crut qu'il ſe portoit mal, & le valet de l'hôtellerie al-

alla réveiller un charitable Prêtre du voiſinage, qui arriva peu de tems après. Le Doyen ayant repris un peu ſes eſprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore; la préſence de ſon valet, qu'on ramena dans ſa chambre, le ſurprit plus que tout le reſte, parce qu'il le croyoit déjà dans les Enfers. Il jura foi d'Eccléſiaſtique, qu'il avoit vu une légion de Démons qui enlevoient ſon valet; il n'oſa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée deſavantageuſe de ſes mœurs. La Rancune de ſon côté juroit que cela ne pouvoit être, & à ſon exemple tous les gens de l'hôtellerie ſe diſoient les uns aux autres, que le Doyen avoit rêvé ce qu'il diſoit. Le valet aſſura qu'il n'avoit rien vu, mais qu'il ſe ſouvenoit bien d'avoir ſenti qu'on le portoit; & le pauvre Doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon Prêtre qui étoit venu pour le confeſſer, s'imagina qu'il lui avoit pris une frénéſie, & eſpérant le remettre par ſes doctes raiſonnemens, il lui offrit de lui donner une chambre dans ſa maiſon; que le Doyen accepta avec plaiſir. Le Prêtre eut tant de ſoin de le remettre dans ſon bon-ſens, que le Doyen pour ſe délivrer de ſes ſermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit

ni

ni ne pouvoit être ; il en eut tant de honte qu'il repartit le lendemain ſans terminer les affaires qui l'avoient amené ; & il a ſi bien perſuadé cette avanture aux habitans de Montfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui ſur ſa parole qu'elle eſt véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le Païs du Maine, & l'Hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des Eſprits dans ſa maiſon. La Rancune le voyant prévenu de cette imagination, l'aſſura que le Seigneur Ferdinando avoit des ſecrets pour toutes choſes ; ils le conſultérent, & l'Opérateur qui étoit averti par la Rancune, alla dans la maiſon, & après avoir marmotté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendroit plus ; il lui tint parole, & l'Hôte en reconnoiſſance leur donna pluſieurs bons repas. La réputation de l'Opérateur étoit ſi établie, & l'eſprit d'Inézille ſi admiré des Comédiennes, qu'elles eurent une extrême curioſité d'apprendre leur hiſtoire, & de ſçavoir comment deux perſonnes ſi rares s'étoient mariés enſemble, puiſqu'Inézille étoit Eſpagnole, & que Ferdinando ſe diſoit Vénitien. Inézille fit quelque difficulté pour les ſatisfaire la premiére fois qu'elles l'en priérent ; mais ayant eu une converſation ſecrette avec ſon mari, peut-être pour concerter enſemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs avantu-

tures, elle revint; & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuſer aux Comédiennes qui l'en prioient avec inſtance, elle commença ainſi ſon hiſtoire.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire d'Inézille.

JE ſuis née dans la fameuſe ville de Salamanque. Il ne me ſera pas ſi aiſé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naiſſance. Je fus élevée juſqu'à l'âge de dix-ſept ans chez un Médecin que je croyois mon pére, & j'avois environ douze ans, lorſque je m'apperçus pour la premiére fois qu'il me traitoit mieux que ſes autres enfans: mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, & je me flattai que je devois ces diſtinctions à ma beauté, parce que j'étois aſſez jolie, & que les enfans de mon prétendu pére étoient fort mal faits. On me parloit inceſſamment de mes charmes, & bien loin que de pareils diſcours me déplûſſent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, & j'avois un ſoin extrême de demander aux perſonnes qui m'approchoient s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le Médecin & ſa femme que je regardois comme mes parens, étoient les premiers

à

à ſe divertir de ma petite vanité : le peu de ſoin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fauſſe gloire dont j'étois déjà remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi un ſi grand nombre de jeunes-gens de la premiére qualité qu'on élevoit à Salamanque, & qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient paſſer dans les rues, il ne s'en trouvât aucun aſſez hardi pour me dire qu'il m'aimoit. J'avois un plaiſir extrême à lire des Romans & des Nouvelles, & je me ſentois ſi propre à fournir matiére à des avantures ſemblables à celles que je liſois, que cela m'engageoit à ſolliciter ceux qui avoient ſoin de mon éducation, de me mener ſouvent dans les Egliſes, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déjà remarqué que les jeunes Cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où ie m'étois miſe à genoux ; l'attention que j'avois à leurs diſcours, quoique je feigniſſe de lire un Livre de Priéres, me faiſoit entendre mille choſes qui m'étoient avantageuſes, & qui flattoient agéablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un Cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient des reſpects, avoit toujours la vue ſur moi ; je ne levois jamais les yeux ſans

rencontrer les ſiens, & comme j'avois plus d'application à le regarder que mes Priéres, la même choſe arriva plusieurs fois : toute jeune que j'étois, je ne laiſſai pas de juger que ſes regards ſignifioient quelque choſe. Le Cavalier ayant continué à ſe trouver tous les jours dans les Egliſes où j'allois, je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous ſçavez, dit-elle en riant, la diſpoſition que la plupart des femmes ont à le croire aiſément. La l'Etoille & Angelique en rougirent, & ſe regardérent; je ne ſçai pas ſi Inézille en rougit auſſi, car le vermillon qu'elle avoit ſur le viſage, empêcha celui qui m'a donné ces Memoires de le remarquer. J'étois, continua-t-elle, fort ſurpriſe de ce qu'il ne me parloit pas; car quoique l'uſage de notre Nation n'autoriſe pas de pareilles libertés, je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui euſſe donné de l'amour, ſa paſſion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre; ſa timidité me donnoit du chagrin, & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ſes regards, lorſqu'un jour l'ayant vu ſortir de l'*Egliſe* longtems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dès que la Meſſe fut finie, ſans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour ſortir, je me mêlai avec les plus preſſés. Vous ſçavez, ou peut-être vous ne ſçavez pas

qu'en

Digitized by Google

qu'en Eſpagne les méres marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puiſſent avoir toujours la vue ſur elles. On ſortoit de cette Egliſe par une porte fort étroite, & quoique j'euſſe vu ma mére, ou du-moins celle que je croyois l'être, qui me ſuivoit, je me trouvai dehors ſans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude; mais le Cavalier dont je vous ai déjà parlé ſe préſenta devant moi, & me confirma par des diſcours fort paſſionnés, tout ce que ſes regards m'avoient déjà appris.

Son compliment me fit un peu rougir, ſans pourtant me déconcerter; & craignant d'être ſurpriſe par ma mére, je me preſſai de lui répondre, que s'il venoit ce ſoir-là ſous mes fenêtres je lui parlerois. Ma mére ayant tardé quelque tems à ſortir, par le ſoin (comme je l'ai ſçu depuis) que les amis du Cavalier prirent à embaraſſer la porte pour lui donner le tems de m'entretenir, il me tint encore d'autres diſcours qui ne me déplurent pas; & ma mére étant enfin ſortie, je m'apperçus qu'il ſe retiroit auſſi bien que moi, fort ſatisfait de cette converſation. Vous ſerez peut-être des jugemens deſavantageux de ma facilité. Il eſt pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue ſans autre deſſein que celui de ſatisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il étoit hon-

teux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le ſoir, après que tout le monde fut retiré, à une des fenêtres de ma chambre qui répondoit ſur la rue, ayant aſſez bonne opinion de moi, pour croire que le Cavalier y feroit la ronde plus d'une fois: auſſi ne me trompai-je point, car auſſitôt que ma fenêtre fut ouverte, j'apperçus un homme qui leva la tête, & qui me demanda ſi c'étoit moi qui lui avoit parlé ce jour-là à l'Egliſe. Je répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander, puiſque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le perſuader, ſon cœur ne pouvoit pas ſe méprendre. N'en ſoyez point ſurpriſe, me dit-il, puiſque le Seigneur Dom Antonio de Vélaſco qui vous aime plus que ſa vie, n'a pu ſe trouver ici, & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un Billet de ſa part, parce que ſon Gouverneur, qui eſt un homme fort ſévére, l'a retenu par force. En me diſant cela il me jetta le Billet, & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiére, j'y trouvai ces paroles.

BIL-

BILLET
DE DOM ANTONIO DE VELASCO
A INEZILLE.

JE ſuis au déſeſpoir de ce que je n'ai pu me trouver ſous vos fenêtres, comme vous me l'aviez ordonné; l'impatience que j'avois de vous obéir, me donnoit une inquiétude dont mon Gouverneur s'eſt apperçu; il m'a empêché de ſortir, & m'a fait par-là le plus ſenſible déplaiſir que je recevrai de ma vie. Le Connêtable de Caſtille, mon Pére, lui a donné un pouvoir abſolu ſur ma perſonne; mais ſoyez perſuadée que vous ſeule en avez ſur mon cœur. Dom Franciſco Prado qui vous rendra ce Billet, eſt un Ami fidéle, à qui je ne cache rien; trouvez bon qu'il vous entretienne, il me rapportera ce que vous lui aurez dit; & il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte paſſion que celle de DOM ANTONIO DE VELASCO.

D'abord j'avois été offenſée de ce que mon Amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais ouï dire qu'on fît l'amour par ambaſſadeur; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce Billet, je demeurai ſatisfaite de ſes raiſons, & encore plus de ſa qualité. Le nom de Dom

Franciſco Prado, que j'avois lu dans pluſieurs Livres de Nouvelles, me donna envie de ſçavoir s'il en étoit l'Auteur, & j'étois ſi peu occupée de mon amour, que je ſongeai d'abord à ſatisfaire ma curioſité en le lui demandant: il m'avoua qu'il les avoit compoſés, & après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me repliqua avec eſprit qu'il étoit trop récompenſé de ſa peine, puiſque j'avois eu du plaiſir à les lire. La folie d'un Auteur eſt d'entendre dire du bien de ſes Ouvrages; & comme il étoit vrai que les ſiens m'avoient divertie, je fus longtems ſur ſes louanges. Dom Franciſco en fut ſi ſatisfait, qu'il en oublia preſque à me parler en faveur de Dom Antonio; il m'apprit néanmoins que le Connêtable de Caſtille l'avoit mis auprès de ſon fils, pour avoir ſoin de ſon éducation; parce que ſon Gouverneur étoit un Homme de guerre, qui avoit très-peu de connoiſſance des Belles-Lettres, & qu'il s'étoit rendu complaiſant à ſes volontés, de peur qu'une conduite oppoſée n'eût obligé ce jeune Cavalier à ſe mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un ſi bon uſage de ſa confidence. Alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la paſſion que Dom-Antonio avoit pour moi, que je ſentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaiſir de me parler pour lui-même. Il me

pria

Digitized by Google

pria de répondre au Billet qu'il m'avoit rendu, tâchant de me perſuader que je devois cette réponſe à l'amour de Dom Antonio. Je m'en défendis ſur le peu de commerce que j'avois avec ce Cavalier; mais m'en ayant inſtamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'aſſurer de ma part que j'étois fort ſenſible à ſes ſoins, & que je l'écouterois avec plaiſir lorſqu'il ſe trouveroit ſous mes fenêtres; j'ajoûtai encore, que prévoyant bien que ſon Gouverneur ne lui en laiſſeroit pas ſouvent la liberté, je recevrois ſes excuſes ſans répugnance, par un confident qui s'en acquittoit ſi bien que lui; je fermai enſuite ma fenêtre, & il ſe retira. Le lendemain, à peu près à la même heure, Dom Antonio ne manqua pas de ſe trouver ſous mes fenêtres: il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente, & me fit pluſieurs plaintes de la ſévérité de ſon Gouverneur. Je l'aſſurai qu'il avoit ſujet de ſe conſoler, ayant un confident auſſi habile & auſſi zèlé que Dom Franciſco Prado. Notre converſation fut aſſez longue; mais ſoit que les premiéres impreſſions ſoient toujours les plus fortes, ou que Dom Franciſco eût plus d'eſprit que Dom Antonio, je fus moins ſatisfaite de lui que je ne l'avois été de ſon ambaſſadeur; je ne pus m'empêcher de le prier en nous ſéparant de me l'envoyer.

lorſqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée ſuivante me parut fort longue, bien moins dans l'eſpérance de revoir Dom Antonio, que par le plaiſir que je trouvois à penſer que ſon Gouverneur pourroit le retenir, & qu'il ſeroit obligé d'envoyer Dom Franciſco à ſa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant venue, Dom Franciſco ſe trouva ſous mes fenêtres, & après m'avoir remerciée de tout ce que j'avois dit d'*obligeant* pour lui à Dom Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec ſon Gouverneur pour le tromper, & qu'il feignoit d'avoir de la complaiſance pour tous ſes déſirs, afin d'empêcher que ce jeune Seigneur qui étoit fort ſuſceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries; que cet artifice leur avoit ſi bien réuſſi, qu'ils l'avoient déjà détourné de pluſieurs intrigues, en y faiſant naître des obſtacles invincibles, ſans qu'il ſe fût jamais défié de cette tromperie: mais en vérité, continua Dom Franciſco en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire ſi raiſonnable, que ſans pouvoir démêler ſi c'eſt pour ſervir Dom Antonio, ou par quelque autre ſentiment que je n'oſerois vous expliquer, je n'ai pu me réſoudre à l'apprendre à ſon Gouverneur, dans la crainte qu'il n'avertît vos parens de cette intrigue,

gue, & au-lieu de lui parler de bonne-foi je l'ai trompé; j'ai encore trompé Don Antonio, & peut-être me ſuis-je trompé moi-même, en me flattant que ma ſincérité ne vous déplaîroit pas. Dom Franciſco attendit ma réponſe, comme l'arrêt déciſif de ſa deſtinée; je lui répondis donc, avec la même franchiſe qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligée de la différence qu'il faiſoit de moi aux autres perſonnes que Dom Antonio avoit voulu aimer, & que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer ſi légérement à l'avenir. Dom Franciſco s'enhardiſſant par le peu de colére que j'avois témoigné de ſa déclaration, m'aſſura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute ſa vie, & me dit mille choſes fort galantes. Le plaiſir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conſervai lorſqu'il m'apprit l'humeur inconſtante de Dom Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce Cavalier. Cette penſée lui donnant de nouvelles eſpérances, il me preſſa avec tant d'inſtance de lui apprendre plus particuliérement mes ſentimens, qu'il m'échappa de lui dire que les ſiens ne me déplaîroient jamais: je fermai ma fenêtre, pour cacher le deſordre où un aveu ſi libre m'avoit miſe; & au-lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire

re à une pareille heure, je paſſai la nuit à lire les Nouvelles de Dom Franciſco, que je trouvai beaucoup plus divertiſſantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de Dom Antonio, & pour faire voir à Dom Franciſco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort ſatisfaite de mon nouvel Amant, par les complaiſances qu'il avoit pour moi, & par la conformité que je trouvois de ſa condition à la mienne, lorſque je vis arriver un jour dans notre maiſon un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu pére. Ils eurent une fort longue conférence, dont le Médecin fit part à ſa femme. La triſteſſe qui ſe répandit en un moment ſur leurs viſages, me donna de ſecrets preſſentimens de mon malheur; mais j'en fus bientôt éclaircie, lorſque celui que je regardois comme mon pére, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit les larmes aux yeux que je n'étois point ſa fille, & que le Comte de San Lucar, mon pére & ſon Seigneur, m'avoit autrefois miſe entre ſes mains pour m'élever ſecrettement, ayant pris un ſoin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mére, parce qu'après cette galanterie elle avoit épouſé un Cavalier de grande condition. L'homme

que

que vous avez vu arriver, continua-t-il en pleurant plus fort qu'auparavant, eſt un fidéle domeſtique du Comte votre pére, il eſt venu m'apprendre ſa mort, & s'acquitter en même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant de mourir, de me remettre ce Billet entre les mains; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient, liſez-le vous-même, ajoûta-t-il en me le donnant. J'étois ſi étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le Billet. Alors le Médecin le reprit de mes mains, & lut ce qui ſuit.

BILLET.

La connoiſſance que j'ai de votre fidélité, m'oblige à vous nommer pour l'Exécuteur de mes derniéres volontés. J'ai laiſſé la meilleure partie de mon bien à l'Abbaye Royale de Sainte Théréſe de Valladolid, à la charge & condition que ma fille que vous avez élevée y ſera reçue Religieuſe. Je déſire & vous ordonne de la conduire inceſſamment dans cette Abbaye, afin qu'elle répare par ſa pénitence les crimes qu'elle a couté à ſa Mére. Vous trouverez mon Teſtament entre les mains de la Mére-Prieure de Valladolid, & vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dédommager des dépenſes que vous avez faites pour l'éducation d'Inézille; mais auſſi je charge votre conſcien-

ce de tout ce qui manquera à l'exécution de mes derniéres volontés.

Le Comte DE SAN LUCAR.

La femme du Médecin étant entrée dans ce tems-là, m'embraſſa en pleurant; & ſon mari, ſans conſulter ma volonté, ſe mit en état d'exécuter celle de mon pére. Il diſpoſa ſur l'heure les choſes néceſſaires pour notre voyage, & me dit qu'il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos, en partant ce même jour, puiſqu'on ne pouvoit trop ſe preſſer dans les affaires où la conſcience étoit intéreſſée. Un changement ſi précipité m'embaraſſa ſi fort, & toutes mes penſées étoient ſi confuſes, que je n'en avois aucune de diſtincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée. Que vous dirai-je? Nous arrivâmes à Valladolid, & je me trouvai même environnée de Religieuſes avant que j'euſſe formé aucune réſolution, m'imaginant quelquefois que le Teſtament du Comte de San Lucar, les diſcours du Médecin, & mon voyage, n'étoient qu'un ſonge: je me faiſois un plaiſir de penſer qu'à mon réveil j'irois à la Meſſe, où je pourrois peut-être rencontrer Dom Franciſco: mais la Mére-Prieure me tira bientôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'a-

Digitized by Google

j'avois au Comte de San Lucar, puiſque la plupart des autres Péres ne ſongent qu'à procurer à leurs enfans des établiſſemens où ils paſſent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde; au-lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit miſe tout d'un coup dans le chemin du Ciel. Elle finit ce beau diſcours, en m'aſſurant qu'elle & ſes ſœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la Communauté me conſidéreroit comme leur Bienfaictrice: elle m'embraſſa en achevant ces paroles, & toutes les Religieuſes ſuivirent ſon exemple.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Hiſtoire d'Inézille fut interrompue.

INézille en étoit-là, lorſque la Servante Moriſque arriva fort éplorée, & lui dit: Ah, Ségnora, notre Monſiou eſt priſonnier! Cette nouvelle allarma tout l'auditoire, mais particuliérement Inézille, qui fit un grand cri, & ſe leva de ſon ſiége avec tant de précipitation, qu'elle s'embaraſſa dans ſes jupes & tomba aſſez rudement. La l'Etoille & Angelique l'aidérent à ſe relever, & s'appercevant qu'elle avoit déchiré ſa jupe en tombant, elles la viſi-

Digitized by Google

térent malgré ſa réſiſtance, & trouvérent qu'elle s'étoit écorchée un peu au-deſſus du genou; elles l'empêchérent de ſortir juſqu'à ce qu'elle eût mis quelque choſe à ſa bleſſure, qui étoit dans un endroit fort ſenſible. Elle tâchoit de ſe débarraſſer des mains de ces charitables amies, lorſque Deſtin entra dans la chambre. Inézille, qui étoit dans une poſture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les Comédiennes occupées à porter remméde à ſon mal, & prévenues qu'elle continuoit à ſe tourmenter pour ſortir, ne s'apperçûrent pas de l'arrivée de Deſtin, & lui laiſſérent voir, malgré tous les efforts d'Inézille, ſa jambe & ſon genou: peut-être en auroit-il vu davantage, ſi la l'Etoille ayant reconnu la voix de Deſtin, n'eût promptement abbattu les jupes d'Inézille. Elle dit au Comédien de s'en aller; mais Inézille le rappella pour lui demander s'il n'avoit point oui parler de l'affaire de ſon pauvre mari. Il eſt inutile de vous le cacher, puiſque vous en êtes déjà informée, répondit Deſtin d'une voix triſte: l'honnête-homme de la Rapiniére, accompagné de pluſieurs Archers, vient de le mener en priſon, & s'eſt ſaiſi d'une partie de ſes hardes, ſans que nous en ſçachions encore le ſujet. Ah le ſcélérat! voilà donc l'effet de ſes menaces, s'écria l'Opératrice en ſe levant! Per-
ſon-

ſonne ne comprit le ſens de ces paroles; elle accourut à ſa maiſon, les Comédiennes voulurent l'accompagner, & Deſtin même s'y offrit, mais elle les pria tous de la laiſſer aller avec ſa ſervante. La l'Etoille, Angelique, & Deſtin, firent divers jugemens ſur cette affaire, ſans pouvoir pénétrer de quel prétexte le Prévôt ſe ſeroit ſervi pour arrêter l'Opérateur. Ils ſçavoient que Ferdinando avoit un fuzil parfaitement beau & curieux, dont il ne s'étoit point voulu défaire en faveur de la Rapiniére qui le lui avoit demandé, & ils ne doutérent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'Opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore, & s'étant apperçu du ſujet de leur converſation, il leur dit d'un ton fier, (ſi ordinaire aux gens de ſon Païs) Morbleu, on ne ſe moque pas impunément d'un homme de ma ſorte! Les Comédiennes ne comprenant rien à ce diſcours, le priérent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le Poëte faiſant parade de ſon crédit, leur donna à entendre qu'il étoit la cauſe que l'Opérateur avoit été arrêté. La l'Etoille qui avoit l'eſprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer, elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens ſi dangereux, & que ſi la Troupe vouloit la

croi-

Digitized by Google

croire, il ne ſeroit pas longtems avec eux. Le Poëte vouloit s'excuſer, ſur ce qu'il avoit été averti du tour du Singe; que l'Opérateur & ſa femme lui avoient joué. Et pourquoi, repartit la l'Etoille en colére, êtes-vous aſſez fou pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inézille, couchera avec vous? Son emportement qui l'obligea à tenir ce diſcours, n'empêcha pas que ſa pudeur ne la fît rougir. Angelique & Deſtin ne le traitérent pas mieux que la l'Etoille. Le Poëte voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua pour la premiére fois de ſa vie qu'il avoit tort, & cherchant à ſe juſtifier, il leur aprit qu'ayant fait connoiſſance avec le Sieur de la Rapiniére, par le moyen d'un Archer qui étoit de Marmande, il lui avoit pluſieurs fois préſenté de ſes vers, qu'il avoit fort approuvés, & que s'étant inſenſiblement attiré ſes bonnes graces, la Rapiniére lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement ſon ami, en ſe chargeant de le venger de l'Opérateur & de ſa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de ſon ſçavoir, & de ſa qualité, de ſouffrir les inſolences de cette canaille; & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un Placet en forme de plainte contre l'Opérateur; mais ne trouvant pas que cela fût aſſez fort pour perdre Ferdinando, le Sieur de la Rapiniére avoit tâché d'obli-

Digitized by Google

ger Ragotin de l'accuſer de Magie ; que le petit homme, ſoit qu'il fût encore prévenu du profond ſçavoir de l'Opérateur, ou qu'il craignît les pourſuites d'une affaire criminelle, n'avoit pas oſé s'y embarquer, & s'étoit retiré pour quelque tems dans ſa Métairie ; que le Prévôt s'étant enſuite adreſſé à d'autres gens ſur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un Procès verbal, ſigné de pluſieurs perſonnes, qui déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando Ferdinandi étoit un fameux Magicien ; & qu'ayant joint toutes ces procédures enſemble, il s'étoit ſaiſi de ſa perſonne. Cependant, puiſque vous y prenez tant d'intérêt, continua Roquebrune, je ſuis perſuadé que Monſieur de la Rapiniére eſt trop mon ami pour me refuſer ſa liberté. Les Comédiennes l'aſſurérent qu'elles lui en ſçauroient très-bon gré s'il pouvoit l'obtenir, & il ſortit pour y travailler. Je vais ſortir auſſi, & demain je recommencerai un autre Chapitre.

CHAPITRE XV.

Qui pourra bien ennuyer.

DEſtin & les Comédiennes ne furent point ſurpris de tout ce que le Poëte leur apprit, ils ſçavoient tous trois par expé-

périence quel homme étoit la Rapiniére; & comme ils avoient de l'amitié pour Inézille, ils allérent la viſiter, & la trouvérent fort éplorée. Deſtin prenant la parole, l'aſſura que toute la Troupe s'intéreſſoit beaucoup à l'injuſtice qu'on faiſoit à Ferdinando, & que ces Dames avoient même déjà envoyé Roquebrune pour en parler au Lieutenant de Prévôt qui étoit de ſes amis. Inézille, après avoir répondu civilement à ces honnêtetés, leur dit que ſa vertu & les réſiſtances qu'elle avoit faites aux pourſuites de la Rapiniére, étoient tout le crime de ſon mari; elle leur apprit encore qu'il l'avoit ſouvent menacée de ſe venger de ſes rigueurs, & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un de ſes Archers, pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de ſon mari, & que ſi elle ne ſe déterminoit bientôt à ſatisfaire ſon amour, il ne ſeroit plus tems lorſque ſon mari ſeroit condamné. Mais le perfide, continua-t-elle, n'en ſera pas quitte pour cela, car je ſuis réſolue de m'en aller à la Cour, pour me jetter aux pieds de la Reine-Mére, qui ne hait pas les perſonnes de ma Nation, & lui demander juſtice contre ce méchant homme. Les Comédiennes approuvérent ſon généreux deſſein; & la la Caverne lui offrit une Lettre de recommandation pour une fameuſe Actrice de l'Hôtel de

Bour-

Bourgogne, de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne. Elles en étoient aux remercimens, lorſque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rapiniére venoit de recevoir un ordre de l'Intendant de la Province de ſe rendre à Alençon, où un autre Prévôt lui remettroit un Priſonnier d'Etat pour le conduire à Paris; mais qu'il alloit partir dans un moment, & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando juſqu'à ſon retour.

Inézille reçut cette nouvelle avec joye, eſpérant que ſon départ faciliteroit la liberté de ſon mari. Deſtin, qui, comme vous l'avez vu, connoiſſoit la Rapiniére à fond, ſortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne ſçai pas s'il le menaça d'en écrire à Monſieur de la Garrouffiére, Conſeiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprenant la réſolution qu'Inézille avoit priſe de s'aller jetter aux piéds de la Reine; mais enfin il obtint ſa liberté, à condition de payer les fraix de la procédure, car il fut inexorable ſur cela.

L'Opérateur ſortit de priſon, & la Rapiniére alla faire ſon voyage qui lui fut fatal, comme vous le verrez dans la ſuite de cette véritable hiſtoire. Inézille fut ſi ſenſible aux ſoins obligeans de Deſtin, & lui en témoigna tant de reconnoiſſance, que des médiſans ont dit qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refuſé à la

Ra-

Rapiniére ; je ne ſçaurois pourtant le croire d'une perſonne auſſi vertueuſe qu'Inézille. Roquebrune, cherchant à ſe racommoder avec les Comédiennes & l'Opératrice, leur donna à ſouper à tous ce ſoir-là.

Après le repas qui ne fut pas des meilleurs, l'Opérateur & la Rancune deſcendirent à la cuiſine pour fumer, & la l'Etoille & Angelique priérent Inézille de leur achever ſon hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes :

CHAPITRE XVI.

Suite de l'Hiſtoire d'Inézille.

JE paſſai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne ſçaurois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de Dom Franciſco, quoiqu'avec peu d'eſpérance de le revoir jamais.

La Prieure de notre Couvent, qui avoit beaucoup de complaiſance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me diſpoſer à faire mon Noviciat. J'avois toujours une excuſe prête pour différer encore un mois, & elle ne m'avoit pas ſitôt accordé ce délai, que je ſongeois comment je pourrois en obtenir un autre, après que celui là ſeroit expiré. Repaſſant

Digitized by Google

dans mon eſprit que je n'avois ni biens ni parens, & que peut-être Dom Franciſco ne ſongeoit plus à moi, je voyois bien que c'étoit une néceſſité que je fuſſe Religieuſe.

Ces triſtes réflexions m'affligeoient, & cependant je ne pouvois me réſoudre à prendre l'Habit de Novice. Dom Franciſco, comme je l'ai ſçu depuis, n'étoit pas plus tranquille que moi; il avoit été longtems ſans ſçavoir ce que j'étois devenue, mais il découvrit enfin que j'étois en Religion à Valladolid: on l'aſſura même que j'avois déjà pris l'Habit, ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de ſe faire Religieux à mon imitation, n'ayant plus aucun attachement pour le Monde, puiſque j'y avois renoncé.

Cependant, comme il étoit homme de bon ſens, il jugea que s'il entroit dans une Communauté ſans aucun eſprit de Religion, & par une eſpéce de déſeſpoir, ce ſentiment ne lui dureroit pas toujours, & qu'il pourroit s'en repentir dans la ſuite, comme cela eſt arrivé à beaucoup d'autres, & particuliérement en Eſpagne; il différa à ſe déterminer, & s'étant excuſé ſur d'autres prétextes de ſuivre Dom Antonio de Vélaſco à la Cour, il eut quelque conſolation lorſqu'il s'imagina qu'il pourroit paſſer ſa vie dans la même ville

où

où j'étois. Il vint demeurer à Valladolid, ſans qu'il trouvât jamais, pendant plus de ſix mois, occaſion de me donner de ſes nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne ſçavoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude, il s'appliquoit toujours aux Lettres avec beaucoup de ſuccès ; il avoit un talent admirable pour prêcher, & quoiqu'il n'eût d'autre Ordre que la Tonſure, qui n'engage à rien, il ne laiſſoit pas de prêcher quelquefois, à la priére de ſes Amis.

Je ne ſçai pas s'il affecta de lier commerce avec le Directeur de notre Couvent, où ſi le hazard ſeul y contribua ; mais ce Directeur l'ayant entendu prêcher, en parla pluſieurs fois à notre Prieure avec éloge, & lui fit ſouhaiter de l'entendre ; elle le fit prier inſtamment de venir prêcher à notre Couvent ; il y conſentit ſans peine, ſçachant bien que j'y étois. Il parla fort avantageuſement de l'excellence de la Vie Religieuſe, & du bonheur des perſonnes qui y ſont appellées par une véritable vocation ; mais il blâma beaucoup l'injuſtice des Péres qui forcent leurs enfans à l'embraſſer, ſans ſe mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations oppoſées ; & il fit un diſcours fort docte, par lequel il prouva que le ſcandale, & le relâchement qu'on avoit vu quelquefois dans les Religions, n'étoient venus que

par

par des perſonnes qui avoient été ſacrifiées à l'avarice de leurs parens, exhortant les Religieuſes à examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur Communauté. Je ne voyois point le viſage du Prédicateur, parce que la Prieure & les anciennes Religieuſes étoient à la grille. Le ton de ſa voix ne m'étoit pas entiérement inconnu, mais il ne me vint jamais dans la penſée que ce fût Dom Franciſco : cependant il me ſembloit que je n'avois jamais ouï ſi bien prêcher ; toutes nos Religieuſes en furent fort ſatisfaites. Je témoignai beaucoup de curioſité d'entretenir ce grand-homme, & la Prieure jugeant bien que je profiterois beaucoup de ſes doctes raiſonnemens, me promit de me donner cette conſolation : elle le fit prier d'aller à ſa grille, & l'ayant entretenu ſur toutes les choſes qu'elle déſiroit qu'il m'inſinuât, elle m'envoya querir dans le Parloir, & ſe retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand perſonnage ſans aucune réſerve. Jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curioſité que j'avois de le voir, m'obligea à jetter les yeux ſur lui. Mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je reſſentis lorſque je vis Dom Franciſco ? quelle ſurpriſe ! quelle joye ! quelle crainte ! & combien de penſées confuſes me paſſérent dans l'eſ-

l'eſprit! Dom Franciſco, qui jugeoit bien que j'étois cette obſtinée dont on lui avoit parlé, ſe flatta qu'il avoit quelque part à la répugnance que je témoignois à être Religieuſe. Nous fûmes longtems ſans parler, & nos yeux ne laiſſoient pas d'expliquer nos ſentimens réciproques: enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre, depuis que nous étions ſéparés; il m'apprit qu'il avoit été ſur le point de ſe retirer du monde, parce qu'il m'avoit crue Religieuſe; & je l'aſſurai que je n'avois pu me réſoudre à y renoncer, parce que je ſçavois qu'il y étoit. Enfin, après plusieurs diſcours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convinmes qu'il diſpoſeroit toutes choſes pour m'enlever, qu'il m'épouſeroit enſuite auſſitôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous paſſerions notre vie enſemble. J'étois ſi occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, perſuadée, comme le ſont tous les Amans, qu'on ne manque jamais de rien quand on eſt avec la perſonne qu'on aime. La Prieure étant revenue dans le Parloir, Dom Franciſco ſe retira, après l'avoir aſſurée qu'il étoit fort content de ma docilité, & qu'il en eſpéroit un bon ſuccès. Je le lui confirmai encore lorſque nous fûmes ſeules, l'aſſurant que j'étois

per-

perſuadée des raiſons de ce grand-homme, & que j'étois réſolue de m'abandonner entiérement à ſes conſeils. La bonne Prieure ravie de joye m'embraſſa, & me dit : Inézille mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laiſſant conduire par un homme ſi éclairé. Comme toute la Communauté s'intéreſſoit beaucoup à ma perſonne, à cauſe du bien que mon pére leur avoit laiſſé, on délibéra le lendemain en plein Chapitre qu'on feroit un préſent à Dom Franciſco de pluſieurs curioſités & confitures qui ſe font dans les Couvens, du-moins en Eſpagne. Peu de tems après il revint me voir, pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enléveroit quand je voudrois; l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit aſſez difficile de trouver un prétexte pour ſortir ſeulement juſqu'à la porte. Enfin je me ſouvins que nos Religieuſes vivoient dans une ſi grande régularité, qu'elles ne ſouffroient pas qu'un homme entrât dans leur Couvent; l'Infirmerie en étoit même détachée, afin que les Médecins viſitaſſent les malades ſans entrer dans le Couvent; & lorſqu'une Religieuſe ou une Penſionnaire avoit beſoin d'un habit, elle alloit au Parloir pour s'en faire prendre la meſure. J'avertis donc mon Amant de ſe trouver le lendemain avec un caroſſe & en habit cavalier à notre porte ;

parce que je prévoyois qu'il me ſeroit aiſé de ſortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un Tailleur pour me prendre la meſure d'un habit de Novice. Cet artifice eut tout le ſuccès que nous pouvions ſouhaiter : je ſortis le jour ſuivant, j'entrai dans le caroſſe qui m'attendoit à la porte ; & nous étions déja retirés chez un ami de Dom Franciſco, dans le tems qu'on me croyoit encore au Parloir ; donnant les ordres pour mon habit. Le Cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on diſoit de moi. Il nous apprit que toute la Juſtice de Valladolid étoit en campagne, & qu'on avoit envoyé des gens ſur les routes de Madrid & de Salamanque pour tâcher de me joindre. Cependant un Aumônier de notre Protecteur nous épouſa. Nous étions réſolus à demeurer quelque tems retirés, & à conſulter enſuite les plus habiles Juriſconſultes du Païs, pour demander le bien de mon pére aux Religieuſes ; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir mettre nos perſonnes en ſureté. Huit jours après notre mariage nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que Dom Franciſco m'avoit enlevée, que les Religieuſes en faiſoient grand bruit, criant au ſacrilége, & publiant que Dom Franciſco s'étoit ſervi de pluſieurs voyes ſaintes pour commettre

une

une action profane & criminelle ; que l'Inquiſition avoit pris connoiſſance de notre affaire, & qu'on faiſoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite, effrayé du mot d'Inquiſition, craignoit déja de ſe perdre en voulant nous ſauver. Enfin Dom Franciſco, à qui l'eſprit ne manquoit jamais au beſoin, s'aviſa de faire porter ſecrettement deux habits de Religieux avec deux fauſſes barbes fort vénérables, & à la faveur de ces habits & de ces barbes nous ſortîmes de Valladolid ; & après avoir marché à pied près d'une lieue, nous trouvâmes une litiére que notre Protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Arragon. Quoique ce Royaume ait de grands priviléges, dont ces Peuples ſont fort jaloux ; on nous avertit que puiſque notre affaire étoit une matiére d'Inquiſition, nous n'étions point en ſureté ; ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, & à profiter de l'occaſion d'une galére de Génes, qui partoit pour paſſer en Italie. Je ne vous parlerai point des riſques que nous courûmes ſur mer : je fus ſi rebutée de ce premier voyage, que je réſolus de ne voyager jamais que par terre. Nous ſéjournâmes quelque tems à Génes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le Comte de Lémos, qui étoit en ce tems-là Ambaſſadeur à Rome, ce

qui nous obligea à nous rendre dans cette Capitale du Monde. Le Comte de Lémos, qui avoit déjà ouï parler de mon mari, le reçut obligeamment, & lui donna une penſion pour ſubſiſter, en attendant qu'il eût une place vacante dans ſa maiſon. Six mois après il renvoya un de ſes Sécretaires à Madrid, & donna ſon emploi à Dom Franciſco. Nous paſſâmes aſſez tranquillement les trois premiéres années de notre ſéjour en Italie, & je puis vous aſſurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuérent point la paſſion que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'Ambaſſadeur fut nommé Vice-Roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joye, à cauſe des grands avantages que mon mari en attendoit: mais ce qui devoit faire notre bonheur, cauſa notre perte. Le Comte de Lémos qui étoit fort galant, me donna ſa litiére pour faire le voyage: il aimoit à dire des équivoques en notre langue, & mon humeur enjouée lui donnoit occaſion de s'adreſſer toujours à moi pour me dire quelque plaiſanterie. Ces diſtinctions firent de la peine à la Comteſſe, qui étoit avec ſon mari; elle s'aviſa même de donner des avis à Dom Franciſco, qui ne laiſſérent pas de le chagriner, ſans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples le Comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit

don.

donner un logement dans le Palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domeſtiques ; ce qui acheva d'irriter la Comteſſe. Le Vice-Roi ayant été obligé d'envoyer un homme de confiance en Calabre, pour y régler des affaires importantes, jetta les yeux ſur mon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet Emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorſqu'il reçut une lettre de la jalouſe Comteſſe, qui lui donnoit de nouveaux avis plus poſitifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec paſſion, en fut ſi pénétré de douleur qu'il abandonna ſa Commiſſion, & revint ſecrettement à Naples, croyant peut-être de me ſurprendre avec mon Amant prétendu. Je ne ſçavois rien de ſes inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me ſervoit, lorſque j'entendis frapper à la porte de ma chambre à deux heures du matin. Dom Franciſco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement ; & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir une comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois ſeule. La réſiſtance qu'il trouva à la porte augmenta ſes ſoupçons, il ſe fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi pour lui aller ouvrir la porte ; elle ſe leva, & ayant vu au-travers de la ſerrure que Dom Franciſco avoit une bougie al-

lumée elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vue en cet état par un homme, elle ſe retira avec précipitation dans une autre chambre, qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma auſſi de ſon côté. Dom Franciſco, qui avoit l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'étoit le Comte qui ſe retiroit: un reſte de reſpect qu'il avoit encore pour ſon Maître, l'empêcha de le ſuivre: il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux ſur la place qu'il voyoit vuide à côté de moi. Le déſeſpoir que je remarquai ſur ſon viſage, augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure: je le baiſai, je l'embraſſai, je lui fis cent demandes différentes, ſans qu'il me répondît que par des ſoupirs; il continuoit toujours à ſoupirer, donnant une autre explication à mes empreſſemens: je le conjurai de m'apprendre le ſujet de ſes inquiétudes, mais au-lieu de répondre à mes innocentes careſſes, De grace ne m'inſultez pas davantage, me dit-il, & du-moins laiſſez-moi mourir en repos; ce ſera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité, & je croirai vous punir aſſez, en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous en étiez ſi indigne. Je vous avoue que ces paroles me percérent le cœur, & j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conſcience ne me reprochoit rien.

Je

Digitized by Google

Je me mis en colére à mon tour, je lui reprochai ſon injuſtice ; & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il ſe retira dans ſon cabinet ; je le ſuivis, je le ſuppliai pour l'amour de lui-même de ſe mettre l'eſprit en repos, & de me dire tout ce qui lui faiſoit de la peine, l'aſſurant qu'il ſeroit ſatisfait de mes raiſons ; il fut inexorable, & ne me répondit pas une parole. Mes plaintes & mes cris attirérent deux femmes qui me ſervoient, elles me remirent dans mon lit preſque malgré moi. Cependant il étoit jour. Dom Franciſco ſe jetta ſur un lit de repos, qui étoit dans ſon cabinet. Une de mes femmes, le voyant pâle & défait, appella en diligence un Médecin du Palais, qui lui trouva une fiévre fort violente ; il le fit ſaigner, & lui donna quelque autre remède ; mais malgré tous ſes ſoins il lui prit un tranſport au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un ſi grand déſeſpoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raiſons, qu'à peine étois-je aſſurée de ſa maladie lorſque j'appris ſa mort. Ce triſte ſouvenir arracha des larmes à la pauvre Inézille, qui l'empêchérent de continuer.

La l'Etoile & Angelique la priérent de paſſer ces cruelles circonſtances qui l'affligeoient, & de leur apprendre comment el-

Digitized by Google

elle s'étoit mariée au Sieur Ferdinando. Inézille s'étant un peu remiſe, reprit ainſi ſon hiſtoire.

Je paſſerai donc, puiſque vous le voulez, mille circonſtances deſagréables, & tous les bruits ridicules que la Comteſſe eut ſoin de répandre ſur la mort de mon mari. Le Comte de Lémos me continua la penſion qu'il lui donnoit, & me fit payer tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas longtems ſans me propoſer divers mariages, mais j'étois ſi rebutée des hommes, & ſurtout de ceux de ma Nation, que je réſolus de ne me remarier jamais. Le Comte fut rappellé en Eſpagne, & je demeurai à Naples. Il y avoit près de ſix ans que j'étois veuve, lorſque le Comte Dognate y arriva en qualité de Vice-Roi. Ferdinando, qui étoit François & non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, & qui s'appelloit en ce tems-là La Ferriére, étoit à la ſuite de ce Vice-Roi. Les Comédiennes s'étant regardées en ſourirent. Ne ſoyez point ſurpriſes de ce changement de nom & de païs, continua Inézille, Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en uſer ainſi : il faut en impoſer aux Peuples, qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur eſt inconnu & nouveau, que pour ce qui leur eſt ordinaire. Il étoit dans une ſi grande réputation à la Cour du Vice-Roi, qu'on étoit perſuadé qu'il avoit des recettes

tes

tes infaillibles pour toutes ſortes de maux. J'avois déjà fait des habitudes avec les Dames de la ſuite de la Comteſſe, & je puis dire qu'on y trouvoit à rédire, dès que je paſſois un jour ſans aller au Palais. Je fus affligée d'un mal de dents, qui me cauſa des douleurs cruelles. Les Dames du Palais en étant averties, m'envoyérent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit ceſſer la douleur en moins d'un quart-d'heure. Le prompt effet de ce reméde me fit concevoir beaucoup d'eſtime pour lui; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, & j'eus un ſoin extrême de publier la vertu de ce ſecret: il m'en témoigna de la reconnoiſſance, & quelque averſion que j'euſſe pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma Nation. Enfin je le trouvai à mon gré, & je ne lui déplus point, & nous nous mariâmes avec l'agrément du Vice-Roi, qui étoit ravi d'attacher un ſi grand-homme à ſon ſervice. Mais le Comte Dognate étant mort un an après, je ſuivis mon mari à Veniſe, où il eut quelques petites affaires qui nous obligérent à paſſer en France; & je ſerois ſatisfaite d'un voyage qui m'a donné occaſion de faire connoiſſance avec vous, ſi pour mon repos le ſcélérat de la Rapiniére eût été pendu il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la paſſion de la Guyardiére pour la l'Etoille.

LE lendemain les Comédiens s'aſſemblérent pour délibérer ſur une lettre que Monſieur de la Garouſſiére Conſeiller de Bretagne avoit écrite à Deſtin, par laquelle il lui donnoit avis que la Nobleſſe de Bretagne s'aſſembleroit bientôt à Vitré pour y tenir les Etats, & que ſi la Troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du Sénéchal qui étoit ſon parent. Les ſentimens furent partagés, la Rancune & l'Olive vouloient abſolument qu'on y allât, Deſtin étoit ſoumis aux volontés des Dames, & la la Caverne, qui avoit déjà voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit ſi fort les mauvais chemins de ce Païs-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'oſoit pas dire le ſien devant tout le monde; mais ayant appellé Deſtin en particulier, il lui déclara qu'il ſeroit obligé de quitter ſa Troupe, ſi elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ſes parens. Deſtin trouva ſes raiſons bonnes, & l'aſſura qu'il empêche-

roit bien qu'on n'y allât. La Rancune s'opiniâtra à ſon ſentiment, bien moins pour le faire valoir, que par le plaiſir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin après pluſieurs conteſtations, ils ſe ſéparérent ſans rien décider, comme il arrive preſque toujours dans de pareilles aſſemblées. Cela donna occaſion au bruit qui ſe répandit, que la Troupe alloit partir du Mans.

Les Comédiens repréſentérent en ce tems-là Bérénice. La l'Etoille qui repréſentoit cette Princeſſe s'en acquitta ſi dignement, que la Guyardiére en perdit le peu de raiſon qu'il avoit naturellement. Ce n'eſt pas qu'il ne l'aimât déja beaucoup; mais on avoit réſolu dans ſa famille d'acheter du mariage de ſa femme un moulin qui étoit fort à ſa bienſéance, & cette raiſon avoit longtems contrebalancé ſon amour. Cependant, depuis la repréſentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de raiſon, & c'eſt ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux. Enfin il ſe détermina à l'épouſer, & il alla chez ſa Maîtreſſe pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une Comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un Gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouſer; mais ſa préſence le déconcerta, & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment

qu'il avoit réſolu de lui faire, & ne ſçachant par où débuter, il la pria d'ôter ſon gand, après l'avoir aſſurée que s'il voyoit ſa main il lui apprendroit des choſes merveilleuſes. La l'Etoille, qui n'ajoûtoit pas beaucoup de foi à ces paroles, & qui ſçavoit que tous les Provinciaux ſont de grands patineurs, lui refuſa cette complaiſance; ce qui n'empêcha pas la Guyardiére de lui dire en regardant avec attention tous les traits de ſon viſage, qu'elle ne joueroit pas longtems la Comédie, & qu'elle ſe verroit bientôt dans un état qui ſurpaſſeroit ſes eſpérances. Quelque mauvaiſe opinion qu'elle eût de ce Phyſionomiſte, ſoit qu'on aime à entendre ce qu'on déſire, ou qu'elle eût de ſecrets preſſentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaiſir des diſcours qui flatoient ſes eſpérances. La la Caverne étant entrée dans ce tems-là, la Guyardiére ſortit, & alla chercher Deſtin pour l'informer de la réſolution où il étoit d'épouſer ſa ſœur; il l'appella en particulier, & après un long préambule il lui dit que malgré l'inégalité de leurs conditions, il étoit ſi charmé de la beauté & de l'eſprit de ſa ſœur, qu'il étoit réſolu de l'épouſer. Deſtin ſurpris de ce diſcours, lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à ſa famille, mais qu'il n'y avoit pas d'apparen-

ce

ce qu'un homme de ſa qualité fît une alliance ſi inégale. Le Noble ſe ſervit de toute ſon éloquence pour perſuader au Comédien qu'il agiſſoit de bonne foi; il fit ſemblant de ne le pas croire, & après l'avoir aſſuré qu'il étoit ſon ſerviteur, il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage, parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde que les Comédiens l'avoient ſuborné, & que ſes parens pourroient même ſur ce prétexte faire caſſer ſon mariage. La Guardiére lui fit des ſermens horribles qu'il étoit majeur, & qu'il ſe moquoit de ſes parens, offrant même de lui apporter un extrait de ſon Baptiſtaire certifié de ſon Curé. Deſtin fut inexorable, & le quitta, l'aſſurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après, Deſtin en rendit compte à la l'Etoille, qui lui apprit auſſi la converſation qu'elle avoit eue avec la Guyardiére; ce qui leur donna occaſion de ſe dire mille choſes tendres, & de renouveller les aſſurances réciproques qu'ils s'étoient déjà données, de vivre l'un pour l'autre ſans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guyardiére ayant fait part à ſes amis du deſſein qu'il avoit d'épouſer Mademoiſelle de l'Etoille, le Public en fut bientôt informé, & tout le monde en témoigna de la joye, par l'amitié qu'on avoit pour la Comédienne. Toutes les perſonnes conſidérables du Mans lui en firent compliment, & blâmérent l'opiniâtreté de Deſtin, qui vouloit s'oppoſer à un mariage ſi avantageux à ſa ſœur. La l'Etoille répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage, il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les perſonnes mariées; & qu'étant fort perſuadée de cela, elle ne hazarderoit point ſon repos pour ſe donner un établiſſement fort au-deſſus de ſa condition. La Guyardiére l'aſſuroit par des ſermens horribles (que les Nobles de campagne ſçavent mieux faire que le reſte des hommes) qu'il ne ſe ſouviendroit jamais, ni de ſa naiſſance, ni de ſa profeſſion, & qu'il l'aimeroit paſſionnément toute ſa vie. Il ſembloit que toute la ville prît intérêt à cette affaire. Les Dames même s'en mêlérent, & il y en eut d'aſſez officieuſes pour promettre à la

Gu-

Digitized by Google

Guyardiére d'y faire conſentir la l'Etoile.
Enfin, ce mariage étoit ſi généralement ſouhaité au Mans par les perſonnes de l'un & l'autre ſexe, qu'on croit encore aujourd'hui que ſi la Guyardiére eût ſçu profiter de cette favorable diſpoſition, les Magiſtrats lui auroient donné main-forte pour épouſer ſa Maîtreſſe, malgré Deſtin & malgré elle-même. La Comédienne & ſon frére commençoient à être fort embaraſſés de l'infructueuſe & fatigante affection des Manceaux, auſſi-bien que des importunités du Noble paſſionné, lorſque Ragotin qui étoit allé à ſa métairie (peut-être en attendant que les ſourcils & la barbe lui fuſſent revenus) ayant oui parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme ſentant réveiller ſon amour, par la crainte de voir ſa Maîtreſſe entre les bras d'un autre, ſe rendit promtement chez la l'Etoile, où il trouva Deſtin; & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guyardiére, comme d'un Rival qu'il haïſſoit beaucoup & qu'il eſtimoit peu; il leur apprit enſuite qu'il étoit un emporté, & que ſes affaires étoient fort ruinées. La l'Etoile le remercia de ſes avis d'un air fort gracieux; & Deſtin, qui étoit bien aiſe de ſe ſervir de ce prétexte pour ſe délivrer des Manceaux qui l'enhor-

hortoient inceſſamment à finir ce mariage, anima le petit homme, & lui donna de grandes eſpérances, l'aſſurant que ſa ſœur faiſoit une grande différence de ſa perſonne à celle de la Guyardiére, mais que les grands biens & la qualité de ce Gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guyardiére n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit ſans-doute à la qualité de Gentilhomme, ſi on faiſoit quelque jour une recherche exacte de toute la Nobleſſe; & pour faire voir à Deſtin qu'il diſoit vrai, il alla feuilleter les Régîtres de tous les Notaires du Mans; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particuliérement informé des affaires de ſon Rival. Deux jours après il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par pluſieurs Notaires du Païs, par leſquelles il fit voir que la Guyardiére devoit conſidérablement, que les légitimes de ſes ſœurs n'étoient pas encore payées, & que l'Abbé de la Trape avoit de grandes prétentions ſur ſon bien, qu'il aſſuroit avoir été abuſivement aliéné de ſon Abbaïe. La Guyardiére étant informé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décreter contre lui; & comme il étoit fort offenſé de ſes outra-

outrageantes menaces, il mit tant de gens à ſes trouſſes pour l'arrêter, que la Guyardiére fut contraint de s'abſenter pour quelque tems; ce ne fut pas ſans menacer le Ciel & la Terre, car Ragotin lui paroiſſoit déjà une trop petite victime pour appaiſer ſa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de la l'Etoille & de ſon frére, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque deſſein ſur ſa petite perſonne; il ſe rendit fort aſſidu chez la l'Etoille, & après lui avoir offert pluſieurs fois inutilement de lui donner à ſouper, elle lui permit, à la priére de Deſtin, de faire porter deux plats dans ſa chambre. Inézille & Angelique en furent priés. Après le ſoupé, le petit homme qui ſçavoit qu'elles étoient fort curieuſes d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les aſſura qu'un Marchand de Saint Malo, qui en revenant de Rouen avoit couché une nuit dans ſa métairie, lui avoit appris une hiſtoriette qu'elles auroient du plaiſir à écouter. Les Comédiennes & Inézille l'aſſurérent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit ſouhaiter. Il cracha, il touſſa à diverſes repriſes, & les ayant inſtamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

La fidèle Bretonne.

NOUVELLE.

LEs habitans de Saint Malo ont toujours eu un génie particulier pour le Commerce; ils s'y attachent avec application, & réuſſiſſent d'ordinaire avec beaucoup de ſuccès. Les hommes y vivent dans une grande union, les femmes y ſont civiles & ont de l'eſprit, & on peut dire à leur louange qu'il n'y a point de Port de Mer en Europe où les Etrangers ſoient mieux reçus qu'à Saint Malo. Un Marchand de cette ville ayant voulu entrer dans les grandes affaires, ſe fit Banquier, & laiſſa la conduite de ſon magaſin à ſa femme. Un de ſes Correſpondans lui fit banqueroute, & comme un malheur n'arrive jamais ſeul, un Navire qui revenoit des Indes, chargé de barres d'argent, & dont la meilleure partie lui appartenoit, fut arrêté & confiſqué à Cadix par les Eſpagnols, je ne ſçai ſur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnérent notre Marchand; mais il acheva de perdre l'eſpérance de ſe rétablir, lorſqu'ayant examiné les affaires de ſon magaſin, il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres, parce que ſa femme

qui

Digitized by Google

qui en avoit la direction, aimoit beaucoup la dépenſe, & n'avoit pas la force de ſe défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du deſordre de ſes affaires, voulurent être payés. Le Marchand qui étoit galant-homme, & d'une famille fort honorable, ſe piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquiter; enfin il ſe trouva en peu de tems ſans biens & ſans crédit. Sa femme ne pouvant plus ſoutenir la grande dépenſe qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut ſi vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, & lui laiſſa un petit garçon, qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le Marchand qui avoit de l'eſprit, ne s'abandonna point à un déſeſpoir inutile, & réſolut de s'en aller aux Indes, où il eſpéra qu'il pourroit aiſément paſſer pour Eſpagnol, parce qu'il avoit été élevé en Eſpagne, & qu'il en parloit la langue comme ceux qui étoient nés dans le Païs. Ayant pris cette réſolution, il pria un de ſes fréres, qui étoit un des plus riches Marchands de Saint Malo, d'avoir ſoin de l'éducation de ſon fils, qui avoit environ ſept ou huit ans. Le frére s'en chargea avec plaiſir, & lui promit de le traiter comme ſes propres enfans. Fauſtin (c'eſt le nom du fils) fut élevé avec une de ſes couſines, qui étoit fille unique & à peu près de ſon âge; ſon oncle lui trouvant de l'eſprit & de la docilité,

lité, en eut beaucoup de ſoin; il lui recommanda ſeulement d'avoir un peu de complaiſance pour ſa couſine. Fauſtin ne ſe fit aucune violence en lui obéiſſant, il y étoit déjà diſpoſé par ſa propre inclination; & Agathe (c'eſt le nom de la couſine) étoit d'un ſi bon naturel & d'une humeur ſi douce, qu'elle ſe faiſoit aimer de tous ceux qui la connoiſſoient; & ſoit qu'elle ſe laiſſât gagner par les complaiſances de ſon petit couſin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyoit jamais lorſque Fauſtin étoit avec elle; & ſes parens, qui l'aimoient tendrement, prenoient ſoin qu'il y fût toujours. Auſſitôt qu'on la contrarioit en quelque petite choſe, toute ſa reſſource étoit de s'en plaindre à ſon couſin, qui ſeul pouvoit lui faire entendre raiſon: leur amitié augmenta avec leur âge.

Auſſitôt que Fauſtin commença à entendre un peu les affaires, ſon oncle l'employa à des commiſſions qui l'obligoient à ſortir quelquefois de la ville, & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes ſi elle paſſoit un jour entier ſans le voir: ſon retour lui donnoit de la joye & de l'émotion; ils ſe rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur ſéparation, & ne ſe privoient d'aucun de ces plaiſirs innocens que le ſang & l'amitié autoriſent. Cependant ils s'aimoient

dejà

Digitized by Google

déjà avec paſſion, quoiqu'ils ne connuſſent point l'amour, attribuant à l'amitié les ſecrets mouvemens qu'ils ſentoient l'un pour l'autre. Fauſtin qui entendoit parler dans la ville des grands biens de ſon oncle, & des projets que le Public faiſoit déjà de marier ſa couſine, revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe, qui vouloit ſçavoir toutes ſes penſées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le ſujet de ſa mélancolie. Fauſtin qui ne lui refuſoit rien, lui avoua naïvement qu'elle étoit la cauſe de ſes inquiétudes, puiſqu'il prévoyoit bien que ſa bonne fortune, & les grands biens de ſon oncle, alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang audeſſus de ſa condition, qui ſans-doute lui feroit oublier le malheureux Fauſtin. Agathe, qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que ſon couſin, & qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être ſéparés quelque jour, ne put ſoutenir cette converſation ſans verſer des larmes; elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, & ils ſe donnérent des aſſurances réciproques d'une amitié inviolable, ſans s'appercevoir qu'ils ſe promettoient que leur paſſion dureroit toute leur vie.

Un Gentilhomme de Bretagne qui avoit un fils Conſeiller au Parlement de Ren-

Digitized by Google

Rennes, ébloui des richeſſes du pére d'Agathe, avoit déja jetté les yeux ſur elle pour la marier à ſon fils. Le Conſeiller fit par ordre de ſon pére un voyage à Saint Malo, & ayant vu Agathe il demeura auſſi ſatisfait de ſa beauté, que ſes parens l'étoient déja de ſes grands biens, & preſſa ſon pére de finir bientôt ce mariage. Le Gentilhomme en parla au pére d'Agathe, qui ſe trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité. Le Conſeiller en étant averti par ſon pére, en conçut de nouvelles eſpérances, & ne douta point que ſon affaire ne réuſſît. Fauſtin, allarmé des bruits qui couroient déja de ce mariage, en informa ſa couſine; & c'eſt dans cette occaſion que leur amour, qui s'étoit toujours déguiſé ſous le nom d'amitié, ſe déclara; ils ſe dirent tout ce qu'une paſſion violente & ſincére peut inſpirer de plus tendre; & Agathe, qui n'étoit point touchée comme ſon pére des dignités & des biens du Conſeiller, aſſura ſon couſin qu'elle ne conſentiroit jamais à ce mariage, faiſant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute ſa vie. Son pére, qui étoit fort ſatisfait de Fauſtin, lui faiſoit part de toutes les affaires; il l'appella un jour en particulier, & après un long préambule, où il lui exagéra les ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation, & les autres obligations qu'il lui avoit,

il lui dit qu'il vouloit lui donner une marque ſenſible de ſa confiance & de ſon eſtime, en lui apprenant une choſe, qui ſans doute le réjouiroit beaucoup, puiſqu'il s'agiſſoit du bonheur de ſa couſine, qui alloit être mariée à un homme fort riche, & d'une grande conſidération dans la province; qu'il avoit même engagé déjà ſa parole, & qu'il eſpéroit d'en paſſer le contrat le lendemain. Fauſtin, cachant les ſecrets mouvemens de ſon cœur, repréſenta à ſon oncle qu'il devoit du moins en parler à Agathe; car enfin, quoiqu'elle fût fort ſoumiſe aux volontés de ſes parens, il ſe rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des perſonnes qu'on veut unir, qui ne laiſſent pas de les rendre malheureuſes toute leur vie. Le Marchand approuva l'avis de ſon neveu, & ſe détermina d'en parler le même jour à ſa fille; il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendreſſe, il avoit ſouhaité de lui procurer un établiſſement conſidérable, & qu'il avoit été aſſez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite, & d'une condition fort au-deſſus de la ſienne, qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les larmes aux yeux, qu'elle le ſupplioit de ne la marier pas ſitôt, & de la laiſſer encore quelque tems auprès de lui & auprès de ſa mére, parce qu'elle

ſen-

ſentoit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe réſoudre à quitter des parens à qui elle avoit de ſi grandes obligations, pour ſuivre un mari, qui la conduiroit dans une autre ville, & qui peut-être ne lui laiſſeroit pas la liberté de les voir auſſi ſouvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle perſuada ſon pére, qui attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à ſa femme, & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille, ils en verſérent des larmes de joye. Agathe ſe ſçut bon gré de ſa réſiſtance; elle en rendit compte à ſon couſin, qui la remercia en des termes qui marquoient & ſon amour & ſa reconnoiſſance; elle y répondit avec beaucoup de tendreſſe, & ils ſe promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le Conſeiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il ſouhaitoit avec paſſion; il ſe plaignit à ſon pére de ce retardement, & lui ayant repréſenté le tort que cela lui feroit dans le monde lorſqu'on ſçauroit qu'un Marchand avoit fait difficulté de lui donner ſa fille, ſon pére perſuadé de ſes raiſons, alla voir les parens d'Agathe, & les preſſa avec tant d'inſtance, qu'enfin ils lui promirent de conclure ce mariage le lendemain. Le Marchand, qui craignoit d'ê-

d'être encore attendri par les diſcours & par les larmes de ſa fille, s'aviſa d'appeller ſon neveu. Fauſtin, lui dit-il, je ſuis réſolu de ne différer pas davantage à marier Agathe, je viens même d'en donner ma parole au pére de celui que je lui ai deſtiné pour époux, & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace : je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colére, ſi elle réſiſtoit à mes volontés : vous avez de l'eſprit, & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire ; je l'ai examinée avec beaucoup de ſoin, & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre couſine. Il faut que vous lui parliez, & que vous lui faſſiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire. Je ſuis aſſuré que ſi vous vous ſervez de toute votre adreſſe, vous n'aurez point de peine à lui perſuader tout ce que je viens de vous dire ; je veux même avoir le plaiſir d'écouter votre converſation. Il ne donna pas le tems à Fauſtin de répondre, ni de délibérer ; car il fit appeller ſa fille, & ſe cacha derriére une tapiſſerie, d'où il pouvoit voir leurs actions & entendre leurs diſcours. Jamais homme ne s'eſt trouvé plus embaraſſé que le malheureux Fauſtin le fut en cette occaſion. Cependant il fallut ſe réſoudre à ſatisfaire ſon oncle, de peur

 qu'il

qu'il ne s'apperçût de ſon amour, & qu'il ne l'éloignât de ſa couſine pour toute ſa vie. Voici à peu près les diſcours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ſes véritables ſentimens.

„ Vous ſçavez, ma chére couſine, la
„ ſoumiſſion aveugle que les enfans bien
„ nés doivent avoir pour les volontés de
„ leurs péres; le vôtre vous a toujours ai-
„ mé avec tant de tendreſſe, qu'il ſemble
„ que vous lui ayez *des obligations parti-*
„ culiéres, & vous ſeriez moins pardonna-
„ ble qu'une autre, ſi vous vous oppoſiez
„ aux choſes qu'il déſire de vous. Cepen-
„ dant il ſe plaint que vous faites quelque
„ difficulté à recevoir de ſa main un ma-
„ ri, qu'il a cru digne de vous par ſa quali-
„ té, par ſon mérite, & par ſes biens. Vous
„ êtes d'un ſexe qui ne vous permet pas
„ d'examiner le choix de vos parens, ſans
„ bleſſer votre pudeur. Mon oncle déſi-
„ re ce mariage avec empreſſement, il en
„ a déjà donné ſa parole, & vous ne
„ ſçauriez plus le dédire ſans lui faire un
„ affront ſenſible: ainſi je vous en conju-
„ re, ma chére couſine, ne lui donnez
„ pas ce chagrin, & laiſſez-vous condui-
„ re par un pére qui ne cherche que votre
„ ſatisfaction „

Jamais il n'y eut de ſurpriſe pareille à celle d'Agathe, lorſqu'elle entendit tenir ce langage à ſon couſin; il lui paſſa dans ce

mo-

moment mille choſes par la tête, & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puiſqu'il lui conſeilloit de ſe donner à un autre, cette penſée la toucha ſi vivement, qu'elle l'interrompit, & l'aſſura d'un ton tranquile, qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour ſe venger de lui, que puiſqu'il le lui conſeilloit, elle obéiroit à ſon pére, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre. Son dépit & ſa colére qui commençoient à la trahir, l'empêchérent d'en dire davantage. Elle ſe retira dans ſa chambre, où elle s'abandonna ſans contrainte à tous les mouvemens de ſon déſeſpoir. Son pére ſortit du lieu où il étoit caché, & embraſſa Fauſtin avec des témoignages d'une grande reconnoiſſance; il porta cette agréable nouvelle au Conſeiller, & le préſenta dès le lendemain à ſa fille; qui le reçut aſſez froidement, & ne le regarda preſque point; mais le Conſeiller attribuant la retenue de ſa Maîtreſſe à ſa pudeur, n'en fut point ſurpris: ſa modeſtie augmenta ſon amour, & ſa grande beauté l'impatience de le ſatisfaire. Il obtint par ſon crédit une diſpenſe des Bans, & le jour des nôces fut fixé pour le Dimanche ſuivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis ſe préparoient à de grandes réjouiſſances, le malheureux Fauſtin étoit ſi accablé de voir que toutes choſes ſe diſpoſoient au bon-

Digitized by Google

bonheur de ſon Rival, qu'il ne ſçavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher. Il voulut inutilement ſe juſtifier auprès de ſa couſine, en lui apprenant que ſon pére l'avoit forcé à lui tenir le diſcours qu'elle avoit entendu. Mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raiſon à lui dire, après lui avoir conſeillé ſi poſitivement de ſe donner à un autre, refuſa de l'écouter, & évita ſa rencontre, étant réſolue de ſe venger de ſon ingratitude, quoiqu'il lui en coutât le repos de toute ſa vie. Comme ils mangeoient enſemble, elle ne laiſſoit pas de jetter quelquefois les yeux ſur lui, mais elle les détournoit auſſi-tôt, parce qu'elle rencontroit toujours ceux de ſon Amant, ce qui lui fit juger qu'il ſe repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ſes inquiétudes avec beaucoup de ſoin, & Fauſtin étoit au déſeſpoir de la trouver ſi tranquile ; ils ſouffroient tous deux beaucoup, cependant elle devoit être mariée le lendemain. Fauſtin, voyant que c'étoit un mal ſans reméde, entra dans la chambre de ſa couſine, & lui apprit la tromperie que ſon oncle l'avoit contraint de lui faire, lorſqu'il lui avoit donné des conſeils ſi contraires à ſon amour, & aux véritables ſentimens de ſon cœur ; elle n'eut pas de peine à le croire, elle en fut vivement touchée, & elle ſe juſ-

juſtifia à ſon tour; ils s'attendrirent tous deux; mais ils étoient ſi étourdis, quand il leur revenoit dans l'eſprit qu'ils ſeroient ſéparés le lendemain, & qu'il ne leur ſeroit plus permis à l'avenir de s'aimer ſans crime, qu'ils n'avoient pas la force de ſe rien dire; ces triſtes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que pluſieurs Dames de la ville l'attendoient dans la chambre de ſa mére pour lui faire compliment ſur ſon mariage, ils ſe ſéparérent ſans rien réſoudre. Le jour ſi redoutable aux deux Amans, & ſi ſouhaité du Conſeiller étant venu, Fauſtin n'ayant pas le courage de voir ſans mourir le pompeux appareil des nôces, qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement, ſortit de la maiſon de ſa couſine, & ſe retira chez un de ſes amis, qui étoit le ſeul à qui il avoit confié le ſecret de ſon amour. Marcel (c'eſt le nom de l'ami) voulut inutilement le conſoler. Fauſtin lui déclara qu'il étoit réſolu de s'en aller à la Rochelle, dans le deſſein de s'y embarquer, & de chercher quelque Païs fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du ſien. Marcel lui dit de bonnes raiſons pour le détourner de cette derniére réſolution; il approuva néanmoins ſon voyage de la Rochelle, eſpérant que le tems & l'abſence guériroient

ſa paſſion. Ce fidéle ami lui ayant donné toutes les choſes dont il avoit beſoin, il partit aprês l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de ſa part à ſa couſine. Marcel s'en acquita fort fidélement, & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Fauſtin, pour chercher enſemble quelque expédient, afin de différer au-moins d'un ſeul jour ce cruel mariage. Elle ſe retira en particulier pour lire ſon billet, où elle trouva ces paroles.

LETTRE

DE FAUSTIN A AGATHE.

MOn déſeſpoir ne m'a laiſſé du jugement que pour me faire connoître que ma préſence pourroit vous embarraſſer; & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien à ménager, la paſſion que j'ai pour vous eſt ſi reſpectueuſe, que j'aime mieux aller mourir loin de vous, que de vous fatiguer de mes malheurs: car enfin, puiſque je vous perds, je n'aurai aucune peine à mourir, & il me ſeroit impoſſible de vivre ſans vous aimer; ainſi il ſeroit inutile de vous oppoſer à ma perte, puiſque je prévois que je ne pourrois jamais me réſoudre à vous voir entre les bras d'un autre ſans m'emporter à quelque choſe de funeſte, & je veux éviter tout ce qui pourroit vous donner du chagrin. Quoi! il ne me ſeroit plus permis de vous parler de mon amour

Digitized by Google

ſans bleſſer votre vertu ! Cette ſeule penſée me déſeſpére. Mais je me tourmente inutilement, lorſque je me fais une image affreuſe des maux que je ne reſſentirai jamais ; car je ſens bien que je ne ſurvivrai pas longtems à votre mariage.

Agathe ne put achever de lire cette lettre ſans verſer un torrent de larmes ; elle ſe repréſenta le déſeſpoir où elle ſeroit, lorſqu'elle ne verroit plus ſon cher couſin ; & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer ſon mari, après avoir donné ſon cœur à ſon couſin qu'elle trouvoit ſi digne de ſes affections, elle fut combattue de mille penſées différentes ; tantôt elle vouloit tout quitter pour ſuivre Fauſtin ; un moment après ſa pudeur, & la crainte de s'attirer la colére de ſon pére, lui faiſoient deſapprouver ce qu'elle venoit de réſoudre ; mais quand elle conſidéroit qu'elle alloit épouſer un autre homme que ſon Amant, & renoncer en même tems à l'eſpérance de le poſſéder jamais, ſon amour prenoit le deſſus de tous ſes mouvemens, & toutes les autres raiſons lui paroiſſoient foibles & de peu de conſéquence ; & quoiqu'elle ſe fît une idée effroyable des perſécutions qu'elle devoit attendre de ſon pére, appuyé du crédit du Conſeiller, elle trouvoit bien plus de conſolation à penſer qu'elle mourroit avec ſon

Digitized by Google

ſon couſin s'il étoit néceſſaire, qu'à ſe réſoudre à vivre ſans lui. Après cette derniére réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienſéance, ni rien de tout ce qui s'oppoſoit à ſon deſſein, & s'abandonnant à ſon amour elle ſe dépouilla des habits magnifiques dont elle étoit vêtue ce jour-là; & ayant pris toutes les pierreries que ſon pére lui avoit donné pour ſe parer, elle ſortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriére, & s'en alla chez Marcel, eſpérant d'y trouver encore ſon couſin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui déclara qu'elle vouloit abſolument le ſuivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle ſeroit infailliblement arrêtée en chemin par ſes parens, elle conſentit qu'il la menât chez une de ſes tantes, où il l'aſſura qu'elle pourroit demeurer en ſureté, & que perſonne n'auroit connoiſſance de ſa retraite; il lui promit même de faire revenir ſecrettement ſon couſin, & d'écrire inceſſamment à Rome, afin d'obtenir une diſpenſe pour le mariage.

Cependant tout étoit en confuſion chez le pére d'Agathe; la compagnie étoit nombreuſe, & chacun ſe tourmentoit à trouver la Mariée, ou du-moins celle qui devoit l'être: ſon pére en étoit dans une colére qu'il ſeroit difficile d'exprimer, & ſon prétendu mari faiſoit une fort deſagréable

Digitized by Google

able figure, au milieu de tant de perſonnes qu'il avoit priées à ſes nôces. Toute la nuit ſe paſſa à prendre des ſoins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue ; mais lorſqu'on s'apperçut le lendemain que ſon couſin ne paroiſſoit pas, perſonne ne douta qu'ils ne fuſſent enſemble. Le pére d'Agathe ne reſpiroit que vengeance ; tous les ſuplices les plus cruels lui ſembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'inſolence de ſon neveu. Le Conſeiller étoit ſi offenſé de cette injure, qu'il ſe joignit au Marchand pour tirer raiſon de cet enlévement qu'il appelloit déjà rapt, & écrivit en pluſieurs endroits contre ce prétendu Raviſſeur. Fauſtin qui continuoit ſon voyage, accablé de douleurs, fut arrêté à Nantes, & ſe trouva chargé de fers avant qu'on lui eût appris ſon crime. On lui demanda des nouvelles de ſa couſine, & le nom du Conſeiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faiſoit, il ne répondit que par des ſoupirs : il lui échappa même des larmes, ce qui fit juger qu'il ſe repentoit de ſon crime. On voulut ſçavoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe ; mais il fut impoſſible de lui arracher une parole, parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faiſoit cette inſulte par ordre du Conſeiller, pour le punir de ce qu'il aimoit ſa couſine. Agathe étant informée

par Marcel des perſécutions qu'on faiſoit à ſon couſin pour l'amour d'elle, en fut ſenſiblement affligée. Cet ami fidéle lui conſeilla d'entrer dans un Couvent, & de faire déclarer à ſon pére qu'elle vouloit être Religieuſe, & que ſon couſin n'avoit aucune part à la réſolution qu'elle en avoit priſe. Agathe ayant ſuivi l'avis de Marcel, ſurprit tout le monde; ſon pére & le Conſeiller y furent trompés les premiers, & n'oubliérent rien pour la faire changer de réſolution. Fauſtin fut mis en liberté par les ſoins de ſon ami, qui lui fit ſçavoir ce qui ſe paſſoit à Saint Malo, ſans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte réſolution de ſa couſine, de peur que les lettres ne fuſſent ſurpriſes. Ces nouvelles l'étonnérent, & il eut quelque conſolation de penſer qu'Agathe lui avoit toujours été fidéle, quoiqu'étant Religieuſe elle ne fût pas moins perdue pour lui; mais faiſant réflexion qu'il étoit la cauſe qu'elle renonçoit au monde, & prévoyant bien qu'elle ſeroit malheureuſe toute ſa vie, puiſque ſon déſeſpoir l'obligeoit à prendre ce parti, ſa reconnoiſſance lui reprocha les malheurs où ſa couſine ſeroit expoſée pour l'amour de lui, & il aima encore mieux la voir entre les bras de ſon rival, que dans un Couvent par déſeſpoir. Toutes ces réflexions le firent réſoudre à re-

retourner à Saint Malo, pour contribuer de tout ſon pouvoir à la retirer de ce Couvent: il étoit prêt à partir, lorſque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à ſa Maîtreſſe; & après lui avoir montré la diſpenſe qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un château à deux lieues de-là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouſer. Fauſtin ſentit dans cette occaſion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent cauſer à un homme fort amoureux, il embraſſa ſon fidéle ami avec des témoignages d'une reconnoiſſance parfaite. Son impatience & le plaiſir qu'il ſe faiſoit par avance de penſer qu'il alloit revoir ſa chére Maîtreſſe, & s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raiſonnemens avec ſon ami: ils partirent ſur l'heure, & arrivérent peu de tems après dans le château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été ſi tendre que celle de nos deux Amans. Un bon Prêtre que Marcel avoit gagné, les épouſa le même jour ſans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profitérent des libertés du mariage, mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pére d'Agathe ayant été informé de leur mariage, les pourſuivit avec

des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le Conſeiller l'appuya de ſon crédit, & le pauvre Fauſtin fut mis en priſon une ſeconde fois; l'affaire fut pourſuivie avec beaucoup d'animoſité; le Conſeiller employa tous ſes amis, & le Marchand n'y épargna aucune dépenſe. Agathe cependant ſollicitoit ſes Juges avec beaucoup d'aſſiduïté. Elle vendit ſes pierreries pour fournir aux frais du procès; tous ſes ſoins n'empêchérent pas qu'après une longue pourſuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour ſon mari. Les Juges touchés de ſes larmes, différoient toujours à prononcer un arrêt ſévére, qui étoit pourtant fondé ſur les Loix du Royaume. Agathe voyant que la Juſtice lui étoit contraire, ſe flatta que la Nature lui ſeroit peut-être plus favorable; & quelque riſque qu'il y eût pour elle à ſe préſenter devant ſon pére, elle ſe détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit, & à ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander la grace de ſon mari; elle arriva à la porte de ſa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable qui étoit dans une chambre voiſine de celle de ſon pére, elle s'approcha de lui, & après lui avoir appris ſes malheurs en peu de paroles, elle

le

le conjura d'aller dans la chambre de ſon pére incontinent après qu'elle y ſeroit entrée, afin de l'aider à obtenir ce qu'elle demandoit, ou du-moins pour détourner les funeſtes effets de ſa colére. Cet inconnu la conſola autant qu'il put, & lui promit de ſe tenir à la porte de la chambre, & d'y entrer lorsqu'il ſeroit tems. Agathe ſe confiant à ce ſecours, ſe jetta aux pieds de ſon pére, qui la repouſſa d'abord aſſez rudement: alors l'inconnu entra, & reconnoiſſant ſon propre frére dans la perſonne de ce pére impitoyable, il ne lui donna pas le tems de ſuivre les mouvemens de ſa fureur; car il ſe fit connoître à lui pour le pére de Fauſtin, ce qui le troubla tellement qu'il demeura immobile & interdit. Son frére lui apprit en peu de paroles que la Fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans ſon Païs, ce qui ne fit qu'augmenter la confuſion du pére d'Agathe. Enfin il demanda pardon à ſon frére, il embraſſa ſa fille, & jamais on n'a paſſé en ſi peu de tems d'un grand emportement à une joye extrême. Agathe accourut à la priſon pour porter ces agréables nouvelles à ſon mari, dans le tems que les deux fréres alloient demander ſa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avoit déjà fait craindre un honteux ſuplice.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Où il eſt parlé de Verville & de Saldagne.

RAgotin ayant achevé de lire ſa Nouvelle, ſe retira, & Deſtin ſe préparoit à le ſuivre, quand une ſervante l'avertit qu'on le demandoit à la porte : il ſortit auſſi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui l'avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorſqu'ils conduiſoient la l'Etoille à une terre de leur Maître. Il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un Gentilhomme du Perche, nommé la Guyardiére, avoit demandé la protection & le ſecours de Saldagne, pour enlever la l'Etoille qu'il vouloit épouſer, & que Saldagne lui avoit promis de le ſervir ; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même ſoir, lorſqu'elle reviendroit de jouer la Comédie ; que Verville ne laiſſeroit pas d'y apporter tous les obſtacles qu'il pourroit pour les en détourner ; mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir, afin que de ſon côté il prît quelques meſures pour empêcher leur mauvais deſſein. Le valet s'en retourna après lui avoir apris pluſieurs autres circonſtances,

&

& Deſtin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une ſeconde fois dans la chambre de la l'Etoille, qui s'apperçut aiſément de ſon inquiétude, & le pria avec inſtance de lui en apprendre le ſujet. Le Comédien étoit trop en colére pour pouvoir ſe déguiſer; il lui fit part, en préſence d'Inézille, de l'avis qu'on venoit de lui donner, & de la réſolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher juſques dans ſa maiſon, & même de périr ou de la délivrer de ce cruel perſécuteur. La l'Etoille effrayée de ce diſcours, le conjura de trouver quelque autre expédient moins dangereux, & de ne l'abandonner pas dans un temps où elle avoit tant de beſoin de lui. Le Comédien animé contre Saldagne, & attendri par les larmes de ſa Maîtreſſe, étoit fort embaraſſé, prévoyant bien qu'il lui ſeroit difficile de la défendre contre un ſi puiſſant ennemi, lorſqu'Inézille qui avoit une préſence d'eſprit admirable, s'aviſa de leur dire que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils tromperoient ces raviſſeurs avec adreſſe: il faut, dit-elle en s'adreſſant à la l'Etoille, que ma ſervante More, qui eſt à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires. La Guyardiére qui vous les a vus porter ſouvent, la voyant maſquée, y ſera trompé; Angelique qui la ſuivra au retour de la Co-

Digitized by Google

médie, lui fera juger que c'eſt vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma ſervante ne me refuſera pas de faire le perſonnage que je voudrai, & même de ſe laiſſer enlever ſans dire mot. La l'Etoille approuva fort la propoſition d'Inézille. Deſtin n'en fut pas tout-à-fait ſi content, il leur promit néanmoins de ne s'y oppoſer pas. Inézille ſortit pour y diſpoſer la ſervante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut; elle étoit aſſez laide pour s'expoſer à toutes ſortes de riſques, ſans rien hazarder. Après la Comédie, la l'Etoille ne quita point ſes habits de Théatre, & fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire: Angelique accompagna ſans maſque la ſervante maſquée.

Le Lecteur s'attend ici à voir arriver Saldagne & la Guyardiére, qui enléveront la Dame de Guinée: rien moins que cela, ils ne parurent ni l'un ni l'autre. Mais Ragotin qui ne perdoit point d'occaſion de rendre ſervice aux Dames, ayant rencontré par hazard la fauſſe l'Etoille & la véritable Angelique, leur donna la main malgré qu'elles en euſſent, & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cauſe. Angelique lui en donna quelque mauvaiſe raiſon pour s'en défaire; mais Ragotin voyant que la l'Etoille ne ſe démaſquoit

pas,

pas, ni ne diſoit rien, quoiqu'ils fuſſent arrivés dans ſa chambre où Inézille les attendoit, ce ſilence augmenta la curioſité du petit homme. Deſtin qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inézille, & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guyardiére. Inézille ne put s'empêcher de le dire à Angelique, ſans que Ragotin l'entendît. Le petit homme voyant que tout le monde ſe parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du ſecret. Inézille qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence, & l'aſſura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoille. Ragotin qui ſe faiſoit honneur de s'intéreſſer beaucoup aux affaires de la Comédienne, conjura l'Eſpagnolle de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort compoſé, & avec un viſage fort triſte, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que ſon coquin de valet, au-lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le viſage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de la l'Etoille pour la conſoler, il la ſuplia de lui laiſſer voir ſon viſage : la

Mo-

More ne répondit jamais une parole; mais Inézille fit ſemblant de la prier de lui donner cette ſatisfaction, & lui ayant preſque arraché ſon maſque avec une violence affectée, il lui laiſſa voir la moitié de ſon viſage, dont le crédule Ragotin demeura ſi ſurpris, qu'on m'a aſſuré que cela ſeul l'avoit entiérement guéri de ſa paſſion.

F I N.

Digitized by Google

LES
NOUVELLES
TRAGI-COMIQUES
DE
MR. SCARRON.

SAVOIR

LA PRECAUTION INUTILE,
LES HYPOCRITES.
L'ADULTERE INNOCENT.
PLUS D'EFFETS QUE DE PAROLES.
LE CHATIMENT DE L'AVARICE.
HISTOIRE DE D. JUAN D'URBINA.

A

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE MARCILLY,

LIEUTENANT-GENERAL

DES ARME'ES DU ROI, &c.

MONSIEUR,

Quoique le tems ſoit peu favorable à ceux qui ſe mêlent aujourd'hui d'écrire, & que pluſieurs d'entr'eux poſſédés d'un eſprit de critique, faſſent la guerre même aux Ecrivains les plus renommés, je n'ai pas peur qu'on me la faſſe, mes Ouvrages ſe conſervant par leur petiteſſe. Je ne les eſtime pas beaucoup, & je ne mépriſe jamais ceux des autres. Mais quand les plus miſantropes d'entre les Confréres en Apollon, me juge-

Digitized by Google

jugeroient digne de leur chagrin, je ne laiſſerois pas de faire imprimer mes Nouvelles, *& de vous les dédier, pour vous faire un remerciment public d'une grande obligation que je vous ai. Quand un homme de mon humeur reçoit des plaiſirs qu'il ne peut rendre, il n'y peut ſonger ſans inquiétude; & je vous avoue que quelque ſatisfaction que je trouve dans l'honneur que vous me faites de me viſiter ſouvent, j'ai beaucoup de confuſion, quand je vous regarde comme une perſonne avec qui je ne ſerai jamais quite, & à qui pour un plaiſir ſolide qu'elle a fait à un de mes amis, je ne puis rendre qu'un compliment. Quelqu'un peut-être, & peut-être que ce quelqu'un ne ſera qu'un ſot: quelqu'un donc, ſot ou non, dira que ces* Nouvelles *ne ſont pas ſi enjouées que les autres: comme s'il ne dépendoit pas de moi d'en faire de ſérieuſes toutes les fois que j'en aurai envie, ou comme ſi j'étois*

tenu

Digitized by Google

tenu de le ſervir ſelon ſon goût. Qu'il lui ſuffiſe que j'ai voulu les faire telles, comme il me ſuffit pour les donner au Public, qu'elles vous ayent plû, & que lorſque je vous en ai conté le ſujet, vous avez pris plaiſir à les entendre. Après m'être mis en devoir de rendre autant que je le puis, ce que je dois à votre généroſité, je devrois m'acquiter auſſi de ce que je dois avec toute la France à un mérite extraordinaire comme eſt le vôtre. Je devrois m'étendre ſur votre eſprit, ſur votre courage, & ſur tout ce que vous avez fait à la Guerre, pour être dès votre jeuneſſe un vieux Lieutenant-Général dans les Armées du Roi. Je devrois quereller la Fortune pour vous, de ce qu'il ſemble que juſqu'ici elle vous a plus puni que récompenſé, vous ayant condamné dès l'âge de trente ans à une bequille perpétuelle, après vous avoir fait caſſer les jambes à coups de mouſquet. Mais

vous

vous n'aimez pas d'être loué en face, & je n'apprendrois à tout le monde que ce qu'il ſçait déjà. Je veux donc ſeulement lui apprendre que ſi je ne connoiſſois ce que vous valez, comme je fais, je ne ſerois pas paſſionnément comme je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

SCARRON.

LA PRE-

Digitized by Google

LA PRECAUTION INUTILE.

UN Gentilhomme de Grenade, dont je ne découvrirai point le véritable nom, & à qui je donnerai celui de Dom Pédre de Caſtille, d'Arragon, ou de Toléde, comme il vous plaîra, puiſqu'un beau nom ne coute pas plus qu'un autre: & c'eſt peut-être pour cette raiſon-là que les Eſpagnols qui ne ſont pas contens du leur, ne s'en donnent jamais que des plus illuſtres, & même ne s'en donnent pas pour un. Dom Pédre donc ſe trouva à vingt ans ſans pére ni mére, & fort riche; ce qui ſe rencontrant à la fois en une ſeule perſonne, contribue beaucoup à l'empirer ſi elle eſt née ſotte, & ſi elle ne l'eſt pas lui donne grande facilité à valoir quelque choſe. Pendant l'année de ſon deuil, il s'abſtint ſagement de la plupart des divertiſſemens d'un homme de ſon âge, & ne s'occupa qu'à prendre connoiſſance de ſon bien, & à mettre un bon ordre dans ſes affaires. Il étoit fort bien fait, il avoit beaucoup d'eſprit, & ſe conduiſant dès ſa jeuneſſe avec une prudence & une conduite de vieillard, il ne ſe

Digitized by Google

trouvoit point alors dans Grenade de parti au-deſſus de lui, ni de pére ſi perſuadé du mérite de ſa fille qui ne le ſouhaitât pour gendre. Entre pluſieurs belles perſonnes, qui lors dans Grenade s'entre diſputoient l'empire des cœurs, une ſeule put s'aſſujettir celui de Dom Pédre. Elle s'appelloit Séraphine, belle comme un Séraphin, jeune, riche & de bonne maiſon; & enfin, quoiqu'avec moins de bien que Dom Pédre, auſſi bonne pour femme qu'il étoit bon pour mari. Il ne doutoit point qu'à la premiére propoſition de mariage qu'il feroit faire à ſes parens, il n'obtînt la permiſſion de la rechercher; mais il la voulut plutôt devoir à ſon mérite qu'à leur conſentement, & ſe réſolut de la galantiſer de toutes ſes forces, pour ſe rendre maître de ſon ame, avant de l'être de ſa perſonne entiére. Son deſſein étoit beau & bien entrepris, ſi la fortune, qui prend ſouvent plaiſir à rompre les meſures à la bonne conduite, ne lui eût ſuſcité un Rival, qui ſe rendit maître de la place qu'il vouloit prendre, tandis qu'il n'en faiſoit encore que les approches. Son nom ne ſert ici de rien, il étoit à peu près de l'âge de Dom Pédre, peut-être auſſi aimable que lui, & ſans-doute plus aimé. Dom Pédre s'apperçut bientôt qu'il avoit un compétiteur, & ne s'en étonna guéres, ayant de ſon côté l'avantage du bien. Il donnoit des Muſi-

ſi-

ſiques dans la rue de ſa Maîtreſſe, ſon Rival en avoit le plaiſir dans ſa chambre, & peut-être en recevoit des careſſes, tandis que le miſérable ſe morfondoit. Mais Dom Pédre enfin ſe laſſa de tirer ſa poudre aux moineaux, je veux dire de galantiſer ſans avancer ſes affaires. Son amour ne ſe refroidit point par le mauvais ſuccès, & ne lui permit pas de ſe tenir plus longtems au deſſein qu'il avoit fait de donner dans la vue de ſa Maîtreſſe, avant de l'obtenir de ſes parens. Il la leur fit donc demander, & ils la lui accordérent ſans en délibérer, & ſans en faire part à leur fille, trop aiſes d'être priés d'une choſe qu'ils ſouhaittoient ardemment, & qu'ils n'oſoient preſque eſpérer. Ils firent ſçavoir à Séraphine la bonne fortune qui l'étoit venue chercher, & la préparérent à bien recevoir la recherche de Dom Pédre, & à l'épouſer dans peu de tems. Elle ſe troubla à cette nouvelle qui devoit la réjouir; & ne pouvant leur cacher ſa ſurpriſe, elle leur en déguiſa le ſujet, qu'elle voulut leur faire croire être le déplaiſir d'avoir à ſe ſéparer des perſonnes qui lui devoient être ſi chéres. Elle les perſuada ſi bien, qu'ils pleurérent de tendreſſe, & la louérent de ſon bon naturel. Elle les conjura de différer ſon mariage de quatre ou cinq mois, leur repréſentant qu'il y avoit déja longtems que ſa ſanté altérée ſe découvroit ſur ſon viſage, & leur

O 2 avouant

avouant qu'elle auroit bien voulu ne ſe marier que dans une ſanté parfaite, pour être plus en état de plaîre à ſon mari, & qu'il n'eût point ſujet de ſe dégoûter d'elle dès le commencement de ſon mariage, ni de ſe repentir de l'avoir choiſie. Comme il étoit vrai que depuis quelque tems elle ne paroiſſoit pas fort ſaine, ſes parens ſe contentérent de ce qu'elle leur dit, & le firent ſçavoir à Dom Pédre, qui s'en contenta auſſi, & n'en trouva ſa Maîtreſſe que plus prudente. On ne laiſſa pas de dreſſer des articles, & de demeurer d'accord des conditions du mariage; & l'amoureux Dom Pédre ne ſe diſpenſa pas pour cela des moindres galanteries, à quoi oblige une recherche qui ſe fait dans les formes. Il la régaloit ſouvent, & lui écrivoit tous les jours; elle lui faiſoit des réponſes qui étoient au-moins fort civiles, ſi elles n'étoient pas auſſi paſſionnées que ſes lettres; mais elle ne ſe laiſſoit point voir le jour, s'excuſant ſur ſa maladie; & la nuit elle paroiſſoit rarement à ſa fenêtre, ce qui faiſoit admirer ſa retenue à Dom Pédre. Il étoit trop perſuadé de ſon propre mérite, pour douter du ſuccès de ſes galanteries, & pour n'eſpérer pas d'être beaucoup aimé de ſa Maîtreſſe, lorſqu'il en ſeroit mieux connu qu'il n'étoit, quand même elle auroit eu pour lui de l'averſion avant de le connoître. Juſques-là ſes affaires n'al-

Digitized by Google

n'alloient pas mal, mais il arriva que ſa Maîtreſſe lui fut inviſible quatre ou cinq jours de ſuite. Il en fut fort affligé, ou il le contrefit; il en compoſa des vers, en loua ou en acheta, & les fit chanter devant ſa fenêtre; mais avec toutes ces prouëſſes d'Amant tranſi, il ne put parler qu'à une Suivante, qui lui apprit que ſa Maîtreſſe étoit plus malade qu'elle n'avoit été. Sa poëſie en fut émue, ou celle de ſon Poëte à gages ſollicitée; car je n'ai jamais bien ſu s'il ſe mêloit de rimer. Il fit faire un air ſur Aminte, Philis ou Cloris malade, & chargé, outre ſes armes offenſives & défenſives d'une guitare, que je veux croire avoir été la meilleure guitare de la ville, il s'en alla impétueuſement, ou faire pleurer ſa Maîtreſſe de pitié, ou faire abboyer les chiens de ſon quartier. Il y a apparence qu'il devoit faire l'un des deux, ou tous les deux enſemble, & cependant il ne fit ni l'un ni l'autre. A cinquante pas du bienheureux ſéjour de ſa Divinité, il en vit ouvrir la porte, & en ſortir une femme qui avoit bien de l'air de ſon Ange peu viſible. Il ne put ſe figurer pourquoi une femme ſeule & à telle heure entroit ſi déterminément dans un grand bâtiment inhabité, que le feu avoit détruit depuis peu. Pour s'en éclaircir, il fit le tour de ces ruines qui avoient pluſieurs entrées, afin de s'approcher plus commodément de la per-

ſonne qu'il ſuivoit. Il ſe figuroit que ce pouvoit être ſa Maîtreſſe, qui avoit donné aſſignation à ſon Rival en cet étrange lieu, ne l'oſant pas faire chez elle, & ne voulant pas ſe fier à une tierce perſonne d'une action qui lui importoit ſi fort d'être ſecrette; & ſi ce qu'il ne faiſoit encore que ſoupçonner ſe trouvoit véritable, il n'étoit pas moins réſolu qu'à faire perdre la vie à ce Rival, & à ſe venger de Séraphine en l'accablant de reproches piquans. Il ſe coula donc avec le moins de bruit qu'il put juſqu'en un lieu, d'où il la vit (car c'étoit-elle) aſſiſe à terre, ſe plaignant comme une perſonne qui va rendre l'ame, en un mot qui ſe délivroit avec une peine effroyable d'une petite créature, qu'elle avoit peut-être pris grand plaiſir à faire. Elle ne ſe vit pas plutôt accouchée, que ſon courage lui donnant de la vigueur, elle s'en retourna comme elle étoit venue, ſans ſe mettre davantage en peine de ce que deviendroit l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde. Je vous laiſſe à juger de l'étonnement de Dom Pédre. Il apprit alors le véritable ſujet de la maladie de ſa Maîtreſſe; il s'effraya du péril qu'il avoit couru, & remercia Dieu de l'en avoir garanti; & comme il étoit généreux, il ne voulut pas ſe venger de ſon infidéle aux dépens de l'honneur d'une Maiſon illuſtre, ni dans ſon juſte reſſentiment laiſſer périr l'in-

l'innocente créature qu'il voyoit à ſes pieds, expoſée au premier chien qui l'eût trouvée. Il l'enveloppa de ſon mouchoir faute d'autre choſe, & avec la plus grande diligence qu'il put il s'en alla chez une Sage-femme de ſa connoiſſance, à qui il recommanda l'enfant qu'il lui mettoit entre les mains, & lui donna de l'argent pour acheter tout ce qui lui étoit néceſſaire. La Sage-femme bien payée s'aquita bien de ſon devoir, & dès le jour ſuivant l'enfant eut une nourrice, fut baptiſée, & nommée Laure, car c'étoit une fille.

Cependant Dom Pédre alla voir une de ſes parentes, en qui il avoit beaucoup de confiance; il lui dit qu'il avoit changé le deſſein de ſe marier ſi jeune, en celui de voyager; la pria de vouloir prendre l'adminiſtration de tout ſon bien, & de recevoir chez elle une petite fille qu'il lui avoua être à lui; de n'épargner rien pour ſon éducation, & pour des raiſons qu'elle ſçauroit un jour, de la mettre dès l'âge de trois ans dans un Couvent, & ſurtout de donner ordre qu'elle n'eût aucune connoiſſance des choſes du monde. Il donna à ſa parente toutes les procurations néceſſaires pour gouverner ſon bien, ſe fournit d'argent & de pierreries, s'aſſura d'un valet fidéle, & avant de ſortir de Grenade écrivit une lettre à Séraphine. Elle la reçut dans le tems qu'elle faiſoit ſçavoir à ſes pa-

rens que ſa maladie ne retarderoit plus ſon mariage: mais la lettre de Dom Pédre, qui lui fit ſentir qu'il ſçavoit de ſes nouvelles, lui donna bien d'autres penſées. Elle n'en eut plus que pour Dieu, & peu de tems après entra dans un Couvent pour n'en ſortir jamais, ſans avoir été touchée des priéres & des larmes de ſes parens, qui firent ce qu'ils purent pour la détourner d'une réſolution, qu'ils trouvoient d'autant plus étrange qu'ils ne pouvoient en deviner le ſujet. Laiſſons-les pleurer leur fille Religieuſe, qui de ſon côté pleure ſa faute. Laiſſons croître & embellir ſa petite fille Laure, & allons trouver Dom Pédre ſur le chemin de Séville, qui ne peut détourner ſa penſée de l'avanture qui lui eſt arrivée, & qui eſt fort dégoûté du mariage, après avoir eu ſi grande envie d'en tâter. Toutes les femmes lui font peur, & ſans conſidérer qu'il y en a de bonnes & de mauvais auſſi-bien que des hommes, il conclut en lui-même qu'il s'en faut toujours défier, & plus encore des ſpirituelles que des ſottes, croyant, avec bien d'autres, qu'une femme ſçait plus qu'elle ne doit, quand elle ſçait plus que le ménage de ſa maiſon, & l'éducation de ſes enfans. Perſuadé de ces héréſies, il entra dans Séville, & alla deſcendre chez Dom Juan de, je ne ſai comment, homme riche & de condition, qui étoit ſon parent & ſon

ami,

ami, & qui ne voulut pas permettre qu'il allât loger autre part que chez lui. La beauté de Séville lui donna envie d'y demeurer plus longtems qu'il ne croyoit, & ſon couſin Dom Juan pour lui en rendre le ſéjour agréable, lui fit voir en peu de tems ce qui s'y trouve de plus conſidérable. Un jour qu'ils paſſoient à cheval par une des principales rues de la ville, ils virent dans une grande maiſon une jeune Dame en habit de veuve, mais ſi belle & ſi galante, que Dom Pédre en fut ſurpris, & fit rire Dom Juan par les exclamations & les ſermens qu'il fit de n'avoir jamais rien vu de ſi beau. Cet Ange veuf remit en ſes bonnes graces tout le beau Sexe féminin, que Séraphine lui avoit rendu très-odieux. Il pria Dom Juan de repaſſer dans la même rue, & lui avoua qu'il s'en étoit fallu peu qu'il ne fût bleſſé. Il ne s'en eſt rien fallu, lui répondit Dom Juan; & je me trompe fort, ou vous l'êtes aſſez pour avoir beſoin de remède. Hé bien, lui dit Dom Pédre, je ne vous céle point que je m'eſtimerois fort heureux ſi je pouvois paſſer mes jours avec une ſi charmante perſonne. Par ce chemin-là, repliqua Dom Juan, & allant auſſi vite que vous allez, vous pourrez bientôt arriver où vous eſpérez trouver tant de bonheur. Ce n'eſt pas, continua-t-il, qu'une telle entrepriſe ſoit ſans difficulté. Elvire eſt de grande qualité & fort ri-

riche, ſa beauté eſt telle que vous l'avez vue, ſa vertu n'eſt pas moindre, & depuis deux ans qu'elle eſt veuve les meilleurs partis de l'Andalouſie ne lui ont point donné envie de ne l'être plus. Mais un homme comme vous peut réuſſir où les autres ont manqué. Elle eſt parente de ma femme, & je la vois quelquefois. Je lui propoſerai votre deſſein ſi vous voulez, & j'ai bonne eſpérance de ma négociation, puiſque je la vois dans ſon balcon qui nous regarde, ce qui n'eſt pas une petite faveur pour une Dame ſi retenue. Elle pouvoit faire fermer ſes jalouſies & ſes fenêtres, & rendre ainſi nos paſſades inutiles. En achevant ces paroles, les deux Cavaliers firent chacun une révérence à l'Eſpagnole, qui ne leur couta pas peu de peine à conduire à bonne fin. Sur-tout Dom Pédre fit la ſienne avec une telle contention de tout ſon corps, qu'il penſa ſe donner un tour de reins. La Dame du balcon leur en fit une qui n'étoit pas mauvaiſe, ſur laquelle Dom Pédre & ſon compagnon renchérirent de deux autres,

Et voyant le Soleil du balcon éclipſé,
S'en allérent, l'un ſain, & l'autre
bien bleſſé.

Ha mon couſin, diſoit Dom Pédre à Dom Juan, quelle apparence y a-t-il qu'un Etranger puiſſe gagner un cœur qui s'eſt

s'eſt défendu de tout ce qu'il y a d'hommes de condition & de mérite dans Séville! Mais, continua-t-il, puiſque le peu d'eſpoir que j'ai de lui plaîre eſt capable de me faire mourir, il vaut autant que je hazarde de mourir par ſes refus & par ſes mépris. Parlez-lui donc, mon cher couſin, le plutôt que vous pourrez, & ne lui exagérez pas tant mon bien & ma condition, que la violente paſſion que j'ai de lui plaîre. Dom Pédre ne pouvoit parler d'autre choſe que de ſon amour, & Dom Juan vit bien qu'il ne lui pouvoit faire plus de plaiſir que de parler bientôt à Elvire. Il le fit donc, & avec ſuccès. La belle veuve reçut ſi bien la propoſition qu'il lui fit pour ſon ami, qu'elle lui avoua qu'il ne lui déplaiſoit pas. Mais elle lui dit, qu'ayant fait vœu de laiſſer paſſer trois ans après la mort de ſon mari avant de ſonger à de ſecondes nôces, il n'y avoit rien au monde qui le lui pût faire rompre. Elle ajoûta que pour tenir à la mémoire de ſon mari ce qu'elle lui avoit promis, elle avoit eu juſqu'alors beaucoup de rigueurs pour tous ceux qui l'avoit recherchée; & que ſi Dom Pédre avoit aſſez de réſolution pour la ſervir une année entiére, pendant laquelle ils pourroient ſe mieux connoître, elle lui donnoit ſa parole de n'avoir jamais d'autre mari que lui. Dom Juan vint rendre compte à Dom Pédre de ſa négociation,

& le rendit le plus ſatisfait & le plus amoureux de tous les hommes. Il ne s'effraya point de la longueur du tems qu'il avoit à attendre, & réſolut de l'employer en toutes ſortes de galanteries & de proueſſes d'un Amant bien rafiné. Il acheta des chevaux & un caroſſe, fit ſa maiſon & ſon train fort leſtes; fit travailler les Brodeurs & les Tailleurs de Séville, & chanter les Muſiciens. Il voulut régaler Elvire, elle ne le voulut pas permettre. Ses ſervantes ne furent pas ſi difficiles, & reçurent ſes préſens d'auſſi bon cœur qu'il les leur donna. En peu de tems il fut plus maître des domeſtiques d'Elvire, qu'Elvire même, que ſes Demoiſelles faiſoient paroître en ſon balcon, quand même elle n'en avoit pas envie, toutes les fois que Dom Pédre chantoit dans la rue: en quoi on m'a dit qu'il étoit maître paſſé, & qu'il ne ſe ſervoit point des lévres ni de la langue pour faire les cadences, comme font beaucoup de beaux Chanteurs. Il y avoit déjà ſix mois que Dom Pédre galantiſoit Elvire, ſans avoir encore pu obtenir d'elle une converſation particuliére; ce qui augmentoit de jour en jour & l'eſtime & l'amour qu'il avoit pour elle. Enfin à force de priéres & de préſens, une Demoiſelle plus hardie que les autres, ou plutôt plus intéreſſée, lui promit de l'introduire la nuit dans l'appartement de ſa Maîtreſſe, & de

le

Digitized by Google

le mettre en lieu d'où il la verroit deshabiller avant de ſe mettre au lit, ſe promener en chemiſe dans ſa chambre pour prendre le frais, & chanter & jouer de la harpe, ce qu'elle faiſoit admirablement bien. Dom Pédre donna à la Soubrette encore plus qu'il ne lui avoit promis; & la nuit étant venue, le hardi Grenadin, ſuivant l'inſtruction de la Demoiſelle, entra dans la maiſon d'Elvire, & ſe coula juſqu'à ſon appartement, & là d'un corridor qui étoit vis-à-vis de la porte de ſa chambre il la vit ſur ſon eſtrade liſant dans un livre de priéres (je ne ſai pas ſi c'étoit avec beaucoup d'attention) tandis que ſes femmes la deshabilloient. Elle n'avoit plus qu'une légére jupe ſur elle, & étoit prête à ſe mettre au lit, quand la Demoiſelle penſionnaire de Dom Pédre, qui lui vouloit donner autant de ſujet d'être ſatisfait d'elle qu'elle l'étoit de lui, pria ſa Maîtreſſe de chanter; ſes compagnes joignirent leurs priéres aux ſiennes, & Elvire s'en défendit longtems, leur diſant qu'elle étoit mélancolique, & leur aſſuroit même qu'elle en avoit ſujet; mais la Demoiſelle gagnée par Dom Pédre, ayant mis une harpe entre les mains de ſa Maîtreſſe, Elvire eut aſſez de complaiſance pour chanter avec tant d'agrément & tant de charmes, que Dom Pédre eut bien de la peine à s'empêcher de ſe jetter à ſes genoux pour y faire l'Amant ex-

raſié. Elle ne chanta pas longtems, & ſe mit au lit : ſes femmes ſe retirérent dans leur chambre, & Dom Pédre qui voulut en faire autant dans la rue, fut fort embaraſſé de trouver la grande porte fermée. Il n'eut point d'autre parti à prendre, que d'attendre le jour qui devoit bientôt paroître. Il s'aſſit ſur le bord d'un puits qui étoit dans un coin de la cour, fort inquiet de la peur d'être découvert, & de voir ſa Maîtreſſe s'offenſer de ſa hardieſſe. Il n'y avoit pas longtems qu'il faiſoit là-deſſus mille deſſeins, & autant de ſouhaits inutiles, quand il ouït ouvrir une porte vers l'appartement d'Elvire ; il tourna la tête du côté où il croyoit entendre du bruit, & fut bien ſurpris de voir entrer dans la cour la belle Veuve qu'il croyoit endormie. A la lumiére d'une bougie qu'elle portoit dans un petit chandelier d'argent, il vit que ſa coëffure de nuit étoit fort ajuſtée ; qu'elle avoit la gorge découverte, de fort belles perles autour du cou, & que ſur ſa chemiſe où il entroit plus de dentelle que de toile, elle n'avoit qu'une riche ſimarre. Elle portoit une grande ſoucoupe couverte de gêlée, de confitures & de conſerves, & dans cet équipage ſurprenant elle étoit ſi charmante que Dom Pédre penſa préférer le plaiſir de la regarder à toutes les diſgraces que pouvoit attirer ſur lui une témérité pareille à la ſienne. Il ſe cacha pourtant der-

derriére le puits, ſans ceſſer d'obſerver ſa Maîtreſſe, ſe flatant quelquefois de la penſée que c'étoit lui qu'elle cherchoit. Elle prit le chemin de l'écurie, où Dom Pédre la ſuivit de loin, & la vit entrer dans une petite chambre. Il ſe figura d'abord que ſa Maîtreſſe toute pieuſe & toute charitable alloit voir quelque domeſtique malade, quoique ſans faire tort à ſa charité elle eût bien pu remettre ce ſoin-là à quelqu'une de ſes femmes. Il ſe couvrit d'un cheval qui n'étoit pas éloigné de la porte de cette chambre, & de-là obſervant la chere Veuve, il lui vit mettre ſur une petite table le chandelier & la ſoucoupe, & tout ce qu'elle avoit apporté qui embarraſſoit ſes mains d'ivoire, & vit dans un petit lit, qui occupoit quaſi toute la chambre, un Négre malade, qui paroiſſoit avoir trente ans, mais ſi laid & ſi effroyable qu'il en eut horreur. A ſon viſage décharné, & à ſa poitrine haletante, il paroiſſoit fort malade & fort preſſé de ſa maladie. Dom Pédre admiroit la bonté ſans exemple de la belle Elvire, qui relevoit la couverture du Négre, & qui ayant refait ſon lit, s'aſſit deſſus auprès du malade, & lui mit la main ſur ſon front tout moite, peut-être des ſueurs de la mort. Le Négre regardoit d'un œil farouche l'Ange charitable qui venoit le conſoler, & qui le regardoit avec des yeux pleins de larmes. Dom Pédre ne ſçavoit

voit ce qu'il devoit penſer d'une charité ſi ardente; & après l'avoir d'abord admirée, il commençoit à la trouver exceſſive; mais il n'avoit encore rien vu. La belle Veuve rompit le ſilence, & pleurant comme ſi c'eût été pour la derniére fois, elle demande au Négre comment il ſe portoit. Mon cher Antoine, lui dit-elle d'une voix interrompue par des ſanglots, tu veux donc mourir & me faire mourir auſſi? Tu ne me parles point, mon Fils; prens courage mon Cœur, prens courage, ſi tu veux que je vive, & mange un peu de gelée pour l'amour de moi: Tu ne me regardes ſeulement pas, Cruel, moi qui t'aime, moi qui t'adore; baiſe-moi, mon Ange, baiſe-moi, & guéris-toi ſi tu ne veux que je t'accompagne à la mort, après t'avoir tant aimé pendant ta vie. Elle diſoit ces pitoyables paroles en joignant ſa face angélique au diabolique viſage du More, qu'elle mouilloit de ſes larmes. Je m'imagine que qui auroit eu une pareille viſion, eût cru voir un Ange careſſer un Diable. Pour notre Dom Pédre, il commençoit de trouver la belle Elvire auſſi laide que ſon Négre, qui enfin jettant ſes regards ſur ſon Amante importune, qu'il n'avoit encore daigné regarder, & de ſa main décharnée éloignant ſon viſage du ſien, lui dit d'une voix caſſée: Que me voulez-vous, Madame, & que ne me laiſſez-vous mourir

en

Digitized by Google

en repos? Ne vous ſuffit-il pas de m'avoir mis en l'état où je ſuis, & prétendez-vous qu'encore à l'heure de ma mort je donne le peu de vie qui me reſte, à vos appétits déréglés? Mariez-vous, Madame, mariez-vous, & n'attendez plus rien de moi. Je ne veux plus vous voir, ni manger ce que vous me préſentez; je ne veux plus que mourir, puiſque je ne ſuis plus bon à autre choſe. En achevant de parler il s'enfonça dans le lit, ſans que la malheureuſe Elvire en tirât la moindre parole pour toutes les choſes tendres qu'elle lui put dire, ſoit qu'il ſe mourût déjà, ou qu'il s'opiniâtrât à ne point parler à une perſonne qu'il croyoit la cauſe de ſa mort. Elvire ſe fondoit en larmes; & déſeſpérée du mauvais état où elle laiſſoit ſon cher Négre, & plus encore de ſa dureté, elle reprit tout ce qu'elle avoit apporté, pour ſe retirer dans ſa chambre d'un air ſi triſte & ſi affligé, qu'elle perdit beaucoup à n'être pas alors regardée de ſon futur Biréne. Dom Pédre cependant ſe cachoit dans le lieu le plus obſcur de l'écurie, ſi étonné qu'il ne l'avoit pas été la moitié tant quand il fut témoin de l'heureux accouchement de Séraphine. Il vit repaſſer la fauſſe prude, s'affligeant comme une veuve aux funerailles d'un cher mari, & quelque tems après il ouït ouvrir la grande porte, & ſortit dans la rue ſans ſe ſoucier beaucoup d'être vu,

n'eſti-

n'eſtimant plus la réputation d'Elvire digne d'être ménagée. Il en uſa pourtant en honnête-homme, & ne révéla point à ſon ami ce qu'il avoit vu. Il paſſa le jour après devant la porte d'Elvire dans le tems que l'enterrement du More en ſortoit: ſes femmes lui dirent qu'elle étoit malade, & durant quatre ou cinq jours qu'il paſſa & repaſſa ſouvent devant ſes fenêtres, elle n'y parut point à ſon ordinaire, tant la mort de l'Africain la rendoit inconſolable. Dom Pédre avoit grande envie de ſçavoir de ſes nouvelles. Un jour qu'il s'entretenoit avec Dom Juan, une eſclave d'Elvire lui apporta une lettre de la part de ſa Maîtreſſe; il l'ouvrit avec impatience, & y lut ce que vous allez voir.

LETTRE.

Deux perſonnes qui s'aiment pour ſe marier, n'ont pas beſoin d'un tiers pour ſe le dire. Vous voulez me perſuader que je ne vous déplaîs pas, & moi je vous avoue que vous me plaîſez aſſez pour vous accorder dès maintenant, ce que je ne vous avois promis que dans un an. Vous ſerez donc, quand il vous plaîra, maître de ma perſonne & de mon bien, & je vous prie de croire que quoique je ne puiſſe regarder de trop près dans une affaire ſemblable, votre mérite & mon amour me la rendront aiſée, & me feront

pas-

paſſer ſur toutes les difficultés qui s'y pourroient rencontrer.

ELVIRE.

Dom Pédre lut deux ou trois fois la lettre ; tant il avoit de peine à croire ce qu'il liſoit. Il ſongeoit qu'il avoit été deux fois en danger d'être auſſi mal marié qu'homme qui fût en Eſpagne, & remercioit de tout ſon cœur le Ciel qui l'en avoit tiré, en lui découvrant deux ſecrets de ſi grande importance. La réſolution de ſe marier ſi vite, que la mort du Négre avoit fait prendre à Elvire, fit prendre à Dom Pédre celle de s'en éloigner le plutôt qu'il pourroit. Il dit à Dom Juan qu'il y alloit de ſa vie & de ſon honneur d'être hors de Séville dans une heure, & qu'il ne vouloit avoir avec ſoi que le ſeul valet qu'il avoit amené de Grenade. Il le pria de vendre ſon caroſſe & ſes chevaux, & d'en payer ſes valets, & le conjura de ne lui point demander le ſujet d'un ſi ſubit changement, & d'un voyage ſi précipité, lui promettant de lui écrire à la premiére ville où il s'arrêteroit. Il écrivit à Elvire pendant qu'on lui alla louer deux mules, il donna ſa lettre à l'eſclave, & les mules étant venues il prit le chemin de Madrid, confirmé plus que jamais dans ſa premiére opinion, de ſe défier de toutes les femmes d'eſprit, & même d'en avoir horreur. Pendant qu'il va le train de ſa mu-

mule, Elvire ouvre ſa lettre, & y lit ce qui ſuit.

LETTRE.

Quelque violent amour que j'aye eu pour vous, j'ai toujours préféré le ſoin de conſerver votre honneur au plaiſir de vous poſſéder. Auſſi avez-vous vu de quelle diſgrace ont été accompagnées toutes mes galanteries. Je ſuis un peu ſcrupuleux de mon naturel, & je ferois conſcience de vous obliger à m'épouſer, n'étant veuve que depuis peu de jours. Vous devez davantage à la mémoire du pauvre Négre, & ne pouvez pas moins donner qu'un an à pleurer la perte d'une perſonne qui vous rendoit de ſi grands ſervices: cependant nous aurons vous & moi le tems de ſonger à ce que nous avons à faire.

DOM PEDRE.

Elvire penſa perdre l'eſprit en liſant cette lettre, elle en fut malade de déplaiſir, plus qu'elle n'avoit été de la perte de ſon Amant de Guinée. Mais conſidérant que Dom Pédre étoit hors de Toléde, & un homme qui avoit tout ce qu'il falloit pour lui plaîre, ſe préſentant pour l'épouſer, elle le prit au défaut d'un Négre. Ce n'eſt pas qu'elle ne pût trouver des Négres à choiſir; mais elle avoit ouï dire qu'il y a-
voit

Digitized by Google

voit Négres & Négres, & qu'ils ne ſont pas tous ſi diables qu'ils ſont noirs. Cependant Dom Pédre piqua ſa mule juſqu'à Madrid, où il deſcendit chez un oncle qui le reçut fort bien. Cet oncle étoit un cavalier fort riche, qui n'avoit qu'un fils unique accordé avec une couſine fille unique auſſi, & qui n'ayant encore que dix ans attendoit dans un Couvent qu'elle fût en âge de ſe marier avec ſon couſin. Ce couſin avoit nom Dom Rodrigue, aimable autant qu'on peut l'être, & avec qui Dom Pédre ſe lia d'une amitié qui alloit au-delà de celle que l'on a pour un parent que l'on aime beaucoup; car ce ne ſont pas toujours les parens que l'on aime le plus. Dom Rodrigue paroiſſoit ſouvent rêveur, & d'une rêverie inquiéte. Dom Pédre s'en étant apperçu, lui révéla ſes avantures, pour l'obliger par cette confidence à lui faire part des ſiennes, & s'il y trouvoit une occaſion de l'y pouvoir ſervir, pour lui témoigner qu'il étoit encore plus ſon ami que ſon parent. Il lui dit enſuite qu'il avoit remarqué combien il étoit inquiet & rêveur, & le pria de lui faire ſçavoir le ſujet qu'il en avoit, ou qu'il croiroit que ſon amitié ne répondoit pas à la ſienne. Dom Rodrigue ne ſouhaitoit rien davantage, eſpérant d'être ſoulagé de ſon inquiétude quand il l'auroit communiquée. Il apprit donc à Dom Pédre qu'il étoit

toit paſſionnément amoureux d'une Demoiſelle de Madrid accordée à un couſin, qu'elle attendoit des Indes, & qu'elle n'avoit jamais vu, tout de même en quelque façon qu'il étoit accordé à une couſine dont il attendoit l'âge pour ſe marier avec elle, & qu'il ne connoiſſoit que fort peu. Cette conformité d'avanture, dit-il à Dom Pédre, a beaucoup aidé à augmenter l'amour que nous avons l'un pour l'autre, quoiqu'elle nous retienne tous deux dans notre devoir, toutes les fois que notre paſſion nous conſeille de préférer notre ſatisfaction aux engagemens où nous ont mis les intérêts de nos familles. Juſqu'ici mon amour a fait auprès d'elle tout le progrès que je pourrois eſpérer, ſans en avoir pourtant obtenu la récompenſe que je déſire, qu'elle remet après l'arrivée de ſon mari, & lorſque ſes nôces nous pourront mettre à couvert de toutes les mauvaiſes ſuites, que peut avoir une aſſignation qui doit être quelque choſe de plus qu'une converſation particuliére. Je ne vous dirai rien de la beauté de Virginie, puiſqu'on n'en ſauroit trop dire, & que je vous en dirois tant que vous ne me croiriez pas. J'attens que vous l'ayez vue, & ſa couſine Violante auſſi qui demeure avec elle, pour vous faire avouer que l'Eſpagne n'a rien de plus beau que ces deux incomparables couſines; & quand vous au-

aurez été en converſation avec elles, vous me direz ſi vous avez jamais vu des femmes plus ſpirituelles. C'eſt ce qui me fait avoir pitié de vous, lui dit alors Dom Pédre. Et pourquoi, lui demanda Dom Rodrigue? Parce qu'une femme d'eſprit vous trompe tôt ou tard, répondit Dom Pédre. Vous ſçavez, ajoûta-t-il, par le récit que je vous ai fait de mes avantures, comment il m'en a pris; & je vous jure que ſi j'eſpérois trouver une femme auſſi ſotte qu'il y en a de ſpirituelles, je mettrois au jour pour elle tout ce que je ſçai de galanterie, & la préférerois à la Sageſſe même, ſi elle vouloit me choiſir pour ſon galant. Vous ne parlez pas de bon cœur, repartit Dom Rodrigue; car je n'ai jamais vu d'homme raiſonnable qui ne s'ennuye cruellement, s'il eſt ſeulement un quart-d'heure avec une idiote. Il ne ſeroit pas raiſonnable que tandis que nos yeux, nos mains, & enfin tout notre corps trouve à ſe divertir, que notre ame ſeule, qui eſt la meilleure partie de nous-mêmes, eût à ſupporter une converſation peſante, comme l'eſt celle de toutes les perſonnes qui n'ont point d'eſprit. Ne pouſſons point la diſpute juſqu'où elle peut aller, lui dit Dom Pédre, auſſi-bien il y a trop de choſes à dire ſur une telle matiére; ſongez ſeulement à me faire bientôt voir cette merveilleuſe fille, & ſa couſine

auſſi,

auſſi, afin que ſi elle ne me déplaît pas, j'aye de quoi m'amuſer pendant que je ſerai dans Madrid. Je ne crois pas que vous y trouviez votre compte. Et pourquoi, repartit Dom Pédre ? Parce, reprit Dom Rodrigue, que c'eſt la fille du monde la moins ſotte. Je m'accommoderai au tems, reprit Dom Pédre. Pour vous dire la vérité, ajoûta Dom Rodrigue, je ne ſçai pas de quelle façon Madame Virginie nous recevra ; il y a plus de huit jours qu'elle a pour moi des rigueurs inſupportables, qu'elle me renvoye toutes mes lettres ſans les ouvrir, & enfin qu'elle me fait dire qu'elle ne me veut jamais voir, parce qu'elle me vit il y a quelque tems parler dans l'Egliſe à une jeune Dame, avec laquelle elle me vit le même jour au Cours, & c'eſt pour cela que vous m'avez vu ſi rêveur & ſi triſte. Il n'importe, dit Dom Pédre, allons les voir, & croyez-moi, vous vous raccommoderez plutôt en vous juſtifiant en ſa préſence, qu'avec toutes les belles lettres que vous pourriez écrire. Les deux couſins allérent viſiter les deux couſines, & la belle Virginie permit à Dom Rodrigue de ſe juſtifier, ce qu'il n'eut pas grande peine à faire. Dom Pédre les trouva l'une & l'autre plus belles que toutes les femmes qu'il avoit jamais vues, ſans en excepter ni l'imprudente Séraphine, ni Elvire la fauſſe prude, Violante, qui ce jour

jour-là s'étoit avantageuſement parée pour ſe faire peindre, donna dans la vue de Dom Pédre, & ſi fort qu'il en rompit d'abord le ferment qu'il avoit fait de n'aimer qu'une ſotte. De ſon côté il ne déplut pas à Violante, & il lui dit ſur ſon portrait tant de douceurs, parmi leſquelles il s'en trouva de fort ſpirituelles, qu'elle fut perſuadée de ſon eſprit, & ſatisfaite de ſes galanteries. Il faut que je faſſe ici une petite digreſſion, & que je diſe à ceux qui ne le ſçavent pas, que les grands prôneurs & les grands diſeurs de douceurs & de complimens, ſont de grands débiteurs de crême fouettée, & ſont accuſés & même convaincus de fauſſe éloquence par les hommes de bon-ſens, & qui ont l'eſprit bien tourné. Si ce petit avis-là étoit bien conſidéré du Public, il ne le trouveroit pas moins commode qu'une recette contre les mouches en Eté, & les mauvaiſes haleines toute l'année. Dom Pédre, qui avoit ſolemnellement juré de ne ſe marier jamais qu'à une ſotte, fit bien voir que les ſermens que font les joueurs & les amoureux, ne les obligent à rien. Il fut ſi charmé de l'eſprit de Violante auſſi-bien que de ſa beauté, que n'en pouvant obtenir que de ces faveurs qui peuvent s'accorder ſans préjudice de l'honneur, il réſolut de l'épouſer, ſi elle n'y avoit point de répugnance. Il lui donna ſouvent lieu

de ſe déclarer là-deſſus ; mais ou elle ne l'entendit pas, ou elle ne voulut pas l'entendre ; ſoit qu'elle aimât ſa liberté ; ſoit qu'elle eût de l'averſion pour le mariage. Tout alloit aſſez bien entre ces quatre jeunes Amans ; à l'heure du Berger près, qui ne ſe trouvoit ni par Dom Rodrigue, ni par Dom Pédre. Un jour qu'ils s'étoient faits beaux comme Caſtor & Pollux, qu'ils ne ſe promettoient pas moins que de ſe rendre ce jour-là maîtres de tous les dehors des places qu'ils attaqueroient, une ſervante de plus mauvais préſage qu'un hibou, vint faire ſçavoir aux deux couſins, que le mari Indien de la belle Caſtillane étoit arrivé à Madrid, ſans en donner avis de Séville, où il avoit débarqué ; que les deux belles couſines ne ſçavoient que juger de ce qu'il les avoit ainſi voulu ſurprendre, & qu'elles les prioient de ſe munir de patience, juſqu'à ce que Virginie eût aſſez étudié ſon Indien pour ſçavoir de quelle façon il falloit vivre avec lui ; & que non ſeulement ils ne les viſitaſſent point, mais qu'ils s'abſtinſſent même de paſſer devant leurs fenêtres juſqu'à nouvel ordre. Leur embelliſſement de ce jour-là fut donc autant de bien perdu, & les deux jours ſuivans ils ſe négligérent comme des criminels. Ils apprirent du bruit de la ville, que l'Indien & Virginie avoient été mariés ſans bruit ;

qu'il

Digitized by Google

qu'il étoit fort jaloux de ſon naturel, homme d'expérience pour avoir quarante ans paſſés, & qui avoit mis un tel ordre dans ſa maiſon, & prenoit garde de ſi près aux actions de ſa femme, que toute eſpérance étoit ôtée à ſes Galans, ſi elle en avoit, de la voir ſeulement à ſes fenêtres. Le nouvel ordre qu'on leur avoit promis ne vint point, & ils ſe laſſérent de l'attendre. Ils reprirent le chemin de la rue de leurs Maîtreſſes, & firent leurs tours accoutumés devant leurs maiſons, ſans y voir entrer ni en ſortir que des viſages inconnus, & ſans avoir jamais pu rencontrer le moindre valet ou ſervante de leur connoiſſance. Ils virent un jour le mari entrer dans ſa maiſon accompagné de ſon frére, beau, de bonne mine, & ſi jeune qu'il étoit encore au Collége. Leur mauvaiſe humeur s'en augmenta. Ils ſortoient dès le matin, ils ne ſe retiroient que fort tard, & perdoient leur tems & leurs pas. Enfin un jour de Fête ils virent ſortir dès la pointe du jour une ſervante de Virginie qui alloit à la Meſſe: ils l'arrêtérent à la porte de l'Egliſe, & à force de préſens Dom Rodrigue la fit conſentir à ſe charger d'un billet pour ſa Maîtreſſe. Voici ce qu'il lui écrivoit.

Digitized by Google

BILLET.

Votre oubli me deſoblige plus que ma jalouſie ne me tourmente, puiſqu'elle eſt ſans reméde, depuis que vous êtes ſujette à un mari. Vous n'êtes pas pourtant encore tout-à-fait délivrée de mes importunités, quoique vous m'ayez chaſſé de votre ſouvenir. Je vous demande pour une derniére faveur, ou de m'apprendre ſi j'ai encore ſujet d'eſpérer, ou ſi je dois bientôt ceſſer de vivre.

Ils ſuivirent de loin la ſervante de Virginie. Elle rendit le billet, comme elle l'avoit promis; & leur ayant fait ſigne de s'approcher, elle laiſſa tomber de la fenêtre dans la rue la réponſe que vous allez lire.

Un homme jaloux marié depuis peu de tems, ne s'éloigne guéres de ſa femme, & ne ſe diſpenſe pas ſi-tôt du ſoin de l'obſerver. On parle de faire bientôt ſans moi un voyage à Valladolid, & alors je me juſtifierai & payerai mes dettes.

Ce billet, qu'ils baiſérent cent fois à l'envi l'un de l'autre, les remplit d'eſpérance, & les fit ſubſiſter pendant quelques jours. Mais enfin ne recevant aucune nouvelle de leurs inhumaines, ils recommen-

Digitized by Google

mencérent d'aller & de revenir cent fois le jour devant leurs fenêtres, y paſſérent des nuits entiéres, & ne virent non plus ſortir perſonne de leur maiſon, que ſi elle eût été inhabitée. Un jour que ces Amans déſeſpérés étoient dans une Egliſe, ils y virent entrer la nouvelle mariée. Dom Rodrigue s'alla mettre à genoux à côté d'elle à la barbe d'un vieux Ecuyer qui l'avoit amenée. Il ſe plaignit en peu de paroles: elle s'excuſa de-même & enfin elle dit à Dom Rodrigue que ſon mari n'alloit point à Valladolid, quoiqu'il parlât tous les jours d'y aller; qu'elle mouroit d'impatience de ſe voir avec lui en particulier, & qu'elle ne ſçavoit qu'un moyen de la ſatisfaire; qui dépendoit entiérement de Dom Pédre. Mon mari, ajoûta-t-elle, dort d'un profond ſommeil, & nous ne nous parlons point depuis quatre ou cinq jours pour une petite querelle que nous avons eue, qui n'eſt pas prête à finir. J'ai diſpoſé ma couſine Violante à ſe mettre en ma place, mais elle eſt fort malade; & comme il n'y a qu'elle & Dom Pédre qui ſoient confidens de notre amour, & que je n'en voudrois pas davantage quand il y iroit de la vie, il faut qu'il nous ſerve au défaut d'elle, s'il vous aime aſſez pour cela, & qu'il couche auprès de mon mari endormi. Il paroît d'abord quelque choſe de périlleux dans une telle entrepriſe;

 mais

mais à bien conſiderer que mon mari & moi ſommes en froideur, comme je vous l'ai déjà dit, & qu'il ne s'éveille pas facilement; je ne doute point qu'elle ne réuſſiſſe comme je me le figure, & c'eſt-là tout ce que je puis faire pour vous. Ce bienheureux ſtratagême d'amour que Dom Rodrigue ſouhaitoit d'apprendre avec tant de chaleur, le refroidit beaucoup quand il l'eut appris: non ſeulement il douta ſi ſon couſin accepteroit le dangereux perſonnage qu'il avoit à jouer dans cette piéce hors des régles; mais il douta auſſi s'il devoit lui en faire la propoſition. Sa Maîtreſſe demeura ferme dans la ſienne, & en ſe ſéparant de ſon Galant mal ſatisfait, lui proteſta que la propoſition qu'elle lui faiſoit n'étant pas bien reçue ou exécutée de la maniére qu'elle le vouloit, il n'y avoit plus rien à eſpérer auprès d'elle, & même qu'elle lui permettoit de l'oublier, quoique dans un autre tems elle eût auſſi-tôt conſenti à ſa mort. Le tems & le lieu ne permirent pas à Dom Rodrigue de parler davantage avec ſa Dame, elle s'en retourna chez elle; & Dom Rodrigue rejoignit ſon camarade, qui ne put tirer une parole de lui, tant il étoit fâché d'avoir à lui faire une priére ſi déraiſonnable, ou d'avoir à vivre ſans la jouïſſance d'un bien, que l'on eſtime toujours plus avant de le poſſéder, qu'après qu'on l'a

poſſé-

poſſédé. Enfin s'étant enfermé dans une chambre, Dom Rodrigue après s'en être défendu, fit la propoſition extravagante à Dom Pédre, en y apportant tous les temperamens qui la pouvoient rendre recevable. Dom Pédre crut d'abord qu'il ſe moquoit, mais ſon couſin lui proteſtant le contraire fort ſérieuſement, & lui en faiſant des ſermens, après leſquels il n'en devoit plus douter, il voulut tourner la choſe en raillerie, & lui dit qu'il étoit fort obligé à ſa Maîtreſſe de lui avoir préparé une ſi bonne fortune avec une jolie Demoiſelle, & que c'étoit ſans-doute un effet de la reconnoiſſance de Violante, qui n'étant pas en état de le récompenſer des ſervices qu'il lui avoit rendus, parce qu'elle étoit malade, & étant preſſée de ſa dette, s'en déchargeoit ſur le mari de ſa couſine, qui lui feroit paſſer une nuit agréablement. Il dit quantité de choſes pareilles, & plaiſanta longtems tant bien que mal; mais Dom Rodrigue n'étoit pas en état d'y prendre plaiſir, & il parut ſi affligé à ſon couſin, qu'il lui fit pitié, & lui fit craindre les ſuites dangereuſes que pouvoit avoir ſon déſeſpoir. Dom Pédre étoit fort hardi de ſon naturel, grand avanturier, & homme à tout entreprendre pour une avanture extravagante; il aimoit tendrement Dom Rodrigue; ſi bien que tout cela joint enſemble, le porta à vou-

loir bien tenir la place de la belle Virginie, au péril de tout ce que ſon mari jaloux pouvoit lui faire. Ayant donc pris ſa réſolution, il embraſſa ſon couſin, & lui redonna la vie en lui apprenant ce qu'il vouloit hazarder pour lui faire poſſéder ſa Maîtreſſe. Vous ne me ſerez pas, ajoûta-t-il, ſi obligé que vous le penſez de ce que je ferai pour vous, je m'y porte comme à une action d'honneur, en laquelle je prétens en acquérir autant que ſi je m'étois ſignalé en bréche. On fit ſçavoir à Virginie qu'on acceptoit le parti, elle donna l'heure pour le ſoir même, les deux couſins s'y trouvérent, furent introduits avec le moindre bruit que l'on put, & Dom Pédre fut obligé par la belle Dame à quiter tous ſes habits devant elle, ne voulant pas que ſes ordres fuſſent tranſgreſſés en la moindre partie. Dom Pédre n'étant plus qu'en linge blanc, elle le conduiſit elle-même à pas comptés, & avec toute la circonſpection imaginable, juſqu'auprès du lit périlleux, & en ayant entr'ouvert les rideaux y fit entrer le hardi Dom Pédre, qui peut-être ſe repentoit alors de l'être trop, & qui ſans-doute ne ſe jetta pas au milieu du lit. Elle s'en retourna, ferma la porte de la chambre, ce qui déplut infiniment à Dom Pédre, & alla retrouver Dom Rodrigue, à qui je crois qu'elle paya en galante femme tout ce

qu'el-

qu'elle lui devoit, ou du-moins ce qu'il en voulut prendre. Dom Pédre cependant étoit dans un état bien différent de celui de ſon couſin, qui ſe jettoit ſans-doute à corps perdu dans les bras d'une fort belle Dame qui étoit couchée avec lui, tandis que ce trop charitable parent ne craignoit rien tant que ceux d'un très-vilain homme, qui pour ſon grand malheur ſe trouvoit être un fort mauvais coucheur. Il conſidéra alors, mais trop tard, ſa folle témérité, & comment il devoit faire avant de l'entreprendre. Il ſe blâma, ſe dit à ſoi-même qu'il étoit un fou, & reconnut que l'offenſe qu'il faiſoit à un mari, étoit de celles qui ſont irrémiſſibles, quand lui-même il en auroit été le juge. Ces triſtes réflexions furent troublées, & les juſtes craintes augmentées par un grand vilain bras que lui jetta au cou le compagnon de ſa couche, s'approchant de lui, & proférant quelques paroles mal articulées, comme on fait en rêvant, & comme s'il eût voulu embraſſer ſa femme. Dom Pédre tout effrayé prit le plus adroitement qu'il put ce bras qui l'accabloit plus qu'un fardeau bien peſant, & le détourna de deſſus ſon cou, prenant bien garde de lui faire mal, & cela fait avec toute la précaution imaginable, il ſe rangea ſur le bord du lit, le corps ſi en dehors, qu'il avoit bien de la peine à s'y te-

nir, maudiſſant ſa vie, & ne ſe prenant qu'à ſoi-même de s'être mis dans un tel péril, pour ſervir la paſſion de deux Amans qui n'étoient pas ſages. A peine commençoit-il à reſpirer, que le mauvais coucheur lui porta ſes jambes dans les ſiennes, & cette derniére action, auſſi-bien que la premiére, le fit devenir pâle comme un mort. Enfin, l'un s'approchant toujours, l'autre s'en éloignant, le jour vint, dans le tems que le malheureux Dom Pédre ne pouvoit plus tenir contre ſon homme, qu'on peut dire qui le pouſſoit à bout. Il ſe leva le plus doucement qu'il put, & alla pour ouvrir la porte, qu'il trouva fermée à clé, autre malheur plus rude que les précédens: comme il tâchoit envain de l'ouvrir, elle s'ouvrit tout d'un coup, & penſa lui caſſer le nez. Virginie entra bruſquement dans la chambre, & lui demanda aſſez haut où il alloit ſi vite. Dom Pédre la conjura d'une voix baſſe de parler plus bas; lui demanda ſi elle avoit perdu l'eſprit, de hazarder ainſi d'éveiller ſon mari, & la pria de le laiſſer ſortir. Comment ſortir, lui répondit tout haut la Dame! Je veux que mon mari voye avec qui il a dormi cette nuit, afin qu'il connoiſſe ce que lui a produit ſa jalouſie, & ce que je ſuis capable de faire. Cela dit, hardie comme une lionne, elle prit par le bras Dom Pédre, alors ſi troublé qu'il

n'eut

n'eût pas la force de ſe défaire de ſa main, ouvrit les volets des fenêtres ſans quiter priſe, & le traînant juſqu'auprès du lit, en ouvrit les rideaux, diſant tout haut: Voyez, Monſieur le jaloux, avec qui vous avez couché. Dom Pédre porta les yeux égarés dans le lit redoutable, & au-lieu d'un vilain homme barbu, vit ſa charmante Violante qui avoit couché auprès de lui, & non pas le jaloux mari de Virginie qui étoit allé à la campagne il y avoit plus de huit jours. Les deux belles couſines l'accablérent de railleries. Jamais homme d'eſprit ne ſe défendit plus mal, & ne parut plus honteux. Violante qui étoit fort enjouée, & qui diſoit les choſes plaiſamment, penſa faire étouffer de rire ſa couſine, en lui exagérant les frayeurs qu'elle avoit faites à Dom Pédre, toutes les fois que faiſant ſemblant de rêver, elle s'étoit approchée de lui. Dom Pédre fut long-tems à dérougir, & à ſe remettre de ſa confuſion. Enfin Virginie eut pitié de lui, & le laiſſa ſeul avec ſa couſine, avec laquelle il avoit ſans-doute des affaires importantes à démêler; car il fut enfermé avec elle juſqu'à midi. Depuis ce tems-là, tandis que le mari fut à la campagne, les deux couſins & les deux couſines ſe virent ſouvent enſemble, & profitérent de l'occaſion. Le mari étant de retour, Rodrigue ſeul en fut moins heureux; car

Digitized by Google

our Dom Pédre, par l'entremiſe des ſervantes que ſes préſens avoient gagnées, ne laiſſa pas pendant deux ou trois mois, le paſſer la plupart des nuits avec Violante, qui étoit maîtreſſe de ſes actions, & qui logeoit depuis le mariage de ſa couſine dans un corps de logis ſéparé des autres, & qui avoit une porte dans une autre rue. Il en étoit ſi amoureux, qu'il ſouhaitoit ardemment de l'épouſer; mais toutes les fois qu'il lui en faiſoit quelques avances, elle en détournoit ſi adroitement le diſcours, qu'il ne pouvoit juger ſi c'étoit à deſſein, ou pour n'être pas attentive à ce qu'il lui diſoit. Enfin, comme il n'y a rien de ſtable dans ce bas-monde, Violante commença à tiédir dans ſa paſſion, & peu à peu à ſe refroidir ſi fort, que Dom Pédre ne put s'empêcher de s'en plaindre, & ne ſçachant à quoi s'en prendre, de l'accuſer d'infidélité, en lui reprochant qu'elle avoit quelqu'autre Galant plus heureux que lui. Au-lieu de rétablir par-là ſes affaires, il les ruina davantage, & ſe rendit ſi inſupportable à Violante, que non ſeulement elle ne le recevoit plus chez elle la nuit, mais ne pouvoit même le ſouffrir le jour. Il ne ſe découragea pas pour cela, il gagna à force de préſens une Demoiſelle qui fût aſſez infidéle pour lui révéler que ſa Maîtreſſe étoit furieuſement épriſe du jeune beau-frére de ſa couſine.

ſine, qui ne faiſoit que ſortir du Collége; que c'étoit un garçon fort aimable, & qui n'étoit pas moins amoureux de Violante, que Violante de lui. Pour achever ſa perfidie, la méchante fille lui conſeilla de feindre le malade, de le faire ſçavoir à ſa Maîtreſſe, en ſe plaignant d'elle comme de la cauſe de ſon mal, ce qui ſeroit fort vraiſemblable; & enfin de le feindre ſi bien, que ſa Maîtreſſe ne ſe tînt plus ſur ſes gardes, comme elle avoit toujours fait juſqu'alors depuis qu'elle ſe ſentoit coupable envers lui d'une infidélité. Dom Pédre joua bien ſon jeu. Violante donna dans le panneau, & la perfide Soubrette n'eut pas plutôt introduit dans la chambre de ſa Maîtreſſe ſon nouvel Adonis, qu'elle alla ouvrir la porte au jaloux Dom Pédre. Il entra furieux dans la chambre de Violante, & la ſurprit déjà couchée, & ſon Jouvenceau ſe deshabillant pour ſe mettre auprès d'elle. Il alla l'épée à la main droit à ſon Rival, peut être pour lui faire peur. Le jeune-homme ne perdit point le jugement, & tenant l'un de ſes ſouliers, qu'il venoit de ſe tirer du pied, de la façon que l'on tient un piſtolet de poche, il le porta aux yeux de Dom Pédre de ſi bonne façon, que Dom Pédre, qui ne s'attendoit pas à cela, & qui ne douta point qu'il ne lui tirât un coup de piſtolet, fit le plongeon, ſe détournant à côté,

Digitized by Google

ce qui donna le tems au jeune-homme de gagner la porte. Violante, qui vouloit rompre avec Dom Pédre, ſe mit à rire, & lui reprocha qu'il avoit eu peur de mourir d'un coup de ſoulier. Il reçut ſi mal ſa raillerie, qu'il la ſouffleta; elle le prit à la barbe; ils ſe harpérent, & enfin le rude Grenadin après l'avoir traitée ſi mal qu'elle n'eut plus recours qu'à ſes cris, ſe ſauva dans la rue, ſur le point que Virginie, ſon mari, & tous ſes valets équipés pour la guerre, entroient dans la chambre de Violante. Il alla conter à Dom Rodrigue ce qui lui étoit arrivé, & ſans perdre de tems alla s'offrir au Duc d'Offone, qui partoit le jour d'après pour aller être Viceroi de Naples. Dom Pédre fut attendre au Port où ſe faiſoit l'embarquement, laiſſant ſon cher couſin fort affligé de ſon abſence. Il demeura ſix ou ſept ans à Naples, fort aimé du Viceroi, qui lui donnoit force penſions. Il recevoit auſſi beaucoup d'argent d'Eſpagne, ſi bien qu'il n'y avoit perſonne à Naples qui parût plus que lui; ce qui le rendoit d'autant plus conſidérable en Italie, que la plupart des Eſpagnols y vont pour y faire leurs affaires, comme les François y vont pour y dépenſer. Il fit un voyage en Sicile, & étant revenu en Italie demeura deux ou trois ans à Rome; fit autant de ſéjour à Veniſe, viſita toutes les villes qu'il crut
le

le mériter ; & enfin ayant été quatorze ou quinze ans hors d'Eſpagne, toujours amoureux, ou, ſi vous voulez, débauché, toujours grand avanturier, & toujours ſe confirmant dans ſon opinion, qu'on ne pouvoit être ſurement marié avec une femme d'eſprit, il lui reprit envie de mettre fin à toutes ſes courſes, & de revoir Grenade, & tous ſes amis qu'il avoit laiſſés. Ce qui contribua le plus à le faire ſortir d'Italie, ce fut l'argent qui lui manqua par la faute de ſes correſpondances, ou du-moins il lui en reſta en ſi petite quantité, qu'à-peine en eut-il aſſez pour gagner Barcelone. Il y vendit le peu qu'il avoit de hardes, dont il acheta une mule, & ne réſervant que le meilleur de ſes habits, il prit le chemin de ſa chére Patrie, ſans même être ſuivi de valet, celui qu'il avoit amené d'Eſpagne étant mort vraiſemblablement du mal de Naples, & ſon petit fond n'allant pas juſqu'à en pouvoir défrayer un autre. Il partit de Barcelone à la pointe du jour, pour ſe garantir du chaud & des mouches du mois d'Août, & ſe trouva à neuf heures du matin à quatre ou cinq lieues de Barcelone. Il paſſa par le milieu d'un gros bourg, où un Duc Catalan paſſoit une partie de l'Eté dans un fort beau château, qui étoit ſur le chemin. Ce Duc étoit fort vieux, & s'étoit marié à une jeune perſonne fort

en-

enjouée, qui n'avoit pas plus de vingt ans : ce jour-là il étoit allé à la chaſſe, & n'en devoit revenir que le jour d'après. La jeune Ducheſſe, d'un balcon qui regardoit ſur le grand-chemin, vit paſſer notre Grenadin. Sa bonne mine lui donna envie de le voir de plus près ; outre qu'elle étoit curieuſe de ſon naturel, & ne laiſſoit guéres paſſer d'Etrangers par ſon bourg, ſans les faire venir devant elle. Quoique notre Grenadin eût envie d'aller diner plus loin, il ne put pas refuſer de ſuivre un Page qui le vint prier de la part de la Ducheſſe de la venir trouver. Elle étoit belle comme un Ange. Le Grenadin ne haïſſoit pas les femmes faites comme elle, quand même elles n'auroient pas été Ducheſſes. Il étoit parfaitement bien fait ; la Ducheſſe prenoit plaiſir à voir des hommes de ſa tournure, pour ſe dédommager un peu du tems qu'elle paſſoit mal avec ſon mari, qui pour ſon grand malheur la trouvoit ſi belle, & ſe plaîſoit ſi fort dans ſon enjouement, qu'il croyoit ne pas la voir encore aſſez, quoiqu'il ne la quitât guéres. Dom Pédre, qui avoit l'eſprit & le diſcernement fort bon, divertit beaucoup la Ducheſſe du récit de ſes voyages, & crut remarquer d'abord qu'elle étoit fort portée à ſe bien divertir. Elle s'informa particuliérement de la galanterie de Naples, & voulut ſçavoir ſi les Femmes y a-

voient

voient beaucoup de liberté, ſi les Galans d'Italie l'étoient autant que les Eſpagnols. Enfin Dom Pédre ſe confirma par les queſtions qu'elle lui fit, que ſi elle ne ſe jettoit pas à corps perdu dans la galanterie, ce n'étoit pas manque de bonne volonté. Elle le fit diner avec elle, au grand plaiſir de l'un & de l'autre. Le Grenadin penſoit prendre congé d'elle après diner; elle ne le voulut pas permettre, & lui dit que puiſque Monſieur le Duc ne reviendroit pas ce jour-là, elle vouloit qu'il fût ſon hôte, & ajoûta obligeamment que les perſonnes de ſon mérite étant fort rares en Catalogne, il ne s'en falloit ſéparer que le plus tard que l'on pouvoit, quand on avoit le bonheur d'en jouïr. Elle le fit entrer dans un grand cabinet fort frais, enrichi de tableaux, de porcelaines, & de choſes rares, & qui ne manquoit pas d'une riche eſtrade, de magnifiques carreaux, & de lit de repos couvert de matelas de ſatin. Là le Grenadin lui conta ſes avantures de Grenade, de Séville, & de Madrid, & auſſi celles d'Italie, qui ne ſont pas venues à ma connoiſſance. La Ducheſſe les écouta avidement, & il lui dit même qu'il avoit enfin réſolu de ſe marier, s'il trouvoit une femme aſſez idiote pour ne lui faire point craindre tous les mauvais tours que les femmes ſpirituelles peuvent faire à leurs maris. J'ai du bien,

con-

continua-t-il, plus que médiocrement,
& quand la femme que j'épouſerai n'en
auroit point, pourvu qu'elle ait été bien
élevée & qu'elle ne ſoit pas laide, je n'héſiterai point à l'épouſer, quoiqu'à vous
dire la vérité j'en aimaſſe encore mieux
une laide qui fût fort ſotte, qu'une belle
qui ne le fût pas. Je vous vois dans une
grande erreur, lui dit alors la Ducheſſe.
Et qu'entendez-vous par bien élevée ? ajoûta-t-elle. J'entens honnête femme, répondit le Grenadin. Et comment une Sotte ſera-t-elle honnête femme, repartit la
belle Dame, ſi elle ne ſçait pas ce que c'eſt
que l'honnêteté, & n'eſt pas même capable de l'apprendre; comment une Sotte
vous pourra-t elle aimer, n'étant pas capable de vous connoître ? Elle manquera
à ſon devoir ſans ſçavoir ce qu'elle fait, au lieu qu'une femme d'eſprit, quand même
elle ſe défieroit de ſa vertu, ſçaura éviter les
occaſions où elle ſera en danger de la perdre. Ils conteſtérent encore longtems ſur
le même ſujet, le Grenadin ſoutenant
qu'une femme ne doit ſçavoir qu'aimer
ſon mari, lui être fidéle, & avoir ſoin de
ſon ménage & de ſes enfans; & la Ducheſſe lui voulant perſuader qu'une ſotte n'en
étoit pas capable, & quand même elle ſeroit belle, qu'elle pourroit enfin déplaîre.
Ils ſe donnérent beaucoup de preuves de
leur bon eſprit; & la bonne opinion qu'ils
a-

avoient l'un de l'autre, ſe tourna bientôt en bienveillance, & même en quelque choſe de plus. Le Grenadin n'étoit pas ſeulement différent du Duc, d'âge, d'eſprit & de corps; il étoit un des hommes du monde le mieux fait, & s'il paroiſſoit tel à la Ducheſſe, il la trouvoit la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Il étoit hardi comme un lion, & ne ſe trouvoit jamais ſeul avec une femme qu'il ne lui préſentât ſon ſervice. Si on l'agréoit, il faiſoit de ſon mieux; ſi l'on s'en offenſoit, il ſe jettoit à genoux, & s'appellant le premier Ixion téméraire il demandoit pardon ſi ſpirituellement, & avec tant d'hypocriſie, qu'on lui pardonnoit ſon offenſe, ou qu'on trouvoit bon qu'il offensât encore. Je n'euſſe jamais cru, dit-il à la charmante Ducheſſe, pouvoir trouver une perſonne qui me diſſuadât d'une opinion, dont tant d'expériences m'avoient perſuadé; mais elle ne m'avoit jamais été combattue par une perſonne extraordinaire comme vous, dont l'ame ſeule ſans ſe ſervir de ſa beauté, qui n'a point de pareille au monde, peut s'acquérir l'empire qu'elle voudra ſur tous ceux qui ont aſſez d'eſprit pour reconnoître que vous en avez ſeule plus que toutes les autres femmes enſemble. Vous m'avez guéri d'une erreur, ajoûta-t-il, mais vous me laiſſez malade d'un mal qui eſt d'autant plus dangereux, & diffi-

cile

cile à guérir, que je ſuis ravi de l'avoir, & que je contente en le ſouffrant la plus noble ambition dont un homme puiſſe être capable. Je ne ſçai combien d'autres hyperboles il employa contre la vertu de la Ducheſſe, ni même s'il ne hazarda point un grand nombre d'impertinences pathétiques, car cette matiére les inſpire terriblement Je n'ai pas ſçu auſſi de quelle façon la Ducheſſe reçut une déclaration d'amour qu'il lui fit en bonne forme, ſi elle l'agréa avec des paroles accommodées au ſujet, ou ſi ne répondant rien elle vérifia le proverbe, *Qui ne dit mot conſent.* Mais on a ſçu en France d'une de ſes Suivantes, qui y eſt morte des écrouelles, que la porte du cabinet ſe ferma ſur les deux heures, qu'ils furent enſemble juſqu'à l'heure du ſoupé; & ſans que cette Suivante, qui, ce me ſemble, étoit Andaluſienne, me l'ait dit, je ſçai fort bien que l'occaſion fait le larron. La nuit vint, Déeſſe favorable aux amours furtifs: mais Dom Pédre & la Ducheſſe en furent importunés, car par bienſéance, & pour ne pas donner à deviner aux valets, qui devinent d'ordinaire au-delà de la vérité, dont ils ſont naturellement ennemis, ils demandérent des lumiéres, qui furent preſque offuſquées par deux beaux yeux que le Ciel avoit donnés à la Ducheſſe, & qu'elle avoit alors étincelans comme une étoi-

étoile. Son teint qui avoit doublé la doze de ſon incarnat naturel, parut plus éclatant que le Soleil d'un beau jour à Dom Pédre. dont le viſage avoit auſſi ſon peu de violet, tirant ſur le rouge. Ils marchandoient à ſe regarder avec aſſurance, quand on vint dire à la Ducheſſe que Monſieur le Duc étoit dans la cour. Tout ce qu'elle put faire à cette ſurpriſe, ce fut d'enfermer l'étonné Grenadin dans une grande armoire dorée, où elle ſerroit ſes eaux de ſenteurs ; & en ayant pris la clé, de ſe jetter ſur un lit. Le Duc, qui étoit un homme de ſoixante ans pour le moins, entra dans le cabinet de ſa femme, qu'il trouva fraîche comme une roſe. Il lui dit qu'une lettre qu'il avoit reçue du Viceroi, l'avoit obligé de revenir plutôt qu'il ne penſoit. Il avoit grand faim, ſe fit apporter dans le même cabinet ce qu'il y avoit de prêt ; & la Ducheſſe qui ne vouloit pas lui tenir compagnie à manger, tandis que ſon Grenadin trembloit peut-être, prit une chaiſe auprès de la table. Elle étoit fort enjouée, & d'un enjouement qui rajeuniſſoit ſon vieux mari, tant il y prenoit de plaiſir. Elle faiſoit d'ordinaire avec lui des gageures extravagantes, & le plus ſouvent, lorſqu'elle avoit envie d'avoir de l'argent, que le bon homme prenoit plaiſir de perdre, étant éperdument charmé d'une ſi aimable femme. Elle ne lui parut ja-

jamais plus admirable ; elle lui fit cent contes agréables, dont le bon Duc penſa s'étrangler à force de rire ; car mangeant de bon appétit, & riant de bon courage, il s'engoua deux ou trois fois ; mais graces aux Dieux, ce ne fut rien. Enfin la Ducheſſe, qui étoit d'une humeur à tirer du plaiſir de tout, voulut ſe divertir aux dépens de ſon Galant enfermé. Elle dit au Duc qu'il lui ſembloit qu'il y avoit longtems qu'ils n'avoient gagé l'un contre l'autre, & qu'elle eût été bien aiſe de gager avec lui cent piſtoles, dont elle avoit affaire, ſur le premier ſujet de parier qui ſe préſenteroit. Le Duc dit qu'il étoit tout prêt, & qu'elle n'avoit qu'à en propoſer quelqu'un. La Ducheſſe lui fit pluſieurs propoſitions de pari qu'elle ſçavoit bien qu'il n'accepteroit pas ; & enfin elle lui demanda s'il vouloit gager de pouvoir deviner toutes les choſes d'une maiſon qui ſe faiſoient de fer. Le Duc la prit au mot, quoiqu'il trouvât le ſujet de parier fort extravagant, & s'étant fait donner de l'encre & du papier, auſſi-tôt qu'on eût deſſervi & que ſon Aumônier eût rendu graces, car il étoit de bon exemple, il écrivit toutes les ferrailles dont il put s'aviſer ; mais le bonheur de la Ducheſſe fut tel, qu'il oublia des clés. Elle lui fit relire pluſieurs fois ce qu'il avoit écrit, & lui ayant demandé s'il en étoit ſatisfait & s'il

n'a-

n'avoit rien à y ajoûter, elle plia le papier & lui dit qu'elle l'examineroit à loiſir, & cependant qu'elle vouloit lui apprendre une avanture qui étoit une des plus plaiſantes dont il eût ouï parler. J'étois, continua-t-elle, un peu après votre départ pour la chaſſe, aux fenêtres du château qui ont vue ſur le grand-chemin, quand j'ai vu paſſer ſur une mule un homme qui avoit fort bonne mine & qui preſſoit fort ſa monture. J'ai eu la curioſité de ſçavoir où il alloit ſi vite, & lui ai envoyé un Page qui l'a fait venir devant moi. Je vous avoue que je n'ai jamais vu un homme ſi bien fait, & plus capable de faire rompre ſon vœu de chaſteté à une Prude. Je lui demandai d'où il venoit, & qui il étoit; il me l'apprit d'une maniére ſi galante & ſi ſpirituelle, qu'il me donna envie de jouïr davantage de ſa converſation. Je l'engageai donc à paſſer le reſte du jour dans le château, & à me conter toutes ſes avantures, qui ne pouvoient avoir été que très-divertiſſantes. Il s'en acquita comme je l'avois eſpéré, & je vous avoue que jamais récit ne m'a plus diverti; & je veux, ajoûta-t-elle, qu'il vous divertiſſe vous-même. Alors elle conta au Duc tout ce qui étoit arrivé à Dom Pédre dans Grenade, Séville & Madrid, dont le bon-homme, qui étoit goguenard autant qu'un Duc le peut être, faiſoit des éclats de rire

qui entraînoient avec eux, & ceux de la Ducheſſe, & ceux des principaux Domeſtiques du Duc, avec qui il vivoit fort familiérement. Elle lui apprit enſuite ce qui étoit arrivé à notre Grenadin en Italie; ce qui étoit auſſi fort plaiſant, à ce que j'ai ouï dire, mais je ne l'ai jamais pu ſçavoir. Je ſçai ſeulement que le Duc en rioit ſi fort, que Dom Pédre même en rioit dans ſon armoire. Elle lui apprit la mauvaiſe opinion qu'il avoit des femmes d'eſprit, les raiſons dont il la ſoutenoit, & celles dont elle l'avoit combattue. Enfin, après s'être bien divertie à faire rire ſon mari, & toute l'aſſiſtance & Dom Pédre auſſi, qui juſqu'alors avoit eu ſa part du divertiſſement, elle dit à ſon mari, que le Gentilhomme Grenadin après le récit de ſes avantures avoit oſé la cajoller, & l'avoit fait avec tant d'adreſſe, que ſans qu'elle pût trouver mauvais qu'un inconnu oſât porter la galanterie juſqu'à elle, il lui avoit tellement plû, qu'il n'avoit pas eu grand' peine à s'en appercevoir. Enfin, que vous dirai-je davantage, continua la Ducheſſe? un homme comme celui-là peut tout entreprendre ſans témérité. Nous avons paſſé l'un & l'autre la plus grande partie du jour enſemble avec ſatisfaction, & nous ſerions encore enſemble, mais vous êtes venu lorſque je ne vous attendois pas. Je ne vous le céle point, votre retour m'a affligée

gée & ſurpriſe tout enſemble. Mon aimable Etranger a paru encore plus étonné que moi, je l'ai fait entrer avec précipitation dans le cabinet de mes eaux de ſenteurs, où il m'entend, s'il n'eſt mort de peur; mais ſçachant le pouvoir que j'ai ſur votre eſprit, & de mon naturel n'étant pas capable de rien diſſimuler dans les choſes mêmes où ma trop grande franchiſe me peut nuire, j'ai voulu vous divertir aux dépens de ce pauvre Gentilhomme, que je tirerai de ſon cachot auſſi-tôt que vous ſerez dans votre appartement, & le laiſſerai retourner à Grenade, où il dit qu'il va chercher une Sotte, qui le ſoit aſſez pour mériter d'être ſa femme. La Ducheſſe donna tant de vraiſemblance à ſon récit véritable, que la belle humeur du Duc peu à peu devint ſérieuſe. Il pâlit, eut peur que ſa femme eût dit vrai, & ne put s'empêcher de lui demander les clés du petit cabinet où elle diſoit que le Grenadin étoit enfermé. Elle changea de diſcours, & augmenta ſon ſoupçon & ſa crainte : il lui demanda encore une fois les clés du cabinet, elle les lui refuſa : il les voulut avoir, & ſe leva de ſon ſiége preſque en colére. Tout beau, tout beau, Monſieur, lui dit alors la Ducheſſe, avant de demander des clés en colére, liſez tranquillement le mémoire que vous venez d'écrire, vous y avez oublié ces clés, vous ne pouvez nier qu'el-

les ne ſoient de fer, & que vous ne me deviez les cent piſtoles de la gageure ; faites-les-moi payer comme votre parole vous y oblige, & ſçachez que je ne vous ai fait ce beau conte, que pour vous faire remarquer que vous avez perdu, & pour vous divertir, afin que vous ayez moins de regret à vos cent piſtoles. Une autre fois ne ſoyez pas ſi crédule que de recevoir pour vraie une hiſtoire inventée. Il n'eſt pas vraiſemblable que tant d'avantures extraordinaires ſoient arrivées à un homme ſeul, & il l'eſt encore moins que j'euſſe fait ce conte s'il eût été véritable. Elle parloit avec une indifférence ſi aſſurée, que le Duc crût que le conte étoit inventé, encore plus facilement qu'il ne l'avoit cru véritable. Il en rit comme un fou, il admira l'eſprit merveilleux de ſa femme, & le fit admirer à ſes gens, qui étoient peut-être auſſi fous que leur Maître. Voyez, je vous prie, s'écrioit-il en faiſant de grandes exclamations & de plus grands éclats de rire, voyez par quels détours elle m'a appris que j'avois perdu. La Ducheſſe s'étouffoit de rire, ſes femmes la ſecondoient, Dom Pédre en mouroit d'envie dans ſon cabinet; & enfin le Duc après avoir commandé à ſon Argentier de donner cent piſtoles à ſa femme, la quita pour s'en aller dans ſon appartement, lui répétant ſouvent, tantôt qu'el-

qu'elle étoit un vrai Démon, & tantôt qu'elle avoit de l'eſprit comme un Démon. Les domeſtiques du Duc rediſoient la même choſe après leur Maître, tellement que pendant le tems que le Duc mit à ſe retirer dans ſon appartement, on n'entendit autre choſe dans l'eſcalier que des voix différentes, qui diſoient, Madame a l'eſprit d'un Démon, ma femme eſt un vrai Démon. Cependant l'Argentier du Duc compta les cent piſtoles à la Ducheſſe, & ſe retira. La Ducheſſe fit fermer ſa chambre; & ayant tiré de ſa cachette Dom Pédre, qui ne s'étoit pas encóre trop bien remis de la peur qu'il avoit eue, elle eſſaya de lui faire avouer qu'une femme d'eſprit peut ſe tirer à ſon honneur d'un mauvais pas, dont la ſeule penſée peut faire mourir de peur une Sotte. Elle voulut lui faire manger quelque choſe de ce què ſes femmes venoient de ſervir devant elle. Il la pria de l'en diſpenſer, & de le laiſſer ſortir le plutôt qu'il ſe pourroit. Elle lui donna les cent piſtoles qu'elle avoit gagnées, une chaîne d'or & ſon portrait, qui en valoient pour le moins autant, & le pria de ſe ſouvenir d'elle & de lui faire ſçavoir de ſes nouvelles. L'ayant enſuite embraſſé avec tendreſſe, elle le remit entre les mains de ſes femmes, qui le firent ſortir ſecrettement, lui & ſa mule, par une porte de derriére. Il ne jugea pas à propos de

coucher au même lieu, mais de faire encore deux lieues juſqu'à un bourg, où il avoit deſſein de diner le jour de devant, quand la Ducheſſe le retint. Tout ce qui lui étoit arrivé avec la belle Ducheſſe Catalane, lui revenoit ſans-ceſſe dans l'eſprit. Il ne pouvoit aſſez admirer, ce lui ſembloit, la promtitude dont elle l'avoit aimé d'abord ſans le connoître, la témérité qu'elle avoit eue à faire au Duc un conte ſi délicat & qui n'étoit que trop vrai, & enfin ſon adreſſe à l'appliquer à ſa gageure. Il admira auſſi la bonté du Duc, il en eut pitié, & ſe fortifia encore plus qu'il n'avoit fait dans l'opinion qu'une femme d'eſprit étoit d'une dangereuſe garde, & ne douta point que ſi la Ducheſſe ne ſe fût trop fiée en ſon bon eſprit, elle n'eût pas ſi-tôt exécuté ce qu'elle avoit eu envie de faire, & n'eût pas eu la hardieſſe de le déclarer à ſon mari même. Il ſe promit bien de ne ſe mettre jamais dans le péril d'être mal marié, ou en ne prenant jamais de femme, ou en la prenant ſi ſotte, qu'elle ne ſçût pas diſcerner l'amour de l'averſion. En faiſant ces réflexions il arriva à Madrid, où il trouva ſon couſin Dom Rodrigue, héritier de ſon pére, & marié avec ſa couſine. Il apprit de lui que Violante étoit mariée, & que la belle Virginie étoit allée aux Indes avec ſon mari. De Madrid il arriva à Gre-

na-

Digitized by Google

nade, il deſcendit chez ſa tante, qui lui fit mille careſſes, & qui lui apprit que Séraphine vivoit comme une Sainte, & que ſon Serviteur étoit mort de déplaiſir de ne lui avoir pu perſuader de quiter la Religion pour l'épouſer. Le jour d'après il alla avec ſa tante voir la jeune Laure, fille de Séraphine. Elle avoit été miſe dans un Couvent dès l'âge de quatre ans, & en pouvoit avoir alors ſeize ou dix-ſept. Il la trouva belle comme tous les Anges enſemble, & ſotte comme toutes les Religieuſes qui ſont venues au monde ſans eſprit, & en ont été tirées dès l'enfance pour être enfermées dans un Couvent. Il la conſidéra, & fut charmé de ſa beauté. Il la fit parler, & admira ſon innocence. Il ne douta point qu'il n'eût trouvé ce qu'il cherchoit; & ce qui lui faiſoit encore trouver Laure plus à ſon gré, c'eſt qu'il avoit été fort amoureux de Séraphine, & qu'il voyoit que ſa fille lui reſſembloit beaucoup, quoiqu'incomparablement plus belle. Il apprit à ſa tante qu'elle n'étoit pas ſa fille, & le deſſein qu'il avoit de l'épouſer: elle l'approuva, le fit ſçavoir à Laure, qui ne s'en réjouït ni ne s'en attriſta. Dom Pédre fit meubler ſa maiſon, chercha des valets les plus ſots qu'il put trouver, tâcha de trouver des ſervantes auſſi ſottes que Laure, & il eut bien de la peine. Il donna à ſa Maîtreſſe les plus ri-

Digitized by Google

ches habits & les plus belles hardes qui ſe purent trouver dans Grenade. Toutes les perſonnes de condition de la ville furent aux nôces, & furent autant ſatisfaites de la beauté de Laure, qu'elles le furent peu de ſon eſprit. La nôce finit de bonne heure, & les nouveaux mariés demeurérent ſeuls. Dom Pédre fit coucher ſes valets, & ayant fait retirer les ſervantes de ſa femme après qu'elles l'eurent deshabillée, s'enferma avec elle dans ſa chambre, & là Dom Pédre, par un rafinement de prudence qui étoit la plus grande folie du monde, exécute le plus capricieux deſſein que pouvoit jamais faire un homme qui avoit paſſé toute ſa vie pour un homme d'eſprit. Plus ſot encore que ſa femme, il voulut voir juſqu'où pouvoit aller ſa ſimplicité. Il ſe mit dans une chaiſe, fit tenir ſa femme debout, & lui dit ces paroles, ou d'autres encore plus impertinentes. Vous êtes ma femme, dont j'eſpére que j'aurai ſujet de louer Dieu, tant que nous vivrons enſemble. Mettez-vous bien dans l'eſprit ce que je m'en vais vous dire, & l'obſervez exactement tant que vous vivrez, & de peur d'offenſer Dieu, & de peur de me déplaire. A toutes ces paroles dorées, l'innocente Laure faiſoit de grandes révérences à propos ou non, & regardoit ſon mari entre deux yeux auſſi timidement qu'un Ecolier nouveau fait un Pédant impé-

périeux. Sçavez-vous, continua Dom Pédre, la vie que doivent mener les perſonnes mariées? Je ne le ſçai pas, lui répondit Laure, faiſant une révérence plus baſſe que toutes les autres; mais apprenez-la moi & je la retiendrai comme *Ave Maria*, & puis autre réverence. Dom Pédre étoit l'homme le plus ſatisfait du monde, de trouver encore plus de ſimplicité en ſa femme qu'il n'en eût oſé eſpérer. Il tira d'une armoire une paire d'armes fort riches & fort légéres, qui lui avoient autrefois ſervi dans une magnifique réception que la ville avoit faite au Roi d'Eſpagne: il en arma ſon Idiote, il lui couvrit la tête d'un petit morion doré couvert de plumes, lui ceignit une épée, & lui ayant mis une lance à la main, lui dit que la vie des femmes mariées qui vouloient être eſtimées vertueuſes, étoit de veiller leurs maris pendant leur ſommeil, armées de toutes piéces comme elle étoit. Elle ne lui répondoit qu'avec ſes révérences ordinaires, qui ne finirent que lorſqu'il lui fit faire deux ou trois tours de chambre; ce qu'elle fit par hazard de ſi bon air, ſa beauté naturelle & ſon habit de Pallas y contribuant beaucoup, que le trop fin Grenadin en demeura charmé. Il ſe coucha, & Laure demeura en faction juſqu'à cinq heures du matin. Le plus prudent & aviſé de tous les maris du monde, ou du-moins ſe croyant

 tel

Digitized by Google

tel, ſe leva, s'habilla, deſarma ſa femme, l'aida à ſe deshabiller, & l'ayant fait coucher dans le lit qu'il venoit de quiter, la baiſa pluſieurs fois; & pleurant de joye d'avoir trouvé à ſon avis ce qu'il cherchoit, il lui ordonna de dormir bien tard, & ayant recommandé à ſes ſervantes de ne la point réveiller, il s'en alla à la Meſſe & à ſes affaires; car j'avois oublié de vous dire qu'il avoit acheté une Charge dans Grenade, qui eſt comme celle de nos Maires ou Prévôts des Marchands perpétuels. La premiére nuit des nôces ſe paſſa donc de la maniére que je viens de vous dire, & le mari fut aſſez ſot pour n'employer pas mieux la ſeconde. Le Ciel l'en punit; il arriva une affaire pour laquelle il fallut néceſſairement qu'il prît la poſte le jour même, & qu'il allât à la Cour. Il n'eut le tems que de changer d'habit, & de dire adieu à ſa femme, lui ordonnant ſous peine d'offenſer Dieu & de lui déplaîre, d'obſerver exactement en ſon abſence la vie des perſonnes mariées. Ceux qui ont des affaires à la Cour ne peuvent ſçavoir quand elles ſeront terminées. Dom Pédre ne penſoit être que cinq ou ſix jours, il y fut cinq ou ſix mois. Cependant l'imbécille Laure ne manquoit pas de paſſer les nuits armée de toutes piéces, & de paſſer les jours à des ouvrages qu'elle avoit appris à faire dans la Religion. Un Gentilhomme de Cordoue

doue vint en ce tems-là pourſuivre un procès à Grenade. Il n'étoit pas ſot & étoit bien fait. Il vit ſouvent Laure en ſon balcon, la trouva fort belle, paſſa & repaſſa ſouvent devant ſes fenêtres à la mode d'Eſpagne, & Laure le laiſſa paſſer & repaſſer, ſans ſçavoir ce que cela vouloit dire, & ſans même avoir envie de le ſçavoir. Une Bourgeoiſe, femme de médiocre condition, qui demeuroit vis-à-vis de la maiſon de Dom Pédre, charitable de ſon naturel, & prenant grande part aux peines de ſon prochain, s'apperçut bientôt & de l'amour de l'Etranger, & du peu de progrès qu'il faiſoit auprès de ſa belle voiſine. Elle étoit femme d'intrigue, & ſa principale profeſſion étoit d'être conciliatrice des volontés, poſſédant éminemment toutes les conditions requiſes à celles qui veulent s'en acquiter, comme d'être Perruquiére, Revendeuſe, Diſtilatrice, d'avoir quantité de ſecrets pour l'embelliſſement du corps-humain, & ſur-tout elle étoit un peu ſoupçonnée d'être Sorciére. Elle ſaluoit ſi exactement le Gentilhomme de Cordoue toutes les fois qu'il paſſoit devant les fenêtres de Laure, qu'il crut que ce n'étoit pas ſans deſſein. Il l'acoſta tout d'un tems, fit connoiſſance & amitié avec elle; il lui découvrit ſon amour, & lui promit de faire pour le moins ſa fortune, ſi elle le ſervoit auprès de ſa voiſine.

La vieille damnée ne perdit point de tems, ſe fit introduire par les ſottes ſervantes auprès de leur ſotte Maſtreſſe, ſous prétexte de lui faire voir des hardes à vendre; la loua de ſa beauté, la plaignit d'être ſi-tôt ſéparée de ſon mari, & auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule avec elle, lui parla du beau Gentilhomme qui paſſoit ſi ſouvent devant ſes fenêtres. Elle lui dit qu'il l'aimoit plus que ſa vie, & qu'il avoit une forte paſſion de la ſervir, ſi elle le trouvoit bon. En-vérité je lui en ſuis fort obligée, lui répondit l'innocente Laure & j'aurois ſon ſervice pour agréable, mais la maiſon eſt pleine de valets, & juſqu'à tant que quelqu'un d'eux s'en aille, je n'oſerois le recevoir en l'abſence de mon mari. Je lui en écrirai ſi ce Gentilhomme le ſouhaite, & je ne doute point que je n'en obtienne tout ce que je lui demanderai. Il n'en falloit pas tant à la ruſée entremetteuſe, pour lui faire reconnoître que Laure étoit la ſimplicité même. Elle lui fit donc entendre le mieux qu'elle put de quelle façon ce Gentilhomme la vouloit ſervir; lui dit qu'il étoit auſſi riche que ſon mari, & ſi elle en vouloit voir des preuves, qu'elle lui apporteroit de ſa part des pierreries de grand prix, & des hardes auſſi riches qu'elle les pourroit ſouhaiter. Hà! Madame, lui dit Laure, j'ai tant de ce que vous dites, que je ne ſçai où les mettre. Puiſque cela eſt, répondit l'Am-

l'Ambaſſadrice de Satan, & que vous ne vous ſouciez pas qu'il vous régale, ſouffrez au-moins qu'il vous viſite. Qu'il le faſſe, à la bonne heure, dit Laure, perſonne ne l'en empêche. Voilà qui eſt fort bien, répondit la vieille, mais il ſeroit encore mieux que vos valets & vos ſervantes n'en ſçuſſent rien. Il eſt fort aiſé, répondit Laure, car mes femmes ne couchent point dans ma chambre, & je me mets au lit ſans leur aide & fort tard. Prenez cette clé qui ouvre toutes les ſerrures de la maiſon, & ſur les onze heures du ſoir il pourra entrer par la porte du jardin où donne un petit eſcalier qui conduit à ma chambre. La vieille lui prit les mains, & les lui baiſa cent fois, lui diſant qu'elle alloit redonner la vie à ce pauvre Gentilhomme qu'elle avoit laiſſé demi mort. Et pourquoi, s'écria Laure toute effrayée? C'eſt vous qui l'avez tué, lui dit alors la fauſſe vieille. Laure devint pâle comme ſi on l'eût convaincue d'un meurtre, & alloit proteſter de ſon innocence, ſi la méchante femme, qui ne jugea pas à propos d'éprouver davantage ſon ignorance, ne ſe fût ſéparée d'elle, lui jettant les bras au cou, & l'aſſurant que le malade n'en mourroit pas. Vous pouvez bien penſer qu'elle ſçavoit trop bien ſon métier, pour oublier cette merveilleuſe clé qui ouvroit toutes les portes. Quelqu'un dira ſur cette clé & pen-

ſera avoir bien critiqué, en diſant qu'elle étoit enchantée, & que cela ſent la fable; mais qu'il ſçache de la part de ſon très-humble ſerviteur, que les Maîtres en Eſpagne ont de pareilles clés, qu'ils appellent maîtreſſes, & qu'une autre fois il ne reprenne pas ce qu'il ignore. Toutefois qu'il reprenne à tort & à travers tout ce qui ne tombera pas ſous ſon ſens de très-petite étendue, puiſſai-je être auſſi impertinent que lui, ſi je m'en mets plus en peine. Reprenons notre vieille. Elle alla trouver ſon impatient Amoureux, & lui rendit compte de ce qu'elle avoit avancé, elle ſouriant d'un ſouris d'Enfer, & lui ſautant de joye: il la récompenſa en homme libéral, & attendit la nuit avec impatience. La nuit vint, il entra dans le jardin, & monta le plus doucement qu'il put juſqu'à la chambre de Laure, dans le tems que la ſtupide ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre armée de toutes piéces & la lance à la main, ſuivant les ſalutaires inſtructions de ſon extravagant mari. Il n'y avoit qu'une lumiére dans un endroit éloigné de la chambre, & la porte en étoit ouverte, ſans-doute pour recevoir le Galant de Cordoue: mais lui qui entrevit une perſonne armée, ne douta point qu'on ne voulût l'attraper. Sa peur alors domina ſur ſon amour, tout violent qu'il étoit, & il s'enfuit plus vite

qu'il

qu'il n'étoit venu, s'imaginant qu'il ne pouvoit aſſez tôt gagner la rue. Il alla chez ſa médiatrice, & lui apprit le péril qu'il avoit couru. Elle alla toute ſcandaliſée trouver Laure, qui lui demanda d'abord pourquoi le Gentilhomme n'étoit pas venu, & s'il étoit malade. Il n'eſt point malade, dit la vieille, & n'a pas manqué d'y venir, mais il trouva un homme armé dans votre chambre. Laure fit un long éclat de rire, & enſuite deux ou trois de pareille étendue, à quoi la vieille ne comprenoit rien. Enfin, quand la grande envie qu'elle avoit de rire ſe fut aſſez ſatisfaite, & lui laiſſa la liberté de parler, elle dit à la vieille qu'il falloit bien que ce Gentilhomme n'eût jamais été marié, & que c'étoit elle qui ſe promenoit dans ſa chambre toute armée. La vieille ne comprenoit rien à ce que lui diſoit Laure, & la crut longtems tout-à-fait folle; mais à force de queſtions & de réponſes, elle apprit ce qu'elle n'eût jamais pu croire, tant de la ſimplicité d'une fille de quinze ans, qui devoit tout ſçavoir à cet âge-là, que de l'extravagante précaution dont ſon mari ſe ſervoit pour s'aſſurer de l'honneur de ſa femme. Elle voulut laiſſer Laure dans ſon erreur, & au-lieu de ſe montrer ſurpriſe de la nouveauté de la choſe autant qu'elle l'étoit, elle ſe mit à rire avec Laure de la frayeur qu'avoit eu le Galant. La partie

fut remiſe à la nuit ſuivante. La vieille raſſura le Galant, & admira avec lui la ſottiſe du mari & de la femme. La nuit vint, il entra dans le jardin, monta le petit eſcalier, & trouva encore ſa Dame armée qui s'acquitoit de ſon devoir. Il l'embraſſa toute armée de fer qu'elle étoit, & elle le reçut comme ſi elle l'eût vu toute ſa vie. Enfin il lui demanda ce qu'elle vouloit faire de ces armes. Elle lui répondit en riant, qu'elle ne pouvoit les quiter ni paſſer la nuit dans un autre équipage, & lui apprit, puiſqu'il ne le ſçavoit pas, que c'étoit faire un gros péché que d'y manquer. Le madré Cordouan eut toutes les peines du monde à la deſabuſer & à lui perſuader qu'elle étoit trompée, & que la vie des perſonnes mariées étoit tout autre choſe. Enfin il la fit condeſcendre à ſe deſarmer, & à vouloir bien apprendre une autre façon d'exercer le mariage plus commode & plus plaiſante que celle que lui faiſoit pratiquer ſon mari, que Laure lui avoua être fort fatiguante. Il ne fut pas pareſſeux à la deſarmer, il aida auſſi à la deshabiller, ne trouvant pas qu'elle le fît aſſez vite; & s'étant deshabillé avec précipitation, ſe coucha auprès d'elle, où il lui fit avouer qu'il n'y avoit rien de ſi différent que ſes préceptes de mariage & ceux de ſon mari, & il apprit tout ce qu'il en ſçavoit à Laure, qui ne ſe laſſa point d'apprendre

tant

tant que ſon mari fut à la Cour. Enfin, elle en reçut une lettre, qui lui apprit qu'il la revenoit trouver, & que ſes affaires de la Cour étoient faites ; & celles du Cordouan l'étant auſſi dans Grenade, le drolle s'en retourna à Cordoue ſans prendre congé de Laure ; & je crois que ce fut auſſi ſans la regreter, rien n'étant ſi fragile que l'amour que l'on a pour une ſotte. Laure n'y trouva point à redire, & reçut ſon mari avec autant de joye & avec auſſi peu de reſſentiment de la perte de ſon Galant, que ſi elle ne l'eût jamais vu. Dom Pédre & ſa femme ſoupérent enſemble avec grande ſatisfaction de part & d'autre. L'heure de ſe coucher arriva. Dom Pédre ſe mit au lit ſelon ſa coutume, & fut bien étonné de voir ſa femme en chemiſe, qui ſe vint coucher auprès de lui. Il lui demanda tout troublé, pourquoi elle n'étoit pas armée ? Hà ! vraiment lui dit-elle, je ſçai bien une autre façon de paſſer la nuit avec ſon mari, que m'a enſeigné un autre mari que vous. Vous avez eu un autre mari, lui repliqua Dom Pédre ? Oui, lui dit-elle, ſi beau & ſi bien fait, que vous ſerez ravi de le voir ; je ne ſçai pourtant quand nous le verrons ; car depuis la derniére lettre que vous m'avez écrite, il ne m'eſt pas venu voir. Dom Pédre diſſimulant ſon déplaiſir, lui demanda qui il étoit : elle ne l'en put pas inſtrui-

re davantage, & propoſa à Dom Pédre de lui apprendre ce que l'autre mari lui avoit appris. Le malheureux feignit d'être malade, & peut-être l'étoit-il, tout au moins de l'eſprit. Il tourna le dos à ſa femme, & ſe repréſentant qu'il avoit choiſi une femme idiote, qui non ſeulement l'avoit offenſé en ſon honneur, mais encore qui ne croyoit pas s'en devoir cacher, il ſe reſſouvint des bons avis de la Ducheſſe, déteſta ſon erreur, & reconnut, mais trop tard, qu'une honnête femme ſçait garder les loix de l'honneur, & ſi par fragilité elle y manque, qu'elle ſçait cacher ſa faute. Enfin il ſe conſola d'un malheur ſans reméde. il ſe feignit longtems indiſpoſé, pour voir ſi les leçons de ſon Lieutenant n'auroient fait autre choſe qu'apprendre à ſa femme ce qu'il eût mieux fait de lui apprendre lui-même. Il vécut encore quelques années avec elle, eut toujours l'œil ſur ſes actions, & avant de mourir il lui laiſſa tout ſon bien, à condition qu'elle ſe feroit Religieuſe dans le Couvent où étoit Séraphine, qui apprit de lui que Laure étoit ſa fille. Il écrivit à Madrid à ſon couſin Dom Rodrigue toute ſon hiſtoire, & lui avoua combien il s'étoit trompé à ſuivre une opinion auſſi fauſſe que la ſienne. Il mourut. Laure n'en fut ni affligée ni réjouie, elle entra dans le Couvent où étoit ſa mére, qui prenant

con-

connoiſſance du grand bien que Dom Pédre avoit laiſſé à ſa fille, en fonda un Couvent. L'hiſtoire de Dom Pédre fut divulguée après ſa mort, & fit connoître à ceux qui en doutoient, que ſans le bon-ſens la vertu ne peut être parfaite, qu'une Spirituelle peut être honnête femme d'elle-même, & qu'une Sotte ne peut l'être ſans le ſecours d'autrui, & ſans être bien conduite.

LES HYPOCRITES.

CE fut dans le tems que la plus agréable ſaiſon de l'année habille la campagne de ſes livrées, qu'une femme arriva dans Toléde, ville d'Eſpagne la plus ancienne & la plus renommée. Cette femme étoit belle, jeune, artificieuſe, & ſi ennemie de la vérité, qu'il ſe paſſoit des années entiéres ſans que cette vertu parût une fois ſeulement dans ſa bouche; & ce qui eſt de plus merveilleux, c'eſt qu'elle ne s'en trouva jamais mal, au-moins ne s'en plaignit-elle jamais. Auſſi mentoit-elle quaſi toujours avec ſuccès; & il n'y a rien de plus vrai qu'une bourde de ſa façon a quelquefois mérité l'approbation des plus ſévéres ennemis du menſonge. Elle en pouvoit fournir les Poëtes & les Aſtrologues les plus achalandés; enfin cette grace naturelle fut telle, que jointe à la beauté de ſon viſage elle lui acquit en peu de tems des piſtoles à proportion de ſes attraits. Ses yeux étoient noirs, vifs, doux, bien fendus, braves de la derniére bravoure quoique grands fanfarons, convaincus de quatre ou cinq meurtres, ſoupçonnés de plus de cinquante qui n'étoient pas encore bien vérifiés; & pour les miſérables qu'ils avoient bleſſés, le nombre ne s'en pouvoit compter ni

même

même s'imaginer. Jamais on ne s'habilla mieux qu'elle; la moindre épingle attachée de ſa main, avoit un agrément particulier. Elle ne prit jamais avis de perſonne ſur ſa coëffure, & ſon ſeul miroir étoit tout à la fois ſon Conſeil d'Etat, de Guerre & de Finance. O la dangereuſe femme à voir! puiſqu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, & qu'on ne pouvoit l'aimer longtems & être longtems à ſon aiſe. Cette Dame faite de la façon que je viens de vous la dépeindre, entra dans Toléde au commencement de la nuit, & dans le tems que tous les Cavaliers de la ville faiſoient une maſcarade aux nôces d'un Seigneur étranger qui ſe marioit avec une Demoiſelle de l'une des meilleures Maiſons du Païs. Les fenêtres étoient éclairées de flambeaux, & encore plus des beaux yeux des Dames, & le grand nombre de lumiéres avoit rendu aux rues le jour que la nuit leur avoit ôté. Les Dames de moindre condition couvertes de leurs mantes, ne découvroient à ceux qui les regardoient que ce qu'elles avoient de plus digne d'être regardé. Pluſieurs braves, ou plutôt batteurs de pavé étoient ſur leurs voyes; j'entens parler de ces fainéans, dont les grandes villes ſont pleines, qui ne ſe foucient pas que leurs bonnes fortunes ſoient vraies, pourvu qu'elles ſoient crues telles, ou du-moins miſes en dou-

doute; qui n'attaquent jamais qu'en troupe, & toujours avec inſolence; & qui en vertu de leur bonne mine, & d'une eſtocade qui uſent leurs chauſſes, croyent avoir juriſdiction ſur les vies d'autrui, & faire mourir toutes les femmes d'amour, & les hommes de peur. O que les diſeurs de douceurs eurent ce jour-là de quoi s'exercer, & que l'on y fit de baſſes équivoques! Un Jeune-homme entr'autres, qui d'Ecolier s'étoit depuis peu fait Page, ſe ſurpaſſa ſoi-même à dire des ſottiſes devant notre Héroïne, & jamais ne fut plus ſatisfait de ſa perſonne. Il l'avoit vue deſcendre de ſon caroſſe de louage, & en avoit été ébloui; & ne voulant pas s'en tenir-là il l'avoit ſuivie juſqu'à la porte du logis où elle avoit loué une chambre, & de-là par-tout où l'envie de voir quelque choſe la porta. Enfin l'étrangére s'étant arrêtée en un lieu qui lui parut commode pour voir les Maſques à ſon aiſe, le Page éloquent paré ce jour-là de linge blanc, & plus propre qu'à l'ordinaire, eut bientôt lié converſation avec elle, qui en avoit bien vu d'autres. Elle étoit la femme du monde qui engageoit avec plus d'adreſſe & de malice un jeune Sot à hazarder beaucoup d'impertinences. Jugez donc, ſi trouvant en ce Page un téméraire parleur, elle ne lui fit pas dire au-delà de ce qu'il ſçavoit. Elle l'enivra de louanges,

&

& en fit après tout ce qu'elle voulut. Elle ſçut de lui qu'il ſervoit un vieux Cavalier d'Andalouſie, oncle de celui qui ſe marioit, & pour qui toute la ville étoit en réjouiſſance; qu'il étoit un des plus riches hommes de ſa condition, & qu'il n'avoit point d'autre héritier que ce neveu, qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'il fût un des plus perdus jeunes hommes d'Eſpagne, amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit, & qui outre les courtiſanes & les femmes dont il avoit gagné les bonnes graces par ſa galanterie ou par ſes préſens, s'étoit ſouvent porté à des violences de Satyre avec des filles de toutes ſortes de conditions. Il ajoûta que ſes folies avoient beaucoup couté à ſon vieil oncle, & que c'étoit ce qui l'avoit le plus porté à marier ſon neveu, pour voir ſi changeant de condition il ne changeroit point de mœurs. Tandis que le Page lui révéloit tous les ſecrets & toutes les affaires de ſon Maître, elle lui pervertiſſoit l'eſprit, ſe recriant ſur les moindres choſes qu'il diſoit, faiſant remarquer à ceux de ſa compagnie combien & avec quelle grace il diſoit d'agréables choſes; & enfin, n'oubliant rien de ce qu'il falloit pour achever de gâter un jeune homme, qui n'avoit déjà que trop bonne opinion de ſoi-même. Les louanges & les applaudiſſemens que donne une belle bouche ſont bien à craindre. Le pauvre

Page

Digitized by Google

Page n'eut pas plutôt appris à Héléne qu'il étoit de Valladolid, qu'elle ſe mit à parler avantageuſement de cette ville & de ſes habitans, & après s'être emportée en les louant juſqu'à l'hyperbole, elle dit au pauvre Page, que de tous ceux qu'elle avoit connu de ce Païs-là, elle n'en avoit point vu de ſi bien fait & de ſi accompli que lui. Ce fut-là le dernier coup de lime qui l'acheva. Cependant il fallut ſe retirer. Elle invita elle-même l'inſenſé de la remener chez elle, & il ne faut pas demander ſi elle ne lui donna pas la main plutôt qu'à un autre. Il ſentoit des treſſaillemens de joye, qui lui faiſoient faire de tems en tems des actions de fou, & il concluoit en lui-même qu'il ne falloit jamais déſeſpérer de ſa bonne fortune, quelque miſérable que l'on fût. Héléne étant arrivée dans ſa chambre, lui fit donner le meilleur ſiége. Il étoit ſi étourdi de ſon bonheur, que s'étant voulu aſſeoir avant d'être en meſure, il avoit donné du cul en terre, répandu ſon manteau, ſon chapeau, & ſes gans par la place, & s'étoit quaſi percé le corps de ſon poignard, qui étoit ſorti du foureau lorſqu'il tomba. Héléne l'alla relever, faiſant la furieuſe comme une Tigreſſe à qui on a enlevé ſes petits; elle ramaſſa ſon poignard, & lui dit qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'il le portât le reſte du jour, après le péril qu'il lui avoit fait courir. Le Page inſ-

ſem-

Digitized by Google

ſembla tous le débris de ſon naufrage, & fit pluſieurs mauvais complimens accommodés au ſujet. Cependant Héléne faiſoit ſemblant de ne pouvoir ſe remettre de la frayeur qu'elle avoit eue, & ſe mit à admirer la beauté du poignard. Le Page lui dit qu'il venoit de chez ſon vieux Maître, qui l'avoit autrefois donné à ſon neveu avec l'épée & la garniture aſſortie, & qu'il l'avoit choiſie ce jour-là entre pluſieurs autres, qui étoient dans la garderobe de ſon Maître, pour ſe parer dans ce jour de fête publique. Héléne fit eſpérer au Page qu'elle pourroit bien aller déguiſée voir de quelle façon les perſonnes de condition ſe marioient à Toléde. Le Page lui dit que la cérémonie ne s'en feroit qu'à minuit, & lui offrit la collation dans la chambre du Maître-d'hôtel, qui étoit ſon ami : il peſta enſuite contre ſon malheur, de ce qu'il étoit obligé de quiter la plus agréable compagnie du monde, pour s'aller ennuyer avec ſon vieux Maître, que ſes incommodités de vieillard retenoient au lit ; il ajoûta qu'à cauſe de ſes goutes il ne feroit point aux nôces qui ſe faiſoient dans une maiſon de la ville fort éloignée de la ſienne, qui étoit l'hôtel du Comte de Fuenſalide. Il étudioit enſuite quelque joli compliment de ſortie, quand on frappa rudement à la porte. Héléne en parut troublée, & pria le Page d'entrer dans un petit

petit cabinet, où elle l'enferma pour plus longtems qu'il ne penſoit: celui qui frappoit ſi rudement à la porte, étoit un brave à fauſſes enſeignes, galant d'Héléne, & que par bienſéance elle faiſoit paſſer pour ſon frére. Il étoit complice de ſes méchantes actions, & l'ordinaire inſtrument de ſes menus plaiſirs. D'abord elle lui fit part du Page enfermé, & du deſſein qu'elle venoit de former ſur les piſtoles de ſon vieux Maître, dont l'exécution demandoit autant de diligence que d'adreſſe. En un moment les mules, quoique déjà bien fatiguées, furent remiſes au caroſſe qui les avoit amenés de Madrid, & Héléne & ſa compagnie, qui étoit compoſée du redouté Montufar, d'une vieille nommée Mendez, vénérable pour ſon chapelet & ſon harnois de prude, & d'un petit laquais, s'embarqua dans ce vaiſſeau délabré, qui les porta dans la rue des *Chrétiens Modernes*, dont la foi eſt encore plus récente que les habits qu'ils vendent. Les Maſques couroient encore les rues, & il arriva que le Marié maſqué comme les autres, rencontra le caroſſe d'Héléne, & vit cette dangereuſe Etrangére, qui lui ſembla Vénus en portiére, ou le Soleil courant les rues: il en fut ſi charmé, que pour peu de choſe il eût abandonné ſes nôces, pour ſe jetter à corps perdu dans la conquête de cette charmante inconnue;

mais

mais pour-lors la prudence lui fit étouffer un déſir emporté, qui ne faiſoit encore que de naître. Il ſuivit ſa troupe de maſques, & le caroſſe de louage continua ſon chemin à la friperie, où en moins de rien & ſans marchander Héléne s'habilla de deuil depuis les pieds juſqu'à la tête, fit habiller de la même parure la vieille Mendez, Montufar, & ſon petit laquais, & remontant en caroſſe fit toucher le cocher à l'Hôtel du Comte de Fuenſalide. Le petit laquais y entra, s'informa de l'appartement du Marquis de Villefagnan, & alla lui demander audience pour une Dame étrangére des montagnes de Léon, qui avoit à lui parler pour une affaire de conſéquence. Le bon-homme fut ſurpris de la viſite d'une telle Dame, & à telle heure. Il ſe compoſa ſur ſon lit le mieux qu'il put, rajuſta ſon colet fourbi, & ſe fit mettre ſous le dos deux carreaux de plus qu'il n'en avoit, pour recevoir une ſi importante viſite avec plus de bienſéance. Il ſe tenoit en cet état, la vue attachée ſur la porte de ſa chambre, lorſqu'il y vit entrer, non ſans grande admiration de ſes yeux, & non moindre altération de ſon cœur, le funeſte Montufar, autant couvert de deuil lui ſeul qu'un convoi entier, ſuivi de deux femmes de même parure, dont la plus jeune, qu'il tenoit par la main & qui ſe cachoit une partie du viſage avec

ſon voile, paroiſſoit la plus triſte & la plus conſidérable. Un laquais lui portoit une queue ſi longue, ſi ample, & où il entroit tant d'étoffe, que lorſqu'elle fut épanouïe, tout le plancher de la chambre en fut couvert. Dès la porte ils ſaluérent le vieillard malade de trois profondes révérences, ſans y compter celle du petit laquais, qui ne fit à la ſienne rien qui vaille. Au milieu de la chambre autres trois révérences toutes d'un même tems, & autres trois avant de prendre des ſiéges, qui leur furent approchés par un jeune Page, camarade de celui qu'Héléne tenoit enfermé dans ſa chambre. Mais ces trois derniéres révérences furent telles, qu'elles firent preſque oublier les premiéres. La partie courtoiſe de l'ame du vieillard en fut toute émue; les Dames s'aſſirent, & Montufar & le petit laquais ſe retirérent tête nue auprès de la porte. Cependant le vieillard ſe tuoit de leur faire des complimens, & s'affligeoit de leur deuil avant d'en ſçavoir la cauſe, qu'il les pria de lui apprendre, comme auſſi le ſujet qui lui faiſoit avoir l'honneur de les voir à une heure ſi indue pour des perſonnes de leur condition. Héléne, qui ne ſçavoit que trop la force d'émouvoir & de perſuader qu'ont deux beaux yeux qui pleurent, fit débonder les ſiens en un torrent de larmes, & ſa bouche en des ſoupirs & des ſan-
glots

glots interrompus, d'un ton qu'elle hauſſoit & baiſſoit ſelon qu'elle jugeoit à propos, faiſant paroître de tems en tems la beauté de ſa main qui eſſuyoit ſes larmes, & découvrant quelquefois ſon viſage pour faire voir qu'il étoit auſſi affligé que beau. Le vieillard attendoit avec impatience qu'elle parlât, & commençoit de l'eſpérer, car le fleuve de larmes débordé s'étoit déjà ſeché ſur la campagne de lys & de roſes qu'il avoit inondée, quand la vieille Mendez, qui jugea à propos de reprendre le chant lugubre où l'autre l'avoit laiſſé, commença à pleurer & à ſangloter avec tant de force, que ce fut malheur & honte pour Héléne de ne s'être pas aſſez affligée. La vieille ne s'en tint pas là: pour avoir ſur Héléne l'avantage d'avoir bien fait, elle crut qu'une poignée ou deux de cheveux ne feroient pas un petit effet ſur l'auditoire. Auſſi-tôt dit, auſſitôt fait. Elle fit un grand dégat à ſa tête; mais la vérité eſt qu'il n'y alloit rien du ſien, & qu'il n'y avoit pas un ſeul cheveu qui fût de ſon crû. Héléne & Mendez s'affligeoient ainſi à l'envi, quand Montuſar & le laquais, au ſignal concerté entre eux, ſe firent entendre auprès de la porte, ſoupirans & pleurans, à ne porter point envie aux pleureuſes d'auprès du lit, que ce nouveau chœur de muſique lugubre remit en humeur de s'affli-

ger. Le vieillard ſe déſeſpéroit de voir tant pleurer, & de ne pouvoir apprendre pourquoi. Il pleuroit auſſi ſelon ſes forces, ſanglottoit autant que pas un de la compagnie, & conjuroit par toutes les puiſſances du Ciel, les Dames affligées de modérer un peu leur affliction, & de lui en apprendre le ſujet, leur proteſtant que ſa vie ſeroit la moindre choſe qu'il voudroit hazarder pour elles, & regretant ſa jeuneſſe paſſée, pour leur témoigner par des effets la ſincérité de ſes deſſeins. Elles ſe radoucirent à ces paroles, leurs viſages ſe déridérent, & elles crurent avoir aſſez pleuré pour pouvoir ne pleurer plus ſans ſe faire tort; outre qu'elles étoient grandes ménagéres du tems, & qu'elles ſçavoient bien qu'elles n'en avoient point à perdre. La vieille donc levant ſa mante de deſſus ſa tête, afin que ſon vénérable viſage lui donnât tout le crédit dont elle avoit beſoin, déclama de cette ſorte. Dieu par ſa toute-puiſſance garde de mal Monſieur le Marquis de Villefagnan, & lui donne toute la ſanté qui lui eſt néceſſaire, quoiqu'à dire la vérité, ce que nous venons lui apprendre ne ſoit guéres propre à lui donner de la joye, qui eſt la fleur de la ſanté; mais notre malheur eſt tel, qu'il faut que nous le communiquions aux autres. Le Marquis de Villefagnan ſe frappa alors la cuiſſe du plat de ſa main, & tirant un grand ſou-

ſoupir de ſa poitrine : Plaiſe à Dieu que je me trompe, s'écria-t-il ! voici quelque nouvelle jeuneſſe, ou plutôt quelque folie de mon neveu. Achevez, Madame, achevez, & pardonnez-moi ſi je vous ai interrompue. La vieille ſe remit à pleurer au-lieu de répondre, & Héléne prit la parole : Puiſque vous ſçavez par expérience, dit-elle, que votre neveu eſt eſclave de ſes paſſions, & que vous avez eu ſouvent à faire ceſſer le bruit de ſes violences, vous ne ferez pas difficulté de croire celle qu'il m'a faite. Quand vous l'envoyâtes à Léon le Printems paſſé, il me vit dans une Egliſe, & me dit d'abord des choſes telles que ſi elles euſſent été vraies, nous n'avions l'un & l'autre qu'à demeurer, de peur de la Juſtice, dans cette Egliſe, moi comme ſon aſſaſſine, & lui comme un homme mort & prêt à mettre en terre. Il me dit cent fois que mes yeux l'avoient tué, & n'oublia pas la moindre flaterie de celles dont les Amans ſe ſervent pour abuſer de la ſimplicité d'une fille. Il me ſuivit juſqu'en mon logis, paſſa à cheval devant mes fenêtres, tous les jours & toutes les nuits y fit entendre des muſiques. Enfin, voyant que toutes ſes promeſſes amoureuſes ne lui ſervoient de rien, il gagna par des préſens une Eſclave Négre, à qui ma mére avoit promis ſa liberté, & par ſon conſeil me ſurprit dans un jardin que

 nous

nous avions dans le fauxbourg de la ville. Je n'avois avec moi que l'Eſclave infidéle ; il étoit accompagné d'un homme auſſi méchant que lui, & il avoit donné de l'argent au Jardinier pour le faire aller à l'autre bout de la ville, ſous prétexte d'une affaire importante. Que vous dirai-je davantage ? il me mit ſon poignard à la gorge, & voyant que ma vie m'étoit moins chére que mon honneur, à l'aide du complice de ſon crime il me prit par force, ce qu'il n'eût jamais obtenu par ſes cajolleries. L'Eſclave fit la furieuſe, & pour mieux cacher ſa perfidie ſe fit légérement bleſſer à une main, & enſuite fit l'évanouïe. Le Jardinier revint, votre neveu épouvanté de ſon crime même, ſe ſauva par deſſus la muraille du jardin avec tant de précipitation, qu'il laiſſa tomber ſon poignard que je ramaſſai. Cet inſolent jeune-homme n'avoit pourtant alors rien à craindre ; car n'étant pas en état de le faire arrêter, j'euſſe eu aſſez de force ſur mon eſprit pour faire bonne mine & pour diſſimuler l'effroyable malheur qui venoit de m'arriver. Je fis ce que je pus pour ne paroître pas plus triſte qu'à l'ordinaire. La méchante Eſclave diſparut à quelque tems de-là. Je perdis ma mére, & puis dire que j'aurois tout perdu avec elle, ſi ma tante que vous voyez, n'avoit eu la bonté de me recevoir chez elle, où elle ne met aucune

dif-

différence entre ſes deux aimables filles & moi. C'eſt en ſa maiſon que j'ai appris que votre neveu étoit ſi éloigné de réparer le tort qu'il m'avoit fait, qu'il étoit prêt à ſe marier en cette ville. Je ſuis venue en la plus grande diligence que j'ai pu, afin qu'avant de ſortir de votre chambre vous me donniez en argent ou en pierreries deux mille écus pour me rendre Religieuſe; car après ce que je ſçai par expérience du naturel de ce cavalier, je ne pourrois jamais me réſoudre à l'épouſer, quand lui & tous les ſiens voudroient me le perſuader par toutes ſortes d'offres & de priéres. Je ſçai bien qu'il ſe marie cette nuit, mais je vais m'y oppoſer, & faire un éclat qui lui nuira toute ſa vie, ſi vous n'y donnez l'ordre que je viens de vous propoſer. Et pour faire voir, ajoûta-t-elle, qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que je vous dis de la violence que m'a fait votre neveu, voilà le poignard qu'il me mit à la gorge, & plût à Dieu qu'il eût fait plus que m'en menacer! Elle recommença de pleurer en achevant ſon diſcours. Mendez prit un ton plus haut qu'elle, & le chœur de muſique d'auprès de la porte, dont le petit laquais faiſoit le deſſus, & Montufar la baſſe, ne ſe fit pas entendre avec moins d'ambition. Le vieillard qui n'avoit déjà que trop facilement cru ce que lui avoit dit la plus fourbe de toutes les femmes, ne vit pas plutôt le

poignard, qu'il le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit autrefois donné à ſon neveu. Il ne ſongea donc plus qu'à empêcher que ſes nôces ne fuſſent point troublées. Il l'eût bien envoyé querir, mais il eut peur que quelqu'un fût aſſez curieux pour en vouloir ſçavoir le ſujet;& comme on craint extrêmement quand on déſire de-même, il ne vit pas plutôt les Dames affligées faire mine de s'aller oppoſer à des nôces qu'il déſiroit ardemment, & qui lui avoient donné beaucoup de peine à conduire juſqu'où elles étoient, qu'il ſe fit apporter une caſſette par ſon Page, & lui fit compter deux mille écus en piéces de quatre piſtoles. Montufar les reçut & les recompta une à une, & le vieux Marquis leur ayant fait promettre qu'ils ſe trouveroient le lendemain chez lui, fit mille excuſes aux Dames de ce qu'il ne pouvoit les conduire juſqu'à leur caroſſe. Elles y montérent fort ſatisfaites de leur viſite, & firent reprendre au cocher le chemin de Madrid, ſe figurant que ſi on avoit à les ſuivre ce ſeroit du côté de Léon. Leurs hôteſſes cependant voyant que ſes hôtes ne paroiſſoient point, entra dans leur chambre: elle trouva le Page dans le cabinet, qui ne pouvoit comprendre pourquoi on l'avoit enfermé, & elle le laiſſa aller, parce qu'elle le connoiſſoit, ou plutôt parce qu'elle trouva le compte de ſes meu-

Digitized by Google

meubles. Ceux qui ſont profeſſion de dérober & qui en tirent toute leur ſubſiſtance, ne craignent point Dieu, & ont toujours à craindre les hommes. Ils ſont de tous païs, & n'ont jamais de demeure aſſurée. Auſſi-tôt qu'ils ont mis le pied dans un lieu, ils y profitent le plutôt qu'ils peuvent avec un ſeul, & ſe brouillent avec tous les autres. Ce malheureux métier qui s'apprend avec tant de travail & de diligence, eſt différent des autres, en ce qu'on les quite après y avoir vieilli, & qu'on manque de forces; & celui de dérober ne ſe quite preſque jamais que dans la jeuneſſe & faute de vie. Il faut que ceux qui l'exercent y trouvent bien des charmes, puiſqu'ils hazardent pour eux un grand nombre d'années que leur ôte tôt ou tard le Bourreau. Héléne, Mendez & Montufar, n'avoient pas ces belles réflexions-là dans la tête, mais bien une peur effroyable d'être ſuivis. Ils donnérent à leur cocher le double de ce qu'il lui falloit, afin qu'il preſſât ſes chevaux, ce qu'il fit avec excès pour plaîre à des gens qui l'avoient payé de-même; & on peut croire que jamais caroſſe de louage n'alla plus vite ſur la route de Madrid. Ils n'avoient pas envie de dormir, quoique la nuit fût fort avancée. Montufar étoit fort inquiet, & témoignoit par ſes ſoupirs fréquens plus de repentir que de ſatisfaction.

Héléne qui voyoit clair dans ſa penſée voulut le divertir en l'informant des particularités de ſa vie, dont juſqu'alors elle lui avoit fait un ſecret. Puiſque je te vois de mauvaiſe humeur, lui dit-elle, je veux contenter l'envie que tu as toujours eue d'apprendre qui je ſuis, & d'être informé des avantures qui me ſont arrivées avant notre connoiſſance. Je te dirois bien que je ſuis de bonne maiſon, & me donnerois bien un nom illuſtre, comme fait aujourd'hui la plupart du monde; mais je veux être ſi ſincére avec toi, que je te découvrirai juſqu'aux moindres défauts de ceux qui m'ont miſe au monde. Mon pére donc étoit Galicien d'origine, laquais de profeſſion, ou, pour parler de lui plus honorablement, eſtafier. La mémoire du Patriarche Noé lui étoit fort vénérable pour la ſeule invention de la vigne; & ſans l'attachement qu'il avoit pour le vin, on peut dire de lui qu'il en avoit fort peu pour les biens temporels de ce Monde. Ma mére étoit de Grenade, Eſclave, pour vous parler franchement; mais on ne peut aller contre ſon étoile. Elle répondoit au nom de Marie que lui avoient donné ſes Maîtres, & c'étoit ſon nom de Baptême; mais on lui eût fait plus grand plaiſir de l'appeller Zara, qui étoit ſon nom de Moſquée; car puiſqu'il vous faut tout dire, elle étoit Chrétienne par complaiſance & par coutume,

&

& Maure en effet. Elle ſe confeſſoit pourtant ſouvent, mais plutôt des péchés de ſes Maîtres que des ſiens; & comme elle entretenoit bien plus ſon Confeſſeur du mal qu'elle avoit à ſervir que de ſes défauts, & lui faiſoit bien valoir ſa patience, ſon Confeſſeur qui étoit un ſaint homme, & qui jugeoit des autres par lui-même, la croyoit ſur ſa parole, & la louoit au-lieu de la reprendre; ainſi qui eût été aſſez près de ma mére quand elle ſe confeſſoit, n'eût entendu que des louanges de part & d'autre. Vous êtes peut-être en peine de ſçavoir comment je ſuis informée d'un ſecret ſi particulier, & vous pouvez bien penſer que ce n'eſt pas de ma mére que je le ſçai; mais je ſuis fort curieuſe de mon naturel, & toute jeune que j'aye été, ma mére ne s'eſt jamais confeſſée que je ne me ſois approchée d'elle le plus que j'ai pu pour entendre ſa confeſſion. Toute bazanée ou plutôt noire qu'elle étoit, ſon viſage & ſa taille n'étoient pas ſans agrémens, & plus de ſix Chevaliers Commandeurs des Croix Rouges & Vertes n'ont pas dédaigné d'avoir ſes bonnes graces. Elle étoit ſi charitable, qu'elle les accordoit à tous ceux qui les lui demandoient; & elle fut d'une ame ſi reconnoiſſante envers ſes Maîtres, que pour les récompenſer en quelque façon de la peine qu'ils avoient eue à la nourrir dès ſa jeuneſſe, elle faiſoit

tous les ans ce qu'elle pouvoit pour leur donner un petit Eſclave mâle ou femelle; mais le Ciel ne ſecondoit pas ſa bonne intention, & tous les petits demi-négres de ſa façon mouroient dès leur naiſſance. Elle fut plus heureuſe à élever les enfans des autres. Ses Maîtres qui perdoient tous les leurs dès le berceau, la firent nourrice d'un garçon déſeſpéré des Médecins, qui en peu de tems, par le ſoin & par les bonnes qualités du lait de ma mére, donna bientôt des ſignes d'une parfaite ſanté, & l'eſpérance d'une longue vie. Ce bonheur fut cauſe que la Maîtreſſe de ma mére lui donna ſa liberté en mourant. Voilà ma mére libre; elle ſe mit à blanchir du linge, & y réuſſit ſi bien, qu'en peu de tems il n'y eut pas un Courtiſan dans Madrid qui crût ſon linge bien blanchi, s'il ne l'avoit été des mains de la Moreſque. En ce tems-là elle remit en pratique les leçons que ſa mére lui avoit données autrefois, pour avoir commerce avec les gens de l'autre monde. Elle avoit abandonné cet exercice chatouilleux, plus par modeſtie, & pour ſe trouver fatiguée des louanges qu'on lui donnoit d'être excellente en ſon art, que par crainte de la Juſtice. Enfin donc elle s'y redonna toute entiére, pour faire ſeulement plaiſir à ſes amis; & en peu de tems elle y acquit de ſi belles connoiſſances, & ſe mit en tel crédit dans la Cour

des

des Ténébres, que les Démons de la plus grande réputation ne ſe fuſſent pas tenus pour bons Diables, s'ils n'euſſent fait amitié avec elle. Je ne ſuis pas vaine & je ne mens jamais, ajoûta Héléne, & je ne donnerois pas à ma mére de bonnes qualités qu'elle n'auroit pas eues; mais je dois pour le moins ce témoignage à ſa vertu. Les ſecrets qu'elle vendoit, ceux qu'elle révéloit, & ſes oracles qui la faiſoient montrer au doigt dans les rues, étoient des talens vulgaires entre ceux de ſa Nation, en comparaiſon de ce qu'elle ſçavoit en matiére de pucelages. Telle fleur de virginité a été plus entiére aprés qu'elle y a mis la main, qu'elle n'étoit avant ſa flétriſſure, & s'eſt mieux vendue la ſeconde fois que la premiére. Elle pouvoit avoir quarante ans, quand elle ſe maria avec mon pére le bon Rodrigues. On s'émerveilla dans le quartier, de ce qu'un homme qui aimoit tant le vin, ſe marioit avec une femme qui n'en buvoit point, comme fidéle à Mahomet, & qui avoit toujours les mains dans l'eau comme blanchiſſeuſe. Mais mon pére diſoit à cela, que l'amour rendoit toutes choſes faciles. Elle fut groſſe quelque tems aprés, & accoucha heureuſement de moi. Cette joye ne dura pas longtems dans la maiſon. J'avois ſix ans, quand un Prince fit habiller cent laquais de livrées, pour paroître dans

un combat de Taureaux ; mon pére fut un des choiſis, but ſans diſcrétion ce jour-là, s'alla jetter dans le paſſage d'un Taureau furieux qui le mit en piéces. Je me ſouviens qu'on en fit des chanſons, & que l'on diſoit ſur la mort de mon pére, que chacun haïſſoit ceux de ſa profeſſion. Je n'ai ſçu que longtems depuis, que l'on entendoit par-là lui reprocher qu'il portoit des cornes comme un Taureau ; mais on ne peut faire taire les mauvaiſes langues, ni défendre au peuple ſes mauvaiſes railleries. Ma mére s'affligea de la mort de mon pére, je m'en affligeai auſſi ; elle ſe conſola, & je me conſolai. Ma beauté, quelque tems après, commença à faire parler de moi. Il y eut preſſe dans Madrid à me mener au Cours & à la Comédie, & à me donner des collations ſur les bords du Manſanarés. Ma mére me gardoit comme un Argus, juſques-là que j'en murmurois ; mais je reconnus bientôt que ce n'avoit été qu'à mon profit. Sa ſévérité & le haut prix où elle me mettoit, fit valoir ſa marchandiſe, & cauſa de l'émulation entre ceux qui me faiſoient les doux yeux. Je fus entr'eux à l'enchére, chacun d'eux crut m'avoir emportée ſur ſon rival, & chacun crut avoir trouvé ce qui n'y étoit plus. Un riche Génevois qui ne paroiſſoit point ſur les rangs, fit reluire tant d'or aux yeux de ma prudente mére, & lui fit voir tant

tant de franchiſe en ſon procédé, qu'elle favoriſa ſes bonnes intentions. Il eut le premier place en mes bonnes graces, mais cette primauté lui couta bon. On eut pour lui de la fidélité tant que l'on crut qu'il doutoit de la nôtre; mais auſſi-tôt qu'il nous en parut perſuadé, nous lui en manquâmes. Ma mére étoit trop ſenſible aux peines d'autrui, pour n'être pas touchée des plaintes continuelles de mes Amans, tous les principaux de la Cour & tous fort riches. Il eſt vrai qu'ils ne répandoient pas l'argent comme le Génevois; mais ma mére qui ſçavoit eſtimer les grands profits, ne mépriſoit pas les petits; outre qu'elle étoit obligeante par principe de charité plutôt que d'intérêt. Le Génevois fit banqueroute, je ne ſçai ſi nous en fûmes cauſe. Il y eut des querelles pour l'amour de moi, la Juſtice nous viſita plus par civilité qu'autrement; mais ma mére avoit une averſion naturelle pour les Gens de Robe, & ne haïſſoit pas moins les Braves & les Narciſſes, qui commençoient à nous obſéder. Elle jugea donc à propos d'aller à Séville, fit argent de tous ſes meubles, & me mit avec elle dans un caroſſe de retour. Nous fûmes vendues par notre cocher, volées de tout ce que nous avions, & ma mére tellement battue, parce qu'elle défendit ſon bien autant que ſes forces le lui purent permettre, qu'avant de pouvoir

at-

attraper une méchante hôtellerie, elle mourut au pied d'un rocher. Je m'armai de réſolution, quoique je fuſſe bien jeune. Je fouillai tous les plis des habits de ma mére, mais il n'y avoit rien à faire après les exacts voleurs qui y avoient paſſé. Je la laiſſai à la diſcrétion des paſſans, penſant bien qu'en un grand-chemin tel que celui de Madrid à Séville, ſon corps que j'abandonnois ne manqueroit pas de perſonnes charitables qui la fiſſent enterrer. J'arrivai à Madrid: mes Amans ſçurent mon infortune, y remédiérent, & en peu de tems je fus remontée d'habits & de meubles. En ce tems-là je te vis chez une de mes amies, & j'y fus charmée de tes bonnes qualités. Je n'ai plus rien à t'apprendre de ma vie, puiſque depuis ce tems-là nous l'avons toujours paſſée enſemble. Nous ſommes venus à Toléde, nous en ſortons à la hâte, & ſi bien en argent, que ſi tu avois autant de courage que je t'en ai cru, tu ſerois plus gai que tu n'es. Et puiſque la rélation que je t'ai faite a eu la vertu de te donner envie de dormir, comme je reconnois à tes bâillemens & aux agitations de ta tête, appuye-la ſur moi, & t'endors. Mais ſçache que tout ce que la crainte a de bon & d'utile avant de commettre un crime, devient beaucoup plus méchant & plus dangereux après qu'on l'a commis. La crainte trou-

ble

ble toujours l'eſprit du coupable, de façon qu'au-lieu de fuir celui qui le cherche, il ſe jette ſouvent de lui-même dans ſes mains. Montufar s'endormit, & l'Aurore s'éveilla ſi belle & ſi charmante, que les oiſeaux, les fleurs & les fontaines la ſaluérent chacun à leur mode, les oiſeaux en chantant, les fleurs en parfumant l'air, & les fontaines en riant ou en murmurant, l'un vaut l'autre. Cependant le neveu du Marquis de Villefagnan, le ſenſuel Dom Sanche, ſongeoit à ſe lever d'auprès de ſa nouvelle épouſe, fort laſſé, & peut-être déjà fort ſoul des plaiſirs du mariage. Il avoit l'imagination pleine de la belle Etrangére, de la dangereuſe Héléne qu'il avoit vue dans le caroſſe de louage, & ſe la figuroit toute admirable, faiſant par-là une grande injuſtice à ſa femme, qui étoit fort belle & ſi aimable, que plus d'un Amant ſoupiroit pour elle dans Tolède, dans le tems qu'elle ſoupiroit pour ſon mari; & cet inconſtant ſoupiroit pour une infame courtiſane, qui ſe donnoit pour peu de choſe à tous ceux qui avoient envie d'elle. Il n'y a rien de plus déréglé que notre appétit; un mari qui a une belle femme, court après une laide ſervante; un Satrape à qui on ſert une biſque & des ortolans, les regarde avec dédain, & ſe fait apporter la ſoupe & le bœuf de ſes valets. Tout le monde a le goût dépravé en beau-

coup

coup de choſes, & les grands Seigneurs plus que les autres; comme ils ont du bien plus qu'il ne leur en faut, & qu'on cherche toujours ce qu'on n'a point, ils ſe portent au mal pour diverſifier; ils employent pour le trouver, du tems, des pas & de l'argent, & ſont quelquefois longtems à prier une inhumaine avant d'en obtenir ce qu'elle donne quelquefois à d'autres ſans en être priée. C'eſt le Ciel qui le permet ainſi, pour les punir par le mal même de ce qu'ils s'y portent aveuglément. Homme miſérable, à qui le Ciel a donné les deux choſes du monde qui peuvent le plus faire ta félicité, du bien en abondance, & une femme aimable; du bien pour en pouvoir faire à ceux qui le méritent & qui n'en ont point, & pour n'avoir point à ſe porter aux baſſeſſes à quoi la pauvreté réduit les ames les mieux nées; & une femme qui t'égale en qualité & en bien; belle de corps & d'ame, toute parfaite à tes yeux, & encore plus à ceux des autres, qui voyent plus clair dans les affaires d'autrui que dans les leurs; & enfin qui a de la retenue, de la pudeur & de la vertu. Que cherches-tu hors de chez toi? N'as-tu pas en ta maiſon une moitié de toi-même, une femme dont l'eſprit divertit le tien, dont le corps ſe donne tout entier à ton plaiſir, qui eſt jalouſe de ton honneur, ſoigneuſe dans ton ménage, habile à conſerver ton bien,
qui

qui te donne des enfans qui te divertiſſent en leur jeuneſſe, qui te ſecourent en ta vieilleſſe, & qui te feront revivre après ta mort? Que cherches-tu encore un coup hors de chez toi? Je vais te le dire en peu de mots: à te ruiner de bien & de réputation, à perdre l'eſtime de tes amis, & à te faire des ennemis redoutables. Crois-tu ton honneur à couvert, à cauſe que tu as une honnête femme? Hà! que tu as peu d'expérience des choſes du monde, & peu de connoiſſance de notre fragilité! Le cheval du monde le mieux dreſſé & le plus obéiſſant, s'échappe ſous un mauvais Ecuyer & le porte par terre. Une femme réſiſtera à telle & à telle tentation de mal faire, & fera une faute de la derniére importance, lorſqu'elle ſe croira le mieux ſur ſes gardes. Une faute en attire ſouvent pluſieurs, & la diſtance qui eſt entre la vertu & le vice, n'eſt quelquefois que le chemin de peu de jours. Et à quoi ſont bonnes toutes ces vérités morales, dira ici quelqu'un? Et de quoi ſe tourmente-t-il? qu'il s'en ſerve ou qu'il les laiſſe, ſelon qu'il en aura beſoin, & & qu'il en ſçache au-moins bon gré à qui les donne pour rien. Dom Sanche étoit donc prêt à ſe lever d'auprès de ſa jeune femme, quand le Maître-d'hôtel de ſon oncle lui apporta un billet de ſa part, par lequel il l'informoit de la Dame étrangére,

Digitized by Google

gére, qu'il croyoit l'avoir excroqué, parce qu'elle ne paroiſſoit en pas une des hôtelleries de Toléde où il l'avoit fait chercher, & le prioit par le même billet de lui donner un de ſes gens, pour le faire aller après cette friponne ſur le chemin de Madrid, où il croyoit qu'elle pouvoit être allée, parce qu'il avoit mis du monde ſur tous les grands-chemins qui conduiſoient de Toléde aux villes voiſines, excepté ſur le chemin de Madrid. Dom Sanche n'étoit pas endurant, il ſe ſentoit attaqué par la partie la plus foible de ſon ame, & étoit tout fier d'être une fois accuſé fauſſement d'une foibleſſe, lui qui avoit été convaincu de pluſieurs. L'argent volé & la fourbe faite à ſon oncle, l'irritoient également. Il conta l'affaire à ſa femme & à quelques-uns de ſes parens qui l'étoient venu voir le lendemain de ſes nôces; & ſans pouvoir être détourné de ce qu'il avoit envie de faire ni par les priéres de ſa femme, ni par les avis de ſes amis, il s'habilla à la hâte, mangea un morceau, courut chez ſon oncle; & là, après s'être informé du Page qui avoit introduit Héléne dans la chambre du vieux Marquis, de quelle façon le caroſſe étoit fait, combien ils étoient de compagnie, & à quelles enſeignes on les pourroit reconnoître, il prit la poſte de Toléde à Madrid, ſuivi de deux valets dont le courage lui étoit connu. Il courut quatre ou

cinq

cinq poſtes ſi vite, qu'il n'eut pas le moindre ſouvenir de la belle Etrangére; mais ſa colére s'étant un peu évaporée par l'agitation, Héléne reprit place en ſa fantaiſie, ſi belle & ſi charmante, qu'il lui vint plus d'une fois dans l'eſprit de retourner à Toléde pour la chercher. Il ſe voulut cent fois du mal d'avoir pris ſi chaudement le vol fait à ſon oncle, & cent fois en lui-même s'appella imprudent & ennemi de ſa propre ſatisfaction, de ſe briſer le corps à courir la poſte, au-lieu d'employer mieux ſon tems à courir après un bien, dont la poſſeſſion à ſon avis pouvoit le rendre ſouverainement heureux. Tandis que ſes amoureuſes réflexions l'occupérent, il ſe parla ſouvent tout ſeul comme un fou, & ſi haut que ſes valets qui couroient devant lui, tournérent bride & revinrent ſur leurs pas, pour ſçavoir ce qu'il vouloit. Pourquoi, s'écrioit-il quelquefois, m'éloignai-je du lieu où je l'ai vue; & ne ſerois-je pas le plus malheureux de tous les hommes, ſi cette Etrangére n'étoit plus à Toléde quand j'y ſerai de retour? Hà! je n'aurois que ce que je mérite, pour me vouloir mêler de faire le Prévôt. Mais, continuoit-il, ſi je retournois à Toléde ſans avoir rien fait, que diroient de moi ceux qui me voulurent détourner d'une telle entrepriſe? Et dois-je laiſſer des larrons impunis qui ont volé l'argent de mon oncle d'une maniére ſi inouïe, &

qui

qui ont bleſſé ſi perfidement ma réputation ? Cette bataille ſe donnoit dans la tête du débauché jeune-homme, quand approchant de Xétaffe, ſes valets découvrirent le caroſſe d'Héléne aux enſeignes qu'on leur avoit données. Ils criérent tous d'une voix à leur Maître qu'ils tenoient les larrons, & ſans l'attendre coururent après le caroſſe l'épée à la main. Le cocher s'arrêta fort effrayé, & Montufar le fut encore plus que lui. Héléne le fit ôter de la portiére, & s'y mit pour tâcher de rémédier à un ſi grand malheur. Elle vit venir à elle Dom Sanche l'épée à la main, & dont le viſage ne lui promettoit rien de bon ; mais l'amoureux Gentilhomme n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur ceux qui l'avoient déjà ſi fort bleſſé, que ſa playe ſe r'ouvrit, & il ne fit pas moins d'abord que de croire que ſes valets s'étoient mépris ; car on a toujours bonne opinion de ce qu'on aime ; & comme s'il eût connu Héléne dès ſon bas-âge pour une Dame ſans reproche, il chargea ſur ſes valets à grands coups de plat d'épée. Coquins, s'écrioit-il, ne vous ai-je pas dit que vous priſſiez bien garde à ne vous pas méprendre, & ne méritez-vous pas que je vous rompe les bras & les jambes, d'avoir arrêté ſi deſobligeamment le caroſſe d'une Dame à qui l'on doit tant de reſpect? Les pauvres valets qui ne s'étoient tant hâtés que ſur les enſeignes que leur a-

voit

Digitized by Google

voit donné le Page, & qui voyoient une femme toute belle, ce qui donne du reſpect même au plus incivil, évitérent en s'éloignant la fureur de leur Maître, & crûrent qu'il avoit raiſon, & qu'il leur faiſoit courtoiſie de ne les rouer pas de coups. Dom Sanche demanda pardon à Héléne, & lui dit le ſujet de la violence que lui avoient penſé faire ſes étourdis de valets, ce qu'elle ſçavoit auſſi-bien que lui. Il la conjura de conſidérer combien ſe méprend aiſément une perſonne aveuglée de colére. Voyez, je vous prie, diſoit-il, à quoi les valets peuvent engager leurs Maîtres. Si je ne m'étois trouvé avec les miens, ces étourdis, ſur des apparences peu certaines, auroient mis tout le Païs en rumeur, & la force à la main vous auroient menée à Toléde comme une larroneſſe. Ce n'eſt pas que vous ne la ſoyez, ajoûta-t-il en ſe radouciſſant, mais c'eſt plutôt de cœurs que d'autre choſe. Héléne remercia le Ciel en elle-même, de ce qu'il lui avoit donné un viſage capable de rendre impunies toutes les mauvaiſes actions qu'elle avoit accoutumé de faire, & ſe raſſurant de la peur qu'elle avoit eue, répondit à Dom Sanche avec beaucoup de modeſtie, & en peu de paroles, ſçachant bien que qui ſe défend beaucoup d'une choſe dont on l'accuſe, augmente le ſoupçon qu'on en a. Dom Sanche s'émerveilloit d'avoir trouvé ce qu'il

qu'il cherchoit par un chemin ſi étrange ; & tout fou qu'il étoit, il flattoit ſa paſſion en croyant que le Ciel la favoriſoit, puiſqu'il l'avoit empêché de retourner à Tolède, comme il en avoit eu pluſieurs fois la penſée, ce qui eût été ſans-doute s'éloigner du bien qu'il cherchoit avec tant d'empreſſement. Il demanda à Héléne ſon nom & ſa demeure à Madrid, & la ſuplia de trouver bon qu'il y allât lui confirmer les offres de ſervices qu'il lui faiſoit. Héléne lui déguiſa l'un & l'autre, & lui dit qu'elle ſe tiendroit fort heureuſe de recevoir ſes viſites. Il s'offrit de l'accompagner ; elle n'y voulut pas conſentir, lui repréſentant qu'elle étoit mariée, & que ſon mari venoit au-devant d'elle en caroſſe ; & elle lui dit tout bas, qu'elle ſe défioit de ſes domeſtiques mêmes, & encore plus de la mauvaiſe humeur de ſon mari. Cette petite confidence fit croire à Dom Sanche qu'il n'en étoit pas haï. Il prit congé d'elle, & plus porté de ſon eſpérance que de ſon cheval de poſte (ſi j'oſe ainſi dire) piqua vers Madrid. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il s'informa d'Héléne & de ſa demeure, ſur les enſeignes qu'elle lui en avoit données Ses valets ſe laſſérent de la chercher, ſes amis n'y furent pas épargnés, & tout cela fort inutilement. Héléne, Montufar & la vénérable Mendez, n'arrivérent pas plutôt à Madrid, qu'ils ſongé-

rent

rent par où ils en ſortiroient. Ils ſavoient bien qu'ils n'y pouvoient éviter le Cavalier Toledan, & que s'ils lui donnoient une plus particuliére connoiſſance du mérite de leurs perſonnes, ils l'éprouveroient auſſi dangereux ennemi, qu'ils le croyoient alors leur paſſionné ſerviteur. Héléne mit donc tout ce qu'elle avoit de meubles en ſureté, & dès le jour d'après ſon arrivée s'habillant à la Pelerine elle & ſa compagnie, elle prit le chemin de Burgos, d'où étoit Mendez, & où elle avoit encore une ſœur de ſa profeſſion. Cependant Dom Sanche perdit toute eſpérance de retrouver Héléne, & s'en retourna à Tolède ſi confus & ſi honteux, que depuis Madrid juſqu'en ſa maiſon on ne lui entendit pas dire une parole. Après avoir ſalué ſa femme qui lui fit mille careſſes, elle lui donna des lettres de ſon frére, qui lui apprirent qu'il étoit à l'extrémité de ſa vie dans une des meilleures villes d'Eſpagne, où il poſſédoit les premiéres Dignités de l'Egliſe Cathedrale, & étoit des plus riches Eccléſiaſtiques du païs. Il ne coucha donc qu'une nuit à Tolède, & dès le matin prit la poſte, pour aller voir guérir ſon frére, ou recueillir ſa ſucceſſion. Cependant Héléne étoit ſur le chemin de Burgos, auſſi mal ſatisfaite de Montufar qu'elle l'avoit longtems aimé. Il avoit témoigné ſi peu de réſolution, lorſque Dom Sanche & ſes

Digitized by Google

valets avoient arrêté leur caroſſe, qu'elle ne doutoit plus qu'il ne fût grand poltron. Il lui étoit devenu par-là ſi odieux, qu'elle avoit même peine à en ſouffrir la vue; elle ne pouvoit plus ſonger qu'aux moyens de ſe délivrer de ce tyran domeſtique, & cependant ſe flatoit inceſſamment en elle-même de l'eſpérance d'être bientôt en liberté. C'étoit le conſeil que lui donnoit Mendez, qu'elle appuyoit de toutes les raiſons que ſa prudence lui fourniſſoit. Elle ne pouvoit ſouffrir qu'en une maiſon où elle avoit à vivre, il y eût un Montufar qui lui commandât, qui en gouvernât la Maîtreſſe, & jouît ſans rien faire de ce qu'elles avoient l'une & l'autre bien de la peine à gagner. Elle repréſentoit inceſſamment à Héléne le malheur de ſa condition, qu'elle comparoit à celle des Eſclaves qui travaillent aux mines, qui enrichiſſent leurs Maîtres de l'or qu'ils tirent de la terre avec grand travail; & au-lieu d'en être mieux traités, n'en ont quelquefois que des coups de bâton. Elle lui diſoit inceſſamment, que la beauté eſt un bien de peu de durée, & que ſon miroir, qui ne lui faiſoit rien voir alors qui ne fût très-aimable, & ne lui parloit jamais qu'à ſon avantage, commenceroit bientôt à lui repréſenter des objets peu ſatisfaiſans, & à lui apprendre de méchantes nouvelles. Madame, lui diſoit-elle, une femme qui

Digitized by Google

paſſe trente ans, perd tous les ſix mois quelque agrément, & voit chaque jour naître ſur ſon corps ou ſur ſon viſage quelque tache ou quelque ride. Les ans ne ſont que vieillir les jeunes & rider les vieilles. Si une femme qui s'eſt enrichie aux dépens de ſes mœurs & de ſa réputation, ne laiſſe pas d'être mépriſée du monde, quelque bien qu'elle ait, quelle horreur ne fait-elle point, ſi par ſa mauvaiſe conduite elle joint la pauvreté à l'infamie? Et par quelle raiſon pourra-t-elle eſpérer qu'on l'aſſiſte en ſa miſére? Si du bien que vous avez acquis par des moyens qui ne ſont pas approuvés de tout le monde, vous tiriez de néceſſité un honnête-homme qui vous épouſeroit, vous feriez une action agréable à Dieu & aux hommes, & la fin de votre vie en feroit excuſer le commencement; mais vous donner toute entiére comme vous faites à un filou auſſi méchant que lâche, qui a mis toute ſon ambition à excroquer des femmes, qui ne les gagne que par des menaces, & ne les garde que par des tyrannies; c'eſt, ce me ſemble, dépenſer ſon bien à ſe rendre miſérable de la derniére miſére, & travailler à ſa ruine. C'eſt par de ſemblables paroles que la judicieuſe Mendez, qui ſavoit mieux dire que faire, tâchoit de chaſſer le redoutable Montufar de l'ame de la peu vertueuſe Héléne, qui ne l'aimoit preſque

plus, que parce qu'elle y étoit accoutumée, & qui avoit l'eſprit trop éclairé, pour n'avoir pas déjà trouvé en ſoi-même toutes les belles raiſons que ſa vieille venoit de lui débiter. Elles ne furent pourtant pas inutiles; Héléne les reçut en bonne part, d'autant plus volontiers, que l'intérêt ſeul de Mendez n'y étoit pas mêlé; & parce qu'en même tems Montufar étoit près de les joindre, pour entrer de compagnie dans Guadarrama, où étoit la dinée, elles remirent à une ſaiſon plus commode d'aviſer aux moyens dont elles ſe ſerviroient pour ſe ſéparer d'avec lui à ne le revoir jamais. Il parut fort dégoûté durant le diné; à la ſortie de table il eut un grand friſſon, & enſuite une violente fiévre, qui le tourmenta le reſte du jour & toute la nuit; puis s'étant augmentée le matin, fit eſpérer à Héléne & à Mendez que la fiévre peut-être les ſecourroit au beſoin. Montufar ſe ſentant ſi foible qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir, fit ſavoir aux Dames qu'il ne falloit pas ſortir de Guadarrama, qu'il falloit avoir un Médecin à quelque prix que ce fût, & prendre de lui tous les ſoins imaginables. Cela fut dit avec autant d'empire & d'autorité que s'il eût parlé à des Eſclaves, & que s'il eût été maître de leurs vies & de leur bien. La fiévre cependant ſe rendoit maîtreſſe de ſon corps & de ſon eſprit, & l'avoit déjà mis en tel état, que s'il

n'eût

n'eût demandé ſouvent à boire, on eût pu croire qu'il étoit mort. On murmuroit déja dans l'hôtellerie de ce que l'on tardoit ſi longtems à le faire confeſſer, quand Héléne & Mendez, qui ne doutoient plus que la fiévre ne l'eût frappé à mort, s'aſſirent des deux côtés de ſon lit, où Héléne prit la parole en ces termes. Si tu te ſouviens, notre cher Montufar, de quelle façon tu as toujours vécu avec moi à qui tu as toutes les obligations imaginables, & avec Mendez vénérable pour ſon âge & pour ſa vertu, tu ne te mettras point à la tête que j'aille beaucoup importuner le bon Dieu de te rendre la ſanté; mais quand je la ſouhaiterois autant que j'ai ſujet de ſouhaiter ta perte, il faudroit toujours que ſa ſainte volonté fût faite; que par une réſignation parfaite je lui offriſſe moi-même ce que j'aurois le plus aimé autrefois. Pour te parler franchement, nous commencions d'être ſi laſſes de ta tyrannie, que notre ſéparation étoit inévitable; & ſi Dieu n'y eût pourvu, de notre part nous euſſions fait pour cela, non pas autant que toi, car tu vas bien droit & bien vite en l'autre monde; mais au-moins euſſions-nous tâché d'aller en quelque endroit d'Eſpagne, où nous n'aurions non plus ſongé à toi que ſi tu n'euſſes jamais été. Au-reſte, quelque regret que tu ayes pour la vie, tu dois être fort ſatisfait de ta mort, puiſque le

 Ciel,

Ciel, pour des raiſons inconnues aux hommes, te la donne plus honorable que tu ne l'as méritée, permettant que la fiévre te faſſe ce que le bourreau fait aux méchans qui te reſſemblent, ou la peur aux hommes de peu de cœur, comme tu es : mais, mon pauvre Montufar, avant de nous ſéparer pour jamais, parle-moi ſincérement une fois en ta vie. Eſt-il vrai que tu as prétendu que je demeurerois ici à te ſervir de garde ? Hà, ne te mets point ces vanités en ta tête, ſi proche de la mort. Quand il y iroit non ſeulement de ta ſanté, mais de la reſtauration de tout ton lignage, je ne demeurerois pas ici un quart-d'heure. Fais-toi porter à l'Hôpital, & puiſque tu t'es toujours bien trouvé des conſeils que je t'ai donnés, ne mépriſe pas le dernier que je te donne. C'eſt, mon pauvre Montufar, de ne faire point venir de Médecin, qui ne manquera pas de te défendre le vin, ne ſachant pas que cela ſeul, ſans la fiévre, eſt capable de te faire mourir en vingt-quatre heures. Pendant qu'Héléne parloit, la charitable Mendez tâtoit le poux à Montufar de tems en tems, & lui portoit la main au front, & voyant que ſa Maîtreſſe ne parloit plus, elle prit la parole en cette ſorte. En-vérité, Seigneur Montufar, vous avez la tête extraordinairement échauffée, & j'ai grand peur que ce dernier accident-là ne vous emporte, ſans vous

donner

donner le tems de vous reconnoître. Prenez-moi donc ce Chapelet, ajoûta-t-elle, & me le dites bien dévotement, en attendant que le Confeſſeur vienne. Ce ſera toujours autant de fait pour la décharge de votre conſcience; mais ſi l'on en croit les Hiſtoriographes du Greffe Criminel de Madrid, qui ont ſi ſouvent occupé leurs plumes à décrire vos proueſſes, la vie exemplaire de votre Seigneurie ne l'oblige pas à beaucoup de pénitence; outre que Dieu ſans-doute lui tiendra compte de la promenade qu'elle fit dans les principales rues de Séville, aux yeux de tant de monde & eſcortée de tant d'Archers à cheval, quaſi de la façon que l'eſt quelquefois Monſieur le Prévôt, ſi ce n'eſt qu'il marche toujours à leur tête, & que vous marchâtes lors à leur queue. Ce qui peut encore beaucoup ſervir à votre décharge, c'eſt le voyage que vous avez fait ſur mer, où vous avez pendant ſix années entiéres fait pluſieurs choſes agréables à Dieu, travaillant beaucoup, mangeant peu & voyageant toujours; & ce qui eſt de plus de conſidérable, c'eſt qu'à-peine vous aviez vingt ans, quand à la grande édification du prochain vous commençâtes ce ſaint pélerinage. De-plus, ajoûta la vieille, il n'eſt pas croyable que vous ne ſoyez point récompenſé en l'autre monde, du ſoin que vous avez toujours eu que les femmes qui

ont dépendu de vous, n'ayent pas été oiſeuſes ni fainéantes, les faiſant travailler & vivre, non ſeulement du travail de leurs mains, mais de tout leur corps. Au-reſte, ſi vous mourez dans votre lit, vous allez faire un plaiſant tour au Juge de Murcie, qui a juré ſon gros ſerment qu'il vous feroit mourir ſur la roue, qui s'attend à en avoir le plaiſir, & qui ſera bien enragé quand on lui apprendra que vous êtes mort de vous-même, ſans l'aide d'un tiers. Mais je m'amuſe ici à parler, ſans ſonger qu'il eſt tems de commencer le voyage que nous avons envie de faire. Cependant, notre cher Ami du tems paſſé, recevez cette derniére embraſſade d'auſſi bon cœur que je vous la donne; car je crois que nous ne nous verrons jamais. Mendez lui jetta les bras au cou en achevant ces paroles, Héléne en fit autant, & toutes deux ſortirent de la chambre & même de l'hôtellerie. Montufar, qui étoit accoutumé à leurs méchantes railleries, qui ne les en laiſſoit pas manquer de ſon côté, & qui crut que tout ce qu'elles lui avoient dit n'étoit qu'à deſſein de le divertir, les vit ſortir d'auprès de lui ſans le moindre ſoupçon, ſe figurant qu'elles alloient donner ordre à ſes bouillons. Il ſe laiſſa enſuite aller à quelque aſſoupiſſement, qui n'étoit pas tout-à-fait ſommeil, & qui le tint aſſez de tems pour donner aux deux Dames celui

Digitized by Google

lui de faire une grande lieue avant qu'il fût éveillé. Il les demanda à l'Hôteſſe, qui lui dit qu'elles étoient ſorties, & qu'elles lui avoient ordonné de ne l'éveiller point, parce qu'il avoit beſoin de dormir, n'ayant pas fermé l'œil la nuit paſſée. Montufar commença dès-lors à croire que les Dames lui avoient parlé tout de bon. Il jura à faire abîmer toute l'hôtellerie, il menaça jusqu'au chemin qu'elles faiſoient, & juſqu'au Soleil qui les éclairoit. Il voulut ſe lever pour prendre ſes habits, & penſa ſe rompre le cou, tant il ſe trouva foible. L'Hôteſſe voulut excuſer les Dames, & le fit le mieux qu'elle put, par des raiſons ſi impertinentes, que le malade en penſa enrager & la querella. Il étoit ſi fâché qu'il fût vingt-quatre heures ſans manger, & cette diéte mêlée de beaucoup de colére lui fut ſi ſalutaire, qu'après avoir pris un bouillon, il ſe trouva aſſez fort pour ſe mettre en chemin après ſes eſclaves fugitives. Elles avoient deux journées devant lui, mais deux mules de louage qu'on remenoit à Burgos, ſervirent autant à ſon deſſein qu'elles nuiſirent à celui des deux fauſſes pélerines. Il les attrappa à ſix ou ſept lieues de Burgos; elles pâlirent & rougirent en le voyant, & s'excuſérent ſi elles le purent faire. Montufar ne leur parut guéres fâché, tant la joye de les avoir trouvées ſe fit remarquer ſur ſon viſage. Il rit le

premier avec elles du tour qu'elles lui a-voient fait, & les raſſura ſi bien qu'elles le crurent un ſot en leur ame. Là-deſſus il leur fit entendre qu'elles avoient perdu le chemin de Burgos; & les ayant conduites dans des rochers où il ſavoit bien qu'il n'al-loit jamais perſonne, il mit la main à une grande dague, pour laquelle elles avoient toujours eu beaucoup de reſpect, & leur dit fort cruement qu'elles euſſent à lui mettre entre les mains tout ce qu'elles a-voient d'or, d'argent & de pierreries. El-les crurent au commencement, que leurs larmes feroient paſſer l'affaire par accom-modement. Héléne en verſa beaucoup, lui jettant les bras au cou; mais le Cavalier étoit ſi fier de les avoir en ſa puiſſance, qu'il ferma l'oreille à toute négociation, & leur ſignifia encore ſa derniére volonté, ne leur donnant qu'un demi quart-d'heure pour ſe résoudre. Il falut donc qu'elles ſacri-fiaſſent leurs bourſes à leur ſalut, ſe défai-ſant avec une extrême douleur, de ce qui leur étoit plus cher que leurs entrailles. La vengeance de Montufar ne s'en tint pas-là, il leur fit voir des cordes dont il s'étoit pourvu à deſſein, & les en ayant attachées chacune à un arbre vis-à-vis l'une de l'au-tre, il leur dit en ſouriant en traître, que ſa-chant bien qu'elles étoient fort négligen-tes à faire de tems en tems quelque péni-tence pour leurs péchés, il vouloit leur

donner

Digitized by Google

donner la diſcipline de ſa main, afin qu'elles ſe ſouvinſſent de lui dans leurs priéres. L'arrêt fut exécuté ſans remiſe avec des branches de genêt; & après qu'il ſe fut ſatisfait aux dépens de leur peau, il s'aſſit au milieu des deux patientes, & ſe tournant vers Héléne, lui dit à peu près ces paroles. Ma chére Héléne, ne me ſache pas ſi mauvais gré de ce qui vient de ſe paſſer entre nous, que tu ne conſidéres ma bonne intention, & que chacun eſt obligé en conſcience de ſuivre ſa vocation : la tienne eſt d'être malicieuſe, car le monde eſt compoſé de bien & de mal; la mienne eſt de punir les malices. Tu ſais mieux que perſonne ſi je m'en acquite dignement, & tu dois croire, puiſque je te châtie ſi bien, que je t'aime de même. Si mon devoir ne s'oppoſoit point à ma pitié, je ne laiſſerois pas une ſi honnête & ſi vertueuſe Demoiſelle toute nue, attachée contre un arbre à la merci du premier paſſant. Ton illuſtre naiſſance que j'ai depuis peu appriſe, mérite un autre deſtin; mais avoue que tu n'en ferois pas moins que moi, ſi tu étois en ma place. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour toi, c'eſt qu'ayant été ſi publique, tu ſeras bientôt reconnue; & il eſt à craindre que par maxime de police, on ne faſſe bruler le méchant arbre, auquel tu es comme incorporée, avec le méchant fruit qu'il porte; mais en récompenſe, ſi tu n'as que la

peur de tous les maux que tu t'es attirés toi-même, ils te ſeront un jour très-plaiſans à raconter, & aux dépens d'une mauvaiſe nuit tu auras acquis une habileté qui éclatera beaucoup parmi toutes celles que tu as déja : c'eſt, ma chére Amie, de pouvoir dormir debout. Mais la bonne Mendez pourroit avec raiſon ſe plaindre de mon incivilité, ſi j'étois plus longtems à te parler, ſans même tourner le viſage vers elle ; & je manquerois de plus à ce que je dois à mon prochain, ſi je ne lui donnois pas par charité quelques conſeils utiles à l'état préſent de ſes affaires. Elles ſont, ajoûta-t-il en ſe tournant vers la Mendez, plus mauvaiſes que vous ne penſez; recommandez-vous donc ſérieuſement à Dieu pour la premiére fois : votre âge avancé ne peut pas tenir contre le travail de cette journée, & plût à Dieu que vous puſſiez avoir un Confeſſeur auſſi facilement qu'il eſt vrai que vous en avez beſoin. Ce n'eſt pas que votre vie exemplaire ne vous doive laiſſer l'eſprit en repos. Vous avez été toute votre vie ſi charitable, qu'au-lieu de murmurer des défauts des autres, vous avez réparé ceux d'un nombre infini de jeunes filles, & puis la peine que vous avez priſe à étudier les Sciences les plus cachées, ne vous ſeroit-elle comptée pour rien ? Il eſt vrai que l'Inquiſition ne vous en a pas aimée davantage, & qu'elle-même

me vous a donné des marques publiques de ſa mauvaiſe volonté : mais vous ſavez qu'elle eſt compoſée de ſavans hommes, & que les perſonnes de même métier ſe portent envie. Ils font bien plus, ils ont fort mauvaiſe opinion de votre ſalut ; mais quand cela ſeroit, avec le tems on s'accoutume à tout, même en Enfer, où il ne ſe peut faire que vous ne receviez beaucoup d'amitié des habitans du lieu, ayant ſi ſouvent conféré avec eux pendant votre vie. J'ai encore un mot à vous dire ; j'aurois pu vous châtier d'une autre maniére, mais j'ai ſongé que les vieilles perſonnes retournent d'ordinaire en enfance ; que vous êtes aſſez âgée pour être retournée en votre premier état d'innocence, & qu'ainſi le fouët convenoit mieux à la petite friponnerie de jeuneſſe que vous m'avez faite que toute autre ſorte de châtiment ; là-deſſus je prends congé de vous, vous recommandant le ſoin de vos chéres perſonnes. Il s'en alla après les avoir à ſon tour bien ou mal raillées, & les laiſſa plus mortes que vives, non tant de la douleur du châtiment qu'elles avoient ſouffert, que de ce qu'il leur avoit tout emporté, & qu'elles ſe trouvoient ſeules & attachées à des arbres dans un lieu où elles pouvoient être mangées des loups. Elles ſe regardoient triſtement ſans ſe rien dire, quand un liévre paſſa entr'elles. A quelque tems

de-là elles virent un chien qui étoit ſur ſes voies, & ſur celles du chien un Cavalier bien monté, & ce Cavalier étoit Dom Sanche de Villeſagnan, qui étoit venu à Burgos voir ſon frére malade, & lui tenoit alors compagnie dans une maiſon de campagne qu'il avoit près de-là, où il étoit venu prendre l'air. Il trouva bien étrange de voir deux femmes ainſi attachées, & fut bien ſurpris quand le viſage de l'une d'elles lui repréſenta cette belle Etrangére qu'il avoit vue à Tolède, qu'il avoit tant cherchée dans Madrid, & qu'il avoit depuis toujours eue dans l'eſprit. Comme il avoit d'abord cru fortement qu'elle étoit femme de qualité & mariée, il doutoit que ce fût elle, ne pouvant ſe perſuader qu'elle eût oſé prendre la liberté de venir ſi loin en ſi mauvais équipage; mais le viſage d'Héléne qui n'avoit rien perdu de ſa beauté, quoique triſte & effrayé, lui faiſoit croire qu'il avoit enfin trouvé ce qui lui avoit tant couté de déſirs & d'inquiétudes: il ſe hauſſa ſur les étriers & porta ſa vue ſur tous les lieux d'alentour, pour voir s'il étoit ſeul; & il fut aſſez ſot pour craindre que ce ne fût une illuſion diabolique, que Dieu permettoit pour le punir de ſa ſenſualité. Héléne de ſon côté avoit une penſée qui ne valoit pas mieux, & avoit grand' peur que le Ciel n'eût choiſi ce jour-là pour aſſembler autour d'elle tous ceux qui a-

voient

voient à lui demander quelque choſe. Dom Sanche conſidéroit Hélène, fort étonné; elle le regardoit fort inquiéte; chacun attendoit que l'autre parlât, & Dom Sanche alloit enfin ouvrir la converſation, quand un Page vint lui dire à toute bride, que Meſſieurs ſes couſins s'entretuoient. Il piqua, ſuivi du Page, où il avoit laiſſé ſa compagnie, & trouva quatre ou cinq ivrognes qui ſe diſoient des injures l'épée à la main, & qui ſe tiroient de loin des eſtocades & des eſtramaçons, dont pluſieurs arbres voiſins perdirent de belles & bonnes branches. Dom Sanche enragé de s'être privé de l'agréable viſion qu'il venoit d'avoir, faiſoit ce qu'il pouvoit pour accorder promptement ces irréconciliables & peu redoutables ennemis; mais ſes raiſons, ſes priéres & ſes menaces euſſent été de peu d'effet, ſi la laſſitude & le vin qui leur étourdiſſoit la tête, ne les eût fait ſi ſouvent tomber par terre, qu'enfin ils y reſtérent, & y ronflérent auſſi paiſiblement qu'ils s'étoient d'abord querellés avec violence. Dom Sanche repouſſa ſon cheval vers le bien heureux arbre qui gardoit l'idole de ſon cœur, mais il fut bien étonné de n'y trouver plus ce qu'il cherchoit, il le regarda de tous ſes yeux, qu'il porta enſuite par-tout où ils pouvoient aller, il ne vit qu'une triſte ſolitude: il courut à cheval dans tous les lieux voiſins, & revint

revint vers ſon arbre, qui comme un arbre qu'il étoit ne s'en émut pas : mais comme Dom Sanche étoit Poëte & même Poëte plaintif, il n'eut pas la même indifférence pour cet arbre inſenſible. Voici donc, après avoir mis pied à terre, ce qu'il lui dit, ou du-moins ce qu'il lui dut dire, s'il eſt vrai qu'il fût auſſi fou qu'on m'a dit qu'il l'étoit. O tronc bienheureux! puiſque tu as été embraſſé par celle que j'aime ſans la connoître, & que je ne connois que pour l'aimer, que tes feuilles ſe puiſſent mêler parmi les Etoiles; que la hache ſacrilége n'entame jamais ton écorce tendre; que le tonnerre reſpecte tes rameaux, & les vers de terre tes racines; que l'Hiver t'épargne, que le Printems t'enrichiſſe, que les plus ſuperbes Pins te portent envie; & enfin que le Ciel te protége. Pendant que l'honnête Gentilhomme ſe conſumoit en regrets inutiles, ou ſi vous voulez en regrets Poëtiques, qui ſont bien de plus grande importance que les autres, & dont il n'eſt pas bon de ſe ſervir tous les jours, ſes gens qui ne ſavoient ce qu'il étoit devenu, après l'avoir cherché quelque tems, le trouvérent & ſe raſſemblérent auprès de lui; il s'en retourna chez ſon frére, fort triſte, & je penſe avoir ouï dire qu'il ſe coucha ſans ſouper. On dira peut-être que je laiſſe ici trop longtems le Lecteur en ſuſpens, qui ſans-doute eſt impatient de ſavoir par quel

Digitized by Google

enchantement Héléne & Mendez avoient diſparu à l'amoureux Dom Sanche. Qu'on ne s'en ſcandaliſe pas davantage, je m'en vais vous le dire. Montufar ſe ſut d'abord bon gré de la juſtice qu'il avoit faite; mais auſſi-tôt que le feu de ſa vengeance commença de ſe rallentir, ſon amour ſe ralluma, & lui figura Héléne plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue. Il ſe repréſenta que ce qu'il lui avoit pris, ſeroit bientôt dépenſé; & que ſa beauté étoit un revenu aſſuré pour lui, tandis qu'il ſeroit bien avec elle, dont l'abſence lui étoit déjà inſupportable. Il retourna donc ſur ſes pas, & ſes mêmes mains barbares qui avoient ſi rigoureuſement attaché à des arbres les deux fugitives, & qui enſuite les avoient ſi cruellement fouettées, briſérent leurs chaînes, je veux dire coupérent ou déliérent leurs cordes, & les remirent en liberté dans le tems que Dom Sanche tâchoit tout près de-là de mettre la paix entre les ivrognes de ſa compagnie qui ſe faiſoient la guerre. Montufar, Héléne & Mendez, ſe réconciliérent chemin faiſant, & après s'être réciproquement promis d'oublier tout ſujet de haine, s'embraſſérent avec autant de tendreſſe que de déplaiſir de ce qui s'étoit paſſé, faiſant juſtement comme les Grands, qui n'aiment & ne haïſſent rien, & qui ajuſtent ces deux paſſions contraires à leur utilité, & à l'état de leurs affaires. Ils tinrent

rent conſeil ſur le chemin qu'ils devoient prendre. Leur politique ne trouva pas à propos qu'ils allaſſent à Burgos, où ils étoient en danger de ſe rencontrer avec le Gentilhomme de Tolède. Ils choiſirent donc Séville pour leur retraite, & il leur ſembla que la fortune approuvât leur deſſein, puiſqu'en entrant dans le grand-chemin de Madrid, ils trouvérent un Muletier qui y remenoit trois mules, dont il étoit le maître, & qu'il ne fit point difficulté de leur louer juſqu'à Séville, à la premiére propoſition que lui en fit Montufar. Il eut grand ſoin de régaler les Dames durant le chemin, pour leur faire oublier le mauvais traitement qu'il leur avoit fait. Elles ne s'y fioient au commencement que de bonne ſorte, & avoient bien réſolu de ſe venger à la premiére occaſion; mais enfin, plus par raiſon d'état que par vertu, l'amitié ſe renoua entr'eux plus ferme que jamais. Ils conſidérérent que la diſcorde avoit ruiné les plus grands Empires, & crurent qu'ils étoient apparemment nés l'un pour l'autre. Ils ne firent aucun tour de leur métier dans le chemin de Séville; car ne ſongeant qu'à changer de païs pour s'éloigner de ceux qui les pourroient chercher, ils craignirent de s'attirer de nouveaux embarras, qui les empêchaſſent d'aller à Séville, où ils avoient à exécuter de grands deſſeins. Ils mirent pied à terre à une lieue de la

ville,

ville, & après avoir ſatisfait leur Muletier, y entrérent au commencement de la nuit, & s'allérent loger dans la premiére hôtellerie qu'ils trouvérent. Montufar loua une maiſon, la meubla fort ſimplement, & ſe fit faire un habit noir, une ſoutane, & un long manteau. Héléne s'habilla en dévote, & empriſonna ſes cheveux dans une coëfure de vieille; & la Mendez vêtue en Béate fit gloire d'en faire voir de blancs, & de ſe charger d'un gros chapelet, dont les grains pouvoient dans un beſoin ſervir à charger des fauconneaux. Les premiers jours après leur arrivée, Montufar ſe fit voir dans les rues habillé comme je vous l'ai déjà dit, marchant les bras croiſés & baiſſant les yeux à la rencontre des femmes. Il crioit d'une voix à fendre les pierres, Béni ſoit le Saint Sacrement de l'Autel, & la Bienheureuſe Conception de la Vierge immaculée, & pluſieurs autres dévotes exclamations de la même force. Il faiſoit répéter les mêmes choſes aux enfans qu'il trouvoit dans les rues, & les aſſembloit quelquefois pour leur faire chanter des Hymnes, des Chanſons dévotes, & leur apprendre leur Catéchiſme. Il ne bougeoit des priſons, il prêchoit devant les priſonniers, conſoloit les uns & ſervoit les autres, leur allant querir à manger, & faiſant bien ſouvent le chemin du marché à la priſon avec une hotte

Digitized by Google

hotte peſante ſur le dos. O déteſtable filou ! il ne te manquoit donc plus qu'à faire l'hypocrite, pour être le plus accompli ſcélérat du monde ! Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes, lui donnérent en peu de tems la réputation d'un Saint. Héléne & Mendez de leur côté travailloient à leur canoniſation. L'une ſe diſoit la mére, & l'autre la ſœur du bienheureux Frére Martin. Elles alloient tous les jours dans les Hôpitaux, y ſervoient les malades, faiſoient leurs lits, blanchiſſoient leur linge, & leur en faiſoient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuſes perſonnes d'Eſpagne l'admiration de Séville. Il s'y rencontra en ce tems-là un Gentilhomme de Madrid, qui y étoit venu pour ſes affaires particuliéres. Il avoit été un des Amans d'Héléne, car les filles publiques n'en ont pas pour un ſeul : il connoiſſoit Mendez pour ce qu'elle étoit, & Montufar pour un dangereux fripon. Un jour qu'ils ſortoient d'une Egliſe enſemble, environnés d'un grand nombre de perſonnes qui baiſoient leurs vêtemens, & les conjuroient de ſe ſouvenir d'eux dans leurs bonnes priéres, ils furent reconnus de ce Gentilhomme dont je viens de parler, qui s'échauffant d'un zèle Chrétien, & ne pouvant ſouffrir que trois ſi méchantes perſonnes abuſaſſent de la crédulité de toute une ville, fendit la preſſe, & donnant

nant un coup de poing à Montufar : Malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu ni les hommes? Il voulut en dire davantage, mais ſa bonne intention à dire la vérité un peu trop précipitamment, n'eut pas tout le ſuccès qu'elle méritoit. Tout le peuple ſe jetta ſur lui, qu'ils croyoient avoir fait un ſacrilége en outrageant ainſi leur Saint. Il fut porté par terre, roué de coups, & y auroit perdu la vie, ſi Montufar par une préſence d'eſprit admirable ne l'eût pris ſous ſa protection, le couvrant de ſon corps, écartant les plus échauffés à le battre, & s'expoſant même à leurs coups. Mes fréres, s'écrioit-il de toute ſa force, laiſſez-le en paix pour l'amour du Seigneur, appaiſez-vous pour l'amour de la Sainte Vierge. Ce peu de paroles appaiſa cette grande tempête, & le peuple fit place à Frére Martin, qui s'approcha du malheureux Gentilhomme, bien-aiſe en ſon âme de le voir ſi maltraité, mais faiſant paroître ſur ſon viſage qu'il en avoit un extrême déplaiſir : il le releva de terre où on l'avoit jetté, l'embraſſa, & le baiſa tout plein qu'il étoit de ſang & de boue, & fit une rude reprimande au peuple. Je ſuis le méchant, diſoit-il à ceux qui voulurent l'entendre: je ſuis le pécheur, je ſuis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Penſez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en

Digitized by Google

en homme de bien, que je n'aye pas été toute ma vie un larron, le ſcandale des autres & la perdition de moi-même? Vous vous trompez, mes fréres; faites-moi le but de vos injures & de vos pierres, & tirez ſur moi vos épées. Après avoir dit ces paroles avec une fauſſe douceur, il s'alla jetter avec un zèle encore plus faux aux pieds de ſon ennemi, & les lui baiſant, non ſeulement il lui demanda pardon, mais il alla ramaſſer ſon épée, ſon manteau & ſon chapeau, qui s'étoient perdus dans la confuſion. Il les rajuſta ſur lui, & l'ayant ramené par la main juſqu'au bout de la rue, il ſe ſépara de lui après l'avoir embraſſé pluſieurs fois, & lui avoir donné autant de bénédictions. Le pauvre homme étoit comme enchanté, & de ce qu'il avoit vu, & de ce qu'on lui avoit fait, & ſi plein de confuſion, qu'on ne le vit pas paroître dans les rues, tant que ſes affaires le retinrent à Séville. Montufar cependant y avoit gagné le cœur de tout le monde, par cet acte d'humilité contrefaite. Le peuple le regardoit avec admiration, & les enfans crioient après lui, *Au ſaint! au ſaint!* comme ils euſſent crié, *Au renard!* après ſon ennemi, s'ils l'euſſent trouvé dans les rues. Dès ce tems-là il commença de mener la vie du monde la plus heureuſe. Le grand Seigneur, le Cavalier, le Magiſtrat & le Prélat, l'avoient tous les jours

à manger, à l'envi les uns des autres. Si on lui demandoit ſon nom, il répondoit qu'il étoit un animal, une bête de charge, un cloaque d'ordures, un vaiſſeau d'iniquités, & autres pareils titres que lui dictoit ſa dévotion étudiée. Il paſſoit les jours ſur les eſtrades avec les Dames de la ville, ſe plaignant inceſſamment à elles de ſa tiédeur, qu'il n'étoit pas bien dans ſon néant, qu'il n'avoit jamais aſſez de concentration de cœur, ni de recueillement d'eſprit, & enfin ne leur parlant jamais qu'en ce magnifique jargon de la cagotterie. Il ne ſe faiſoit plus d'aumônes dans Séville qui ne paſſaſſent par ſes mains ou par celles d'Héléne & de Mendez, qui de leur côté ne jouoient pas moins bien leurs perſonnages, & dont les noms n'alloient pas moins droit prendre place dans le Calendrier que celui de Montufar. Une veuve, Dame de condition, & dévote à vingt-quatre carats, leur envoyoit chaque jour deux plats pour leur diné & autant pour leur ſoupé, & ces plats étoient aſſaiſonnés par le meilleur cuiſinier de la ville. La maiſon étoit trop petite pour le grand nombre de préſens qui y entroient, & de Dames qui les viſitoient. La femme qui avoit envie d'être groſſe, leur mettoit entre les mains ſa requête, afin qu'ils la préſentaſſent en diligence devant le Tribunal de Dieu, & la fiſſent répondre de-même. Celle qui avoit

un

un fils aux Indes n'en faiſoit pas moins ; non plus que celle dont le frére étoit priſonnier en Alger. Et la pauvre veuve qui plaidoit devant un Juge ignorant contre un homme puiſſant, ne doutoit plus du gain de ſa cauſe, depuis qu'elle leur avoit fait un préſent ſelon ſes forces. Les unes leur donnoient des confitures, les autres des tableaux & des ornemens pour leur Oratoire. Quelquefois on leur donnoit du linge & des hardes pour les pauvres honteux, & ſouvent des ſommes d'argent conſidérables pour les diſtribuer ſelon qu'ils jugeroient à propos. Perſonne ne les venoit voir les mains vuides, & perſonne ne doutoit plus de leur canoniſation future On en vint juſqu'à les conſulter ſur les choſes douteuſes & ſur l'avenir. Héléne qui avoit de l'eſprit comme un Démon, avoit ſoin des réponſes, & rendoit tous ſes oracles en peu de paroles, & en termes qui pouvoient avoir diverſes interprétations. Leurs lits fort ſimples n'étoient le jour couverts que de nattes, & la nuit de tout ce qu'il falloit pour dormir délicieuſement ; leur maiſon étant bien garnie de matelas de laine, de bons lits de plumes, de couvertures fines, & de toutes ſortes de meubles qui ſervent à la commodité de la vie, ou pour donner à la veuve, dont les meubles avoient été exécutés, ou pour meubler la jeune fille, qui ſe marioit ſans bien.

Digitized by Google

bien. Leur porte en Hiver ſe fermoit à cinq heures, & en Eté à ſept, avec autant de ponctualité que dans un Couvent bien réglé; & alors les broches tournoient, la caſſollette s'allumoit, le gibier ſe rôtiſſoit, le couvert ſe mettoit bien propre, & l'hypocrite Triumvirat mangeoit de grande force, & buvoit vigoureuſement à leur propre ſanté & à celle de leurs dupes. Montufar & Heléne couchoient enſemble de peur des Eſprits, & leur valet & leur ſervante qui étoient de même complexion, les imitoient en leur façon de paſſer la nuit. Pour la bonne femme Mendez, elle couchoit toujours ſeule, & étoit bien plus contemplative qu'active, depuis qu'elle s'étoit adonnée aux Sciences noires. Voilà ce qu'ils faiſoient au-lieu de l'oraiſon mentale, ou de ſe donner la diſcipline. Il ne faut pas demander s'ils avoient de l'embonpoint, menant une ſi bonne vie: chacun en béniſſoit le Seigneur, & ne pouvoit trop s'étonner de ce que des gens qui vivoient ſi auſtérement, avoient meilleur viſage que ceux qui vivoient dans le luxe & dans l'abondance. En trois ans qu'ils trompérent les yeux de tout le peuple de Séville, recevant des préſens de tout le monde, & s'appropriant la plupart des aumônes qui paſſoient par leurs mains, ils amaſſérent une ſi grande quantité de piſtoles qu'il n'eſt pas croyable. Tous les bons

ſuccès étoient attribués à l'effet de leurs priéres. Ils étoient parrains de tous les enfans, les entremetteurs de toutes les nôces, les arbitres de tous les différends. Enfin, Dieu ſe laſſa de ſouffrir leur mauvaiſe vie. Montuſar qui étoit colére, battoit ſouvent ſon valet, qui ne pouvoit le ſouffrir, & qui l'eût cent fois quité, ſi Héléne qui étoit plus politique que ſon galant, ne l'eût apaiſé par des careſſes & des préſens. Il le battit un jour beaucoup pour un mince ſujet. Le garçon gagna la porte, & aveuglé de ſa paſſion alla donner avis aux Magiſtrats de Séville de l'hypocriſie des trois bienheureuſes perſonnes. L'eſprit diabolique d'Héléne s'en douta. Elle conſeilla à Montuſar de prendre tout l'or qu'ils avoient en grande quantité, & de ſe mettre quelque part à couvert de la furieuſe tempête qu'elle craignoit. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait : ils ſe chargérent de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & faiſant bonne mine dans les rues, ſortirent par une des portes de la ville, & rentrérent par une autre pour mettre en défaut ceux qui les pourroient ſuivre. Montuſar avoit gagné les bonnes graces d'une veuve auſſi vicieuſe & auſſi hypocrite que lui, il en avoit fait confidence à Héléne, qui n'en avoit point été jalouſe, comme Montuſar ne l'eût point été d'un galant qui eût été utile au bien de la Communauté. Ce fut-là qu'ils

ſe

ſe retirérent, & où ils furent cachés & régalés avec luxe, la veuve aimant Montufar à cauſe de lui-même, & Héléne à cauſe de Montufar. Cependant la Juſtice, conduite par le vindicatif valet de Montufar, s'étoit tranſportée dans la maiſon de nos hypocrites, y avoit cherché les bienheureux enfans & leur glorieuſe mére, & ne les ayant point trouvés, & n'en pouvant apprendre de nouvelles de la ſervante qui ne ſçavoit point où ils étoient allés, avoit fait ſceller tous les coffres, & fait inventaire de tout ce qui étoit dans la maiſon. Les Sergens trouvérent dans la cuiſine dequoi ſe régaler pour plus d'un jour, & ne laiſſérent point en danger de ſe perdre, ce qu'ils purent s'approprier ſans témoins. Là-deſſus la vieille Mendez entra dans la maiſon, bien éloignée de s'imaginer ce qui s'y paſſoit. Les Sergens la ſaiſirent, & la menérent en priſon avec un grand concours de peuple. Le valet & la ſervante y furent retenus avec elle, & ayant trop parlé comme elle, furent condamnés comme elle à deux cens coups de fouët. Mendez en mourut à trois jours de-là, parce qu'elle étoit trop vieille pour une ſi rigoureuſe épreuve, & le valet & la ſervante furent bannis de Séville pour toute leur vie; ainſi la prévoyante Héléne garantit ſon cher Montufar, & ſe garantit auſſi elle-même des mains de la Juſ-

Digitized by Google

tice, qui les fit chercher envain dans & hors la ville. Le peuple fut honteux d'avoir été trompé, & les chantres des carrefours qui s'étoient enroués à chanter leurs louanges, firent travailler leurs Poëtes à gages contre ces faux Béats. Ces inſectes du Parnaſſe épuiſérent ſur ce ſujet leur veine diffamatoire, & les chanſons qu'ils firent au deſavantage de ceux dont il n'y avoit pas longtems que le Peuple s'étoit fait des idoles, ſe chantent encore dans Séville. Montufar & Héléne prirent le chemin de Madrid auſſi-tôt qu'ils le purent faire ſurement, & y entrérent riches & mariés enſemble. Ils tâchérent d'abord d'apprendre des nouvelles de Dom Sanche de Villefagnan, & ayant ſçu qu'il n'étoit point à Madrid, y parurent en public, lui auſſi-bien vêtu qu'aucun homme de la Cour, & elle avec un équipage de Dame de condition & belle comme un Ange. Elle ne s'étoit mariée à Montufar qu'à condition que, comme un mari de bon ſens & de grande patience, il ne trouveroit point à redire aux viſites que ſa beauté lui attireroit, & elle s'obligeoit de ſon côté de n'en recevoir point d'inutiles. Les entremetteuſes, autrement maquignonnes de Dames, autrement marchandes de chair humaine, maquerelles en langue vulgaire, &, pour en parler plus honorablement, femmes d'intrigue, commencérent

à

à prendre ſoin de la conduite d'Héléne. Elles la faiſoient paroître un jour à la Comédie, l'autre jour au Cours, & quelquefois dans la grande rue de Madrid, à la portiére d'un caroſſe, d'où regardant les uns, riant aux autres, & ne congédiant perſonne, elle ſe fit en moins de rien une chiourme d'Amans tranſis capable d'armer une galére. Son cher mari ſe tenoit religieuſement aux clauſes de ſon contrat, il encourageoit les Amans timides de ſa femme par ſes douces façons de faire, & les lui menoit comme par la main, accommodant & diſcret à tel point, qu'il feignoit toujours quelque affaire preſſée pour les laiſſer ſeuls avec elle. Il ne faiſoit connoiſſance qu'avec des hommes riches & de dépenſe, & n'entroit jamais dans ſa maiſon qu'il n'eût été aſſuré par un ſignal qui paroiſſoit à la fenêtre, lorſque la Maîtreſſe du logis étoit empêchée, qu'il y pouvoit entrer ſans rien gâter; & ſi le ſignal lui en défendoit l'entrée, il s'en alloit gai comme une perſonne de qui les affaires ſe font en ſon abſence, paſſer une heure de tems dans quelque Académie de jeu, où tout le monde le careſſoit à cauſe de ſa femme. Entre ceux qu'Héléne ſe rendit tributaires, il ſe rencontra un Gentilhomme de Grenade, qui ſurpaſſa tous ſes concurrens en excès d'amour & de dépenſe. Il étoit de ſi bonne maiſon, que les Titres de ſa Nobleſſe ſe

Digitized by Google

pouvoient trouver dans les Archives de la Ville capitale de Judée, & ceux qui connoiſſoient particuliérement ſa race, aſſuroient que ſes Ayeux avoient tenu le Greffe criminel de Jéruſalem avant & après Caïphe. L'amour qu'il eut pour Héléne, lui fit tirer en peu de tems un grand nombre de piſtoles hors de l'obſcure priſon où il les avoit miſes. En peu de tems la maiſon d'Héléne fut la mieux meublée qu'il y eût dans Madrid. Un caroſſe dont elle n'avoit point la peine de nourrir les chevaux, ſe trouvoit tous les matins à ſa porte, y recevoit ſes ordres, & rouloit juſqu'à la nuit pour ſon ſervice. Cet Amant prodigue lui loua une loge à la Comédie pour toute l'année, & il ne ſe paſſoit guére de jours qu'il ne fît préparer quelque magnifique collation pour elle & pour ſes amies dans les maiſons de plaiſir qui ſont aux environs de la ville. Montufar y contentoit à ſouhait ſa gloutonie naturelle, & vêtu comme un Prince, & en argent comme un Financier, il mangeoit tous les jours en François & buvoit en Allemand. Il avoit de grandes déférences pour le libéral Grenadin, & n'étoit pas chiche de remercimens envers la fortune: mais le vent ſe changea, & fit élever une horrible tempête. Héléne ſouffroit les viſites d'un jeune-homme de ces braves de villes, qui ne le ſont jamais à la campagne,

qui vivent aux dépens de quelque miſérable Courtiſane qu'ils tyranniſent, qui vont tous les jours à la Comédie pour y faire du bruit, & qui toutes les nuits fauſſent leurs épées, & leur font des bréches contre les murailles, jurant le matin qu'ils ont eu une furieuſe rencontre avec leurs ennemis. Montufar fit ſçavoir pluſieurs fois à Héléne, que cette connoiſſance inutile ne lui plaiſoit pas. Elle ne s'en défit point pour tout ce qu'il lui en put dire. Montufar s'en offenſa, & pour ſe ſatisfaire fit ſentir à Héléne le même châtiment que la défunte Mendez & elle avoient ſouffert autrefois dans les montagnes de Burgos. Héléne ſe feignit facile à la réconciliation, & ſe détermina à la vengeance. Pour mieux venir à bout de ſon deſſein, elle lui fit huit jours durant tant de careſſes, que Montufar ne douta plus qu'elle ne fût de ces femmes qui adorent leurs tyrans, & maltraitent leurs adorateurs. Un jour que le Grenadin devoit ſouper avec eux, & qu'à cauſe d'une affaire qui lui ſurvint, il ne put manger entier l'excellent ſoupé qu'il leur avoit fait préparer, Montufar & Héléne burent tête à tête à la ſanté de celui qui leur faiſoit tant de bien. Montufar s'enivra à ſon ordinaire, & ſur la fin du repas voulut tâter d'une bouteille d'hypocras ambré par excellence, que le Grenadin leur avoit envoyée.

On n'a pas bien ſçu ſi Héléne qui l'avoit décoiffée avant le ſoupé, y avoit ajoûté quelque drogue nuiſible. Tant y a qu'un peu après que Montufar l'eut vuidée, il ſentit une ardeur étrange dans les entrailles, & enſuite des douleurs inſupportables. Il ſe douta qu'il étoit empoiſonné, & courut vers ſon épée dans le même tems qu'Héléne courut vers la porte, pour éviter ſa fureur. Montufar alla dans ſa chambre où il penſoit qu'elle ſe fût ſauvée, & la cherchant tout furieux il découvrit en levant une tapiſſerie le jeune galant d'Héléne, qui lui paſſa ſon épée au-travers du corps. Montufar demi-mort le prit à la gorge. Au cri des domeſtiques qui faiſoient un bruit diabolique, la Juſtice entra dans la maiſon ſur le point que l'homicide eſpéroit ſe ſauver, après avoir achevé *Montufar* à coups de poignard. Cependant Héléne, qui avoit gagné la rue, & qui ne ſçavoit où elle alloit, gagna la premiére porte qu'elle trouva ouverte. Elle vit de la lumiére dans une ſalle baſſe, & un cavalier qui s'y promenoit. Elle alla ſe jetter à ſes pieds pour implorer ſon aſſiſtance & ſa protection, & fut bien étonnée de le reconnoître pour Dom Sanche de Villefagnan, qui ne fut pas moins ſurpris de la reconnoître pour l'idole de ſon cœur, qui lui apparoiſſoit pour la quatriéme fois. Dom Sanche s'étoit depuis peu brouillé a-

vec

vec ſa femme, qui s'étoit fait ſéparer de corps & de biens d'avec lui, à cauſe de ſes mauvais traitemens & de ſes débauches. Il avoit obtenu de la Cour une Commiſſion pour aller faire une nouvelle Colonie dans les Indes, & il devoit bientôt s'embarquer à Séville. Tandis qu'Héléne lui dit cent menteries, & qu'il eſt ravi de la voir diſpoſée à le ſuivre dans ſon voyage, la Juſtice fait prendre l'aſſaſſin de Montufar, fait chercher Héléne dans Madrid, & ſe ſaiſit de tout ce qui étoit dans la maiſon. Dom Sanche & Héléne allérent heureuſement aux Indes, où il leur eſt arrivé des avantures qui ne peuvent tenir dans un ſi petit volume, & que je promets au Public, ſous le titre de la *Parfaite Courtiſane* ou de *Laïs Moderne*, pour peu qu'il témoigne avoir envie de les apprendre.

L'ADULTERE INNOCENT.

LA Cour d'Eſpagne étoit fort crottée, puiſqu'elle étoit à Valladolid, où l'on ſe crotte pour le moins autant qu'à Paris, à ce que dit un fameux Poëte Eſpagnol, quand une des plus froides nuits d'un Hiver des plus rudes, & à l'heure que la plupart des Couvens ſonnoient Mâtines, un jeune Gentilhomme, nommé Dom Garcias, ſortit d'une maiſon où il avoit paſſé le ſoir en converſation, ou à jouer. Il entroit dans la rue où étoit ſon logis; & quoique la nuit fût fort obſcure, parce que le Ciel étoit couvert, il n'avoit point de flambeau, ſoit que ſon laquais eût perdu le ſien, ou qu'il fût homme à s'en paſſer; lorſque d'une porte qui s'ouvrit tout à coup, on mit dehors avec violence une perſonne que l'on pouſſa ſi impétueuſement, qu'elle vint tomber à ſes pieds de l'autre côté de la rue où il étoit. S'il fut ſurpris d'une avanture ſi extraordinaire, il le fut bien davantage, quand voulant donner la main à cette perſonne ſi maltraitée, il ſentit qu'elle étoit en chemiſe, & l'entendit ſoupirer & ſe plaindre, ſans faire le moindre effort pour ſe relever. Il ne douta plus qu'elle ne ſe fût bleſſée en tombant, & à l'aide de ſon laquais, qui s'étoit appro-

ché

Digitized by Google

ché de lui, l'ayant remiſe ſur ſes pieds, il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour ſon ſervice. Vous pouvez me ſauver la vie & l'honneur, lui répondit cette perſonne inconnue d'une voix entrecoupée de ſanglots, & qui lui fit connoître que c'étoit une femme: Je vous conjure, ajoûta-t-elle, par la même généroſité qui vous rend ſecourable à mon malheur, de me mettre à couvert en quelque lieu que ce puiſſe être, pourvu qu'il ne ſoit ſçu que de vous & de ceux dont la fidélité vous ſera connue. Dom Garcias la couvrit de ſon manteau, & commandant à ſon laquais de l'aider à marcher d'un côté, comme il faiſoit de l'autre, il arriva bientôt à la porte de ſon logis, où tout le monde étoit couché, à la réſerve d'une ſervante qui en ouvrit la porte, peſtant furieuſement contre ceux qui la faiſoient veiller ſi tard. Le laquais ne lui répondit qu'en ſoufflant ſa chandelle, & lui diſant cent injures. Pendant qu'elle alla chercher de la lumiére Dom Garcias conduiſit, ou plutôt porta dans ſa chambre, qui étoit au premier étage, la Dame affligée, qui avoit bien de la peine à ſe ſoutenir. Son laquais apporta de la lumiére; & Dom Garcias vit alors une des plus belles femmes d'Eſpagne, qui lui donna tout d'un tems de l'amour & de la pitié. Ses cheveux étoient d'un noir brillant comme du jais; ſon teint de lys & de

 roſes;

roſes ; ſes yeux pour le moins deux Soleils ; ſa gorge au-deſſus de toute comparaiſon ; ſes bras admirables ; ſes mains encore plus que ſes bras ; & ſa taille comme d'une Reine que l'on ſe feroit faire ſoi-même. Mais ces cheveux noirs étoient en deſordre ; ce teint éclatant étoit terni ; ces yeux brillans étoient pleins de larmes ; cette gorge incomparable étoit meurtrie ; ces bras & ces mains n'étoient pas en meilleur état ; enfin, ce beau corps de ſi belle taille *étoit* tout couvert de marques noires & ſanglantes, comme de coups d'étriviéres, de baudrier, ou de quelque choſe auſſi rude. Si Dom Garcias étoit ravi de voir une ſi belle perſonne, cette belle perſonne étoit fort troublée de ſe voir en l'état où elle étoit, au pouvoir d'un inconnu, qui ne paroiſſoit pas avoir vingt-cinq ans. *Il s'en* apperçut, & fit tout ce qu'il put pour lui perſuader qu'elle ne devoit rien craindre d'un Gentilhomme, qui ſe tiendroit heureux de mourir pour ſon ſervice. Cependant ſon laquais fit un petit feu de charbon ; car en Eſpagne on ne ſe chauffe guéres autrement, & c'eſt ſans-doute ſe chauffer mal. Il mit des draps blancs, ou il en dut mettre, dans le lit de ſon Maître, qui ayant donné le bon ſoir à la Dame, la laiſſa en poſſeſſion de ſa chambre, dont il ferma la porte à double tour ſur elle, & s'alla coucher, je n'ai pas ſçu ſous quel prétexte.

Digitized by Google

avec un Gentilhomme de ſes amis, qui logeoit dans la même maiſon. Il dormit vraiſemblablement mieux que ſon hôteſſe, qui ne ceſſa point de pleurer tant que la nuit dura. Le jour vint, & Dom Garcias s'ajuſta, & ſe fit le plus beau qu'il put. Il prêta l'oreille à la porte de ſa chambre, & ayant entendu la pauvre Dame qui s'affligeoit encore, il ne fit point de difficulté d'entrer. Auſſi-tôt qu'elle le vit, ſon affliction reprit de nouvelles forces: Vous voyez, lui dit-elle, une femme qui étoit hier la plus eſtimée de Valladolid, & qui eſt aujourd'hui dans la derniére infamie, & plus en état de faire pitié qu'elle ne l'a été autrefois de donner de l'envie; mais quelque grand que ſoit le malheur où je me trouve, le ſecours que vous m'avez donné ſi à propos, y peut encore apporter quelque reméde, ſi après m'avoir gardée dans votre chambre juſqu'au ſoir, vous me faites conduire en chaiſe ou en caroſſe dans un Couvent que je vous dirai. Mais, ajoûta-t-elle, après toutes les obligations que je vous ai, dois-je encore vous prier de prendre la peine d'aller en mon logis, de vous informer de ce qu'on y fait, & de ce qu'on y dit; & enfin de ſçavoir de quelle façon on parle à la Cour & dans la Ville, de la malheureuſe que vous avez ſi généreuſement protégée. Dom Garcias, avec l'empreſſement d'un homme qui commence

d'aimer, s'offrit d'aller par-tout où elle voudroit. Elle lui donna les adreſſes néceſſaires, il la quitta avec promeſſe de revenir bientôt, & elle ſe remit à s'affliger auſſi fort que ſi elle n'eût fait que de commencer. Dom Garcias ne fut pas une heure à revenir, & ayant trouvé ſa belle hôteſſe fort allarmée, comme ſi elle eût déja ſçu qu'il lui apportoit de mauvaiſes nouvelles: *Madame, lui dit-il, ſi vous êtes Eugénie la femme de Dom Sanche, j'ai appris des choſes où vous êtes bien intéreſſée. Eugénie a diſparu, & Dom Sanche eſt entre les mains de la Juſtice, accuſé de la mort de Dom Louis ſon frére.* Dom Sanche eſt innocent, dit-elle, *je ſuis la malheureuſe Eugénie, & Dom Louis étoit le plus méchant de tous les hommes.* Ses pleurs qui ſe débordérent tout à coup, & ſes ſanglots qui redoublérent leur violence, ne lui permirent pas de parler davantage, & je crois que Dom Garcias n'étoit pas cependant peu empêché à ſe bien compoſer à la triſteſſe. Enfin, comme les choſes violentes ne ſont pas de durée, la douleur d'Eugénie ſe modéra un peu; elle eſſuya ſes larmes, ne ſoupirant plus de toute ſa force, & reprit la parole en ces termes. *Ce n'eſt pas aſſez que vous ſçachiez le nom & la qualité de la malheureuſe que vous avez tant obligée en ſi peu de tems, elle veut*

vous

vous informer des particularités de ſa vie, & reconnoître en quelque façon par cette confidence, l'extrême obligation qu'elle vous a. Je ſuis, pourſuivit-elle, de l'une des meilleures maiſons de Valladolid. Je ſuis née riche, & avec aſſez de beauté pour en avoir été vaine, ſans qu'on y ait trouvé à redire. Les charmes de ma perſonne m'attirérent plus de galans que ceux de mon bien; & la réputation de l'un & de l'autre me donna des adorateurs dans les villes d'Eſpagne les plus éloignées. Entre tous ceux qui crurent ſe rendre heureux en me poſſédant, Dom Sanche & Dom Louis, deux fréres également partagés des biens de la Fortune & de la Nature, ſe ſignalérent par l'excès de leur paſſion, & par l'émulation qu'ils firent paroître à qui me rendroit plus de ſervices. Mes parens ſe déclarérent en faveur de Dom Sanche qui étoit l'aîné, & mon inclination ſuivit leur choix, & me donna toute entiére à un homme de quarante ans paſſés, qui par la douceur de ſon humeur, & par l'extrême ſoin qu'il eut toujours de me plaîre, ſe mit auſſi avant dans mon ame, qu'eût pu faire une perſonne dont l'âge eût été plus proportionné au mien. Les deux fréres, pour avoir été rivaux, n'en avoient pas moins bien vécu enſemble, & Dom Sanche en me poſſédant, ne per-

dit

dit point l'amitié de ſon frére Dom Louis. Leurs maiſons étoient jointes, ou plutôt n'étoient qu'une ſeule maiſon, puiſque la muraille qui les ſéparoit avoit une porte, qui d'un commun conſentement ne ſe fermoit ni d'un côté ni d'autre. Dom Louis ne ſe cachoit point de ſon frére, pour me rendre les mêmes devoirs qu'il me rendoit tandis qu'il étoit ſon rival; & Dom Sanche, qui avoit augmenté ſon amour par la jouiſſance, & qui m'aimoit plus que ſa vie, lui ſçavoit bon gré de ſes galanteries. Il me nommoit lui-même la Maîtreſſe de ſon frére, qui de ſon côté faiſoit paſſer un amour véritable pour une feinte, avec tant d'adreſſe que je n'étois pas ſeule à m'y tromper. Enfin, après m'avoir accoutumée à me parler de ſa paſſion devant tout le monde, il m'en parla en particulier avec tant d'importunité & ſi peu de reſpect, que je ne doutai plus de ſon amour criminelle. Toute jeune que j'étois, j'eus aſſez de prudence pour lui vouloir donner lieu de faire encore paſſer la choſe pour une feinte. Je pris en jeu tout ce qu'il me dit ſérieuſement, & quoique je n'aye jamais été plus en colére que je le fus alors, jamais je ne m'efforçai davantage de ne ſortir point de mon enjouement ordinaire. Il s'en irrita au-lieu d'en faire ſon profit, & me regardant avec des yeux que ſes mauvais deſ-

ſeins.

Digitized by Google

ſeins rendoient égarés: Non, non, Madame, me dit-il, je feins bien moins depuis que je vous ai perdue, que je ne faiſois quand je pouvois encore eſpérer; & quoique votre rigueur ſoit aſſez grande pour vous délivrer bientôt d'une amour qui vous importune, vous m'avez ſi bien accoutumé à ſouffrir, que vous ferez encore mieux de..... De ne me trouver plus ſeule avec vous, l'interrompis-je. Une de mes femmes qui entra dans ma chambre, l'empêcha de porter plus loin ſon inſolence, & moi de lui en témoigner mon reſſentiment, autant que j'en avois de ſujet, & que j'y étois diſpoſée. Je fus depuis bien-aiſe de ne l'avoir pas fait par la conſidération de mon mari, & j'eſpérai que ce méchant frére m'aimeroit moins, & viendroit enfin à m'eſtimer davantage; mais il continua de feindre devant le monde, & de m'importuner en particulier. Je me ſervis contre ſes tranſports de toute la ſévérité dont je fus capable, juſqu'à le menacer d'en avertir ſon frére. Je me ſervis de tout mon eſprit pour guérir le ſien. Je priai, je pleurai, je lui promis de l'aimer comme mon frére, mais il voulut être aimé comme un Amant. Enfin, tantôt ſouffert, tantôt maltraité, & toujours autant amoureux que haï, il m'eût rendue la plus malheureuſe femme d'Eſpagne, ſi ma conſcien-

ce,

Digitized by Google

ce, qui ne me pouvoit rien reprocher, n'eût conſervé la tranquillité dans mon ame. Mais enfin, ma vertu qui m'avoit toujours ſi bien défendue contre un ſi dangereux ennemi, m'abandonna, parce que je l'abandonnai, & que je me trahis moi-même. La Cour vint à Valladolid, & y apporta la galanterie. Comme toutes les choſes nouvelles plaiſent, nos Dames crûrent voir dans les Courtiſans ce qu'elles ne trouvoient point dans les plus galans de la ville, & les Courtiſans tâchérent de plaîre à nos Dames, qu'ils conſidéroient peut-être comme des conquêtes aſſurées. Entre les cavaliers qui ſuivoient la Cour pour y être récompenſés de leurs ſervices, un Portugais nommé Andrade s'y étoit rendu conſidérable par ſon eſprit & par ſa bonne mine, & plus encore par ſa dépenſe, charme le plus puiſſant pour les Dames ſans expérience, qui jugent de la beauté de l'ame par celle du train & des habits. Il n'avoit pas beaucoup de bien, mais le jeu le rendoit maître de celui des autres, & ſon gain le faiſoit paroître autant que les plus riches & les plus magnifiques de la Cour. Je fus aſſez malheureuſe pour lui plaîre, & lorſque ma vanité & les ſoins qu'il me rendit, m'eurent perſuadée que je lui plaiſois, je me crus la plus heureuſe femme de ma condition. J'aurois peine à vous

exprimer

exprimer combien il ſçavoit ſe faire aimer, & juſqu'à quel excès je l'aimai. Ce mari ſi bon, ſi cher, ſi reſpecté, me devint auſſi mépriſable qu'odieux. Dom Louis me parut plus haïſſable qu'il ne l'avoit encore été; rien ne me plaîſoit qu'Andrade: je n'aimois que lui, & par-tout où je ne le voyois pas, j'étonnois tout le monde par mes diſtractions & par mes inquiétudes. Andrade ne m'aimoit pas avec plus de tranquillité. Sa paſſion dominante de jouer céda à ſon amour; ſes préſens gagnérent mes femmes; ſes lettres & ſes vers me charmérent, & ſes muſiques donnérent à penſer à tous les maris de ma rue. Enfin il m'attaqua ſi bien, où je me défendis ſi mal, que je me rendis. Je lui promis tout ce que je lui pouvois donner, & nous ne fûmes plus en peine que du lieu & de l'heure commode. Mon mari fut d'une partie de chaſſe, qui devoit le retenir pluſieurs jours à la campagne. J'en fis avertir mon cher Portugais, & nous remîmes l'exécution de nos amoureux deſſeins à la nuit du jour que mon mari ſortiroit de la ville. Je devois laiſſer à une certaine heure la porte de derriére d'un jardin ouverte, & ſous prétexte d'y paſſer une partie de la nuit à cauſe de l'extrême chaleur, je devois faire dreſſer un lit de camp dans un petit cabinet de charpente, ouvert de tous côtés, & environné

ronné d'Orangers & de Jaſmins. Enfin mon mari ſortit de Valladolid, & ce jour-là me ſembla le plus long de ma vie. La nuit vint, & mes femmes m'ayant dreſſé un lit dans le jardin, je feignis devant elles une extrême envie de dormir, & auſſitôt qu'elles m'eurent deshabillée, je leur commandai de s'aller coucher, à la réſerve d'une femme de chambre qui ſçavoit le ſecret de mon amour. A peine étois-je couchée, & cette fille qui s'appelloit Marine, avoit-elle fermé la porte du jardin du côté du logis, & ouvert celle de derriére, que mes femmes vinrent m'avertir que mon mari venoit d'arriver. Je n'eus que le tems de faire refermer la porte que j'avois fait ouvrir pour recevoir Andrade. Mon mari me vint faire ſes careſſes ordinaires, & vous pouvez penſer comme je les reçus. Il me dit qu'il avoit été contraint de revenir, parce que le cavalier qui l'avoit mené à la chaſſe, étoit tombé de ſon cheval, & s'étoit rompu une jambe; & enſuite il loua mon bon eſprit de choiſir ſi bien une place où me défendre du chaud, & ajoûta qu'il y vouloit auſſi paſſer la nuit. Il ſe fit deshabiller en même tems, & ſe coucha auprès de moi. Tout ce que je pus faire, ce fut de cacher le mieux qu'il m'étoit poſſible le déplaiſir que j'avois de ſon retour, & de lui témoigner par des careſſes forcées,

que

Digitized by Google

que les ſiennes m'étoient ſenſibles. Andrade cependant vint à l'aſſignation, & ayant trouvé la porte fermée qu'il devoit trouver ouverte, il ſauta à l'aide de ſon valet de chambre par-deſſus les murailles du jardin, où il avoit eſpéré de paſſer la nuit avec moi. Il m'a depuis avoué qu'il avoit pris un ſi hardi & ſi impétueux deſſein par un pur motif de jalouſie, qu'il ne douta point qu'un rival plus heureux & premier que lui dans mon cœur, ne jouît du bien qu'on lui avoit fait eſpérer. La penſée qu'il eut que peut-être je me divertiſſois à ſes dépens avec mon galant, le mit dans une telle colére, qu'il ne réſolut pas moins que de me maltraiter ſi ce qu'il ſoupçonnoit ſe trouvoit véritable, & de ſe porter contre ſon rival aux derniéres extrémités. Il s'approcha du cabinet où nous étions couchés, faiſant le moins de bruit qu'il put. La Lune étoit fort claire, je le vis d'abord qu'il entra, & je le reconnus : il me vit fort effrayée, & lui faiſant ſigne de ſe retirer, il ne diſcerna pas d'abord ſi la perſonne qui étoit couchée avec moi, étoit mon mari ou un autre ; mais remarquant ſur mon viſage moins d'effroi que de confuſion & de honte, & voyant ſur une table l'habit & les plumes qu'il avoit vues à mon mari le même jour, & qui étoient auſſi ſinguliéres que remarquables, il ne put plus douter

douter que je ne fuſſe couchée avec Dom Sanche, qu'il voyoit alors dormir avec plus de tranquillité que n'auroit fait un galant. Mais il ne laiſſa pas de s'approcher du côté du lit où j'étois couchée, & de me prendre un baiſer, dont je ne pus me défendre, dans la peur où j'étois que mon mari ne s'éveillât. Il ne voulut pas m'effrayer davantage; il ſortit, levant les yeux au Ciel, hauſſant les épaules, enfin faiſant l'action d'un homme extrêmement affligé; & repaſſa par-deſſus la muraille du jardin, avec la même facilité qu'il avoit déjà fait. Dès le matin je reçus de ſa part une lettre la plus paſſionnée que j'aye jamais lue, & des vers fort ſpirituels contre la tyrannie des maris. Il avoit paſſé à les faire ce qui lui reſta de la nuit, après qu'il m'eut quittée; & le jour que je les reçus, je ne fis preſque autre choſe que de les relire, quand je le pus faire ſans témoins. Nous ne fîmes pas aſſez de réflexions ſur le danger que nous avions couru, pour avoir peur de nous y expoſer encore. Mais quand je ne me ſerois pas portée de moi-même à lui accorder tout ce qu'il me demandoit, & quand j'aurois moins aimé Andrade que je ne faiſois, ou que je n'aurois pas cédé à la force de ſes lettres, je me ſerois laiſſée aller aux perſuaſions de ma femme de chambre, qui me parloit inceſſamment en ſa faveur.

Elle

Elle me reprochoit, que puiſque j'étois ſi peu hardie, je n'aimois guéres Andrade, & me parloit de la paſſion qu'il avoit pour moi, avec autant de véhémence, que ſi elle eût voulu exprimer à quelque galant celle qu'elle eût eue pour lui. Je reconnus par-là qu'elle n'étoit pas des moins ſçavantes au métier qu'elle faiſoit, & je reconnus auſſi combien il eſt important de bien choiſir les perſonnes que l'on met auprès de celles de mon âge & de ma condition. Mais je voulois bien me perdre, & ſi elle eût été plus vertueuſe qu'elle n'étoit, elle auroit moins été dans ma confidence. Enfin, elle me fit réſoudre à conſentir qu'elle reçût Andrade dans une garderobe voiſine de ma chambre où elle couchoit ſeule, & nous fûmes d'accord qu'auſſi-tôt que mon mari ſeroit endormi, elle ſe mettroit auprès de lui en ma place, tandis que je paſſerois la nuit avec Andrade. Il fut donc caché dans ma garderobe; mon mari s'endormit, & je me préparois de l'aller trouver avec toute l'émotion d'une perſonne qui déſire ardemment, & qui a beaucoup à craindre, quand un effroyable bruit de voix confuſes qui crioient au feu, frappa mes oreilles & éveilla mon mari; dans le même tems ma chambre s'emplit de fumée, & je vis au-travers des vitres que l'air étoit tout en feu. Une Négreſſe qui ſervoit à

la

la cuiſine, y avoit mis le feu après s'être enivrée, & on ne s'en apperçut que lorſqu'ayant pris à du bois ſec, & aux écuries voiſines, il commença de percer les planchers de mon appartement. Mon mari étoit fort aimé. En un inſtant la maiſon fut pleine de voiſins qui vinrent à notre ſecours. Mon beau-frére Dom Louis, que le péril commun rendit plus diligent que les autres, nous ſecourut des premiers avec tous ſes gens, & pouſſé de ſa paſſion entra dans ma chambre au-travers des flammes qui gagnoient déjà l'eſcalier. Il étoit en chemiſe, & n'avoit ſur lui que ſa robe de chambre dont il me couvrit, & m'ayant priſe entre ſes bras plus morte que vive du péril où étoit expoſé Andrade que du mien même, il me tranſporta chez lui par la communication que ſon logis avoit avec le nôtre, & m'ayant miſe dans ſon lit m'y laiſſa accompagnée de quelques-unes de mes femmes. Cependant mon mari, & tous ceux qui prenoient part à l'accident qui nous étoit arrivé, y donnérent ſi bon ordre, que le feu fut éteint, après avoir fait de grands ravages. Andrade ſe ſauva facilement dans la confuſion & dans la preſſe de ceux qui étoient venus nous ſecourir, & vous pouvez vous figurer avec quelle joie j'apris de Marine une ſi agréable nouvelle. Il m'écrivit le jour d'après cent folies, ſur leſquelles je renchéris

Digitized by Google

chéris d'un emportement encore plus grand que le ſien, & nous adouciſſions ainſi par nos lettres la peine que nous ſouffrions de ne pouvoir nous voir. Après que l'on eut fait réparer tous les dommages que le feu avoit faits, & que j'eus quitté le logis de Dom Louis pour me remettre dans le mien, Andrade n'eut pas grande peine à me faire conſentir qu'il tentât encore la même voie, qu'il croyoit ne lui avoir manqué que par un malheur extraordinaire. La nuit même que nous avions deſtinée à nous récompenſer de tout le tems que des accidens ſi imprévus nous avoient fait perdre, un Cavalier des amis de mon mari, qui étoit en peine pour un duël, & qui s'étoit retiré chez un Ambaſſadeur, où il ne ſe crut pas aſſez à couvert de la Juſtice, fut obligé de ſe cacher ailleurs. Mon mari l'amena ſecrettement chez lui, & prit lui-même la clé de la porte de la rue, qu'il fit fermer en ſa préſence, de peur que quelque valet indiſcret ou méchant ne découvrît la retraite que ſon ami avoit choiſie. Cet ordre qui me ſurprit, & m'affligea extrêmement, ne venoit que d'être exécuté, quand Andrade fit entendre dans la rue un ſignal dont il étoit convenu avec Marine. Fort embaraſſée, elle lui fit ſigne d'une jalouſie baſſe, qu'il attendît un moment. Nous tinmes conſeil elle & moi,

Digitized by Google

& enſuite elle alla lui aprendre en peu de paroles, & parlant le plus bas qu'elle put, le nouvel obſtacle qui s'oppoſoit à nos déſirs, & lui propoſa d'attendre que tout le monde fut couché, pour entrer par une petite fenêtre de la cuiſine qui étoit fort baſſe, qu'elle iroit lui ouvrir. Rien ne parut dificile ni périlleux à Andrade, pourvu qu'il contentât ſon amour. Mon mari fit coucher ſon ami, & ſe coucha de bonne heure à mon exemple: tous nos domeſtiques en firent de-même; & Marine, quand elle crut tout le monde endormi, ouvrit la petite fenêtre à Andrade, qui en moins de rien y paſſa une partie du corps, mais imprudemment, & ſi malheureuſement, qu'après pluſieurs efforts qui lui nuiſirent plus qu'ils ne lui ſervirent, il demeura engagé par la ceinture entre des barreaux de fer de la fenêtre, ſans pouvoir avancer ni reculer davantage. Son valet ne pouvoit le ſecourir de la rue; Marine du lieu où elle étoit, ne le pouvoit auſſi ſans l'aide d'un autre. Elle alla donc faire lever une ſervante de ſes amies, à qui elle avoua que perſuadée d'un galant qu'elle aimoit beaucoup, & qui devoit l'épouſer, elle avoit voulu le faire entrer par la fenêtre de la cuiſine, & qu'il s'étoit engagé le corps entre deux barreaux, dont il étoit impoſſible de le dégager, ſans les limer, ou les ôter de leur place. Elle la conjura

de

Digitized by Google

de la venir ſecourir, à quoi l'autre fut bientôt prête; mais faute d'un marteau, ou de quelqu'autre ferrement néceſſaire, le ſecours de ces deux femmes eût été inutile à Andrade, s'il ne ſe fût aviſé lui-même de ſon poignard, dont elles ſe ſervirent ſi utilement, qu'après un furieux travail les barreaux furent détachés de la muraille, & il ſe vit délivré de la terrible peur qu'il avoit d'être trouvé ſi honteuſement arrêté dans un lieu où il ne pouvoit paſſer que pour un voleur. Cela ne ſe put faire avec ſi peu de bruit, que quelques-uns de nos valets ne l'entendiſſent, & ne regardaſſent dans la rue, au même tems qu'Andrade emportant avec ſoi la grille de fer où ſon corps étoit entré avec violence, couroit de toute ſa force, ſuivi de ſon valet. Les voiſins & nos gens criérent au voleur après eux, & l'on ne douta point que des voleurs n'euſſent entrepris de voler la maiſon de Dom Sanche, où l'on voyoit une grille ôtée de ſa place. Andrade cependant arrivé à ſon logis, ſe faiſoit limer ſur le corps la grille de fer qui le ſerroit autant qu'une ceinture, & d'où ſon corps ne put jamais ſortir comme il étoit entré, quelques efforts que ſon valet & lui puſſent faire. Ce troiſiéme accident le mit de fort mauvaiſe humeur, à ce que j'ai ſçu depuis: pour moi je le pris tout autrement, & tandis

que Marine encore effrayée
cit, je penſai devenir malade
re. Je ne laiſſois pas auſſi-
drade d'avoir un extrême
mauvais ſuccès de nos entre
nos déſirs s'en échaufférent
d'en être refroidis, & ne no
de différer à les contenter,
jour qui ſuivit la nuit de cette
malheureuſe avanture. Mo
en ville pour accommoder l
ſon ami, qui devoient appare
cuper le reſte du jour. J'env
chez Andrade, qui ne deme
de chez moi. Elle le trouv
ſentant encore des fatigue
paſſée, & ſi rebuté de réu
ſon amour, que Marine fut
façon ſcandaliſée de voir ave
deur il recevoit les avances
fois, & de ce qu'il témoignoi
patience de me venir trouver
le lui repréſentât aſſez que l'
ſe préſentoit n'étoit pas à p
donc il me vint trouver, &
avec tous les tranſports de jo
voit avoir une perſonne tou
née à ſa paſſion. J'en étois
que je remarquai moins q
l'indifférence de l'accueil q
quoiqu'elle ne fût que trop
careſſes pourtant enfin attirér

Digitized by Google

mes. Déjà notre joye mutuelle ne pouvoit plus s'exprimer que par notre ſilence, & la penſée de ce que nous déſirions l'un & l'autre avec tant d'ardeur, me cauſoit une confuſion qui me faiſoit éviter les regards d'Andrade, & qui lui permettoit aſſez de tout entreprendre, quand Marine, qui étoit ſortie de ma chambre par diſcrétion, y rentra toute effrayée, me diſant que mon mari étoit revenu. Elle entraîna dans ma garderobe Andrade plus mort que vif, & paroiſſant bien plus effrayé que moi, qui avois tant de ſujet d'être effrayée. Mon mari donna quelques ordres à ſes gens avant de monter à ma chambre. Le tems qu'il y employa me donna celui de me remettre, & à Marine de vuider un grand coffre rempli de hardes, & d'y faire entrer Andrade. A peine l'avoit-elle enfermé, que mon mari monta dans ma chambre, & n'ayant fait que me baiſer en paſſant, ſans s'arrêter davantage avec moi, entra dans ma garderobe, & y trouva un Livre de Comédie, qu'il ouvrit par malheur. Il s'arrêta ſur quelque incident qui lui plut, & qui l'engagea à une lecture qui eût duré plus longtems, ſi par le conſeil de Marine je ne fuſſe entrée dans ma garderobe, pour l'empêcher de lire davantage, & le faire revenir dans ma chambre. Mon malheur ne s'en tint pas-là. Dom Sanche

me trouvant rêveuſe & inquiéte, comme j'en avois ſujet, tâcha par ſa belle humeur de changer la mienne. Jamais il ne fit tant pour me plaîre & me divertir, & jamais il ne me déplut & ne m'importuna davantage. Je le priai de ſortir de ma chambre, feignant une extrême envie de dormir; mais par une mauvaiſe plaiſanterie, qui ne lui étoit pas ordinaire, il me tint compagnie malgré moi encore aſſez longtems; & tout complaiſant qu'il étoit de ſon naturel, il le fut alors ſi peu, que je fus contrainte de le chaſſer. Auſſi-tôt que j'eus fermé la porte de ma chambre, je courus dans ma garderobe pour tirer Andrade de priſon. Marine ouvrit à la hâte le grand coffre où elle l'avoit mis, & penſa mourir d'affliction & d'effroi auſſi-bien que moi, quand nous le trouvâmes ſans pouls & ſans mouvement, comme un homme mort, & qui l'étoit en effet ſelon toutes les apparences. Figurez-vous en quelle peine je me dûs trouver, & quel parti j'avois à prendre dans une pareille extrémité. Je pleurai, je m'arrachai les cheveux, je me déſeſpérai; & je crois que j'euſſe eu aſſez de réſolution pour me percer le ſein du poignard d'Andrade, ſi mon extrême douleur ne m'eût cauſé une foibleſſe qui me contraignit de me jetter ſur le lit de Marine. Cette fille, quoiqu'affligée autant qu'el-

qu'elle pouvoit l'être, conſerva plus de jugement que moi dans notre commun malheur, & tâcha d'y apporter le reméde, dont foible comme j'étois, je n'euſſe pas été capable de me ſervir quand j'aurois conſervé aſſez d'eſprit pour le faire. Elle me diſoit que peut-être Andrade n'étoit qu'évanouï, & qu'un Chirurgien, ou par la ſaignée, ou par quelqu'autre prompt ſecours, pouvoit lui redonner la vie, qu'il ſembloit avoir perdue. Je la regardois ſans lui répondre, ma douleur m'ayant rendue comme ſtupide. Marine ne perdit point le tems à me conſulter davantage, elle alla pour exécuter ce qu'elle venoit de me propoſer: mais auſſitôt qu'elle eut ouvert la porte pour ſortir, mon beau-frére, Dom Louis, entra où nous étions, & ce ſecond malheur nous fut encore plus terrible que le premier. Quand le corps d'Andrade n'eût pas été expoſé à ſa vue comme il étoit, la confuſion & l'étonnement qui paroiſſoit ſur nos viſages, lui eût fait ſoupçonner que nous faiſions quelque choſe de fort étrange, qu'il n'eût pas manqué de vouloir découvrir, prenant en moi la part qu'il faiſoit, & par l'interêt d'un beau-frére, & par celui d'un Amant. Il falut donc que je me jettaſſe aux pieds d'un homme que j'avois vu ſi ſouvent aux miens, & que me fiant en l'amour qu'il avoit pour

Digitized by Google

moi, & en la généroſité qui
inſéparable de ſa qualité de
me, je ſoumiſſe à ſa volonté
ce que j'avois de plus cher.
put pour me relever; mais n
niâtrée à demeurer à genou
pris ingénument, autant que
& mes ſanglots le pûrent p
cruel accident qui m'étoit a
je ne doutois point qu'il n'eû
me joye. Dom Louis, lui dis
plore point ici ta généroſité
longer ma vie de quelques
malheur me la rend aſſez o
me donner la force de me
même, ſi je ne craignois qu
ſeſpoir ne s'expliquât aux dép
honneur, de qui celui de D
& même ſa vie, ſont peut-ê
bles. Tu peux croire que
que j'ai eus pour toi, ont é
mon averſion plutôt que de
tu peux te réjouir de ma
même la faire ſervir à ta
mais oſeras-tu m'imputer u
tu m'as voulu aprendre, &
tu d'indulgence à qui en a e
toi? Dom Louis ne me laiſ
davantage. Vous voyez, M
dit-il, que le Ciel vous a ju
nie d'avoir ſi mal choiſi ce q
viez aimer, & ce que vous d

Digitized by Google

mais je n'ai point de tems à perdre pour vous faire voir, en vous tirant de peine, que vous n'avez pas un meilleur ami au monde que Dom Louis. Il me quitta là-deſſus, & revint un moment après avec deux hommes de ceux qui gagnant leur vie à porter des fardeaux, qu'il avoit envoyé chercher par un de ſes gens. Marine & moi, cependant, avions remis le corps d'Andrade dans le grand coffre. Dom Louis aida lui-même à le charger ſur les épaules de ces hommes, & le fit conduire chez un de ſes amis, à qui il découvrit cette avanture, comme il lui avoit déjà fait confidence de l'amour qu'il avoit pour moi. Là, après avoir fait tirer hors du coffre le corps d'Andrade, il le fit étendre ſur une table, & tandis qu'on lui ôtoit ſes habits, lui ayant tâté le pouls, & mis la main à l'endroit du corps où l'on ſent le battement du cœur, il reconnut qu'il n'étoit pas encore mort. On envoya querir un Chirurgien en diligence, tandis qu'on le mit dans un lit, & que par tous les remédes dont on put ſe ſervir on tâcha de le faire revenir. Il revint à ſoi: il fut ſaigné, on laiſſa un laquais auprès de lui, & on ſortit de la chambre pour donner tems à la nature & au repos d'achever ce que les remédes avoient commencé. Vous pouvez bien vous figurer quel fut l'éton-

nement d'Andrade, quand après ce long évanouïſſement il ſe trouva dans un lit, ſe reſſouvenant ſeulement de la peur qu'il avoit eue, lorſqu'on l'avoit fait entrer dans un coffre, ne ſçachant où il étoit, ni ce qu'il avoit à eſpérer ou à craindre. Il étoit dans cette terrible inquiétude, quand il entendit ouvrir la porte de la chambre, & qu'après que les rideaux du lit furent tirés, il vit à la lueur des flambeaux qu'on apporta, Dom Louis qu'il ſçavoit bien être mon beau-frére, & qui ayant pris une chaiſe, lui parla en ces termes. Me connoiſſez-vous bien, Seigneur Andrade, & ne ſçavez-vous pas bien que je ſuis le frére de Dom Sanche? Oui, lui répondit Andrade, je le ſçai bien. Et vous ſouvenez-vous, lui dit encore Dom Louis, de ce qui vous eſt aujourd'hui arrivé chez lui? Je vous jure, pouſuivit-il, que ſi vous prétendez encore galantiſer ma belle-ſœur, & ſi l'on vous voit jamais dans ſa rue, il n'y a rien que je n'entreprenne contre vous; & ſçachez que vous ſeriez ſans vie, ſi je n'avois eu pitié d'une folle & malheureuſe femme qui s'eſt fiée à moi, & ſi je n'étois aſſuré que les criminels deſſeins que vous avez eus enſemble contre l'honneur de mon frére, n'ont pas été exécutés. Changez de demeure, ajoûta-t-il, & ne penſez pas vous pouvoir cacher

à

à mon reſſentiment, ſi vous manquez à la parole que je veux que vous me donniez. Andrade lui eût promis encore davantage. Il lui fit les plus lâches ſoumiſſions dont il put s'aviſer, & lui proteſta qu'il vouloit lui devoir une vie qu'il avoit pu lui ôter. Sa foibleſſe étoit aſſez grande pour l'obliger à garder le lit, mais l'effroyable peur qu'il avoit eue, lui donna des forces pour ſe lever. Il conçut dès-lors une averſion pour moi auſſi grande, qu'avoit été l'affection qu'il m'avoit portée, & mon nom même lui fut en horreur. J'étois cependant bien en peine de ſçavoir ce qu'il étoit devenu, & je n'avois pas l'aſſurance de m'en informer de Dom Louis, non plus que de lever les yeux devant les ſiens. J'envoyai Marine au logis d'Andrade, où elle arriva dans le tems qu'il y étoit déjà arrivé, & qu'il faiſoit enlever ſes hardes, pour aller loger d'un autre côté de la ville. Auſſitôt qu'il la vit, il lui défendit de le venir jamais trouver de ma part, & lui ayant dit en peu de paroles tout ce qui s'étoit paſſé entre Dom Louis & lui, il ajoûta que j'étois la plus ingrate & la plus perfide femme du monde; qu'il ne me conſidéroit plus que comme une perſonne qui l'avoit voulu perdre, & que je ne ſongeaſſe non plus à lui

que ſi je ne l'avois jamais connu. Après ces paroles il chaſſa Marine, qui en demeura bien ſurpriſe; mais quelque étonnement que lui eût cauſé un ſi mauvais traitement, elle eut l'eſprit de le ſuivre de loin juſqu'où il fit porter ſes hardes, & ainſi elle aprit ſon logis. Le déplaiſir que j'eus d'être accuſée d'une méchanceté dont j'étois innocente, & d'être haïe d'un homme que j'aimois tant, & pour qui j'avois hazardé ma vie & mon honneur, ne me permit pas de reſſentir toute la joye que j'aurois eue de ce qu'il étoit hors de péril. Je tombai dans une mélancolie qui me rendit malade, & ma maladie inconnue aux Médecins, affligea extrêmement mon mari. Pour achever mon infortune, Dom Louis commença de ſe prévaloir du ſervice important qu'il m'avoit rendu, me demandant inceſſamment ce que j'avois bien voulu donner à Andrade, & me reprochant que je l'avois aimé, lorſque je lui repréſentois ce que je devois à un mari, & ce qu'il devoit à un frére. Ainſi haïe de ce que j'aimois, aimée de ce que je haïſſois, ne voyant plus Andrade, voyant trop ſouvent Dom Louis, & m'accuſant inceſſamment moi-même d'avoir été ingrate au meilleur mari du monde, qui mettoit tout en uſage pour me plaîre, & qui ſe déſeſpéroit de mon mal, dans le tems

tems qu'il avoit tous les ſujets du monde de m'ôter la vie: ainſi donc tourmentée du remords de ma conſcience, d'amour & de haine, deux paſſions ſi contraires, je gardai le lit pendant deux mois, attendant la mort avec joye; mais le Ciel me réſervoit à de plus grands malheurs. Ma jeuneſſe me ſecourut malgré moi contre ma triſteſſe inconſolable. Je repris ma ſanté, & Dom Louis me perſécuta encore plus qu'il n'avoit jamais fait. J'avois donné ordre à mes femmes, & particuliérement à Marine, de ne me laiſſer jamais ſeule avec lui. Enragé de cet obſtacle, & de la réſiſtance que je lui faiſois, il réſolut d'obtenir par la plus noire trahiſon qui ait jamais été conçue dans un eſprit ſcélérat, ce que je lui refuſois avec tant de conſtance. Je vous ai déjà dit qu'on entroit de ſa maiſon dans la nôtre, par une porte qui ne ſe fermoit que rarement. La nuit qu'il choiſit pour l'exécution de ſon damnable deſſein, & à l'heure qu'il crut tout le monde endormi chez nous & chez lui, il entra par cette porte, ouvrit celle de la rue, & détacha tous les chevaux de notre écurie, qui étoient en grand nombre, & qui s'échappérent auſſitôt par la cour, & de la cour dans la rue. Le bruit qu'ils firent éveilla bientôt ceux qui en avoient le ſoin, & même mon mari. Il avoit la

paſſion des chevaux : auſſitôt qu'il ſçut que les ſiens étoient échappés dans la rue, il y courut couvert d'une robe de chambre, s'emportant furieuſement contre ſes palfreniers, & contre le portier qui n'avoit pas eu le ſoin de fermer la grande porte. Dom Louis qui s'étoit caché dans mon antichambre, & qui en avoit vu ſortir mon mari, deſcendit dans la cour quelque tems après lui, & ayant fermé la porte de la rue, & attendu quelque tems pour donner plus de vraiſemblance à ce qu'il vouloit faire, il vint ſe coucher auprès de moi, faiſant ſi bien le perſonnage de mon mari, qu'il étoit difficile que je m'y trompaſſe. Il avoit grand froid d'avoir été longtems en chemiſe. Bon Dieu, Monſieur, lui dis-je, que vous êtes froid ! Il eſt vrai, me répondit-il, contrefaiſant ſa voix, j'ai peur de m'être morfondu dans la rue. Et vos chevaux, lui demandai-je, ſont-ils repris? Mes valets ſont encore à les reprendre, me repartit-il ; & enſuite s'approchant de moi comme pour ſe rechauffer, & me faiſant force careſſes, il acheva de me trahir, & de deshonorer ſon frére. Que ſi le Ciel le permit, il voulut peut-être me réſerver la punition d'un ſi grand crime, afin que mon honneur fût rétabli par moi-même, & mon innocence reconnue. Ayant fait ce qu'il avoit voulu, il feignit

d'é-

d'être en peine de ſes chevaux; il ſe leva d'auprès de moi, alla ouvrir la porte de la rue, & ſe retira dans ſon logis, tout fier peut-être de ſon crime, & ſe réjouiſſant de ce qui devoit être la cauſe de ſa perte. Mon mari revint bientôt après, & s'étant jetté dans le lit, s'aprocha de moi gelé comme il étoit, & m'obligea par des careſſes que je trouvai extraordinaires, de le prier de me laiſſer dormir. Il le trouva étrange, je m'en étonnai, & ne doutai plus de la trahiſon que l'on m'avoit faite. Je n'en pus fermer les yeux juſqu'au jour. Je me levai de meilleure heure que je n'avois accoutumé. J'allai à la Meſſe, & j'y trouvai Dom Louis extraordinairement paré, & le viſage auſſi gai que le mien étoit triſte & ſévére. Il me préſenta de l'eau-bénite, que je reçus avec beaucoup de froideur; & lui me regardant avec un ſouris malicieux : Hé bon Dieu, Madame, que vous êtes froide! A ces paroles, les mêmes que je lui avois dites, & qui ne me laiſſérent plus douter de mon malheur, je pâlis, & je rougis auſſitôt d'avoir pâli. Il put connoître dans mes yeux, & au déſordre où m'avoient mis ces paroles, combien j'étois offenſée de ſon inſolence. Je le quittai ſans le regarder. Je paſſai tout le tems de la Meſſe avec l'inquiétude que vous pouvez vous imaginer, & j'en donnai-

nai beaucoup à mon mari, quand pendant le diné, & tout le reſte du jour, je ne fis que rêver, & ne pus m'empêcher de ſoupirer inceſſamment, & de faire voir le trouble de mon eſprit, quelque effort que je fiſſe pour le diſſimuler. Je me retirai dans ma chambre plutôt que de coutume, feignant une légére indiſpoſition. Je conçus cent deſſeins différens de me venger. Enfin ma fureur m'en inſpira un auquel je m'arrêtai. L'heure de ſe coucher étant venue, je me mis au lit en même tems que mon mari. Je feignis de dormir pour l'obliger à en faire de-même; & lorſque je le vis endormi, & que je crus que tous nos domeſtiques l'étoient auſſi, je me levai, je pris ſon poignard, & toute inſenſée & aveuglée que j'étois de ma paſſion, j'en fus pourtant ſi bien conduite, que par la même porte & par la même voye par où mon cruel ennemi s'étoit venu mettre dans mon lit, je me trouvai auprès du ſien. Ma fureur ne me fit rien précipiter. De la main que j'avois libre je cherchai ſon cœur, & lorſque ſon battement me l'eut découvert, la crainte de manquer mon coup ne fit point trembler la main que j'avois armée d'un poignard: elle l'enfonça deux fois dans le cœur du déteſtable Dom Louis, & le punit d'une mort plus douce qu'il ne l'avoit méritée. Dans la rage où j'étois, je lui donnai en-

co-

core cinq ou ſix coups de poignard, & je revins dans ma chambre avec une tranquillité, qui me témoignoit à moi-même que je n'avois jamais rien fait avec plus de ſatisfaction. Je remis le poignard de mon mari tout ſanglant qu'il étoit dans ſon fourreau, je m'habillai avec la plus grande hâte & le moins de bruit que je pus; je pris ſur moi tout ce que j'avois de pierreries & d'argent; & auſſi emportée de mon amour, que troublée du coup que je venois de faire, je quittai un mari qui m'aimoit plus que ſa vie, pour me jetter entre les bras d'un jeune-homme, qui avoit bien voulu depuis peu de tems me faire ſçavoir que je lui étois devenue odieuſe. La timidité de mon ſexe fut ſi bien fortifiée par toutes les impétueuſes paſſions dont j'étois agitée, que ſeule & la nuit je fis tout le chemin de mon logis juſqu'à celui d'Andrade, avec autant d'aſſurance que ſi j'euſſe fait une bonne action en plein jour. Je frappai à la porte d'Andrade, qui n'étoit pas chez lui, s'étant embarqué au jeu chez un de ſes amis. Ses valets qui me reconnurent, & qui ne furent pas peu ſurpris de me voir, me reçûrent avec beaucoup de reſpect, & m'allumérent du feu dans la chambre de leur Maître. Il arriva un moment après, & je crois bien qu'il ne s'attendoit pas à me trouver dans ſa chambre. Auſſitôt qu'il

me

Digitized by Google

me vit, il me dit d'un viſage égaré, Hé qui vous améne ici, Madame Eugénie; & que voulez-vous encore demander à une perſonne que vous avez voulu ſacrifier à la jalouſie d'un beau-frére que vous aimez? Hà Andrade! lui répondis-je, expliquez-vous ſi mal un accident inévitable, qui me força d'avoir recours à l'homme du monde à qui je craignois le plus d'être obligée? Et devez-vous faire un jugement ſi deſavantageux d'une perſonne qui vous a tant donné de preuves de ſon affection? J'attendois de vous autre choſe que des reproches, & vous ne feriez plus en état de m'en faire, ſi je n'avois fait l'action que vous me reprochez, & que vous voulez faire paſſer pour un crime. Hà! ſi j'en ai fait un, ce n'eſt pas contre vous, mais contre un mari qui devoit m'être cher, à qui j'ai été ingrate pour ne vous l'être pas, & que je quitte pour venir trouver un cruel qui me maltraite. Quand votre mort que je crus véritable, m'eut miſe dans le déſeſpoir où pouvoit être une femme qui n'attendoit que l'heure de ſe voir ſurpriſe par un mari, & quand Dom Louis me ſurprit en cet état ſi déplorable, que pouvois-je faire que de me fier à ſa généroſité & à l'amour qu'il avoit pour moi? Il s'en eſt prévalu, le traître, aux dépens de mon honneur, mais ç'a été auſſi aux dépens de ſa vie que je viens de

de lui faire perdre : c'eſt, mon cher Andrade, ce qui m'améne ici. Il faut que je me cache à la Juſtice, juſqu'à ce que l'on ſçache quel eſt le crime de Dom Louis, & quel a été mon malheur. J'ai de l'argent & des pierreries en aſſez grande quantité, pour vous faire vivre avec éclat en quelque lieu d'Eſpagne où vous vouliez accompagner mon infortune ; cependant le tems fera voir à tout le monde que je ſuis plus digne de pitié que de blâme, & ma conduite vous juſtifiera mes actions paſſées. Oui, oui, interrompit-il, j'irai prendre la place de Dom Louis dont tu t'es laſſée, pour être comme lui tué quand tu te laſſeras de moi. Hà, femme laſcive, continua-t-il, que cette derniére méchanceté me confirme bien dans la croyance que j'avois que tu m'as voulu ſacrifier à ton galant ! Mais tu n'en feras pas quitte pour de ſimples reproches, & je ſerai plutôt le bourreau de ton crime, que le complice. En achevant ces paroles il me dépouilla avec violence, & d'une cruauté qui fit horreur à ſes propres valets, il me donna cent coups, nue comme j'étois ; & après avoir ſoulé ſa rage juſqu'à ſe laſſer, il me mit à la rue, où ſi je ne vous avois heureuſement trouvé, je ſerois déja morte, ou entre les mains de ceux qui peut-être me cherchent. En achevant de parler, elle fit voir à Dom Gar-

Digitized by Google

Garcias les meurtriſſures de ſes bras, & des parties de ſon corps que l'honnêteté lui permettoit de montrer, & reprit ainſi la parole. Vous avez entendu, généreux Dom Garcias, ma déplorable hiſtoire. Donnez-moi conſeil, je vous en conjure, ſur ce que doit faire une malheureuſe qui a cauſé tant de deſordres. Hà Madame, interrompit Dom Garcias, que ne m'eſt-il auſſi aiſé de vous donner conſeil, qu'il me ſera aiſé de punir Andrade, ſi vous me le permettez! Ne m'ôtez pas l'honneur de vous venger, & ne craignez point d'employer à tout ce que vous voudrez entreprendre, un homme qui n'eſt pas moins ſenſible à votre malheur, qu'à l'offenſe qu'on vous a faite. Dom Garcias lui dit ces paroles d'une chaleur qui fit bien voir à Eugénie qu'il avoit pour elle autant d'amour que de pitié. Elle le remercia avec les plus obligeantes paroles que ſa civilité & ſa reconnoiſſance pûrent choiſir, & elle le pria de prendre la peine de retourner chez ſon mari, pour s'informer plus amplement de ce qu'on diſoit de ſa fuite, & de la mort de Dom Louis. Il y arriva dans le tems qu'on menoit en priſon Dom Sanche, ſes domeſtiques & ceux de Dom Louis, qui avoient dépoſé que leur Maître avoit été amoureux d'Eugénie. La porte commune qu'on trouva ouverte, & le poignard de Dom Sanche enco-

core ſanglant, le convainquoient en quelque façon du meurtre de ſon frére, dont il étoit auſſi innocent qu'affligé. La fuite de ſa femme, ſes pierreries & ſon argent qui ne ſe trouvoient point, le mettoient dans un étonnement dont il ne pouvoit revenir, & lui donnoient plus de peine que ne faiſoient ſa priſon & les procédures de la Juſtice. Dom Garcias avoit impatience d'apprendre ces nouvelles à Eugénie, mais il ne put le faire auſſi vite qu'il en avoit envie. Un de ſes amis qui avoit affaire à lui, l'arrêta longtems dans la rue où étoit ſon logis, & ce fut par hazard vis-à-vis de celui d'Andrade, qu'il vit ſortir, un valet botté portant une valiſe. Il le ſuivit de loin accompagné de ſon ami, & l'ayant vu entrer dans le logis de la Poſte, où il entra auſſi, il lui vit retenir trois chevaux qu'on devoit venir monter dans une demi-heure. Dom Garcias le laiſſa ſortir, & arrêta auſſi le même nombre de chevaux pour la même heure. Son ami lui demanda ce qu'il en vouloit faire; il lui promit de le lui dire s'il vouloit être de la partie, à quoi l'autre conſentit ſans ſe mettre davantage en peine de ce que c'étoit. Dom Garcias le pria de s'aller botter, & de l'attendre à la Poſte, tandis qu'il feroit un tour à ſon logis. Ils ſe ſéparérent ainſi, & Dom Garcias alla retrouver Eugénie, pour lui apprendre ce qu'il

Digitized by Google

qu'il ſçavoit de ſon affaire,
ner à ſon hôteſſe, qui étoit
en qui l'on ſe pouvoit fier, t
néceſſaires pour faire trouv
des habits, & la mettre en é
porter la nuit même dans
dont la Supérieure étoit ſa p
amie. Il donna enſuite un o
ſon laquais, de porter chez
venoit de quitter un habit d
& des bottes, & ayant recom
hôteſſe d'avoir bien ſoin d'
de la cacher aux yeux de tou
il alla retrouver ſon ami & f
la Poſte, où Andrade arriva
après. Dom Garcias lui dem
loit; il lui dit que c'étoit à S
n'avons donc beſoin que d'u
lui dit Dom Garcias. Andra
tit, & peut-être conſidéra d
Garcias & ſon ami comme
dont il alloit gagner l'argent
enſemble de Valladolid, & c
ſez longtems ſans faire autre
courir. Enfin Dom Garcias
dans une campagne éloignée
te d'habitations, il crut être e
pour ſon deſſein. Il prit les
vint ſur ſes pas, & pria And
rêter. Andrade lui demanda
vouloit. Je veux, lui répondi
cias, me battre contre vous, p

Digitized by Google

ſi je puis, Eugénie, que vous avez mortellement offenſée par l'action la plus lâche & la plus indigne d'un homme d'honneur que l'on puiſſe jamais imaginer. Je ne me repens point de ce que j'ai fait, lui repliqua fiérement Andrade, ſans paroître ſurpris; mais vous pourriez bien vous repentir de ce que vous faites. Il étoit vaillant; il mit pied à terre en même tems que Dom Garcias, qui en avoit fait de-même ſans daigner lui repartir, & ils étoient déja en préſence l'épée à la main, quand l'ami de Dom Garcias leur dit qu'ils ne ſe battroient pas ſans lui, & offrit de ſe battre contre le valet d'Andrade, qui étoit de bonne taille & de bonne mine. Andrade proteſta que quand il auroit pour ſecond le plus grand Gladiateur d'Eſpagne, il ne ſe battroit point autrement que ſeul à ſeul. Son valet, ſans ſe tenir à la proteſtation de ſon Maître, proteſta auſſi de ſon côté, qu'il ne ſe battroit contre qui que ce fût, en quelque maniére que ce pût être. Il fallut donc que l'ami de Dom Garcias ſervît de ſpectateur ou de parrain aux combattans, ce qui n'eſt pas nouveau en Eſpagne. Le combat ne dura pas longtems: le Ciel favoriſa ſi bien la bonne cauſe de Dom Garcias, que ſon ennemi ſe jettant ſur lui avec plus d'impétuoſité que d'adreſſe, s'enferra lui-même, & tomba à ſes pieds perdant ſon ſang & ſa vie. Le valet d'Andra-

drade, & le poſtillon, auſſ
que l'autre, ſe jettérent aux
Garcias, qui ne leur voulo
commanda au valet d'Andra
valiſe de ſon Maître, & d'y
ce qu'Andrade avoit ôté à
obéit auſſitôt, & mit entre
Dom Garcias une mante, un
jupe, fort riches, avec une
dont la peſanteur faiſoit jug
toit pas vuide. Le valet en
dans les poches de ſon Maî
na à Dom Garcias, qui lui
corps de ſon Maître ce qu'i
menaçant de le tuer s'il le tr
dans Valladolid. Il comman
lon de n'y retourner qu'au
ment de la nuit, & lui pro
veroit à la Poſte les deux
amenoit. Je veux croire
ponctuellement par ces deux
mouroient de peur, & qui
être fort obligés de ce qu'i
pas, comme il avoit fait An
point ſçu ce que ſon valet fit
& pour ſes hardes, il y a ap
s'en rendit maître. On n'a
comment ſe gouverna le p
cette affaire. Dom Garcias &
rent le galop vers Valladoli
deſcendre chez l'Ambaſſade
reur, où ils avoient des amis

Digitized by Google

meurérent juſqu'à la nuit. Dom Garcias envoya querir ſon valet, qui lui dit qu'Eugénie étoit fort en peine de ne le point voir. Les chevaux furent renvoyés à la Poſte par une perſonne inconnue, qui ſe retira adroitement après les avoir rendus à un valet d'écurie. On ne parla non plus dans Valladolid de la mort d'Andrade, que d'une choſe non arrivée; ou ſi l'on en parla, ce fut comme d'un cavalier tué par quelque ennemi inconnu, ou par des voleurs. Dom Garcias retourna chez lui, où il trouva Eugénie habillée des habits que ſon hôteſſe avoit eu le ſoin de lui faire avoir: & je veux croire qu'on les prit à la friperie; car en Eſpagne les perſonnes de condition de l'un & de l'autre ſexe, s'y habillent & s'y meublent comme le reſte du peuple. Il rendit à Eugénie ſes hardes & ſes pierreries en particulier, & lui apprit de quelle façon elle étoit vengée d'Andrade. Comme elle étoit d'un bon naturel, elle fut touchée de la malheureuſe fin d'une perſonne qu'elle avoit beaucoup aimée, & la penſée d'être la cauſe de tant d'effets tragiques, l'affligeant autant qu'avoient fait ſes propres malheurs, lui fit encore verſer beaucoup de larmes. Ce jour-là même on avoit fait publier dans Valladolid que perſonne n'eût à cacher Eugénie, & qu'on donneroit deux cens

 écus

Digitized by Google

écus à qui en diroit des nouvelles. Cela fit réſoudre à ſe retirer le plutôt qu'elle pourroit dans un Couvent. Elle paſſa cette nuit-là auſſi peu tranquillement qu'elle avoit fait l'autre. Dom Garcias alla voir dès la pointe du jour cette Supérieure du Couvent, qui étoit parente d'Eugénie, qui lui promit de la recevoir & de la garder ſecrettement, autant qu'elle le pourroit. Il alla de-là louer un caroſſe, & le fit arrêter dans une rue écartée voiſine de la ſienne, où Eugénie ſe rendit, accompagnée de l'hôteſſe de Dom Garcias, l'une & l'autre couverte d'une mante. Le caroſſe les mena juſqu'à un certain lieu qu'elles avoient enſeigné au cocher, & où elles deſcendirent, afin qu'il ignorât le Couvent où Eugénie ſe devoit retirer. Elle y fut bien reçue; l'hôteſſe de Dom Garcias prit congé d'elle, & alla s'informer en quel état étoit l'affaire de Dom Sanche. Elle apprit qu'elle alloit fort mal pour lui, & que l'on ne parloit pas moins que de lui donner la queſtion. Dom Garcias le fit ſçavoir à Eugénie, qui fut ſi touchée de voir ſon mari en danger d'être puni d'un crime qu'il n'avoit pas commis, qu'elle réſolut de s'aller mettre entre les mains de la Juſtice. Dom Garcias l'en détourna, & lui conſeilla d'écrire plutôt au Juge Criminel, qu'il n'y avoit qu'elle qui lui pût apprendre qui avoit tué Dom Louis. Ce

Ju-

Juge, qui ſe trouva heureuſement être ſon parent, l'alla trouver avec d'autres Officiers de Juſtice. Eugénie leur confeſſa qu'elle avoit tué Dom Louis, leur apprit le juſte ſujet qu'elle avoit eu de ſe porter à une action ſi violente pour une femme, & conta le détail de tout ce qui s'étoit paſſé entre Dom Louis & elle à la réſerve de l'amour d'Andrade. On écrivit tout ce qu'elle confeſſa, & on en fit le rapport devant Sa Majeſté Catholique, qui conſidérant la grandeur du crime de Dom Louis, le juſte reſſentiment d'Eugénie, ſon courage & ſon action, l'innocence de Dom Sanche & de ſes domeſtiques, les fit remettre en liberté, & accorda la grace d'Eugénie aux priéres de toute la Cour, qui s'employa pour elle. Son mari ne lui ſçut point mauvais gré de la mort de ſon frére, & peut-être qu'il l'en aima davantage. Il l'alla voir à la ſortie de priſon, & fit ce qu'il put pour la ramener chez lui; mais elle n'y voulut jamais conſentir, quelques inſtantes priéres qu'il lui en pût faire. Elle ne doutoit point qu'il n'eût pris la mort de Dom Louis, comme il la devoit prendre; mais elle ſçavoit bien qu'il avoit appris quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé entre elle & le Cavalier Portugais; que le moindre ſcrupule que donne l'honneur d'une femme, peut ſe tourner en jalouſie dans l'eſprit d'un

mari, & diviſe tôt ou tard l
jugale la mieux unie. Le
Sanche la viſitoit ſouvent,
les plus tendres marques de t
lui pouvoit donner, de l'obli
encore être la maîtreſſe ab
bien & de lui. Elle demeura
réſolution; elle ſe fit ordon
ſion proportionnée à ſa cond
bien, & excepté qu'elle n'a
Dom Sanche de retourner
vécut ſi obligeamment avec
ri, qu'il avoit tous les ſuje
de ſe louer d'elle. Mais tout
dans le Couvent pour lui pla
ta le regret qu'il avoit de ne
tirer. Il en eut enfin un ſi gr
qu'il en fut malade, & cet
mit à la fin de ſa vie. Il con
de lui donner la ſatisfaction
vant que de la quitter pour
le ne put refuſer ce funeſt
mari qui lui avoit été ſi che
tant aimée, & qui l'aimoit
Elle l'alla voir mourir, &
elle-même de douleur, lui v
gner autant de joye de l'av
ſi elle lui eût rendu la vie q
dre. Cette bonté d'Eugéni
ſans récompenſe, il la fit ſon
ritiére, & elle ſe vit par-là
belles & des plus riches veu

Digitized by Google

gne, après s'être vue ſûr le point d'être une des plus malheureuſes femmes du monde. L'affliction qu'elle eut de la mort de ſon mari fut grande, & n'étoit pas feinte. Elle donna les ordres néceſſaires pour ſes funerailles, ſe mit en poſſeſſion de ſon bien, & retourna dans ſon Couvent réſolue d'y paſſer le reſte de ſes jours. Ses parens lui propoſérent les meilleurs partis d'Eſpagne. Elle préféra conſtamment ſon repos à leur ambition, & s'en trouvant trop perſécutée, auſſi-bien que d'un grand nombre de prétendans que ſa beauté & ſon bien attiroient tous les jours au parloir du Couvent où elle étoit, elle commença de n'être viſible qu'au ſeul Dom Garcias. Ce jeune Gentilhomme l'avoit ſervie ſi à propos dans une occaſion ſi importante, & avec tant de chaleur, qu'elle ne pouvoit le voir ſans ſe dire à ſoi-même qu'elle lui devoit quelque choſe de plus que des civilités & des remercimens. Elle avoit bien reconnu par ſon train & par ſon équipage qu'il n'étoit pas riche, & elle étoit aſſez généreuſe pour lui offrir les aſſiſtances qu'une perſonne pauvre peut recevoir ſans honte d'une autre plus riche. Dans le peu de tems qu'elle avoit été chez lui, & par les converſations qu'il avoit ſouvent eu avec elle, il lui avoit montré une ame élevée, & entiérement détachée de tout intérêt,

excepté celui de l'honneur. E
donc de l'offenſer, en lui fai
ſent auſſi riche que ſon cœ
pouvoit le lui inſpirer, & ne
moins de lui donner mauvaiſ
ſa reconnoiſſance, ſi elle ne
point de marques de ſa libéra
Dom Garcias lui donnoit par
ne, elle lui cauſoit une inc
troubloit entiérement le rep
prit. Il étoit devenu amoure
quand le reſpect ne l'eût p
de le lui dire, comment eût
d'amour à une femme que l'a
d'expoſer à de ſi grands m
même en un tems que l'air
viſage, & ſes pleurs qui ne ce
faiſoient juger que ſon ame
trop pleine de ſa douleur, po
ble d'une autre paſſion? En
rendoient viſite à Eugénie
de ſes très-humbles eſclaves
être devenir après ſes maître
difficiles à contenter; entre
qui s'étoient offerts à elle,
voit refuſés, un Dom Diég
par ſon opiniâtreté, n'ayant
ſe ſignaler par autre choſe.
autant qu'un jeune-homme
brutal comme un ſot, fâch
un brutal, & haï par-tout c
cheux. Il étoit au-reſte mal

Digitized by Google

comme de l'eſprit, & auſſi peu partagé des biens de la fortune qu'avide d'en avoir : mais étant de l'une des meilleures Maiſons d'Eſpagne, & proche parent d'un des principaux Miniſtres d'Etat, ce qui ne ſervoit qu'à le rendre inſolent, on le ſouffroit dans les lieux où il alloit, à cauſe de ſa qualité, quoiqu'elle ne fût ſoutenue d'aucun mérite. Ce Dom Diégue, tel que je viens de vous le dépeindre, crut avoir trouvé en Eugénie tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter dans une femme, & eſpéra de l'obtenir facilement par le crédit des Puiſſances de la Cour, qui lui promirent de la lui faire épouſer. Mais Eugénie ne fut pas ſi facile à perſuader ſur une affaire de cette importance qu'on ſe l'étoit imaginé, & la Cour ne voulut pas faire en faveur d'un particulier une violence qui eût choqué le Public. La retraite d'Eugénie dans un Couvent, ſa conſtance à n'en vouloir point ſortir, la réſolution qu'elle prit de n'y recevoir plus de viſites, & le refroidiſſement de ceux qui protégeoient Dom Diégue dans ſa recherche, lui ôtérent l'eſpérance qu'il avoit eue de l'obtenir ſans peine. Il ſe réſolut de l'enlever dans ſon Couvent même, entrepriſe des plus criminelles qu'on puiſſe faire en Eſpagne, & dont un ſeul fou, tel qu'il étoit, pouvoit être capable. Il trouva pour de l'argent des gens auſſi

ſous que lui, donna ordre d'a
vaux de relais juſqu'à un po
l'attendoit un vaiſſeau; il fi
vent, enleva Eugénie, & cett
ſe Dame étoit la proye du m
te-homme du monde, ſi le C
encore fait trouver un ſecou
lorſqu'elle s'en croyoit la pl
née. Un homme ſeul que l
génie attirérent à la rencon
viſſeurs, s'oppoſa à leur re
empêcha de paſſer outre, av
leur, qu'il bleſſa d'abord Do
pluſieurs de ſes complices,
tems aux Bourgeois qui s'é
& à la Juſtice de ſe rendre
& de réduire Dom Diégue
à ſe faire tuer ou à ſe lai
Eugénie fut ainſi ſecourue,
de ſe faire remener dans ſo
elle voulut ſçavoir ce qu'éto
vaillant homme qui avoit ex
généreuſement pour elle. O
percé de pluſieurs coups d'ép
preſque perdu tout ſon ſang a
toute connoiſſance. Eugéni
voir, & elle n'eut pas plu
yeux ſur ſon viſage, qu'elle
pour Dom Garcias. Si ſa ſurp
de, ſa compaſſion ne fut p
& elle en donna des témoig
ſionnés, qu'on eût pu les exp

deſavantage, ſi elle n'eût point eu d'ailleurs un juſte ſujet de s'affliger. Elle obtint à force de priéres qu'on ne portât point en priſon ſon généreux défenſeur, que Dom Diégue mourant comme il étoit, & ſes complices, reconnurent pour n'être pas de leur troupe, & pour être celui qui les avoit attaqués. On le porta dans la plus prochaine maiſon, qui ſe trouva par hazard être celle qui avoit été autrefois à Dom Sanche, qui étoit alors à Eugénie, & où elle avoit laiſſé tous ſes meubles, & quelques domeſtiques. On le mit entre les mains des meilleurs Chirurgiens de la Cour & de la Ville. Eugénie retourna dans ſon Couvent, & dès le lendemain fut contrainte d'en ſortir & de revenir chez elle, parce qu'on défendit à tous les Couvens de Religieuſes de n'y plus recevoir des ſéculiéres. Le lendemain Dom Diégue mourut, & ſes parens eurent aſſez de crédit pour empêcher qu'on lui fît ſon procès, tout mort qu'il étoit; mais on le fit à ſes complices, qui furent punis ſelon qu'ils l'avoient mérité. Eugénie cependant ſe déſeſpéroit de voir Dom Garcias hors d'eſpérance de guérir; elle imploroit le ſecours du Ciel; elle offroit aux Chirurgiens de leur donner tout ce qu'ils euſſent voulu lui demander: mais leur Art étoit épuiſé, & ils n'eſpéroient plus qu'en Dieu & en la jeuneſſe du ma-

lade. Eugénie ne s'éloignoit pas du chevet de ſon lit, & elle lui rendoit la nuit & le jour des ſoins ſi aſſidus, qu'ils pouvoient enfin la réduire à avoir beſoin du ſoin des autres. Elle entendit ſouvent prononcer ſon nom au malade dans les rêveries de ſa fiévre, & dans les choſes ſans ſuite que ſon imagination troublée lui faiſoit dire: on l'entendit ſouvent parler d'amour, & tenir les diſcours d'un homme qui ſe bat, ou qui ſe querelle. Enfin la nature aidée des remédes ſurmonta la grandeur de ſon mal, ſa fiévre diminua, ſes playes ſe firent voir en meilleur état, & les Chirurgiens aſſurérent Eugénie de ſa guériſon, pourvu qu'il ne lui ſurvînt point d'autres accidens. Elle leur fit des préſens, & en fit faire des priéres dans toutes les Egliſes de Valladolid. Ce fut alors que Dom Garcias ſçut d'Eugénie que c'étoit elle qu'il avoit ſauvée, & qu'elle aprit de lui comment il s'étoit trouvé ſi à propos pour la ſecourir, revenant d'accompagner un de ſes amis. Elle ne pouvoit ſe taire devant lui des obligations qu'elle lui avoit, & il ne pouvoit lui cacher l'extrême joye qu'il avoit de l'avoir ſervie ſi utilement; mais il avoit à lui apprendre une choſe de bien plus grande importance. Un jour que ſeule auprès de lui, elle le conjuroit de ne la laiſſer pas long-tems ingrate, & de ſe ſervir d'elle en quelque importante

oc-

Digitized by Google

occaſion, il crut avoir trouvé celle de lui découvrir les véritables ſentimens qu'il avoit pour elle. La penſée de ce qu'il alloit faire, le fit ſoupirer; il pâlit, & le trouble de ſon eſprit fut ſi viſible ſur ſon viſage, qu'Eugénie eut peur qu'il ne ſouffrît quelque grande douleur. Elle lui demanda en quel état étoient ſes bleſſures. Hà, Madame, lui répondit-il, mes bleſſures ne ſont pas mes plus grands maux! Et qu'avez-vous donc, lui dit-elle fort effrayée? Un malheur, lui dit-il, qui eſt ſans reméde. Il eſt vrai, repartit Eugénie, que vous êtes malheureux d'avoir été ſi dangereuſement bleſſé pour une perſonne qui vous étoit inconnue, & qui ne valoit pas la peine que vous vous miſſiez en danger de perdre la vie pour elle: mais c'eſt un malheur qui peut finir, puiſque vos Chirurgiens ne doutent plus que vous ne guériſſiez bientôt. Et c'eſt ce dont je me plains, s'écria Dom Garcias: ſi j'avois perdu la vie en vous rendant ſervice, continua-t-il, j'aurois eu une fin glorieuſe, au-lieu que je vivrai malgré moi, & ſerai long-tems le plus malheureux homme du monde. Avec les bonnes qualités que vous avez, je ne vous crois pas ſi malheureux que vous dites, lui repartit Eugénie. Quoi, Madame, lui dit-il, n'eſtimez-vous pas malheureux un homme qui connoît ce que vous valez, qui vous eſtime plus que perſon-

 ne

Digitized by Google

ne au monde, qui vous aime
vie; & avec tout cela qui n'a
quoi vous mériter, quand la
auroit été auſſi favorable qu'e
jours été contraire? Vous m
étrangement, lui dit-elle en
mais les obligations que je v
donnent un privilége aupr
qu'en l'état où je ſuis je ne
prendre à un autre qu'à vous
lement à vous guérir, ajoût
croyez que vos malheurs ne
long-tems quand il dépendra d
les finir. Elle n'attendit pas q
tît, & lui épargna par-là fo
mens, qu'il lui eût fait peut-êt
vais, parce qu'il ſe fût efforcé
re fort bons. Elle appella ceu
meſtiques qui avoient ſoin d
tit de ſa chambre dans le tems
rurgiens y entrérent. La ſat
l'eſprit eſt le ſouverain reméd
malade. Dom Garcias eſpéra
d'Eugénie un ſi heureux ſucc
amour, que ſon ame, de chag
avoit été comme celle d'un An
pérance, s'abandonna à la jo
joye ſervit plus à le guérir que
médes de la Chirurgie. Il guér
ment; il quitta par bienſéanc
d'Eugénie, mais non pas les p
qu'il avoit ſur ſon cœur. Elle lu

Digitized by Google

mis de l'aimer, pourvu qu'il n'en donnât point de marques publiques, & peut-être qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée; mais venant de perdre un mari, & d'avoir des avantures qui l'avoient rendue le ſujet ordinaire des entretiens de toutes les compagnies de la Cour & de la Ville, elle n'eût pas voulu s'expoſer encore aux jugemens téméraires, par un mariage fait hors de ſaiſon, & contre la bienſéance. Enfin Dom Garcias ſurmonta toutes ces difficultés par ſon mérite, & par ſa conſtance. Il étoit fait de ſa perſonne à faire déſeſpérer un rival; il étoit cadet de l'une des meilleures Maiſons d'Arragon; & quand il ne ſe ſeroit pas ſignalé à la guerre, comme il avoit fait, les longs ſervices que ſon pére avoit rendus à l'Eſpagne, pouvoient lui faire eſpérer de la Cour une récompenſe auſſi utile qu'honorable. Eugénie ne put tenir long-tems contre tant de bonnes qualités, ni lui être davantage redevable de toutes les obligations qu'elle lui avoit. Elle ſe maria avec lui. La Cour & la Ville approuvérent ſon choix; & afin qu'elle n'eût pas le moindre ſujet de s'en repentir, il arriva que peu de tems après le mariage, le Roi d'Eſpagne donna une Commanderie de St. Jaques à Dom Garcias. Et il étoit déjà arrivé qu'il avoit fait connoître à ſa chére Eugénie dès la premiére nuit de ſes nôces, qu'il étoit tout

Digitized by Google

un autre homme que Dom Sanche, & qu'elle avoit trouvé en lui ce qu'elle n'eût pas trouvé dans le Portugais Andrade. *Ils* eurent beaucoup d'enfans, parce qu'*ils* eurent grand ſoin d'en faire; & l'on conte encore aujourd'hui en Eſpagne leur hiſtoire, que je vous donne pour vraye, comme on me l'a donnée.

Digitized by Google

PLUS D'EFFETS QUE DE PAROLES.

SOus un Roi de Naples, dont je ne ſçai pas le nom, (je crois pourtant qu'il s'appelloit Alfonſe) Léonard de St. Severin, Prince de Tarente, fut un des plus grands Seigneurs de ſon Royaume, & un des meilleurs Capitaines de ſon tems. Il mourut, & laiſſa ſa Principauté de Tarente à ſa fille Matilde, jeune Princeſſe de dix-ſept ans, belle comme un Ange, & auſſi bonne que belle, mais d'une bonté ſi extraordinaire, que ceux qui n'euſſent pas ſçu qu'elle avoit de l'eſprit infiniment, l'euſſent ſoupçonnée de n'en avoir guéres. Son pére, long-tems avant ſa mort, l'avoit promiſe en mariage à Proſper Prince de Salerne. C'étoit un homme d'une humeur fort altiére & fâcheuſe, & la douce & tranquille Matilde, à force de le voir & d'en endurer, s'étoit ſi bien accoutumée à l'aimer & à le craindre, que jamais eſclave n'a plus dépendu des volontés d'un Maître, que

fai-

faiſoit cette jeune Princeſſe
du vieux Proſper; car on pe
peller ainſi un homme de qua
ans auprès d'une perſonne
qu'étoit Matilde. L'amour q
pour cet Amant surannné, po
peller une amour de coutume
d'inclination, & étoit auſſi
celle qu'il avoit pour elle étoit
Ce n'eſt pas qu'il n'en fût am
tant qu'il pouvoit l'être, & e
faiſoit rien qu'un autre n'eût fa
que lui, puiſqu'elle étoit tout
mais de ſon naturel il n'étoit
d'aimer beaucoup, ni de confi
une perſonne qu'il auroit aim
rite & la beauté plus que le
Auſſi ſe prit-il toujours fort
l'amour à Matilde, & fut pour
reux, ou plutôt elle fut ſi facile
ter, que quoiqu'il n'eût pas po
le reſpect & toute la complai
homme qui ſçait bien aimer,
pas de ſe rendre maître de ſo
de l'accoutumer à ſes mauvaiſe
Il trouvoit à redire à toutes ſ
& lui donnoit ſans-ceſſe de c
que les vieilles gens donnent ſ
jeunes, & qu'ils reçoivent ſi
il lui devoit être plus incomm
ne fâcheuſe Gouvernante, ſi
trouver des défauts dans une

qu'elle aimoit. Il eſt vrai que quand il étoit de bonne humeur, il lui faiſoit des contes de la vieille Cour, jouoit de la guitarre devant elle, & danſoit la ſarabande. Il étoit de l'âge que je vous ai dit, propre en ſa perſonne & en ſes habits; curieux en perruques, marque aſſurée qu'il avoit peu de cheveux; avoit grand ſoin de ſes dents, qui étoient aſſez belles, quoiqu'un peu allongées par le tems; il ſe piquoit de belles mains, & s'étoit laiſſé croître l'ongle du petit doigt de la main gauche juſqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il croyoit le plus galant du monde. Il étoit admirable en ſes plumes & en ſes rubans; ponctuel toutes les nuits à mettre ſes bigottéres; toujours parfumé, & ayant toujours dans ſes poches quelque choſe à manger, & quelques vers à lire: il en faiſoit de méchans, étoit un repertoire de chanſons nouvelles, jouoit des inſtrumens, faiſoit bien ſes exercices, ſurtout celui de la danſe: il aimoit des beaux-eſprits ceux qui ne lui demandoient rien; avoit fait pluſieurs actions de bravoure, & quelques-unes qui ne l'étoient guére, comme qui diroit *entre deux vertes une meure*; (le Lecteur me pardonnera, s'il lui plaît, ce petit quolibet.) Enfin, on lui pouvoit appliquer un Sonnet burleſque de ma façon, dont la fin a preſque paſſé en proverbe.

SON-

SONNET.

CY gît qui fut de bonne taille
Qui ſçavoit danſer & chan
Faiſoit des vers vaille que vai
Et les ſçavoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquai
Et pouvoit des Héros compter ;
Même il auroit donné bataille
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la Guerr
Des Cieux, du Globe de la T
Du Droit Civil, & Droit C

Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs c
Etoit-il honnête-homme ? Hà,

Avec tout cela, une des
bles Princeſſes du monde en
duement amoureuſe. Il eſt
n'avoit que dix-ſept ans, m
vre Prince de Salerne n'y pre
de de ſi près. La Princeſſe M
le & riche comme elle étoit,
doute beaucoup d'autres gal
n'eût pas cru dans Naples q
riage avec Proſper étoit une
tée du vivant du pére, ou ſi
ce Prince n'en eût pas détour
qui avoient aſſez de bien &

pour être ſes rivaux. La plupart donc de ces Amans timides, ou trop conſidérans, ſe contentoient de ſoupirer pour elle, ſans l'oſer dire. Un ſeul Hypolite oſa publiquement ſe déclarer rival de Proſper, & reſpectueux amant de Matilde. Il étoit de l'une des meilleures Maiſons d'Eſpagne, & deſcendoit de ce grand Ruis Lopez d'Avalos, qui fut Connêtable de Caſtille, à qui la fortune donna de ſi grandes marques de ſon inconſtance, que du plus riche & du plus grand Seigneur de ſon Païs qu'il avoit été, il en fut chaſſé pauvre & miſérable, & fut réduit à prendre de l'argent de ſes amis, & à ſe ſauver en Arragon, où le Roi le prit en ſa protection, & lui donna à Naples aſſez de bien pour y vivre dans le rang des premiers du Royaume. Cet Hypolite étoit un des plus accomplis cavaliers de ſon tems, & la réputation d'être fort vaillant qu'il avoit acquiſe en divers endroits de l'Europe, répondoit à celle d'être parfaitement honnête-homme, que lui donnoit la voix publique. Il aima donc Matilde, perdit l'eſpérance d'en être aimé tandis qu'elle aimeroit Proſper, & ne laiſſa pas de l'aimer. Il étoit libéral juſqu'à être prodigue, au-lieu que ſon rival étoit ménager juſqu'à être avare. Il ne perdoit donc pas les moindres occaſions de faire voir ſa magnificence à Matilde; & quoiqu'il

Digitized by Google

la portât auſſi loin qu'elle p
on peut dire en quelque fa
parvenoit pas juſqu'à elle,
per ſon tyran l'empêchoit d
ver de toutes les galanteries
tre que lui eût pu faire pour
le. Cet Amant difficile à g
ſouvent la bague devant le
ſa Maîtreſſe, lui donnoit ſo
rénades, faiſoit des parties
& de combats de Barriere. I
les couleurs de Matilde ſe re
dans ſes livrées; les louang
voloient par toute l'Italie
qu'il compoſoit, & dans le
chanſons qu'il faiſoit faire,
étoit non plus touchée que
eût rien ſçu; & il arrivoit
par l'ordre exprès de ſon Pri
ne, elle ſortoit de Naples l
courſe de bague, d'un ballet
qu'autre galanterie pareille
reux Hypolite avoit entrepr
enfin en toutes rencontres
bligeoit avec une affectation
eur qui n'étoit point du natu
ſi raiſonnable perſonne qu'
faiſoit murmurer tout le m
elle. Hypolite ne s'en reb
& les dédains de Matilde au
ſon amour au-lieu de l'en g
ſoit bien davantage, il rendoi

Digitized by Google

à Proſper qu'il ne lui devoit point, & pour plaîre à Matilde avoit pour lui les mêmes déférences que l'on a pour une perſonne d'une condition au-deſſus de la ſienne, quoique le ſeul bien mît de la différence entre le Prince de Salerne & lui. Enfin il reſpectoit ſa Maîtreſſe en ſon rival, & s'empêchoit peut-être de le haïr, parce qu'il étoit aimé de Matilde. Il n'en étoit pas de-même de Proſper; il haïſſoit mortellement Hypolite, en faiſoit cent railleries, & même il en eût dit du mal, s'il eût cru trouver quelqu'un capable de le croire. Mais Hypolite étoit les délices de Naples, & ſa réputation y étoit ſi bien établie, qu'en ceſſant même d'être honnête-homme, il eût eu peine à la détruire. Proſper étoit ainſi heureux, & poſſédoit à peu de frais les bonnes graces de Matilde; & cette belle Princeſſe ne le voyoit pas encore aſſez, quoiqu'elle le vît tous les jours, quand la fortune la fit tomber tout-à-coup d'un extrême bonheur dans une extrême miſére. Elle avoit un couſin germain du côté de ſon pére, qui n'eût pas été ſans mérite, s'il eût eu moins d'ambition & d'avarice. Il avoit été nourri auprès du Roi, étoit de ſon âge, & avoit ſi bien ſçu s'en faire aimer, qu'il étoit l'arbitre de tous ſes divertiſſemens, & le diſpenſateur de toutes ſes graces. Ce Roger de St. Séverin (c'eſt

(c'eſt ainſi qu'il s'appelloit) ſe mit dans l'eſprit que la Principauté de Tarente lui appartenoit, & qu'une fille n'en pouvoit hériter au préjudice d'un homme de ſon ſang. Il en parla au Roi, qui lui permit de ſe ſervir de ſon droit, & de l'appuyer de ſon autorité. L'affaire fut tenue ſecrette, & Roger fut maître de Tarente, & y eut une forte garniſon, avant que Matilde en eût la moindre défiance. La pauvre Princeſſe qui n'avoit jamais eu de fâcheuſe affaire, fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. Perſonne, hormis Hypolite, ne ſe déclara en ſa faveur au mépris de celle du favori du Roi; & Proſper qui lui étoit obligé plus qu'un autre, fit pour elle encore moins que les autres; au-lieu qu'Hypolite fit pour elle tout ce qu'il devoit, & même plus qu'il ne devoit. Il alla lui offrir ſon ſervice, & elle n'oſa l'accepter, de peur de déplaîre à ſon Prince de Salerne, qui depuis ce tems-là ne la viſita plus avec la même aſſiduité qu'il faiſoit lorſqu'elle étoit encore paiſible maîtreſſe de Tarente: Hypolite cependant parloit hardiment de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, & fit appeller Roger. On lui donna des gardes, & on lui impoſa ſilence; mais comme il étoit généralement aimé de tout le monde, il eut bientôt fait dans Naples un parti aſſez fort pour faire douter au favori du ſuccès de ſes mauvais

def-

deſſeins. Il fit pluſieurs entrepriſes ſur Tarente, qui lui manquérent par le bon ordre que Roger y avoit mis. Enfin les inimitiés croiſſant de côté & d'autre, & pluſieurs Princes d'Italie y prenant part, le Pape s'employa pour la paix commune, fit mettre bas les armes, & obtint du Roi de Naples que des Juges d'une probité connue jugeroient du différend de ſon Favori & de Matilde. On peut ſe figurer les dépenſes extraordinaires que fit cependant Hypolite, étant chef d'un parti, & de l'humeur qu'il étoit; & on n'aura pas de peine à croire que Matilde, toute Princeſſe qu'elle étoit, fut bientôt réduite à une effroyable néceſſité, Roger s'étoit emparé de ſes terres. Il avoit perſuadé au Roi qu'elle avoit une intelligence avec ſes ennemis. On ne lui payoit plus ſes penſions, & perſonne n'eût voulu prêter de l'argent à celle qu'un Favori avoit envie de perdre. Proſper l'avoit enfin abandonnée, & elle l'aimoit toujours ſi fort, qu'elle reſſentoit moins ſon ingratitude que ſon oubli. Hypolite ne lui offrit point d'argent, ſçachant bien qu'elle l'auroit refuſé. Il en uſa plus généreuſement. Il lui en fit porter par un de ſes amis, qui s'en fit honneur; & ſans lui dire qu'il venoit d'Hypolite, obligea par ſerment cette Princeſſe à n'en parler jamais, afin que le plaiſir qu'il lui faiſoit ne lui attirât pas la haine du

Favo-

Favori. Le procès cependant s'inſtruit & ſe juge en faveur de Matilde. Le Roi en a du déplaiſir, Roger en enrage, la Cour s'en étonne, chacun s'en fâche ou s'en réjouit ſelon ſon inclination & ſes intérêts, & tout le monde généralement admire & loue la probité des Juges. Matilde, toute glorieuſe d'avoir gagné un ſi important procès, envoye un Gentilhomme à Proſper avec un empreſſement qui ne peut s'imaginer, pour lui apprendre l'heureux ſuccès de ſon affaire. Proſper en eut beaucoup de joye, & pour le témoigner à ce Gentilhomme il l'embraſſa, lui fit force careſſes, & lui promit de le ſervir quand les occaſions s'en préſenteroient. Hypolite qui ne le ſçut qu'après ſon rival, donna un diamant de grand prix à celui qui lui en apprit la nouvelle; il fit un feſtin à toute la Cour, fit dreſſer une lice devant les fenêtres de Matilde, & huit jours durant y courut la bague contre tout le monde. Une pareille galanterie ſe fait d'ordinaire avec grand bruit. Pluſieurs Princes d'Italie, la plupart parens & amis de Matilde, s'y trouvérent & s'y firent remarquer; & le Roi même qui aimoit paſſionnément cette ſorte d'exercice, honora de ſa préſence cette courſe de Bague. Roger avoit aſſez de pouvoir ſur ſon Maître pour l'en empêcher; mais par une prudente politique il s'étoit fait raccommoder avec Matilde,

&

& avoit voulu témoigner à tout le monde, que s'il n'eût véritablement cru que Tarente lui appartenoit, il n'eût jamais entrepris de s'en rendre maître. Le Roi lui ſçut bon gré de s'être ſi facilement ſoumis à ce que les Juges avoient décidé, & pour le récompenſer de la perte d'un procès & de ſes prétentions ſur Tarente, lui donna un des plus importans Gouvernemens du Royaume, outre ceux qu'il avoit déjà. Hypolite fit des merveilles à courir la Bague, & en emporta l'honneur. Proſper voulut le lui diſputer, couvert de plumes plus qu'aucun homme ne l'avoit encore jamais été; mais il tomba dès ſa premiére courſe par ſa faute ou par celle de ſon cheval, & ſe fit grand mal, ou en fit le ſemblant. On le porta chez Matilde, qui en quitta le balcon de déplaiſir, & en maudit cent fois l'amoureux Hypolite. Il le ſçut, & s'en affligea juſqu'à rompre l'aſſemblée, & à s'en aller comme un déſeſpéré à une belle maiſon qu'il avoit à une lieue de Naples. Proſper cependant, enragé de ſa chute, traitoit Matilde d'une terrible maniére, juſqu'à lui dire qu'elle étoit cauſe de ſa diſgrace, & à lui reprocher qu'elle étoit amoureuſe d'Hypolite. La pauvre Matilde toujours douce, toujours humble, & toujours aveuglément amoureuſe de ſon propre tyran, lui en demanda pardon, & enfin fut auſſi ſotte qu'il étoit

brutal. Hypolite avoit une ſ
été nourrie auprès de la Rein
& qui étoit depuis peu reve
pour des raiſons que j'ignor
peu importantes au récit de
re. Outre qu'elle étoit for
étoit d'un mérite extraordin
rendoit digne des vœux des
Royaume. A ſon retour d'E
trouva les affaires de ſon frér
vais état, que quand il entre
de Bague, elle n'avoit pas e
paroître à la Cour, où elle n
l'équipage d'une perſonne
tion, & elle s'étoit toujour
cette belle maiſon qui reſtoit
de toutes les terres qu'il avoit
le vit courir la Bague *incogni*
vu ſon frére ſi bruſquement
ſemblée, & ſortir de Naples
ſuivi, & l'avoit trouvé dans
yable état du monde. Il avoi
ces, arraché ſes plumes &
déchiré ſes habits & ſon viſag
étoit dans une furie dont ell
pérer la guériſon de ce cher
n'eût bien ſçu qu'un regard
indifférente & même cruell
oublier mille mauvais traitem
ſongea donc qu'à le conſol
paſſion au-lieu de la combattr
tre Matilde quand il s'emport

Digitized by Google

le, & lui en dit tout le bien dont elle put s'aviſer, quand après tous ſes tranſports elle le vit plus amoureux qu'il n'avoit jamais été. Le fâcheux Proſper n'avoit pas la même complaiſance pour Matilde; ſa chute lui tenoit toujours au cœur, & il l'en accuſoit toujours, quoiqu'elle n'en fût pas coupable. Un jour, qu'après avoir été remercier ſes Juges, elle étoit allée chez le Roi pour le remercier auſſi, quoiqu'il lui eût été contraire, car à la Cour c'eſt manquer de prudence que de parler ſelon ſes ſentimens, & de recevoir autrement des refus qu'avec des actions de graces; un jour donc qu'elle étoit dans l'antichambre du Roi, elle y vit entrer Proſper. Depuis ſa chute il ne l'avoit vue que pour la quereller, ſur ce qu'elle avoit ſouffert qu'Hypolite courût la Bague devant ſes fenêtres. Il lui avoit reproché qu'à-moins que d'être éperduement amoureuſe de ſon rival, elle n'eût pas eu pour lui une pareille complaiſance. Rien n'étoit plus injuſte que les plaintes de Proſper. Matilde n'auroit pu empêcher une réjouïſſance publique, quand elle n'eût point été faite pour l'amour d'elle, puiſque ſon Palais occupoit tout un côté de la Place publique; & quand elle l'auroit pu faire, elle ne l'auroit pas dû, à-moins que de ſe faire paſſer pour incivile & peu reconnoiſſante. Le ſeul Proſper trouvoit dans ſon faux raiſonne-

Digitized by Google

ment, qu'elle l'avoit cruellement offenſé, & ſa colére alla ſi loin qu'il n'alloit non plus la voir que s'il eût tout-à-fait rompu avec elle. La pauvre Princeſſe en *étoit* déſeſpérée, & elle ne vit pas plutôt ce tyran des cœurs, qui étoit prêt d'entrer dans la chambre du Roi, qu'elle s'alla mettre ſur ſon paſſage. Il voulut l'éviter, & paſſer outre : elle le prit par le bras, & le regardant d'un œil capable de charmer tout autre que ce rude Maître, elle lui demanda ce qu'elle lui avoit fait pour la fuir ainſi. Que ne m'avez-vous point fait, lui repartit bruſquement ce Prince, & que pourrez-vous jamais faire qui vous rende la réputation que vous avez perdue en ſouffrant les galanteries d'Hypolite ? Je ne puis les empêcher, ni l'empêcher de m'aimer, lui répondit Matilde ; mais je puis n'approuver, ni ſon amour, ni les galanteries qu'elle lui fait faire : & il me ſemble, continua-t-elle, que je lui témoignai aſſez ouvertement combien elles me déplaiſoient, quand je ſortis de mon balcon avant que les courſes de Bagues fuſſent finies. Il falloit n'y être point entrée, lui repartit Proſper, mais vous n'en ſortîtes que parce que vous vîtes bien ſur le viſage de tout le monde, qu'on trouvoit étrange que vous y euſſiez voulu paroître. L'amour d'Hypolite vous avoit déjà fait perdre la raiſon, & ſes galanteries avoient déjà prévalu ſur

les

Digitized by Google

les ſervices que je ſuis capable de vous rendre. Matilde ſe recria là-deſſus, & vouloit lui répondre, mais il ne lui en donna pas le tems, outre que la colére qui paroiſſoit ſur ſon viſage, ſe fit craindre à la Princeſſe, & lui ôta toute ſa réſolution. Quand vous n'étiez plus maîtreſſe de Tarente, lui diſoit-il, & que le Roi vouloit vous faire arrêter, je voulois voir juſqu'où iroit votre imprudence, & ſi l'adverſité étoit capable de vous faire faire une grande faute. Je ne me fis donc point de fête comme votre galant, & je feignis même de n'être plus dans vos intérêts. Hypolite cependant fit beaucoup de bruit, & vous ſervit peu, vos affaires furent longtems déſeſpérées. Vous fîtes alors quelques avances pour me faire revenir à vous, & ne fîtes pas ce qu'il faloit faire, puiſque vous conſerviez toujours votre Hypolite. Votre maxime d'état avoit ſes raiſons. Vous tiriez tout ce que vous pouviez de ce galant indigne, perſuadée que quand vous vous en feriez défaite comme d'un homme inutile, je ſerois trop heureux de prendre ſa place; & vous faiſiez votre compte, que quand un procès vous feroit perdre Tarente, votre beauté vous rendroit, quand vous voudriez, Princeſſe de Salerne. Mais auſſi-tôt qu'un arrêt favorable a fait revivre vos eſpérances, vous avez

changé la maxime d'état en
mour. Vous avez penſé qu'u
tilhomme ruiné vous ſeroit
de que moi; que vous épou
Prince de Salerne un Maîtr
la coutume & par les loix, &
te un eſclave qui ne ſonger
plaître. Imprudente Princeſ
t-il, votre Hypolite, pauvre
oſeroit-il aimer une riche Pr
ne lui avoit fait eſpérer d'en
ſur une ſimple eſpérance au
dépenſes ſi grandes qu'il en
folles qu'il a enrichi d'un ſeul
qui lui apprit de votre part q
gagné votre procès? Et apr
moignages que j'ai de votre
votre imprudence, vous êt
pour croire que je ne vous
moins? Soyez heureuſe ſi v
avec votre Hypolite, & n
que je veuille être malheur
tilde. Il voulut la quitter en
paroles, mais la Princeſſe l'a
& pour la premiére fois eut
contredire. Prince ingrat!
ne des plus grandes marques
encore, c'eſt de ne te haïr
choſes deſobligeantes que t
dire. Elles ſont plus contre t
contre moi, & je ne m'en p
vir à ta confuſion & à mo

Digitized by Google

qu'en t'avouant qu'elles ſont vrayes. Oui, continua-t-elle, Hypolite m'a aimée; Hypolite n'a point craint pour me ſervir, la haine d'un Favori, & la colére d'un Roi; il me reſpecte, & il fait tout pour me plaî-re. Il a voulu me protéger quand j'ai été a-bandonnée de tout le monde, & il eſt vrai encore qu'il s'eſt ruiné pour moi. Qu'as-tu jamais fait de ſemblable? Tu me diras que tu m'aimes: eſt-ce m'aimer, que de n'avoir pas même de la civilité pour moi, toi qui en dois à mon ſexe quand tu n'en devrois pas à ma condition? Et cependant quel Maître de mauvaiſe humeur a jamais traité plus indignement un eſclave, que tu m'as toujours traitée, & qui l'auroit ſouffert d'une perſonne qui t'aimeroit au-tant que je t'aime? Non, non, Prince, tu n'as point ſujet de te plaindre, & tu devrois me ſçavoir bon gré de ce que je ne me plains pas. Je fais bien davantage, j'avoue ſi tu veux des crimes que je n'ai point commis; je ne verrai jamais Hypolite, & j'aurai pour lui de l'ingratitude, afin de fai-re ceſſer celle que tu as pour moi. Enfin, pour te devoir encore ton cœur, rien ne m'eſt difficile à faire. Ni rien d'impoſſible à vos beaux yeux, lui dit doucereuſement le Prince en rajuſtant ſa perruque: ils m'ont ôté toute ma colére, & pourvu qu'ils ayent toujours pour moi leurs regards fa-vorables, le trop heureux Proſper n'ai-

Digitized by Google

mera jamais que la belle M
moureuſe Princeſſe ſe paya c
fleurettes que lui dit ſon vieux
un lieu moins public, peut-êt
fût jettée à ſes pieds, pour le r
lui avoir fait grace; mais le te
ne lui permirent pas de lui rép
Roi ſortit de ſa chambre, elle p
de ne la point quitter quand e
roit, & il lui répondit en s'élo
le, qu'il ne faloit pas qu'on le
ble, pour des raiſons qu'il ne
dire. Elle vit bien qu'il craign
mal ſa cour, mais elle ſe trou
du Roi, qu'elle n'eut pas le ten
cher à Proſper qu'il étoit meill
ſan que véritable Amant. Elle
au Roi, lui rendit ſes reſpects,
cia. Le Roi la reçut fort froi
ce qu'il lui répondit fut ſi
qu'on pouvoit auſſi bien l'exp
deſavantage qu'en ſa faveur; m
ceurs que Proſper venoit de l
voient tellement ſatisfaite, que
ingratitude qu'il venoit de lui
refuſant de l'accompagner che
fit aucune impreſſion dans ſon
plus que la mauvaiſe réception
venoit de lui faire; tant elle av
d'être remiſe dans les bonnes g
Amant impérieux. Ce jour-là
fut viſitée de tout ce qu'il y av

Digitized by Google

mes de condition dans Naples, qui firent partie d'aller le lendemain à la chaſſe, toutes à cheval en habits de campagne, & avec des capelines couvertes de plumes. Les plus galans de la Cour en étoient, & il ne faut pas demander ſi le Prince de Salerne qui étoit la galanterie même en fut auſſi. Il fit plus; il voulut régaler ſa Princeſſe, ce qui ne lui étoit point encore arrivé. Il lui écrivit donc un billet des plus doux, & lui envoya une capeline; mais pour dire les choſes comme elles ſont, il en avoit ajuſté lui-même les plumes, dont il n'y en avoit pas une qui fût neuve. Je penſe vous avoir déjà dit qu'il étoit admirable en ſes plumes: c'étoit en cela qu'il faiſoit de la dépenſe, & ne laiſſoit pas d'y faire toute l'épargne imaginable. Il diverſifioit ſouvent ſes plumes, tranſplantant les brins d'un bouquet à l'autre, & de vieilles qu'elles étoient, il ſçavoit les faire paroître neuves avec autant d'art qu'eût pu faire le plus adroit maître du métier. Je veux croire que pour qu'il ne manquât rien à ſon beau préſent, il employa à l'accommoder une bonne partie de la nuit. La Princeſſe le reçut comme s'il lui eût été envoyé du Ciel, lui en fit plus de remercimens qu'il n'en méritoit, & lui promit par un billet en réponſe au ſien, qu'elle ſe pareroit toute ſa vie de cette merveilleuſe capeline. Je ne vous dirai point comment

ſe paſſa la chaſſe, je n'en ai jamais ſçu les particularités. Il eſt à croire que quelques chevaux bronchérent, que les plus galans des Cavaliers ſervirent d'Ecuyers aux Dames, que Proſper y déploya toute ſa galanterie, & qu'il n'y eut que pour lui à parler, comme un grand diſeur de rien qu'il étoit. Le plaiſir que les Dames prirent à la chaſſe, leur donna envie de ſe divertir encore le jour d'après; & pour changer de divertiſſement, elles réſolurent d'aller par mer à Pouzzol, où la Princeſſe Matilde voulut leur donner la collation & la muſique. Elles ne ſe parérent pas moins pour la promenade par eau, qu'elles avoient fait pour la chaſſe. Les barques qui les portérent, eurent tous les ornemens qu'elles purent avoir; elles furent tendues de riches tapis de la Chine ou de Turquie, & on ne s'y aſſit que ſur de riches carreaux. Proſper y alla par terre, & ſeul de ſa compagnie, pour faire l'homme à bonne fortune, ou peut-être le mélancolique; car il s'en trouve qui le font par ambition. Il monta le plus beau de ſes chevaux, s'habilla de ſon plus riche habit de campagne, & chargea ſa tête de la dépouille de pluſieurs autruches. La maiſon d'Hypolite étoit ſur le chemin de Pouzzol, & proche de la mer, & le Prince de Salerne devoit néceſſairement y paſſer. En la voyant, il lui monta à la tête une bravoure. Il ſçut

qu'Hy-

qu'Hypolite y étoit, & il mit pied à terre pour lui parler. Hypolite le reçut avec toute la civilité due à ſa condition, quoiqu'il n'en eût pas été abordé de-même. Proſper lui fit un éclairciſſement fort brutal, ſur ce qu'il oſoit faire le galant d'une Princeſſe qui devoit être ſa femme. Hypolite ſouffrit aſſez longtems tout ce qu'il put lui dire de fâcheux, & lui répondit avec toute la douceur imaginable, qu'il ne devoit pas s'offenſer des galanteries que lui faiſoit faire un amour ſans eſpérance. Mais enfin, l'inſolence de Proſper le força de s'emporter auſſi, & il demandoit déjà un cheval pour s'aller battre contre lui, quand on leur vint dire que la mer étoit fort émue, & que des barques pleines de Dames que l'on voyoit du rivage, étoient en grand danger de périr contre la côte. Hypolite ne douta point que ces Dames ne fuſſent Matilde & ſa compagnie, & il exhorta Proſper à courir au ſecours de leur commune Maîtreſſe. Il s'en excuſa ſur ce qu'il ne ſçavoit pas nager, & qu'il étoit encore incommodé de la chute qu'il avoit faite en courant la Bague. Le généreux Hypolite déteſtant en ſon ame l'ingratitude de ſon rival, courut ou plutôt vola vers le rivage. Ses domeſtiques le ſuivirent, ſe jettérent dans la mer à ſon exemple, & à l'aide de quelques pêcheurs qui ſe trouvérent heureuſement le long

de la côte, on ſauva la vie à Ma
Dames de ſa compagnie. Le
avoient échoué à cent pas du
s'étant entr'ouvertes, Naples
ré ce qu'elle avoit de plus beau
cours venu ſi à propos. Hy
heureux, que Matilde lui dut
mour qu'il avoit pour elle, la
tôt diſtinguer d'entre pluſieurs
les flots alloient jetter demi-m
des rochers qui bordoient le ri
dis que les pêcheurs & ſes vale
rent indifféremment les premi
nes qu'ils trouvérent, il ſaiſit
dans le tems qu'elle revenoit
la tirant d'un bras & nageant
vers le rivage, le gagna heureu
le ſecours de perſonne. Matil
plus mal de ſon naufrage, qu
Dames qu'on avoit ſauvées c
Elles en furent quitte pour vo
d'eau ſalée, pour changer d'ha
la peur, & dès le jour même
ſouffrir le caroſſe & retourne
Pour la Princeſſe de Tarente, e
tems ſans connoiſſance, & fi
douter de ſa vie. Hypolite &
ne en eurent tous les ſoins ima
envoya querir à Naples les p
mentés Médecins outre celui
ceſſe, & abandonna ſa maiſo
Matilde, & à une partie de ſe

ques qui l'étoient venus trouver. Il ſe logea le mieux qu'il put lui & ſon train, dans un hameau qui n'étoit guére éloigné de ſa maiſon, d'où il envoyoit ſans-ceſſe demander des nouvelles de la Princeſſe, quand il ne pouvoit en aller aprendre lui-même. Pour Proſper, ſe ſçachant fort bon gré de l'éclairciſſement qu'il avoit fait à Hypolite, il avoit laiſſé noyer Matilde & les autres Dames ſans s'en mettre beaucoup en peine, ſongeant peut-être que puiſqu'il n'étoit pas homme à les ſecourir, il devoit ôter à ſes yeux un ſpectacle fâcheux, & aller doucement à Naples attendre le douteux événement du naufrage, pour s'en réjouir ou non, ſelon qu'il eût été heureux ou malheureux. Cependant Matilde, ſecourue de ſa jeuneſſe & des remédes qu'on lui fit, reprit ſa ſanté & ſa beauté tout enſemble, fort ſatisfaite des ſoins d'Hypolite & de ſa ſœur, qui lui apprit adroitement la lâche indifférence qu'avoit eue Proſper pour le péril qu'elle avoit couru. Matilde n'en fit paroître ni ſur ſon viſage, ni dans ſes diſcours, aucune marque de reſſentiment, ſoit que ſon amour s'en rendît le maître, ou qu'elle eût la force de diſſimuler. Une nuit qui précéda le jour qu'elle avoit fait deſſein de quitter la maiſon d'Hypolite, & de retourner à Naples, elle ne put s'endormir, & ſe fit donner de la lumiére & un livre. Ses

femmes étoient ſorties de la chambre pour dormir, ou pour faire autre choſe, quand elle y vit entrer Proſper. On peut ſe figurer combien elle fut ſurpriſe de le voir à une heure ſi indue, & combien elle ſe tint deſobligée d'une viſite ſi peu reſpectueuſe. Elle lui en parla avec quelque ſorte d'aigreur. Proſper le prit d'un ton plus haut; & comme ſi cette Princeſſe ſe fût miſe tout exprès en danger de ſe perdre, pour donner à Hypolite la gloire de la ſauver, il lui reprocha ſon naufrage comme une tache à ſon honneur, & comme une lâcheté, de ce qu'elle étoit dans la maiſon d'un homme amoureux d'elle, logée dans ſa chambre & couchée dans ſon lit. Matilde ne daigna pas lui faire voir combien ſes reproches étoient injuſtes, mais elle lui en fit de ne l'avoir pas ſecourue; & par une raillerie piquante ſe plaignit de ce qu'il ne ſçavoit pas nager, & qu'il ſe ſentoit encore incommodé de ſa chute. Proſper rouge de colére & de confuſion, s'emporta à lui dire des injures, & lui dit qu'il ne la verroit jamais, puiſqu'auſſi-bien Roger le Favori du Roi lui offroit ſa ſœur, & avec elle tous les avantages qu'on peut trouver dans l'alliance d'un Favori. Matilde ne put tenir contre une ſi terrible menace; ſon eſprit s'en effraya; l'amour s'y rendit maître de l'indignation, & de fiére qu'elle venoit de paroître, elle

de-

devint ſuppliante. Il s'amollit de ſon côté, quand il la vit humiliée au point qu'il la vouloit, il la cajola, & lui dit les mêmes douceurs qu'il lui auroit dû dire, ſi dans tous les démêlés d'amour qu'il avoit eus avec elle, il ne fût jamais ſorti du reſpect & de la tendreſſe qu'il lui devoit. Il lui fit de nouvelles proteſtations d'amour, & à force d'en vouloir faire de trop grandes & de trop belles, il en fit d'impertinentes, juſqu'à lui ſouhaiter toute ſorte d'adverſités, pour témoigner la part qu'il y prendroit. Que n'êtes-vous encore mal en Cour, lui diſoit-il d'un ton paſſionné? que n'êtes-vous encore perſécutée de Roger? Que n'êtes-vous encore hors de votre Principauté de Tarente? Vous verriez de quelle maniére je vous ſervirois auprès du Roi, avec quelle vigueur je prendrois votre querelle contre vos ennemis, & ſi je craindrois de hazarder ma perſonne & tout mon bien pour vous remettre dans ceux qu'on vous auroit uſurpés. Il n'eſt pas néceſſaire, lui dit alors la Princeſſe, que je devienne plus malheureuſe que je la ſuis, afin que vous faſſiez voir combien vous êtes généreux; il ne ſeroit pas juſte que je miſſe votre amour à de ſi dangereuſes épreuves. Ils en étoient-là, quand des voix confuſes & effroyables qui crioient au feu, les firent courir aux fenêtres, d'où ils virent tout le bas de l'appartement où

Digitized by Google

ils étoient, vomiſſant le feu & la fumée par les ouvertures des caves & des offices qui étoient ſous terre; & dans le même tems une épaiſſe fumée accompagnée d'étincelles ardentes commença d'entrer dans la chambre par l'eſcalier, & leur ôta l'eſpérance de ſe ſauver par-là, à quoi Proſper ſe préparoit déjà. La Princeſſe toute effrayée le conjura de ne l'abandonner pas dans un ſi grand péril, & lui propoſa de ſe ſervir des draps & de la tapiſſerie pour la deſcendre par les fenêtres. Le Prince auſſi effrayé qu'elle, lui dit qu'il n'en auroit pas le tems, & meſurant déjà des yeux la hauteur des fenêtres, & délibérant de quelle façon il s'y prendroit pour ſe jetter dans la cour, il dit nettement à Matilde qu'en pareille rencontre ſe ſauvoit qui pouvoit. Tu ne pourras te ſauver ſans moi, lui dit-elle avec beaucoup de réſolution, & je ne courrai ici aucun péril que le plus ingrat & le moins généreux de tous les hommes ne le partage avec moi. En achevant ces paroles, elle ſaiſit Proſper, & l'indignation qu'elle avoit conçue contre ſa lâcheté, lui donna tant de force, que quelque effort qu'il fît il ne pouvoit ſe débaraſſer de ſes mains. Il en jura, il l'injuria, il fut aſſez brutal pour la menacer de la battre ou de la tuer (on n'a pas ſçu lequel des deux); & enfin il auroit été homme à le faire, ſi dans le tems qu'il luttoit

contre elle auſſi rudement, & avec autant d'animoſité qu'il auroit fait contre un haïſſable ennemi, le généreux Hypolite ne fût entré dans la chambre. La Princeſſe le voyant, laiſſa Proſper en liberté, & s'approcha d'Hypolite, qui ſans lui donner le tems de lui parler, la couvrit d'un drap mouillé qu'il avoit apporté exprès, & l'ayant priſe entre ſes bras ſe jetta comme un lion avec ſa proye à-travers les flammes, dont l'eſcalier étoit plein. Il fut aſſez heureux pour la mettre en lieu où elle n'avoit plus à craindre, & il fut aſſez généreux pour rendre le même ſervice à ſon rival. Il eſt bien vrai qu'il y brula ſes habits, & grilla ſes cheveux & ſes ſourcils: mais qu'eſt-ce que des habits brulés & des cheveux grillés à un homme dont le cœur eſt brulé d'amour? Pendant que Matilde reprend ſes eſprits, que Proſper ſe ſauve à Naples, ſans même remercier ſon libérateur, ſon libérateur trop généreux voit bruler ſa maiſon d'une furieuſe maniére, & avec ſa maiſon ſes meubles & ſes chevaux, enfin tout ce que ſes profuſions lui avoient laiſſé. Matilde s'en affligeoit, je ne dirai pas plus que lui, car il ne s'en affligeoit guéres, mais comme ſi elle eût vu périr tout ce qu'elle eût eu de plus cher au monde. Elle croyoit lui avoir attiré un ſi grand malheur, & elle ne ſe trompoit pas. Son couſin Roger, qui ne s'étoit réconcilié

lié avec elle que pour la perdre avec plus de facilité, avoit trouvé des ames vénales entre les domeſtiques d'Hypolite, qui avoient eux-mêmes rempli les caves de la maiſon de leur Maître de matiéres aiſées à ſe prendre, & qui avoient exécuté les ordres que Roger leur avoit donnés de les allumer la nuit quand on ſeroit endormi. Cet injuſte Favori ne faiſoit point conſcience de cauſer la ruine d'un pauvre cavalier, & même ſa perte, pourvu qu'elle fût commune à une parente dont il eſpéroit hériter; & comme s'il n'eût pas encore été ſatisfait de ſa mort, qui étoit indubitable ſi ſon deſſein eût réuſſi, il voulut auſſi rendre ſa mémoire odieuſe. Dans le tems que la maiſon d'Hypolite bruloit, Roger avoit conduit ſa trahiſon avec tant d'adreſſe, que par l'ordre du Roi on étoit entré dans l'hôtel de Matilde, & dans ſon cabinet qu'on avoit fait ouvrir; on y avoit trouvé des lettres ſuppoſées qui paroiſſoient écrites au Duc d'Anjou, & qui la convainquoient d'avoir intelligence avec ce dangereux ennemi de l'Etat. Cette Princeſſe malheureuſe reçut cette mauvaiſe nouvelle, dans le tems qu'elle envoyoit querir des caroſſes à Naples pour s'y en retourner. Elle en fut fort troublée, & ſans attendre davantage elle courut à Naples elle & tout ſon train à pied, & dans l'état du monde le plus pitoyable. Hypolite eût

bien

bien voulu l'accompagner, mais elle lui défendit abſolument de le faire, craignant peut-être encore de déplaîre à Proſper, & ainſi cet Amant miſérable la vit partir, plus affligé du nouvel accident qui venoit d'arriver à ſa Princeſſe, & de ne l'oſer ſuivre, que de la perte de ſa maiſon. Matilde ne fut pas plutôt arrivée à Naples, qu'elle y fut arrêtée. Elle envoya prier Proſper de la venir trouver, il fit le malade; & elle ſe trouva en même tems auſſi abandonnée de ſes amis, que ſi elle eût été frappée de la peſte. Le même jour on lui commanda de la part du Roi de ſortir de Naples. Ses domeſtiques la quittérent lâchement; ſes créanciers la perſécutérent ſans reſpecter ſa qualité; & elle fut réduite à une telle miſére, qu'elle ne put trouver ni caroſſe de louage, ni la moindre monture, pour ſe faire porter chez je ne ſçai quel Prince d'Italie, qui étoit après Roger le plus proche de ſes parens, & qui avoit toujours été dans ſes intérêts contre Roger même. Abandonnée ainſi de ſes amis, dans la néceſſité de toutes choſes, & dans l'impoſſibilité de ſuivre un ordre ſi rigoureux, elle ſe réfugia dans un Couvent, où on ne la reçut qu'après en avoir eu la permiſſion du Roi, à condition qu'elle en ſortiroit la nuit même. Elle en ſortit donc déguiſée & ſi ſecrettement, que l'amoureux Hypolite, quelques diligences, & quelque ex-

actes perquiſitions qu'il pût faire, ne put avoir la moindre nouvelle du chemin qu'elle avoit pris. Il ne laiſſa pas de ſe mettre au hazard de la manquer, plutôt que d'avoir à ſe reprocher qu'il ne l'eût pas cherchée. Pendant qu'il court, ou croit courir après elle, & qu'elle ne ſonge pas à lui, Proſper ne ſonge pas fort à elle. Il en parle comme d'une criminelle d'Etat, fait fort réguliérement ſa cour auprès du Roi & du Favori; & comme les occaſions diverſes donnent des deſſeins divers, il fait l'amoureux de Camille ſœur de Roger, & prie le Roi de la lui faire épouſer. Le Roi qui croit le parti avantageux pour la ſœur de celui de tous ſes Sujets qu'il aime le plus, en parle à ſon Favori, qui veut tout ce que veut ſon Maître. Cette ſœur de Roger étoit une des plus belles Dames de Naples, & ſi elle avoit part dans la fortune de ſon frére, elle n'en avoit point dans ſes mauvais deſſeins. On la conſidéroit à la Cour comme le meilleur parti du Royaume, & elle conſidéroit Hypolite comme le plus parfait cavalier de ſon ſiécle, & peut-être qu'elle l'aimoit, ou du-moins qu'elle l'eût aimé, ſi elle ne l'eût point vu ſi paſſionnément amoureux d'une autre. Le malheur de Matilde l'avoit ſi fort touchée, & elle étoit ſi généreuſe, que ſi elle eût cru que c'eût été l'ouvrage de ſon frére, elle lui eût ſans-doute reproché une ſi grande méchan-

chanceté, & eût été la premiére à la déteſter. Elle prit tant de part à la perte qu'avoit fait Hypolite, qu'au hazard de tout ce qu'on en pourroit dire, elle l'alla chercher dans ſa maiſon brulée pour lui offrir de l'argent, & tout ce qui dépendoit d'elle. Elle y trouva ſa ſœur Iréne, qui ne s'attendoit pas à ſa viſite, & moins encore aux offres qu'elle lui fit de lui donner une retraite chez elle. Cette belle fille ſe ſentit fort obligée à Camille, & ſe laiſſa emmener à Naples. Qu'eût pu faire autre choſe une jeune perſonne de ſon ſexe & de ſa condition, qui ſe trouvoit alors ſans bien, ſans eſpérance d'en avoir, ſans maiſon, dans un Païs où elle ne connoiſſoit preſque perſonne que ſon frére, & encore pouvoit-on dire qu'elle ne l'avoit plus, puiſqu'auſſitôt qu'il eut appris que Matilde étoit hors de Naples, il avoit couru après elle comme un fou, ſans ſçavoir où elle étoit allée? Le jour même que Camille alla prendre Iréne dans la maiſon de ſon frére pour l'amener chez elle, elle fut honorée d'une viſite du Roi, qui lui préſenta lui-même le galant Prince de Salerne avec toute ſa galanterie. Camille qui avoit Hypolite dans la tête reçut les offres de ſervices que lui fit Proſper, avec autant de froideur qu'elle témoigna de reſſentiment au Roi de l'extrême honneur qu'il lui avoit fait de la venir voir. La triſte Iréne lui tenoit

Digitized by Google

noit compagnie, &, toute affligée qu'elle étoit, parut telle aux yeux du jeune Roi qu'il en devint amoureux. Son amour fut violent dès ſa naiſſance. Il s'approcha d'elle avec autant de reſpect & de crainte que s'il eût été de ſa condition, & qu'elle eût été de la ſienne; il la cajola ſur ſa beauté, & cette aimable perſonne ſans s'éblouïr ni ſe troubler, lui fit voir à la fois tant d'eſprit, de ſageſſe & de modeſtie, qu'il la conſidéra dès-lors comme un bien qui manquoit à ſa fortune. Il fut chez Camille auſſi longtems qu'il y put être, & le plaiſir qu'il y prit à entretenir Iréne, fut d'autant plus remarqué de tout le monde, que le jeune Roi avoit toujours paru inſenſible à l'amour, & très-indifférent pour les plus belles Dames de Naples. Iréne étoit ſi charmante, qu'il étoit impoſſible de ne l'aimer pas, même aux ames les moins tendres, & les moins capables de juger de ſon mérite. Camille avant que de la connoître, avoit eu deſſein de la ſervir à cauſe de ſon frére; mais depuis qu'elle l'eût connue, elle l'aima à cauſe d'elle-même. Elle crut facilement que le Roi en étoit amoureux, parce qu'elle ſouhaita qu'il le fût; & loin d'en être envieuſe, comme auroit fait toute autre belle perſonne, elle en eut une joye extrême. Elle félicita Iréne ſur ſa grande conquête, qui eût ſans-doute flaté la vanité & les eſpéran-

ces

Digitized by Google

ces d'une fille moins préſomptueuſe qu'elle ; mais cette ſage perſonne crut toujours que le Roi avoit été avec elle plus galant qu'amoureux ; qu'il n'avoit eu deſſein que de ſe divertir ; & qu'il ne ſongeroit peut-être plus à elle, quand il ne la verroit plus. Elle ſe trompoit : le jeune Roi ne fut pas longtems éloigné d'elle ſans ſe trouver en peine, ſon amour impétueux ne lui permit pas d'être davantage ſans la voir, que juſqu'à la nuit même du jour qu'il étoit devenu amoureux d'elle. Il dit donc au Prince de Salerne qu'il vouloit aller *incognitò*, à la mode d'Eſpagne, galantiſer Iréne ſous le balcon de Camille. Proſper fut ravi d'être confident des plaiſirs de ſon Maître, & ſon compagnon dans une avanture amoureuſe. Vraiſemblablement Roger eût été choiſi pour cela, ou du-moins eût été de la partie : mais ce même jour il avoit eu congé du Roi pour aller à Tarente, où une affaire importante l'appelloit. La nuit vint, & le Roi ſuivi de Proſper, armé comme lui à l'Italienne, c'eſt-à-dire avec plus d'armes offenſives & défenſives qu'il n'en faut à un homme ſeul, ſe rendit ſous le balcon de Camille, qui en avoit été avertie par Proſper. Elle ſçavoit trop bien faire la cour, pour ne laiſſer pas au Roi la liberté d'entretenir ſa Maîtreſſe en particulier. Elle ſe retira donc à un autre balcon, quelque priére que lui fît Iréne de demeu-

rer

Digitized by Google

rer auprès d'elle. Le Roi en
ches à cette belle fille, lui dit q
du-moins quelque complaiſa
qui avoit pour elle quelque c
Je devrois tout à Votre Ma
pondit Iréne, ſi je ne devois a
choſe à moi-même, que je n
à d'autres. Et que devez-vou
me, lui demanda le Roi, qu
viez pas à mon amour? Ne cr
vous en ayez pour moi, lui
Hà, Iréne! s'écria le Roi, il n
véritable, ni rien que je ne faſ
empêcher d'en douter. Si je la
que vous dites, j'aurois plus à
de Votre Majeſté, qu'à lui en
gré. Quoi, fille injuſte! lui d
amour ſincére comme le n
vous offenſer? Il honorero
de Reine, lui repartit Iréne, a
de mauvais jugemens de la f
ſimple Demoiſelle. Il eſt vrai
que vous n'êtes pas Reine; m
te de l'être, la peut devenir.
aſſez vaine pour eſpérer de m
ſi grand changement en ma fo
pondit Iréne, & Votre Maj
bonne pour ſe divertir plus lo
dépens d'une fille malheureuſ
ne, lui dit ce Prince amoure
aime autant que vous pourro
mant le plus paſſionné & le p

Digitized by Google

ſi ma bouche vous a bientôt appris ce que mes regards & mes ſoupirs ne vous faiſoient pas comprendre aſſez vite, ne croyez pas que j'aye voulu me diſpenſer par ma qualité de toutes les peines d'une longue ſervitude, & de tous les ſervices & les ſoins que la plus belle fille du monde pourroit prétendre d'un Amant reſpectueux: mais un mal violent comme le mien, avoit beſoin d'un prompt remède; & vous devez être ſatisfaite, ce me ſemble, quelque fiére ou ſcrupuleuſe que vous puiſſiez être, de ce qu'un Roi a eu peur de vous déplaîre, en vous faiſant une déclaration d'amour. Il lui dit pluſieurs autres choſes encore plus paſſionnées, que celui qui les écouta n'a pas retenues, comme il fit ce que je viens de vous dire. Je laiſſe donc au Lecteur diſcret à ſe les imaginer; car pour faire parler ce Roi de Naples auſſi tendrement qu'il fit, & pour n'affoiblir pas le ſens de ſes paroles, il faudroit être auſſi amoureux qu'il fut, & il ne m'appartient plus de l'être. Iréne lui répondit toujours avec ſa modeſtie accoutumée; & ſans ſe montrer trop ou trop peu aiſée à perſuader, elle ſe tira avec tant d'eſprit d'une converſation ſi délicate, que le Roi en augmenta l'eſtime qu'il avoit pour elle, & la quita plus amoureux qu'il n'avoit encore été. Depuis ce tems-là il ne ſe paſſa point de jour qu'il ne viſitât Camille & Iréne, ni de nuit qu'il ne re-

Digitized by Google

revînt ſous le balcon de c
employoit toute ſon éloqu
ſe à lui faire croire la paſſ
pour elle. Une nuit qu'il a
ſes gardes de le ſuivre, il
les rues de Naples, ſuivi du
Salerne; & il y trouva tan
ment, que la plus grande p
étoit paſſée quand il appr
de Camille. Il en vit le po
deux hommes, ou du-moin
ſi près, qu'ils n'euſſent pas
dre parole de la converſat
roit avoir avec Iréne. L'u
mes ſe ſépara de l'autre &
maiſon de Camille, & l'a
dans la rue. Le Roi attendit
pour voir s'il s'en iroit enfi
roit la rue libre; mais remar
bougeoit d'une place non p
me, il s'impatienta, & com
per d'aller reconnoître cet h
& de l'obliger à ſe retirer. Le
lerne y alla, faiſant autant l'
s'il eût été queſtion d'acheve
ſe avanture. Il alla droit à ce
ſe retira de devant lui. Proſp
de le vouloir joindre; l'autre
voyant que Proſper en faiſo
mit à fuir, & le Prince de S
après, & le pourſuivit juſqu
rue. Le Roi cependant ne

ſa place, attendant que Proſper fût de retour, pour l'envoyer faire ſçavoir à Camille & à Iréne, qu'il les attendoit ſous leur balcon, & il y a apparence qu'il rêvoit à ſes amours; car un Amant ne fait jamais autre choſe quand il eſt ſeul. Lorſque cet homme qui s'étoit ſéparé de celui que pourſuivoit Proſper, & qui étoit entré chez Camille, en ſortit, & prenant le Roi pour ſon camarade, Calixte, lui dit-il, voilà ta dépêche; le Commandant dans Cayette te fera donner un vaiſſeau pour te porter à Marſeille. Le Roi ſans lui répondre, reçut un paquet de lettres qu'il lui préſentoit. Calixte, ajoûta encore cet inconnu, le reſte dépend de ta diligence, & tu tiens en tes mains la fortune du Duc d'Anjou ton Maître & le mien. Hà ingrat! hà traître! que machines-tu contre moi? s'écria le Roi en mettant l'épée à la main. Roger, car c'étoit lui, déſeſpéré de s'être ſi malheureuſement mépris, & par ſon déſeſpoir rendu plus méchant qu'il n'étoit, ne ſongea plus qu'à perdre la vie, & à la faire perdre à ſon Roi qui l'avoit tant aimé. Les reproches qu'il pouvoit lui faire de ſon ingratitude & de ſa perfidie, lui étoient auſſi redoutables que les ſupplices qu'il pouvoit lui faire endurer. Il mit l'épée à la main preſque en même tems que le Roi, qui le chargea avec tant de vigueur & de furie, que Roger, troublé du remords de ſon cri-

Digitized by Google

me comme il étoit, fut lon
ſe défendre. Enfin la rage d
mé, lui ayant fait reprend
ſes forces, il ſe lança contre
ne conſidéroit plus que co
mi, & par les efforts de dé
contre ſa perſonne ſacrée,
défendre auſſi. Mais les Roi
être vaillans comme d'autr
ſont d'ordinaire aſſiſtés d'
fort que celui des autres ho
tout brave, tout furieux &
qu'il étoit, n'eût pu peut-é
tems contre ſon Roi irrité,
du combat n'eût pas attiré,
faiſoit, pluſieurs perſonnes
mettre en piéces ce déteſtab
ſoit attaquer la vie de ſon
domeſtiques mêmes, & de c
le, furent des premiers à ve
avec des lumiéres, bien ſurp
Maître aux priſes avec le Ro
reux Roger ne vit pas plutôt
l'expoſa aux redoutables r
Prince, qu'il ne put les ſupp
& ſa valeur l'abandonnéren
lui tombérent des mains. Le
plaiſir de le voir bleſſé, apr
ſoin de toute ſa valeur pour s
l'être de lui, le ſaiſit lui-mêr
na à garder au Capitaine d
qui avoit eu ordre de ſe teni

Digitized by Google

dans les avenues de la maiſon de Camille, & qui venoit d'arriver à propos, ſuivi de ſes ſoldats. Proſper cependant avoit couru après ſon homme, qui fuyant devant lui à toutes jambes, avoit malheureuſement rencontré tête pour tête les Archers du guet, qui cette nuit-là ſuivant leur coutume marchoient par la ville pour en empêcher les deſordres. Il leur parut ſi étonné, & il ſe coupa ſi ſouvent dans ſes réponſes, qu'ils l'auroient toujours arrêté comme ils firent, quand Proſper qui le pourſuivoit l'épée à la main, & qui ſe fit connoître à eux, ne leur eût pas commandé de la part du Roi de le garder, & d'en répondre. Il retourna trouver le Roi, & s'il fut d'abord étonné du grand nombre de flambeaux dont la rue étoit éclairée, & de voir le Roi qu'il avoit laiſſé ſeul ſi bien accompagné, il le fut bien davantage d'apprendre ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & Roger, & de voir ce Favori que toute la Cour adoroit, déteſté de tout le monde, & entre les mains des gardes qui l'alloient mener en priſon. Cette nuit-là le Roi ne vit point Iréne, parce qu'il voulut éviter de voir Camille, qu'il envoya complimenter par Proſper, & l'aſſurer qu'il la diſtinguoit d'avec ſon frére, dont le crime ne diminueroit point l'eſtime qu'il avoit pour elle. Iréne lui écrivit en faveur de Roger, & fit pour obliger ſon amie ce que les inſtantes

priéres d'un Roi amoureux d'elle n'avoient pu encore obtenir. Dès le jour d'après, Roger fut interrogé, & trouvé criminel de Léze-Majeſté, pour avoir eu intelligence avec le Duc d'Anjou, qui avoit encore un grand nombre de partiſans dans le Royaume. Il avoit été informé par eux de l'ambition ſans bornes de Roger, & lui ayant fait offrir en mariage une Princeſſe de ſon ſang, avec des avantages qu'il ne pouvoit pas eſpérer de la faveur du Roi ſon Maître, cet ingrat Favori manquant à ſa foi & à ſon honneur, devoit recevoir les François dans Cayette & dans Caſtellamare, dont il étoit Gouverneur. Les mêmes Juges qui le convainquirent de la trahiſon qu'il faiſoit à ſon Roi, découvrirent auſſi celle qu'il avoit faite à la Princeſſe de Tarente; & alors le Prince de Salerne qui l'avoit fuie quand il l'avoit vue en diſgrace, pour courir après Camille qu'il voyoit en faveur, ne vit pas plutôt le Roi ſe repentir des mauvais traitemens qu'il lui avoit faits, & ſe porter de lui-même à la remettre dans les honneurs & dans les biens qu'on lui avoit injuſtement ôtés, & même lui en préparer d'autres, que ce génereux Seigneur, qui venoit de demander au Roi Camille en mariage avec tant d'empreſſement, le conjura de l'en diſpenſer, de trouver bon qu'il prétendît encore à la poſſeſſion de Matilde, & en attendant pria le

Roi

Roi qui vouloit la faire chercher, de lui en laiſſer le ſoin, & de lui donner la commiſſion de l'aller trouver où l'on auroit nouvelle qu'elle ſeroit, pour la ramener à la Cour. Le Roi avoit trop avant dans ſon eſprit la belle Iréne pour ne ſonger pas à ſon frére Hypolite, & pour n'être pas en peine de ce que l'on n'en apprenoit aucunes nouvelles. Il envoya des Couriers par toute l'Italie, qui avoient ordre de le chercher en cherchant Matilde, & quand ils l'auroient trouvé, de le faire revenir à Naples. Il eſpéroit par-là de témoigner à Iréne combien ſes intérêts lui étoient chers, & combien il reſſentoit le déplaiſir qu'elle avoit de ne ſçavoir pas ce qu'étoit devenu un frére qui lui étoit ſi cher. Cet amoureux Cavalier, après avoir longtems cherché avec grande diligence & grand ſoin ſa Princeſſe exilée ſans la pouvoir trouver, ſe laiſſoit aller au hazard par-tout où ſon cheval le vouloit conduire, ne s'arrêtant en pas un lieu, que quand ſon cheval & celui de ſon valet même, qui ne prenoit pas tant à cœur que lui la quête de la Princeſſe de Tarente, avoient beſoin de repos. Pour lui, il n'en prenoit non plus qu'un damné; & après avoir paſſé les jours entiers à ſoupirer ſur ſon cheval, il paſſoit les nuits entiéres à ſe plaindre aux arbres & aux rochers des rigueurs & de l'abſence de Matilde, & à quereller les aſtres inno-

Digitized by Google

cens qu'il voyoit ſouvent b
de commodité, puiſqu'
plupart de ſes gîtes en pl
& à ciel découvert. Un jo
ſe l'occupoit ſi fort, qu'il
que ſon valet & ſes cheva
ſoient pas comme lui de
reuſes, il ſe trouva au co
auprès d'une hôtellerie ſol
plus la mine d'un rendez-v
& d'un coupe-gorge, qu
voyageurs. Hypolite paſſ
Amans ſont infatigables,
let l'avertit que leurs che
voient plus de laſſitude &
parler de lui-même, qui av
auſſi de manger & de ſe rep
déſeſpéré voulut donc m
re, mais l'hôte qui étoit
porte avec ſa femme &
mauvaiſe mine, qui paroiſ
re de ſoldat, lui dit fort
n'avoit pas de chambre à
que les ſiennes étoient pl
que ſes écuries. Hypolite c
tre pas logé, dont ſon vale
quand le ſoldat qui accom
après lui avoir parlé à l'or
polite en Calabrois, qu'il n
cendre, qu'il donneroit c
chambre pour loger un ſi
qu'il ſembloit être; & ſur l

Digitized by Google

fit Hypolite d'accepter une offre ſi courtoiſe, l'hôte même qui venoit d'être ſi rude, lui alla tenir l'étrier pour l'aider à deſcendre, avec un viſage radouci, qui témoignoit bien l'ame intéreſſée du perſonnage. Hypolite s'arrêta donc dans l'hôtellerie. Il ne voulut point manger, & ayant ſeulement bu un verre d'eau (car l'amour altére) il s'alla promener dans un lieu propre à entretenir ſa triſteſſe, qu'il avoit remarqué auprès de l'hôtellerie. Son valet cependant ſe mit à table avec l'hôte, ſa femme & le civil Calabrois, qui avoit ſi obligeamment cédé ſa chambre à Hypolite. Il mangea comme un homme affamé, & ne but pas autant qu'il le pouvoit faire, afin de pouvoir aller faire ſouvenir ſon Maître de ſe venir coucher, ce qu'il étoit homme à oublier. Il l'alla chercher entre des rochers, où il le trouva s'excitant lui-même à la triſteſſe par la penſée du mauvais état de ſes affaires & de ſon amour, & le ramena dans l'hôtellerie, où on lui donna une méchante chambre, dont les lits étoient encore plus méchans, & dont la cloiſon recevoit le jour & le vent de tous les côtés. Hypolite ſe jetta tout habillé ſur un lit, & ſon valet ſur un autre, où il dormit à donner envie à ſon Maître qui ne dormoit point : mais un Amant ſe reprocheroit une bonne nuit comme une mauvaiſe action.

Digitized by Google

Il n'y avoit pas longtems q
de étoit couché dans l'hô
tout bruit y avoit ceſſé, qu
cheval en troublérent le re
rent à la porte comme de
avoient impatience d'entr
s'étoit levé au grand brui
fait, les reconnut & leur o
porte. A quelque tems
ouït ouvrir une chambr
ſienne, dans laquelle pl
nes entrérent, dont les u
auſſi-tôt, & les autres q
rent, parlérent quelquefoi
affaires particuliéres d'H
laiſſoient pas grande curi
les d'autrui, & il n'eut po
le à ceux qu'il entendoit p
ſent hauſſé la voix de ten
ne lui en euſſent fait rema
crut ne lui être pas incon
ces perſonnes qui parloien
ce qu'elles diſoient, &
dit diſtinctement ces paro
chére Julie, je te le dis e
perſonnes de ma conditio
maltraitées de la fortune
me ſuſcite des diſgraces
mais quelque grandes & f
les ſoient, elles me ſon
bles que l'ingratitude don
de tous les hommes a pay

que j'avois à l'aimer ; & cette ingratitude qu'on a eue pour moi, m'eſt encore un moindre déplaiſir que celle que j'ai eue pour un autre : je me le reproche ſans-ceſſe à moi-même, & j'en reſſens des remords plus cruels mille fois à mon ſouvenir, que toutes les pertes que je viens de faire, & toutes les miſéres qui m'accablent. Une autre perſonne qui prit la parole parla ſi bas, qu'Hypolite n'ouït plus rien que quelques mots ſans ſuite, qui étoient ſouvent interrompus par des ſoupirs. Il ſe leva de deſſus ſon lit, & s'approcha de la cloiſon qui ſéparoit les deux chambres ; mais le bruit qu'il fit fut ouï de ceux qu'il vouloit écouter, & leur converſation ceſſa, non pas les ſoupirs de cette perſonne affligée, dont la voix lui avoit ſemblé celle de Matilde. On peut ſe figurer qu'il eut grande impatience de ſçavoir s'il ne ſe trompoit point : pour s'éclaircir d'un doute ſi important, il étoit prêt de ſortir de ſa chambre, quand tout-à-coup la porte s'en ouvrit ; & à la lumiére d'une lanterne ſourde il vit entrer quatre hommes l'épée à la main, entre leſquels il remarqua le ſoldat Calabrois & le maître de l'hôtellerie. S'il fut ſurpris de voir ces hommes dans ſa chambre qui n'avoient pas la mine d'y venir avec un bon deſſein, ces hommes ne le furent pas moins de ne le trouver pas endormi, comme

Digitized by Google

ſans-doute ils l'avoient eſpéré. Hypolite mettant auſſi la main à l'épée, leur demanda ce qu'ils cherchoient dans ſa chambre à telle heure & en tel équipage; & il ne les vit pas plutôt ſe mettre en poſture de l'attaquer au-lieu de lui répondre, qu'il les chargea le premier d'une vigueur & d'une adreſſe ſi extraordinaire, qu'en un moment il les fit ſortir de ſa chambre à grands coups d'épée. Son valet cependant s'éveilla, courut où le bruit l'appella, & voyant ſon Maître attaqué de tant d'ennemis, le ſecourut avec valeur, dans le tems qu'ayant déjà bleſſé tous ceux qui l'avoient attaqué, il en étendit le plus dangereux à ſes pieds. Ces hommes ſe défendoient en déſeſpérés; mais quand ils auroient été en plus grand nombre qu'ils n'étoient, ils n'auroient pu réſiſter au vaillant Hypolite, ſecondé d'un valet auſſi courageux que le ſien. Il tua encore un de ſes ennemis, & les deux qui reſtoient prirent la fuite. Le dépit d'avoir été bleſſé légérement à un bras, l'emporta après eux; & il y a apparence qu'il en eût délivré le monde comme il avoit fait des autres, ſi dans l'épouvante où étoient ces méchans hommes ils n'euſſent conſervé aſſez d'eſprit & de précaution, pour franchir preſque d'un ſeul ſaut tout l'eſcalier, & en fermer la porte après eux. Hypolite fut occupé à l'enfoncer un aſſez long eſpace de tems, ce

qui

qui donna celui de ſe ſauver aux deux aſſaſſins, qu'il tâcha en vain d'attraper ſuivi de ſon valet. Enfin il revint dans l'hôtellerie. Il courut à la chambre, où il croyoit avoir ouï parler Matilde; il la trouva ouverte, & n'y vit perſonne, auſſi-bien que dans tous les endroits de la maiſon, qu'il viſita avec autant de ſoin que d'inquiétude. Fulvio, diſoit-il à ſon valet, j'ai ouï parler Matilde, je l'ai reconnue à ſa voix, & il n'y a qu'un malheureux comme je ſuis, qui auroit manqué de la trouver après l'avoir eue ſi proche de ſoi. Il rediſoit enſuite à Fulvio les paroles qu'il avoit ouï dire à Matilde; il les expliquoit à ſon avantage, comme il avoit quelque raiſon de le faire; & au-lieu de s'en conſoler il en augmentoit ſon affliction, ſe perſuadant que la fortune ne lui avoit fait ouïr la voix de Matilde, que pour lui rendre plus ſenſible le déplaiſir de ne l'avoir point vue, & de ne ſçavoir ce qu'elle étoit devenue. Il alla chercher cette Princeſſe dans tous les lieux d'alentour, & il fut aſſez fou pour la venir chercher dans toute l'hôtellerie, où il retrouva par-tout une grande ſolitude, ſi ce ne fut dans l'écurie, d'où Fulvio tira quatre chevaux outre le ſien & celui de ſon Maître. Hypolite quita cette hôtellerie, l'homme du monde le plus inconſolable. Fulvio lui propoſa d'emmener les chevaux de leurs aſſaſſins, comme étant

Digitized by Google

gagnés de bonne guerre, & lui repréſen
que peut-être ils trouveroient Matilde,
qu'ainſi ils auroient de quoi la mont
Hypolite n'entendit pas ce qu'il lui dit,
ne daigna pas lui répondre, tant ſes triſt
penſées l'occupoient. Fulvio prit le ſilen
ce de ſon Maître pour un conſentemen
& ayant attaché ces quatre chevaux à l
queue les uns des autres, les toucha devan
le ſien, peut-être pour les vendre à la pre
miére occaſion. *Ils* marchérent une parti
du jour ſans qu'Hypolite ouvrît la bou-
che à toutes les queſtions que lui fit Fulvio
pour le divertir de ſa triſteſſe: ils s'égaré-
rent & s'engagérent dans une longue ſui-
te de rochers ſtériles, qui étoient eſcarpés
du côté du rivage de la mer, dont ils n'é-
toient pas loin, & qui aboutiſſoient à une
plaine *ſablonneuſe*. Dans ces rochers, en
un lieu où la mer avançoit dans les terres,
ils tombérent au ſortir d'un détour dans
une troupe de Païſans armés de toutes ſor-
tes de bâtons & d'armes, qui furent d'a-
bord *ſurpris* de la vue inopinée de deux
hommes à cheval, ſuivis de tant de che-
vaux ſans Cavaliers; mais les voyant en ſi
petit nombre, & rendus plus aſſurés par
le leur qui montoit à plus de cent hom-
mes, ils environnérent tumultuairement
ceux qui venoient peut-être de les effra-
yer, & dreſſérent contre eux la pointe de
leurs armes rouillées. Les uns crioient
qui

& de butin d'un village qu'apparemme
ils étoient allés piller; qu'ils tomberoie
de néceſſité dans leurs mains, n'y aya
que ce ſeul paſſage de la mer à la terre, &
que la perte des biens ne portoit pas tan
ces Païſans à ce hardi deſſein, que celle d
leurs femmes & de leurs enfans. Hypolit
leur offrit d'expoſer ſa vie pour eux, & o
le prit au mot. Le vieillard lui céda le com
mandement qu'il accepta, & y fit conſen
tir ſes compagnons, à qui la mine guerrié-
re d'Hypolite fut de bon préſage. On mon-
ta des quatre chevaux que le prévoyant
Fulvio avoit amenés de l'hôtellerie, qua-
tre des plus apparens, dont le vieillard en
fut un. Hypolite partagea ſes hommes en
trois troupes: il en mit une entre des ro-
chers, où ils ne pouvoient être apperçus
de leurs ennemis, avec ordre de n'en ſor-
tir pour combattre, que quand ils ſeroient
aux mains avec eux: il en poſta une autre
dans un chemin étroit qui conduiſoit à la
mer, pour en empêcher l'abord aux Infi-
déles, & ſe mit avec ſes hommes de che-
val à la tête de la troiſiéme, exhortant ſes
gens à bien faire & à ſe mêler d'abord avec
leurs ennemis pour les empêcher de ſe ſer-
vir de leurs fléches. A peine achevoit-il
de donner ſes ordres, après avoir poſté ſes

lées en Pélerines, dont l'une n'eut pas
tôt ôté de deſſus ſa tête un grand chap
qui lui cachoit le viſage, qu'il la recon
pour ſa Maîtreſſe Matilde. Il deſcen
ou plutôt il ſe précipita de ſon cheva
bas, & s'alla jetter aux pieds de cette P
ceſſe, qui l'embraſſa avec des marque
tendreſſe qui ne tenoient rien de ces p
cédés deſobligeans, que la tyrannie
Prince de Salerne lui avoit autrefois
avoir pour Hypolite. Ce fidéle Amant
pouvoit trouver des façons de parler a
fortes pour bien exprimer à Matilde la j
ye qu'il avoit de l'avoir trouvée : jamais
n'eût pu mieux perſuader ce qu'il voulo
qu'il fit alors par le deſordre de ſon eſpr
& en ne ſçachant quaſi ce qu'il vouloit
re. Il douta quelque tems s'il apprendr
à Matilde les peines qu'il avoit priſes à
chercher, tant ſon extrême modeſtie
rendoit réſervé à ne pas faire valoir
qu'il faiſoit de louable : il lui fit pourtan
enfin le fidéle récit de ſes avantures de
puis qu'il avoit quité Naples pour la cher
cher, & n'oublia pas ce qui lui étoit arriv
dans l'hôtellerie, où il croyoit l'avoir ouï
parler. Matilde lui témoigna beaucoup de
reſſentiment de ces derniéres obligations
qu'elle lui avoit, & lui dit qu'elle croyoit
lui devoir l'honneur & la vie, puiſqu'on
devoit la défaite des Maures à ſa valeur &
à ſa conduite. Elle lui avoua que c'étoit
elle

meilleurs chevaux qu'on trouva. E
pluſieurs femmes qu'on délivra des m
des Maures, Fulvio en remarqua
qu'il crut avoir vue quelque part, &
évitoit ſes regards comme ſi elle l'eût
nu, & n'eût pas voulu en être con
Enfin il s'approcha d'elle, & la recon
pour la même femme de leur hôte q
voit voulu les aſſaſſiner. Il alla avertir
Maître, après avoir prié quelques-uns
Païſans de la garder. On arriva dan
village au commencement de la nuit. H
polite & Matilde furent reçus chez
vieillard qui devoit être leur hôte, a
tout le bon viſage de perſonnes infinim
obligées, & qui veulent faire paroît
beaucoup de reconnoiſſance. Les Païſa
du village ſe retirérent dans leurs maiſo
pour aller ſe réjouir de leur victoire,
ceux des lieux plus éloignés en prirent
chemin. Hypolite fit venir devant lui
femme de l'hôte que Fulvio avoit fait a
rêter, & ſur la moindre menace qu'on l
fit de la mettre entre les mains de la Juſ
ce, elle avoua que leur hôtellerie étoit u
rendez-vous de Bandits & de Voleurs
que ſon mari avoit intelligence avec to
ceux du Païs, & qu'il n'avoit d'abord re
fuſé à Hypolite de le loger, qu'à cauſ
que cette nuit-là il attendoit un inſign
Voleur camarade du Calabrois qu'il avoi
vu dans l'hôtellerie, pour conférer enſem-
bl

reux pour quiter ſa famille à la prié
ſœur, & me vouloir conduire où
deſſein de me retirer. Ce fut par ſa d
ce que dès la nuit même qu'on m'c
na de ſortir de Naples, je fus en é
partir avant que le jour parût. Nos
de Pélerins de Lorette nous rendire
connoiſſables aux portes de la ville.
ce jour-là autant de chemin qu'en po
faire une jeune perſonne de mon ſex
n'étoit pas accoutumée à marche
nous continuâmes pluſieurs jours
voyage ſans avoir de mauvaiſes avant
Hier, un peu avant la nuit, nous f
rencontrés dans un paſſage étroit par
hommes de cheval qui avoient fort
vaiſe mine. Je voulus les éviter, & je
avec tant de précipitation & ſi malheu
ſement, que le pied me manquant
un endroit du chemin un peu élevé,
tombai ſous les pieds des chevaux de
hommes qui alloient fort vite. Un gr
chapeau qui me cachoit le viſage s'ôta
ma tête, ma coëffure ſe défit, & mes c
veux que j'ai fort grands & en quanti
me couvrirent le viſage & une partie
corps. Mon malheur voulut que ces hor
mes trouvérent en moi quelque choſe q
ne leur déplut pas. Ils parlérent enſembl
mirent pied à terre; l'un ſe ſaiſit de Juli
l'autre de moi, & le troiſiéme s'oppoſa
frére de Julie, qui s'étoit mis en devoir d
nou

Digitized by Google

nous ſortîmes Julie & moi de la chambre où nous étions. La ſolitude que nous trouvâmes par-tout, nous fit réſoudre à nous ſauver par la porte d'un jardin qui ſe trouva ouverte. La crainte d'être repriſes nous fit aller bien vite. Nous marchâmes toute la nuit & une partie du jour, juſqu'à ce que l'ardeur du Soleil & notre laſſitude nous arrêtérent entre des rochers qui ſont proche d'ici, où nous trouvâmes de l'ombrage, & où nous fûmes trouvées endormies par les Maures que vous avez défaits. Matilde acheva le récit de ſes avantures par de nouvelles proteſtations qu'elle fit à Hypolite, de n'oublier jamais tout ce qu'il avoit fait pour elle. Elle ne lui fit pas confidence du lieu où elle vouloit ſe retirer, & il ne la pria pas de la lui faire. C'étoit chez quelqu'un de ces petits Princes d'Italie dont ce Païs-là abonde, car qui a de l'argent y devient Alteſſe. Il me ſeroit aiſé d'en choiſir un à ma fantaiſie, puiſque l'hiſtoire ne nomme point celui chez qui elle ſe retira; mais ſon nom ne ſeroit de nulle beauté dans mon conte. Hypolite s'offrit de la conduire où elle avoit deſſein d'aller: elle ne voulut jamais le permettre, & fut pourtant forcée par les inſtantes priéres du Cavalier officieux de prendre ſon valet Fulvio, & des chevaux pour elle & pour Julie. Je n'attendrirai point le Lecteur du triſte adieu que lui fit Hypolite. Je la laiſſerai

Digitized by Google

rai aller à Ancone, où elle a vendu quelques pierreries, & ramènerai le pauvre Hypolite aux maſures enfumées de ſa maiſon brulée, où il arriva ſans argent, & n'ayant pour tout bien que le cheval qu'il montoit. A peine y mettoit-il pied à terre, qu'il rencontra un Gentilhomme Napolitain, qui alloit au hazard chercher Matilde, comme beaucoup d'autres que le Roi avoit envoyés par toute l'Italie pour tâcher de la trouver. Il apprit de lui la diſgrace de Roger, de quelle maniére l'innocence de Matilde avoit été reconnue, les ordres que le Roi avoit donnés pour la faire chercher, & tout ce qui s'étoit paſſé à Naples depuis qu'il en étoit ſorti, à la réſerve de l'amour violente que le Roi avoit pour la belle Iréne, qui étoit connue de tout le monde, & dont ce cavalier lui fit un ſecret par un excès de diſcrétion, ou je ne ſçai pas pourquoi. Vous pouvez penſer qu'Hypolite, généreux comme il étoit, & aimant Matilde plus que ſoi-même, eut une extrême joye d'apprendre un ſi grand changement en ſa fortune, quoiqu'en même tems il apprît que la ſienne n'en étoit que plus malheureuſe, ce cavalier lui ayant aſſuré que le Roi avoit promis à Proſper de lui faire épouſer la Princeſſe auſſitôt qu'elle ſeroit de retour à Naples. Cette derniére nouvelle empêcha le malheureux Hypolite de retourner à la Cour; lui fit haïr la vie, &

lui fit ſi bien éviter l'abord de toutes ſo
de perſonnes, qu'il fut le dernier du
yaume à ſçavoir que ſa ſœur y étoit co
dérée comme celle qui régnoit abſo
ment ſur les volontés du Roi. Matilde
pendant ne ſe trouvoit point, & quoiq
le Gentilhomme qu'avoit rencontré H
polite allât à Ancone, où il lui dit qu'il
voit laiſſée, il n'en put apprendre aucu
nouvelle, quelque diligence qu'il pût f
re. *Il* courut un grand bruit de la mort
cette Princeſſe dont on conta même l
circonſtances, & ce bruit vint juſqu'à H
polite qui en fut malade à l'extrémité. E
fin ſon corps reprit un peu ſes forces, ma
gré ſon eſprit malade. Il ſe promenoit que
quefois à cheval le long du rivage de l
mer, & ce fut dans une de ces triſtes pro
menades, qu'après avoir fait pluſieurs ré
flexions ſur les malheurs de ſa vie, il ſe ré
ſolut de l'aller finir dans la guerre que le
Princes Grecs avoient alors à ſouteni
contre les Turcs, qui de l'Aſie commen-
çoient déjà à s'étendre dans l'Europe. Ma-
tilde enfin fut trouvée, & Hypolite en fut
ſi aiſe qu'il donna ſon cheval, le ſeul bien
qui lui reſtoit au monde, à celui qui lui en
dit la nouvelle. Le jour même ſon valet
Fulvio revint le trouver, & fut bien éton-
né de voir ſon Maître extraordinairement
triſte & en fort mauvais équipage, dans un
tems où l'on ne parloit par toute l'Italie
que

Digitized by Google

ſant voir combien elle en aime un
& veut-elle careſſer Proſper devan
pour lui donner le plaiſir de me voi
rir de douleur, comme ſi ma mo
manquoit à leur félicité pour être
te? Mais, continua Hypolite, il
obéir & voir juſqu'où ira ſon inju
étoit en beau train de ſe plaindre,
apparence qu'il s'en fût auſſi-bien a
qu'il en avoit ſujet, quand il vit pa
un gros de Cavalerie, que Fulvio lu
ra être la Princeſſe de Tarente, qui
ſein de voir Hypolite avoit pris ſo
min par ſa maiſon, où elle eſpéroit le
ver. Quoique le Roi lui eût envoyé
roſſes, elle avoit voulu entrer dans N
à cheval. Proſper, guindé ſur le ſien
me un *Créat d'Académie*, & couv
plumes comme un Roi d'Inde, étoit
côté. Il entretenoit ſa Princeſſe de pr
doucereux, & de tems en tems lui chan
méthodiquement des chanſons amou
ſes. Hypolite chagrin, & mal en o
comme il étoit, eût bien voulu ne paro
pas aux yeux de Matilde & de ſon riva
éviter l'abord de tant de monde: mais M
tilde qui le reconnut de loin, peut-êtr
cauſe de Fulvio qui ne venoit que de
quiter, pouſſa ſon cheval juſqu'à lui,
Proſper & le reſte de la troupe en fire
de-même. Matilde reprocha à Hypol
le plus obligeamment du monde, qu'éta

Digitized by Google

ſur lui. Il ne pouvoit comprendre
ment elle avoit le cœur aſſez dur p
vouloir faire ſpectateur de la cérémo
ſes nôces. Il ne ſçavoit que lui répo
& la regardoit avec étonnement. Son
le Fulvio en étoit auſſi ſcandaliſé qu
il en maudiſſoit ſa vie derriére ſon Ma
& s'approchant de ſon oreille il lui
tout bas, & jurant Dieu qu'il n'y
point, & que Matilde étoit une effro
de le prier à ſes nôces avec Proſper. M
de cependant redoubloit ſes priéres
tant d'inſtances, qu'Hypolite ne la pu
fuſer. Elle voulut qu'il montât à l'he
même ſur un cheval qu'on lui préſen
& peut-être qu'alors il n'avoit pas mê
de bottes. Voilà donc Hypolite à che
fort décontenancé, & de fort mauvaiſe
meur à côté de Matilde, qui étoit entre
& Proſper. La Princeſſe continua de
parler toujours fort obligeamment; e
exagéra les obligations qu'elle lui avoit,
fit le récit à tous ceux qui étoient aſſez pr
d'elle pour l'entendre, de toutes les actio
de valeur qu'Hypolite avoit faites, & co
tre les voleurs qui l'attaquérent la nuit,
contre les Maures qu'il attaqua de jour
quoique les plus forts en nombre, avec u
ne petite troupe de Païſans mal aguerris
Elle fut interrompue par Proſper, qui hor
de propos lui conta de quelle viteſſe la nuit
que Roger fut pris, il avoit pourſuivi ce
Ca-

Digitized by Google

drai point ici de vous redire à peu près les beaux complimens que lui inſpira ſa reconnoiſſance. Je vous dirai ſeulement qu'ils furent admirés de l'aſſiſtance, & même applaudis, à ce que m'ont aſſuré des gens dignes de foi. Proſper remercia auſſi le Roi pour elle, & ne dit quaſi que ce qu'elle avoit déjà dit. Iréne cependant étoit allée à Hypolite, qu'elle reconnut derriére les plus preſſés; & ſe voyant à couvert des yeux du Roi, s'étoit jettée au cou de ce cher frére, qui lui avoit fait verſer tant de larmes, & qui lors lui en fit verſer encore. Hypolite qui aimoit Iréne autant que le méritoit une ſœur ſi aimable, lui fit des careſſes capables d'attendrir ceux des ſpectateurs qui euſſent eu l'ame du dernier dur, tant la ſienne fut alors du dernier tendre, pour parler à la mode. Le Roi qui ne vit plus Iréne, & qui ne pouvoit pas être longtems ſans elle, la chercha des yeux dans la preſſe, & l'ayant apperçue avec ſon frére, ſon impatience amoureuſe le fit aller vers elle. Il ne traita point Hypolite comme un ſimple ſujet, quand elle le lui préſenta. Matilde, Camille, Proſper, & tout ce qu'il y avoit de perſonnes de condition, s'étant approchés du Roi, remarquérent qu'il parloit à Hypolite d'une maniére qui fit dès-lors juger aux plus pénétrans de la troupe, que ce cavalier n'alloit pas être mal en Cour. Mais le bon viſa-
ge

Digitized by Google

pour être entendu des perſonnes qui l'environnoient, en ces mêmes termes; car on me les a fidélement rapportés. Belle Princeſſe; après les perſécutions que vous avez ſouffertes ſous mon régne & en quelque façon par mes ordres, après toutes les pertes que vous avez faites, vous n'auriez pas ſujet d'être ſatisfaite de moi, & je n'en ſerois pas ſatisfait moi-même, ſi je ne m'efforçois de tout mon pouvoir de contribuer à votre félicité autant que j'ai fait autrefois à vos infortunes. Il ne me ſuffit donc pas de vous avoir déclarée innocente, de vous avoir fait rendre tout ce qu'on vous avoit ôté, & de l'avoir augmenté de mes bienfaits, ſi je ne vous faiſois conſentir au deſſein que le Prince de Salerne a de vous épouſer. C'eſt par le préſent que je vous fais de ce Prince, que je crois m'acquiter envers vous d'une partie de ce que je vous dois, & c'eſt par vous que je crois le récompenſer des ſervices importans qu'il a rendus à cet Etat. Ha, Sire! lui dit Matilde, que Votre Majeſté prenne garde que pour vouloir être juſte envers Matilde, elle ne le ſoit pas envers Proſper; la reconnoiſſance a ſes excès auſſi-bien que l'ingratitude. Vous ne donneriez pas à Proſper tout ce qu'il mérite en ne lui donnant que Matilde, & en me donnant ce grand Prince de Salerne vous me donneriez plus que je n'ai mérité. Je

ſuis

ſuis ſatisfaite de Votre Majeſté autant que je puis l'être, & ces derniers témoignages de ſa bonté que m'ont attiré mes infortunes, me les rendent ſi chéres qu'elles ſeront deſormais les plus agréables penſées de mon eſprit. Mais, Sire, continua-t-elle, ſi Votre Majeſté eſt ſi religieuſe à payer ce qu'elle croit devoir, & puiſqu'un Sujet ſe doit régler ſur les bons exemples que lui donne ſon Roi, Votre Majeſté ne me permettra-t-elle pas à cette heure qu'elle me met en état de pouvoir m'acquiter, de le faire ſans attendre davantage, & de payer de la façon que j'ai été ſervie? Approchez-vous donc, brave Hypolite, dit-elle à ce Cavalier en ſe tournant vers lui, & venez vous louer de ma reconnoiſſance, après avoir eu ſi longtems à vous plaindre de mon ingratitude. Je vous dois une amour de pluſieurs années, qui ne s'eſt point refroidie par mes mépris. Je vous dois outre les dépenſes que cette conſtante paſſion vous a fait faire, outre la plus grande partie de votre bien que vous avez employé à ſoutenir ma querelle, votre belle maiſon qui a été brulée à cauſe de moi. Je crois vous devoir mon honneur & ma vie, qui étoient en danger entre des voleurs & des Maures, & je vous dois auſſi la vie que vous hazardâtes pour m'en tirer. Je m'acquiterai, généreux Hypolite, de toutes ces

obligations ; mais celles que j'ai à Proſper comme les plus anciennes, ſont les plus preſſées, & doivent aller avant celles que je vous ai. Hypolite pâlit à ces derniéres paroles de Matilde, & rougit auſſitôt d'avoir pâli. Proſper le regarda en ſouriant, & ſe radoucit d'une très-amoureuſe maniére en regardant Matilde, qui lui parla en ces termes. Prince de Salerne, vous avez voulu me faire croire que vous m'aimiez dès mon enfance, auſſi m'avez-vous toujours traitée en enfant. Vous vous êtes fait craindre à celle que vous appelliez votre petite Maîtreſſe, & vous l'avez toujours amuſée de fleurettes & de chanſons, ou accablée de reproches & de reprimandes, dans le tems même qu'elle attendoit de vous de plus importans ſervices. Enfin la plus grande marque d'amour que vous lui ayez jamais donnée, a été un bouquet de vos vieilles plumes qu'elle vous promit de garder, & elle vous a tenu parole. Elle ôta alors de ſa tête la capeline dont Proſper lui avoit autrefois fait préſent, & la lui préſentant : Dans le tems, pourſuivit-elle, que je m'acquite avec vous, en vous rendant des paroles & des plumes pour celles que vous m'avez données, je me donne à Hypolite, & le fais Prince de Tarente pour m'acquiter avec le plus généreux de tous les hommes, en qui j'ai trouvé plus d'effets que de paro-

les,

les. En achevant de parler, elle donna à Proſper ſa fatale capeline, & de l'autre elle prit celle du déſeſpéré Hypolite, qui dès-lors ceſſa de l'être, & qui ne s'attendoit non plus à ce bonheur ineſpéré, que Proſper à ſa capeline. Le Roi auſſi-bien que ſa Cour n'en fut pas peu ſurpris, mais l'intérêt d'Iréne & la juſtice qui ſe trouvoit dans l'action de Matilde, la lui firent approuver, & les louanges qu'il en donna en même tems à cette Princeſſe, retinrent dans ſon devoir le Prince de Salerne, qui, rouge de honte & de confuſion, ne ſçavoit quel parti prendre; & on peut croire que ſans la crainte qu'il eut de déplaître à ſon Maître, il ſe fût emporté contre Matilde ſelon ſa bonne coutume, ſi l'intérêt de ſa fortune n'eût prévalu ſur ſon orgueil naturel. Le Roi en eut pitié, & lui préſentant Camille, après s'être quelque tems entretenu en ſecret avec elle & avec Iréne, il dit à Proſper qu'une ſi belle perſonne avec tout le bien qu'avoit autrefois poſſédé ſon frére Roger, devoit bien le conſoler de la perte de Matilde. Toute la Cour cependant s'empreſſoit à féliciter cette Princeſſe du juſte choix qu'elle avoit fait d'Hypolite, & à témoigner à cet heureux Amant la part qu'elle prenoit à ſa bonne fortune. Ils étoient bien empêchés l'un & l'autre à fournir à tous les

complimens qu'ils avoient à faire ſur ce ſujet, & à la longue ils ſeroient tombés dans des redites; mais le Roi vint à eux fort à propos les tirer de peine. Belle Princeſſe, dit-il à Matilde, vous m'avez appris qu'il faut s'acquiter quand on le peut. Je m'acquite donc envers Iréne de ce que je dois à ſa beauté & à ſa vertu, & la fais aujourd'hui Reine de Naples. Cette déclaration du Roi ſi peu attendue, fit un effet ſur toute l'aſſiſtance tel que l'on peut ſe l'imaginer, & la ſurprit bien plus que n'avoit fait celle de Matilde. Iréne ſe jettant aux pieds du Roi, lui témoigna par ſon reſpect & par ſon ſilence ſon humilité & ſa réſignation. Le Roi la releva en lui baiſant la main, & la traita dès-lors comme il auroit fait la plus grande Reine du Monde. Toutes ces avantures ſurprenantes occupoient ſi fort les eſprits de tout le monde, que les plus incommodés de la chaleur ne s'en plaignoient plus. On reprit le chemin de Naples, où toutes ſortes de réjouiſſances commencérent, en attendant les préparatifs des nôces du Roi, qui fit différer celles d'Hypolite & de Matilde, de Proſper & de Camille, afin qu'une même journée fût ſignalée par ces trois illuſtres mariages. Le Roi ne ſe repentit jamais d'avoir choiſi Iréne pour ſa femme. Matilde, qui avoit aimé Proſper plus qu'il ne méritoit, par la ſeule raiſon qu'il s'étoit

préſenté le premier à en être aimé, aima Hypolite autant qu'il étoit aimable, qui de ſon côté l'aima autant mari qu'il avoit fait galant. La ſeule Camille fut malheureuſe avec Proſper : elle n'oſa le refuſer de peur de déplaître au Roi, qui avoit promis à Irène de ne punir Roger que d'un ſimple banniſſement ; & ainſi pour ſauver la vie à ſon frére, elle rendit la ſienne malheureuſe, en épouſant un Prince avare, impertinent & jaloux, qui fut toute ſa vie la riſée & le mépris de la Cour de Naples.

LE CHATIMENT DE L'AVARICE

IL n'y a pas longtems qu'un jeune Garçon auſſi ambitieux que pauvre, & ſe piquant encore plus d'être cru Gentilhomme, que d'être eſtimé animal raiſonnable, ſortit des montagnes de Navarre, & vint avec ſon pére chercher dans Madrid ce qui ne ſe rencontroit pas dans ſon païs, je veux dire des bienfaits de la Fortune, qui ſe trouvent à la Cour plutôt qu'ailleurs, & qui ne s'y acquiérent guéres qu'en demandant & en ſe faiſant ſouvent refuſer. Il eut le crédit, je ne ſçai pas comment, d'être reçu Page chez un Prince (condition qui en Eſpagne n'eſt pas ſi heureuſe que celle de Laquais en France, & qui n'y eſt guéres plus honorable.) Il prit les livrées à douze ans, & dès ce tems-là il fut le Page du monde le plus ménager & le plus fripon. Il n'avoit pour tout bien que ſes hautes eſpérances, & un pauvre lit dreſſé dans un petit galetas, qu'il avoit loué dans le quartier de ſon Maître, & là il ſe retiroit la nuit avec ſon pére, riche d'années, puiſqu'il en vivoit, & que faiſant par-là pitié à tout le monde il en recevoit des charités. Ce vieux pére mourut, & ſon fils s'en réjouit, ſe croyant déjà enrichi de ce que ſon pére ne dépenſeroit point. Dès-lors il s'impoſa

lui-

lui-même une frugalité ſi grande, & une régle de vie ſi étroite & ſi auſtére, qu'il ne dépenſoit preſque rien du peu d'argent qu'on lui donnoit chaque jour pour vivre. Il eſt vrai que c'étoit aux dépens de ſon eſtomac, & de tous ceux de ſa connoiſſance. Dom Marcos (c'étoit ſon nom) étoit d'une taille plus petite que moyenne, & faute de nourriture devint bientôt l'homme du monde le plus mince & le plus ſec. Quand il ſervoit ſon Maître à table, il ne deſſervoit jamais d'aſſiette chargée de viande, qu'il n'en mît dans ſa poche; & & parce que les viandes liquides y faiſoient un mauvais effet, il fit argent de la cire d'un grand nombre de bouts de flambeaux qu'il avoit amaſſés avec grand ſoin, & en acheta des pochettes de fer blanc, dont il fit depuis des merveilles pour l'avancement de ſa fortune. Les Avares ſont d'ordinaire vigilans & ſoigneux, & ces deux bonnes qualités jointes à la furieuſe paſſion que Dom Marcos avoit de devenir riche, le rendirent ſi agréable à ſon Maître, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe défaire d'un ſi bon Page. Il lui fit donc porter les couleurs juſqu'à l'âge de trente ans. Mais enfin ce Doyen de tous les Pages du monde étant trop ſouvent obligé de ſe faire razer, ſon Maître le métamorphoſa de Page en Gentilhomme, & ainſi fit en lui ce que le Ciel n'avoit pas voulu faire. Voi-

Digitized by Google

là donc les appointemens augmentés par jour de quelques réales; mais au-lieu d'en augmenter ſa dépenſe, il reſſerra tant ſa bourſe que ſon nouvel emploi l'obligea à l'élargir. Il avoit bien ouï dire que quelques-uns de ſa profeſſion, faute de valet, ſe ſervoient le matin de Vendeurs d'eau-de-vie pour faire leurs chambres, qu'ils y attiroient ſous prétexte d'en vouloir boire; & quelquefois en hiver ſe faiſoient deshabiller par les Oublieurs: mais comme cela ne ſe pouvoit faire ſans quelque ſorte de violence, & que notre Marcos n'étoit injuſte qu'à ſoi-même, il aimoit mieux ſe paſſer de valet. Jamais bout de chandelle ne s'allumoit dans ſa chambre, s'il ne l'avoit volé; & pour le bien ménager il commençoit à ſe deshabiller dans la rue dès le lieu où il avoit pris de la lumiére, & en entrant dans ſa chambre il l'éteignoit & ſe mettoit au lit. Mais trouvant encore qu'on ſe couchoit à moins de frais, ſon eſprit inventif lui fit faire un trou dans la muraille qui ſéparoit ſa chambre de celle d'un voiſin, qui n'avoit pas plutôt allumé ſa chandelle, que Marcos ouvroit ſon trou, & recevoit par-là aſſez de lumiére pour ce qu'il avoit à faire. Ne pouvant ſe diſpenſer de porter une épée poſtiche, à cauſe de ſa nobleſſe qui l'étoit auſſi, il la portoit un jour à droit & l'autre à gauche, afin qu'elle uſât ſes chauſſes en ſymétrie, & que le dommage

en fût moindre, étant également partagé. Dès la pointe du jour il ſe tenoit ſur ſa porte, & demandoit de grace une fois à boire à tous les porteurs d'eau qu'il voyoit, & ainſi ſe fourniſſoit d'eau pour pluſieurs jours. Il entroit ſouvent dans une petite ſalle du commun, à l'heure que les autres domeſtiques de ſon Maître y prenoient leurs repas, & là louoit ce qu'ils mangeoient pour avoir droit d'en tâter. Il n'acheta jamais de vin, & en buvoit tous les jours, ou tâtant de celui des Crieurs publics, ou arrêtant dans les rues ceux qui venoient d'en prendre au cabaret, à qui il en demandoit par eſſai pour en acheter de ſemblable. Venant à Madrid ſur une mule, il trompa ſi bien les yeux de ſes hôtes, qu'il ne la nourrit que des paillaſſes des lits où il coucha, & s'étant laſſé dès le premier jour de payer la nourriture du premier valet qu'il eut jamais, il feignit de ne pouvoir boire du vin de l'hôte, & envoya ſon valet en chercher d'autre à une grande lieue de l'hôtellerie où il avoit mis pied à terre. Le valet y alla ſur la bonne foi de ſon Maître, qui cependant avoit gagné le devant, & ainſi le pauvre garçon fut réduit à demander l'aumône juſqu'à Madrid. Enfin Dom Marcos fut le portrait vivant de l'avarice & de la lézine, & fut ſi bien reconnu pour l'homme d'Eſpagne le plus avare, que dans Madrid on n'appelloit plus

plus un avaricieux que Dom Marcos. Son Maître & tous ſes amis en faiſoient mille bons contes. & même devant lui, parce qu'il entendoit parfaitement raillerie. Il diſoit qu'une femme ne pouvoit être belle, ſi elle aimoit à prendre, ni laide, ſi elle donnoit; & qu'un homme prudent ne devoit jamais ſe coucher qu'il n'eût profité de quelque choſe. Sa belle théorie ſecondée d'une pratique fort exacte, lui avoit acquis à l'âge de quarante ans plus de dix mille écus en argent (ſomme immenſe pour un Ecuyer de Grand-Seigneur, & encore Eſpagnol.) Mais que ne gagne-t-on point à la longue, quand on dérobe tout ce qu'on peut à ſoi-même, & aux autres? Dom Marcos ayant la réputation d'être riche ſans être débauché ni joueur, fut bientôt demandé en mariage par pluſieurs femmes intéreſſées, dont le nombre n'eſt jamais petit. Entre celles qui lui offrirent leur liberté, il ſe trouvoit une Iſidore, femme qui paſſoit pour veuve quoique véritablement elle n'eût jamais été mariée, & qui paroiſſoit plus jeune qu'elle n'étoit, par les déguiſemens qu'elle ſçavoit donner à ſon viſage, & par l'art de s'ajuſter, qu'elle ſçavoit parfaitement. On jugeoit de ſon bien par ſa dépenſe, qui n'étoit pas petite pour une femme de ſa condition; & le monde, qui eſt ſouvent téméraire & menteur, lui donnoit pour le moins trois mille

li-

Digitized by Google

livres de rente, & pour dix mille écus de meubles. Celui qui propoſa à Dom Marcos ſon mariage avec Iſidore, étoit un inſigne fripon, courtier de toutes ſortes de marchandiſes, & marchand en gros de femmes faciles. Il parla ſi avantageuſement d'Iſidore à Dom Marcos, qu'il lui fit venir l'envie de la connoître (curioſité qu'il n'avoit jamais eue pour perſonne), & il lui perſuada ſi bien qu'elle étoit riche & veuve d'un cavalier des meilleures maiſons d'Andalouſie, que dès-lors il ſe tint quaſi pour marié. Le jour même cet entremetteur, qui s'appelloit Gamara, vint prendre Dom Marcos pour le mener chez Iſidore. L'avare Navarrois fut ravi de la propreté & de la magnificence d'une maiſon où le fit entrer Gamara, & le fut encore plus quand ſon conducteur lui aſſura que c'étoit celle d'Iſidore. Il y voyoit des meubles, des alcoves, des eſtrades, & une profuſion de bonnes ſenteurs, qui étoient plus d'une Dame de la plus grande qualité, que de la femme future d'un ſimple Ecuyer de Grand-Seigneur; & pour elle il la crut pour le moins une Déeſſe. Dom Marcos la trouva qui travailloit à des ouvrages entre une Demoiſelle & une femme de chambre, l'une & l'autre ſi braves & ſi belles, que quelque averſion qu'il eût pour la dépenſe & pour le grand nombre de domeſtiques, il ſe fût marié avec Iſidore par

la

la ſeule ambition de commander à des ſervantes de ſi bonne mine. Ce que lui dit Iſidore, fut ſi bien dit, que non ſeulement il plut à Dom Marcos, mais il l'enchanta; & ce qui acheva de lui gagner le cœur, fut une collation auſſi délicate que bien ſervie, où le beau linge & la vaiſſelle d'argent répondirent aux beaux meubles de la Dame qui la donnoit. A cette collation ſe trouva un jeune garçon bien vétu & bien fait, qu'Iſidore diſoit être ſon neveu, qui avoit nom Auguſtin, & que ſa bonne tante appelloit Auguſtinet, quoiqu'il eût plus de vingt ans. Iſidore & Auguſtinet régalérent Dom Marcos à l'envi l'un de l'autre, & le ſervirent pendant le repas de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la collation; & pendant que notre Ecuyer donna à ſon eſtomac mal nourri & fort affamé des proviſions pour plus de huit jours, ſes oreilles furent charmées par la belle voix de la Demoiſelle Marcelle, qui au ſon d'un claveſſin chanta des airs fort paſſionnés. Dom Marcos mangea comme un diable aux dépens d'autrui, & la collation finit avec le jour, à la clarté duquel on fit ſuccéder celle de quatre groſſes bougies en des chandeliers d'argent bien peſans & bien travaillés, que Dom Marcos dès-lors réſolut de réformer en une ſeule lampe, quand il ſeroit le mari d'Iſidore. Auguſtinet prit une guitarre, & joua pluſieurs ſara-

rabandes & chanſons, que la ſoubrette Marcelle & la femme de chambre Inez danſérent admirablement bien, accordant leurs caſtagnettes au ſon de la guitarre. Le diſcret Gamara dit tout bas à Dom Marcos qu'Iſidore ſe couchoit de bonne heure. Le civil Gentilhomme ne ſe le fit pas dire deux fois, & faiſant à Iſidore plus de complimens & de proteſtations d'amitié & de ſervitude qu'il n'en avoit jamais fait à perſonne, lui donna le bon ſoir, & au petit Auguſtinet auſſi, leur laiſſant la liberté de dire de lui ce qu'ils en penſoient. Dom Marcos, amoureux d'Iſidore, & encore plus de ſon argent, avoua à Gamara, qui l'accompagna chez lui, que la belle veuve lui donnoit dans la vue, & que de bon cœur il auroit donné un doigt de ſa main pour être déjà marié avec elle; parce qu'il n'avoit jamais trouvé de femme qui fût plus ſon fait que celle-là, quoiqu'à-la-vérité il prétendît qu'après leur mariage elle ne vivroit pas avec tant d'oſtentation & de luxe. Elle vit plutôt en Princeſſe qu'en femme d'un Particulier, diſoit le prudent Dom Marcos au diſſimulé Gamara, & elle ne conſidére pas, ajoûtoit-il, que les meubles qu'elle a mis en argent, & cet argent joint à celui que j'ai, nous peuvent faire une bonne rente, que nous pourrons mettre en réſerve, & par l'induſtrie que Dieu m'a donnée, en faire un fond conſidé-

dérable pour les enfans que Dieu nous donnera. Et ſi notre mariage eſt ſans lignée, puiſqu'Iſidore a un neveu, nous lui aſſurerons le bien que nous aurons amaſſé, pourvu que je le reconnoiſſe garçon réglé & de bonne vie. Dom Marcos entretenoit Gamara de ces diſcours ou de ſemblables, quand il ſe trouva devant ſa porte. Gamara prit congé de lui, après lui avoir donné parole que dès le lendemain il concluroit ſon mariage avec Iſidore, à cauſe, lui dit-il, que les affaires de cette nature ſe rompoient autant par retardement, que par la mort de l'une des parties. Dom Marcos embraſſa ſon cher Entremetteur, qui alla rendre compte à Iſidore de l'état auquel il venoit de laiſſer ſon Amant; & cependant notre amoureux Ecuyer tira de ſa poche un bout de bougie, le piqua au bout de ſon épée, & l'ayant allumé à une lampe qui bruloit devant le Crucifix public d'une place voiſine, non ſans faire une maniére d'oraiſon jaculatoire pour la réuſſite de ſon mariage, il ouvrit avec un paſſe-par-tout la porte de la maiſon où il couchoit, & s'alla mettre dans ſon méchant lit, plutôt pour ſonger à ſon amour que pour dormir. Gamara le vint voir le matin, pour lui annoncer l'agréable nouvelle de ſon mariage avec Iſidore, qui remettoit le jour des nôces à la volonté de Dom Marcos. Notre amoureux dit à Gamara, que

quand

Digitized by Google

quand il ſe marieroit le jour même, il ne le ſeroit pas encore auſſitôt qu'il le ſouhaitoit. Gamara lui dit qu'il ne tenoit plus qu'à lui; & Dom Marcos l'embraſſant, le pria de faire enſorte que l'on travaillât au contrat dès le jour même. Il donna heure à Gamara pour l'après-dinée, quand il auroit été au lever & au diner de ſon Maître. L'un & l'autre ſe trouva ponctuellement à l'aſſignation. Ils allérent chez Iſidore, & Dom Marcos en fut encore mieux reçu qu'il ne l'avoit été. Marcelle chanta, Inez danſa, Auguſtinet joua de la guitarre, & Iſidore, la principale Actrice, donna à ſon futur époux un grand repas qu'elle ſçavoit bien où reprendre. Il le dévora comme un loup affamé, & ne laiſſa pas de le cenſurer dans ſon ame. Gamara amena un Notaire, qui peut-être ne l'étoit pas. On dreſſa les articles du mariage, & on les ſigna. On propoſa à Dom Marcos de jouer à la prime pour paſſer le tems. Dieu m'en garde, dit le bon Marcos: je ſers un Maître qui ne me garderoit pas un quart-d'heure, s'il ſçavoit que je fuſſe joueur, & pour moi, je ne connois pas les cartes. Que le Seigneur Dom Marcos me fait plaiſir de parler ainſi, dit Iſidore. Je dis tous les jours la même choſe à mon neveu Auguſtinet; mais les jeunes-gens ne profitent guéres des remontrances qu'on leur fait. Allez, méchant garçon, dit-elle à Auguſtinet, allez

Digitized by Google

dire à Marcelle & à Inez, qu'elles achévent de manger, & qu'elles viennent réjouir la compagnie avec leurs caſtagnettes. Pendant qu'Auguſtinet alla faire monter les ſervantes, Dom Marcos prit la parole en ces termes: Si Auguſtinet, *dit-il*, veut me plaîre, il peut bien renoncer au jeu & à courir la nuit. Je ſuis bien-aiſe qu'on ſe couche de bonne heure dans ma maiſon, & que la nuit elle ſoit bien fermée. Ce n'eſt pas que je ſois jaloux de mon naturel, je ne trouve rien de plus impertinent que de l'être, & même quand on a une honnête femme, comme j'en vais avoir une; mais les maiſons où il ſe trouve quelque choſe à prendre, ne peuvent être trop à couvert des larrons; & pour moi, je ne me conſolerois jamais, ſi un faineant de larron, ſans autre peine que celle qu'il y a à prendre ce qu'on trouve, m'ôtoit en un inſtant ce qu'un grand travail ne m'a donné qu'en beaucoup d'années: & ainſi, pourſuivit Dom Marcos, je lui ôterai le jeu & les courſes de nuit; ou le Diable s'en mêlera, ou je ne ſerai pas Dom Marcos. L'emporté Seigneur dit ces derniéres paroles avec tant de colére, qu'il en couta pluſieurs douceurs à Iſidore pour lui remettre l'eſprit dans ſa tranquillité ordinaire. Elle conjura Dom Marcos de ne ſe fâcher pas davantage, & lui aſſura qu'Auguſtinet lui donneroit toute ſorte de ſatisfac-

faction, parce qu'il étoit le plus docile & le plus accommodant garçon qu'elle eût jamais connu. On changea de diſcours à la venue d'Auguſtinet & des Danſeuſes, & on paſſa une partie de la nuit à danſer & à chanter. Dom Marcos, pour n'avoir pas la peine de s'en retourner ſi tard chez lui, voulut perſuader à Iſidore de trouver bon qu'ils vécuſſent déjà enſemble comme mari & femme, & que du-moins il couchât chez elle. Mais elle prit un viſage ſévére, & proteſta à haute voix que depuis le jour malheureux qu'elle commença d'être veuve, aucun homme n'avoit mis le pied dans le chaſte lit qui fut à ſon Seigneur, ni ne l'y mettroit que l'Egliſe n'y eût paſſé; que ſa condition de veuve ne permettoit pas qu'aucun homme, hormis Auguſtinet, couchât chez elle. Dom Marcos lui en ſut bon gré, nonobſtant ſon impatience amoureuſe. Il lui donna le bon ſoir, retourna à ſon logis, accompagné de Gamara, tira de ſa pochette ſon bout de bougie, le ficha au bout de ſon épée, l'alluma à la lampe du Crucifix; enfin, il fit tout ce qu'il avoit fait la nuit précédente, tant ſa ponctualité étoit grande, ſi ce n'eſt qu'il ne pria point Dieu, comme il avoit fait, à cauſe peut être que ſon affaire étoit faite, & qu'il n'avoit plus beſoin du ſecours du Ciel. Les bans furent bientôt publiés, parce qu'il y eut pluſieurs fê-

tes de ſuite. Enfin ce mariage tant ſouhaité de part & d'autre, ſe fit avec plus de cérémonie & de dépenſe qu'on n'en devoit attendre de l'avarice du marié, qui de peur de toucher à ſes dix mille écus, emprunta de l'argent de ſes amis. Les principaux domeſtiques de ſon Maître furent des nôces, & ne ſe laſſérent point de le louer du bon choix qu'il avoit fait. On fit bonne chére, quoique ce fût aux dépens de Dom Marcos, qui pour la premiére fois s'étoit mis en frais, & par un prodige d'amour avoit fait faire de fort belles hardes pour Iſidore & pour lui. Les conviés ſe retirérent de bonne heure, & Dom Marcos ferma lui-même les portes, & mit des barres aux fenêtres, non tant pour garder ſa femme, que le coffre où ſon argent étoit enfermé, qu'il fit placer auprès du lit nuptial. Les épouſés ſe couchérent; & pendant que Dom Marcos ne trouve pas tout ce qu'il penſoit trouver, & commence déjà peut-être à ſe repentir de s'être marié, Marcelle & Inez murmurent enſemble de l'humeur de leur Maître, & blâment la précipitation de leur Maîtreſſe à prendre un mari. Inez jure ſon grand Dieu qu'elle aimeroit mieux être Sœur-Laye dans un Couvent, que d'être ſervante dans une maiſon qui ſe ferme à neuf heures du ſoir. Et que feriez-vous donc ſi vous étiez en ma place? dit Marcelle à Inez; car vous

allez

allez & venez pour les affaires du ménage; mais moi, qui ſuis une Demoiſelle faite à la hâte, il faudra que je méne une vie retirée avec la chaſte épouſe du jaloux mari, & que de toutes les ſérénades que l'on donnoit ſi ſouvent ſous nos fenêtres, je n'en entende non plus parler que des plaiſirs de l'autre Monde. Encore ne ſommes-nous pas tant à plaindre que le pauvre Auguſtinet, dit Inez : il a paſſé ſa jeuneſſe à ſervir d'écuyer à ſa tante, qui l'eſt comme je la ſuis; & à cette heure que le voilà homme fait, elle lui donne un Pédagogue, qui lui reprochera cent fois le jour ſa nourriture & ſes vêtemens, & Dieu ſçait s'il les a bien gagnés. Tu m'apprens-là ce que je ne ſçavois pas, dit Marcelle, & je ne m'étonne plus ſi notre Maîtreſſe faiſoit tant la ſévére, quand ſon neveu *ad honores* s'apprivoiſoit avec nous. Si j'avois voulu le croire, j'aurois bientôt ôté le neveu à la tante; mais elle m'a nourrie dès ma jeuneſſe, & encore faut-il avoir de la fidélité pour ceux dont on mange le pain. Pour vous dire le vrai, continua Inez, je ne hais point ce pauvre garçon, & je vous avoue qu'il m'a fait tantôt grande pitié, quand il a été ſeul de ſi mauvaiſe humeur entre tant de gens qui ſe réjouiſſoient. C'eſt ainſi que s'entretinrent les ſervantes, & qu'elles raiſonnérent ſur le mariage de leur Maître. La bonne Inez s'endormit, mais

Marcelle avoit autre choſe à faire. Auſſitôt qu'elle vit ſa compagne endormie, elle s'habilla, & alla faire un gros paquet des hardes d'Iſidore, & de quelques-unes de Dom Marcos, qu'elle avoit adroitement tirées de leur chambre, avant que le prévoyant Seigneur en fermât la porte. Ayant fait ſon coup, elle s'en alla ; & parce qu'elle n'avoit pas deſſein de revenir, elle laiſſa ouvertes les portes de l'appartement qu'occupoit Iſidore dans cette maiſon. Inez s'éveilla à quelque tems de-là, & ne trouvant point ſa compagne auprès d'elle, elle eut envie de ſçavoir où elle étoit à telle heure. Elle écouta auprès de la porte d'Auguſtinet, non ſans quelque petit ſoupçon & quelque jalouſie : mais n'y ayant point ouï de bruit, elle alla la chercher partout où elle crut qu'elle pouvoit être, & ne la trouva pas, mais bien les portes ouvertes. Elle courut frapper à celle de la chambre des nouveaux mariés, qu'elle mit d'abord en peine du grand bruit qu'elle fit. Elle leur dit que Marcelle étoit ſortie la nuit, qu'elle avoit laiſſé les portes ouvertes, & qu'elle craignoit qu'elle n'eût emporté quelque choſe, peut-être pour ne le pas rapporter. Dom Marcos ſe jetta hors du lit comme un furieux, courut à ſes habits & ne les vit plus, ni la belle robe d'Iſidore ; mais il vit cette chére épouſe d'une figure ſi différente de celle ſous laquelle

quelle il en avoit été charmé, qu'il en penſa tomber de ſon haut. La pauvre Dame s'étant éveillée en ſurſaut, n'avoit pas pris garde que ſa perruque n'étoit pas ſur ſa tête. Elle la vit par terre à côté du lit & la voulut reprendre, mais on ne fait preſque jamais rien de bien quand on ſe précipite. Elle mit ſa tétiére le devant derriére, & ſon viſage, qui ſi matin n'avoit pas reçu toutes ſes façons journaliéres, parut mal coëffé, &, dépeint comme il l'étoit, ſi horrible à Dom Marcos, qu'il en eut peur comme d'un fantôme. S'il jettoit les yeux ſur elle, il voyoit un monſtre affreux; & s'il portoit ſa vue ailleurs, il ne voyoit plus ſes habits. Iſidore fort défaite apperçut dans les larges, longues & peuplées mouſtaches de ſon mari, une partie de ſes dents poſtiches qui s'y étoient priſes. Elle alla pour les reprendre avec beaucoup de confuſion; mais le pauvre homme qu'elle avoit tant effrayé, ne pouvant s'imaginer qu'elle lui portât les mains ſi près du viſage pour autre choſe que pour l'étrangler, ou lui arracher les yeux, ſe retira en arriére, & évita ſes approches avec tant d'adreſſe, que ne pouvant le joindre, elle fut contrainte enfin de lui avouer que ſes mouſtaches lui retenoient quelques-unes de ſes dents. Dom Marcos y porta les mains, & y ayant trouvé les dents de ſa femme, qui avoient autrefois été celles d'un Eléphant ori-

originaire d'Afrique, ou des Indes Orientales, il les lui jetta avec beaucoup d'indignation. Elle les ramaſſa, & celles qui étoient éparſes dans le lit & dans la chambre, & ſe ſauva dans un petit cabinet avec ce rare tréſor, & quelques broſſes qu'elle prit ſur ſa toilette. Dom Marcos, cependant, après avoir bien renié ſon Créateur, s'étoit mis dans une chaiſe, où il faiſoit de triſtes réflexions ſur la mauvaiſe affaire qu'il avoit faite en ſe mariant avec une femme qui venoit de lui découvrir, à travers les neiges de ſoixante hivers pour le moins, qui lui blanchiſſoient ſa tête raſe, qu'elle étoit plus vieille que lui de vingt ans, & ne l'étoit pourtant pas aſſez pour n'en paſſer pas encore une vingtaine en ſa compagnie, même davantage. Auguſtinet, que la rumeur avoit fait lever à la hâte, entra moitié habillé dans ſa chambre, & fit ce qu'il put pour appaiſer le mari de ſa tante par adoption; mais le pauvre homme ne faiſoit que ſoupirer, ſe frapper la cuiſſe de la main, & quelquefois auſſi le viſage. Il ſe ſouvint alors d'une belle chaîne d'or qu'il avoit empruntée pour ſe parer le jour de ſes nôces; mais c'eſt tout ce qui lui en reſta, que ce triſte ſouvenir. Marcelle l'avoit compriſe dans la proviſion des hardes qu'elle s'étoit faite aux dépens du nouveau marié. Il la chercha d'abord avec quelque tranquilité, quoiqu'avec

beau-

beaucoup de ſoin ; mais quand après s'être laſſé de la chercher par toute la chambre, il vit qu'elle étoit perdue, & ſa peine auſſi, on ne vit jamais un déplaiſir égal au ſien. Il fit des gémiſſemens à mettre en peine tout ſon quartier. Iſidore ſortit de ſon cabinet à ſes cris douloureux, & ſortit ſi renouvellée & ſi belle, qu'il crut qu'on venoit de lui changer ſa femme encore une troiſiéme fois. Il la regarda avec admiration, & ne lui parla point en colére. Il tira de l'un de ſes coffres ſon habit de tous les jours, s'en habilla, & ſuivi d'Auguſtinet alla ſe laſſer à courir les rues après la méchante Marcelle. Ils la cherchérent en vain juſqu'à l'heure du diné, qui ſe fit des reſtes des nôces. Dom Marcos & Iſidore ſe querellérent comme des gens qui ont envie de ſe manger, & mangérent comme des gens qui ſe querellent. Iſidore pourtant tâchoit quelquefois de ramener Dom Marcos dans ſon humeur pacifique, lui parlant avec le plus d'humilité & de douceur qu'elle pouvoit, & Auguſtinet faiſoit de ſon mieux pour radoucir les eſprits aigris : mais la perte de la chaîne d'or étoit à Dom Marcos plus qu'un poignard au-travers du corps. Ils étoient près de ſortir de table où ils n'avoient fait que ſe quereller, tandis que le ſeul Auguſtinet mangeoit de toute ſa force, quand il entra dans la chambre deux hommes de la part du Maître d'hô-

tel de l'Amiral de Caſtille, qui prioit Madame Iſidore de lui renvoyer la vaiſſelle d'argent qu'il lui avoit prêtée pour quinze jours, & qu'elle avoit gardée plus d'un mois. Iſidore ne ſçut que répondre, ſinon qu'on alloit la rendre. Dom Marcos proteſta qu'elle étoit à lui, & voulut faire le mauvais. Un de ces hommes demeura dans la chambre pour ne perdre point de vue ce qu'on faiſoit difficulté de lui rendre, & l'autre alla querir le Maître-d'hôtel, qui vint, & qui reprocha à Iſidore ſon mauvais procédé, fit peu de cas de l'oppoſition de Marcos & de tout ce qu'il put dire, emporta la vaiſſelle, & laiſſa le mari & la femme ſe querellant ſur ce nouveau ſujet. Leur conteſtation, ou plutôt leur querelle, étoit ſur la fin, quand un Frippier accompagné de valets & de portefaix entra dans la chambre, & dit à Iſidore que puiſqu'elle étoit mariée à un homme riche, il venoit querir les meubles qu'il lui avoit loués, & l'argent du louage, ſi elle n'aimoit mieux les acheter. C'eſt ici où la patience échappa à Dom Marcos; il voulut battre le Frippier; le Frippier lui fit voir qu'il étoit homme à le lui rendre, & injuria Iſidore, qui lui rendit injure pour injure: il la battit; elle ſe revancha, & le plancher fut en peu de tems couvert des dents & des cheveux d'Iſidore, du manteau, du chapeau, & des gands de Dom Marcos, qui a-

voit

voit voulu défendre ſa femme. Tandis que les combattans ramaſſent par la chambre les piéces de leur harnois, que le Frippier enléve ſes meubles, & ſe fait payer en Frippier, & que tous enſemble font une rumeur de tous les diables, le propriétaire de la maiſon qui logeoit dans l'appartement d'enhaut, deſcendit dans celui d'Iſidore, & lui dit que s'ils penſoient faire tous les jours le même bruit, ils n'avoient qu'à chercher un autre logis. C'eſt vous, Monſieur l'impertinent, qui en chercherez un autre, lui dit Dom Marcos, pâle de colére comme un mort. Le propriétaire lui répondit d'un ſoufflet; le ſouffleté chercha ſon épée ou ſon poignard, Marcelle les avoit emportés; Iſidore & Auguſtinet ſe mirent au milieu, & appaiſérent le maître de la maiſon, & non pas Dom Marcos, qui ſe donnoit de la tête contre le mur, appellant cent fois Iſidore friponne, affronteuſe, larroneſſe. Iſidore lui répondit, en pleurant, qu'elle n'avoit pu avoir trop d'adreſſe pour acquérir un Marcos du mérite du ſien, qu'il devoit par-là juger de ſon bon eſprit, plutôt que de la battre comme il faiſoit; & elle ajoûta que même, en matiére d'honneur, un mari étoit blâmé de battre ſa femme. Dom Marcos jurant doctement, proteſta que ſon argent étoit ſon honneur, & qu'il vouloit ſe démarier. Iſidore lui proteſta avec beaucoup d'humili-

té qu'elle vouloit demeurer mariée ; jura à Dom Marcos qu'il ne pouvoit rompre un mariage fait dans les formes, & lui conſeilla de prendre patience. Il fut queſtion de trouver un autre logis. Dom Marcos & Auguſtinet en allérent chercher un ; & Iſidore cependant eut quelque relâche, & ſe conſola avec Inez de la mauvaiſe humeur de ſon mari, par ſes coffres pleins d'argent qu'elle voyoit dans ſa chambre. Dom Marcos loua un appartement commode dans le quartier de ſon Maître, & renvoya Auguſtinet diner avec ſa tante, ne pouvant ſe réſoudre à manger encore avec cette trompeuſe. Il revint le ſoir avec tout ſon chagrin, & cruel comme un tygre. Iſidore l'humaniſa un peu par douceur, & le matin eut la hardieſſe de lui dire qu'il allât au nouveau logis, pour y recevoir les meubles qu'Auguſtinet & Inez y alloient faire porter dans un chariot qu'elle avoit loué. Dom Marcos s'y en alla ; & tandis qu'il les y attend, l'ingrate Iſidore, le fripon Auguſtinet, & la coquette Inez chargent de tout le bien du pauvre homme une charette bien attelée, s'y embarquent, ſortent de Madrid, & prennent le chemin de Barcelone. Dom Marcos ſe laſſa de les attendre, alla à ſon ancien logis, en trouva la porte fermée, & ſçut des voiſins qu'il y avoit déjà long-tems qu'ils s'en étoient allés avec ſes meubles. Il retour-

tourne d'où il venoit, & ne trouve pas ce qu'il cherche. Il revient ſur ſes pas, ſoupçonnant le malheur qui lui étoit arrivé; il enfonce la porte de la chambre, & n'y trouve que quelques méchans meubles de bois, & quelques ferrailles de cuiſine, qu'on n'avoit pas jugé valoir la peine d'être emportés. Il s'en prit à ſa barbe & à ſes cheveux, il ſe pocha les yeux de coups de poing, il ſe mordit les doigts juſqu'au ſang, & fut tenté de ſe tuer; mais ſon heure n'étoit pas encore venue. Les plus malheureux ſe flattent toujours de quelque eſpérance. Il alla chercher les fugitifs dans toutes les hôtelleries de Madrid, & n'en apprit aucune nouvelle. Iſidore n'avoit pas été ſi ſotte que de louer une charette de retour, elle en avoit pris une dans un logis voiſin de Madrid; & afin qu'on ne pût pas l'atteindre, elle étoit convenue avec le charretier, qu'il ne feroit point d'autre ſéjour dans la ville que celui qui ſuffiſoit à la prendre, elle, ſa compagnie, & ſes meubles. Plus las qu'un chien qui a couru un liévre & l'a manqué, le pauvre Gentilhomme revenoit de courir les hôtelleries de la ville & des fauxbourgs, quand il trouva Marcelle tête pour tête. Il la prit à la gorge, & lui dit: Je te tiens, méchante larronneſſe, tu me rendras tout ce que tu m'as volé. Mon Dieu! mon Créateur, lui répondit la friponne ſans ſe

troubler, que je m'étois bien doutée que tout tomberoit ſur moi ! Ecoutez-moi, mon cher Maître, pour l'amour de la Sainte Vierge : écoutez-moi, avant que de me deshonorer. Je ſuis fille de bien & d'honneur, par la grace du bon Dieu ; & le moindre ſcandale que vous me feriez donner à mon prochain, me feroit un terrible tort, parce que je ſuis ſur le point de me marier. Entrons dans l'allée de cette maiſon, & que votre Seigneurie m'écoute à loiſir, je lui dirai ce que ſont devenus ſa chaîne & ſes habits. J'avois déjà bien ſçu que l'on m'accuſoit de tout ce qui s'étoit paſſé, & je diſois bien à ma Maîtreſſe qu'il en arriveroit ainſi, quand elle me fit faire ce qu'elle voulut que je fiſſe ; mais elle étoit Maîtreſſe & moi ſervante. Ah ! que ceux qui ſervent ſont miſérables, & qu'ils ont de peine à gagner un morceau de pain ! Dom Marcos avoit peu de malice : les larmes & l'éloquence de la fauſſe Marcelle le diſpoſérent à l'écouter, & même à croire tout ce qu'elle lui voudroit dire. Il entra donc avec elle ſous un portail d'une grande maiſon, où elle lui apprit qu'Iſidore étoit une vieille Courtiſane, qui avoit ruiné pluſieurs perſonnes qui l'avoient aimée, & n'en avoit pas profité, parce qu'elle étoit femme de grande dépenſe. Elle lui dit encore ce qu'elle avoit appris d'Inez, qu'Auguſtinet n'étoit point

point neveu d'Iſidore ; mais une maniére de filou, fils naturel d'une autre Courtiſane, & qu'elle le faiſoit paſſer pour ſon neveu, afin de ſe conſerver quelque autorité entre les femmes de ſon métier, & venger ſes querelles. Elle lui dit que c'étoit à lui qu'elle avoit donné la chaîne d'or & les hardes volées, & que c'étoit par ſon ordre qu'elle s'en étoit allée la nuit & ſans congé, afin qu'elle fût ſeule ſoupçonnée d'une ſi méchante action. Marcelle dit à Dom Marcos toutes ces belles choſes, aux dépens de tout ce qui en pourroit arriver, pour ſe tirer ſeulement d'entre ſes mains, ou peut-être pour s'acquiter dignement de la bonne coutume qu'ont tous ceux qui obſervent de mentir toujours, & de dire de leurs Maîtres ce qu'ils ſçavent & ce qu'ils ne ſçavent pas. Elle conclut ſon plaidoyé par une exhortation qu'elle fit à Dom Marcos de prendre patience, lui faiſant eſpérer que ſes hardes lui ſeroient peut-être rendues, lorſqu'il l'eſpéreroit le moins. Peut-être auſſi que non, lui dit Dom Marcos de fort bon ſens : il n'y a pas apparence que la traîtreſſe qui m'a volé mon bien, & s'en eſt fuye, revienne pour me le rendre. Il conta enſuite à Marcelle tout ce qui lui étoit arrivé chez Iſidore, depuis qu'elle en étoit ſortie. Eſt-il poſſible qu'elle ait eu ſi peu de conſcience ? lui dit la méchante Marcelle. Ah ! mon bon Seigneur,

gneur, que ce n'étoit pas ſans ſujet que vous me faiſiez grande pitié; mais je n'oſai vous rien dire, car le ſoir que vous fûtes volé, pour avoir eu la hardieſſe de repréſenter à ma Maîtreſſe qu'elle ne devoit pas toucher à votre chaîne, j'en fus traitée de fait & de parole, comme le bon Dieu ſçait. Voilà comme tout s'eſt paſſé, dit Dom Marcos faiſant un grand ſoupir, & le pis que j'y vois c'eſt qu'il n'y a plus de remède. Attendez, l'interrompit Marcelle, je connois un habile homme de mes amis, & qui pourra bien être mon mari (ſi Dieu veut) qui vous dira où vous trouverez vos gens, comme s'il les voyoit. C'eſt un homme admirable qui fait des diables tout ce qu'il veut. Le crédule Dom Marcos la conjura de le lui faire voir, & Marcelle le lui promit, & lui dit qu'il ſe trouveroit le jour ſuivant au même lieu. Dom Marcos y vint; Marcelle s'y trouva, & dit au pauvre homme que le Magicien dont elle lui avoit parlé, avoit déjà travaillé à lui faire trouver ce qu'on lui avoit volé, & qu'il ne manquoit plus qu'une certaine quantité d'ambre, de muſc & d'autres ſenteurs, dont il falloit faire des parfums aux démons qu'on vouloit invoquer, qui étoient tous du premier ordre, & des meilleures maiſons d'Enfer. Dom Marcos ſans délibérer mena Marcelle où l'on vendoit des ſenteurs, en acheta ce qu'elle lui en fit ache-

acheter, & lui en donna même ce qu'elle lui en demanda, tant il croyoit lui être obligé de lui avoir fait trouver un Magicien. La ſcélérate Marcelle le mena dans une maiſon de mauvaiſe mine, ou dans une salle baſſe, ou plutôt cave nattée, il fut reçu par un homme en ſoutane, qui avoit la barbe touffue, & qui lui parla avec beaucoup de gravité. Ce vilain homme que Dom Marcos regardoit avec beaucoup de reſpect & de crainte, alluma deux bougies noires; les donna à tenir en chaque main à l'effrayé Dom Marcos; le fit ſeoir ſur un petit ſiége fort bas, & l'exhorta, mais trop tard, à n'avoir point de peur. Il lui fit enſuite pluſieurs queſtions ſur ſon âge, ſa vie, & ſur les hardes qu'on lui avoit volées; & après avoir regardé dans un miroir, & lu quelque tems dans un Livre, il dit à Dom Marcos qui ſe mouroit de peur, qu'il ſçavoit bien où étoient ſes hardes, & les lui dépeignit les unes après les autres ſi exactement, que Dom Marcos laiſſa cheoir ſes chandelles pour lui ſauter au col. Le ſérieux Magicien le blâma fort de ſon impatience, & lui apprit que les opérations de ſon Art infaillible vouloient beaucoup de flegme & de retenue, & ajoûta que pour des actions moins étourdies que celle qu'il venoit de faire, les Démons avoient quelquefois maltraité & même étranglé des hommes. Dom Marcos

cos pâlit à ces paroles, & ſe remit ſur ſon ſiége, après avoir repris ſes bougies. Le Magicien demanda les parfums que Dom Marcos avoit achetés, & la fauſſe Marcelle les lui donna. Elle avoit été juſques-là dévote ſpectatrice de la cérémonie; mais il la fit ſortir, à cauſe, lui dit-il, que les Démons ne ſe plaiſoient pas avec les femmes. Marcelle ſortit en faiſant une profonde révérence, & le Magicien ayant approché un petit braſier de cuivre, fit ſemblant de jetter ſur les charbons allumés qui étoient dedans, les parfums de Dom Marcos, & y jetta un souphre ſi puant, & qui fit une ſi épaiſſe & ſi violente fumée, que le Magicien qui s'étoit imprudemment penché ſur ce braſier, en penſa être ſuffoqué. Il en touſſa à ſe démonter la gorge, & avec un ſi grand effort que ſa barbe touffue, qui n'étoit pas de ſon crû, & qui étoit mal attachée, tomba & le découvrit à Dom Marcos pour le pernicieux Gamara. Dom Marcos lui ſauta à la gorge, la lui ſerra d'une force d'Hercule, criant au voleur d'une voix effroyable. La Juſtice paſſoit en même tems par la même rue; elle entra dans la maiſon d'où ſortoient les cris effroyables qu'on entendoit de loin; car Gamara que Dom Marcos tenoit à la gorge, crioit auſſi fort que lui. Les Archers trouvérent d'abord Marcelle qu'ils arrêtérent; & ayant enfoncé la porte de la

cham-

chambre magique, trouvérent Dom Marcos & Gamara cramponnés l'un ſur l'autre, & qui ſe veautroient par la place. Le Prévôt reconnut Gamara pour un homme qu'il cherchoit il y avoit longtems, & qu'il avoit ordre de prendre comme un filou, un maquereau, & un larron ſur le tout. Il le mena en priſon avec Dom Marcos & Marcelle, fit inventorier tout ce qui étoit dans la chambre, & le fit mettre en lieu de ſureté. Dès le jour ſuivant Dom Marcos fut élargi ſous la caution de ſon Maître. Il ſe porta partie contre Gamara, & partie contre Marcelle, qui furent convaincus de lui avoir volé ſes hardes, qu'on trouva toutes entiéres entre celles qui avoient été inventoriées. On y en trouva beaucoup d'autres, les unes qu'il avoit volées, & les autres qui lui avoient été données en gage; car il étoit Juif, & par conſéquent uſurier. Quand il fut pris, il étoit ſur le point d'épouſer Marcelle, qui lui portoit en mariage, outre les hardes qu'elle avoit volées à Dom Marcos, une inclination à voler non moindre que celle de ſon futur époux, un eſprit capable d'apprendre tout ce qu'il lui eût pu montrer, & même de le ſurpaſſer; & un corps aſſez beau, ſain, & jeune, pour être ſouvent acheté, ſouvent livré, & pour durer long-tems dans les fatigues du putaniſme. La bonne cauſe de Dom Marcos ſoutenue du crédit de ſon Maître, lui

lui fit bientôt rendre tout ce qu'on lui avoit volé. Gamara fut envoyé aux galéres pour le reſte de ſes jours, & Marcelle fut fouettée & bannie, & l'on trouva que l'un & l'autre avoient été traités favorablement. Pour Dom Marcos il n'étoit pas ſi aiſe de r'avoir ſes hardes, & d'être vengé de Gamara & de Marcelle, que déſeſpéré de ce que ce grand fourbe n'étoit pas Magicien. La perte de ſes dix mille écus l'avoit preſque rendu fou. Il alloit tous les jours viſiter toutes les hôtelleries de Madrid; & enfin il trouva des Muletiers qui revenoient de Barcelone, qui lui dirent qu'ils avoient trouvé à quatre ou cinq journées de Madrid une charette chargée de hardes, de deux femmes, & d'un homme, & qu'elle s'étoit arrêtée dans une hôtellerie à cauſe de deux mules qui étoient mortes aux charetiers pour les avoir trop preſſées. Ils lui dépeignirent cet homme & ces deux femmes, & les marques qu'ils lui en donnérent ſe rapportoient ſi bien à Iſidore, à Inez & à Auguſtinet, que ſans délibérer davantage il s'habille en Pelerin; & ayant obtenu de ſon Maître des lettres de recommandation pour le Viceroi de Catalogne, & de la Juſtice un Decret contre ſa femme fugitive, il prit le chemin de Barcelone, tantôt à pied, tantôt ſur une mule, & y arriva en peu de jours. Il alla droit au port pour s'y loger; & la premiére cho-

Digitized by Google

choſe qu'il vit en y arrivant, ce fut ſes coffres qu'on portoit dans une chaloupe, & Auguſtinet, Iſidore & Inez, qui les alloient eſcorter juſqu'à un vaiſſeau qui les attendoit à la rade, dans lequel ils s'alloient embarquer pour Naples. Dom Marcos ſuivit ſes ennemis, & ſe mit avec eux dans la chaloupe comme un lion. Ils ne le reconnurent point, à cauſe de ſon chapeau de Pelerin qui avoit un bord d'une très-vaſte circonférence, & ils le prirent pour quelque Pelerin qui alloit à Lorette, comme les matelots le prirent pour être de la compagnie d'Auguſtinet. Dom Marcos dans la chaloupe penſa y mourir d'inquiétude, bien moins de ce qu'il alloit devenir, que de ce qu'alloient devenir ſes coffres. La chaloupe cependant vogua vers le vaiſſeau, & vogua ſi vite, ou plutôt Dom Marcos étoit ſi occupé de tout ce qu'il avoit dans la tête, qu'il ſe trouva ſous le grand vaiſſeau, lorſqu'il penſoit en être encore bien loin. On commença d'y faire monter les hardes; ce qui tira Dom Marcos de ſa profonde rêverie, qui ne l'avoit pourtant pas empêché d'avoir toujours les yeux ſur le plus cher de ſes coffres, où étoit tout ſon argent. Un matelot vint prendre ce coffre pour l'attacher avec d'autres, à une groſſe corde qu'on tiroit du vaiſſeau avec une poulie. C'eſt ici où Dom Marcos s'oublia: il vit

lier

Digitized by Google

lier ſon coffre près de lui, & ne branla pas; & enfin, le voyant déjà en l'air, il ſe prit des deux mains à un des anneaux de fer qui ſervoient à le lever de terre, réſolu de ne s'en ſéparer jamais. Et peut-être qu'il en fût venu à bout: car que ne fait point un Avaricieux pour conſerver ſon argent? mais par malheur, le coffre ſe ſépara des autres, & tombant à plomb ſur la tête du malheureux, qui ne quitta pourtant point ſa priſe, il l'enfonça au fond de la mer, ou ſi vous voulez à tous les mille diables. Iſidore, Inez & Auguſtinet le reconnurent dans le tems qu'il ſe perdit en la compagnie de leur cher coffre, dont la perte les fit plus pâlir que la peur du vindicatif Dom Marcos. Auguſtinet enragé de tant d'argent perdu, & peu maître de ſon premier mouvement, frappa le matelot qui avoit ſi mal lié les coffres, d'un furieux coup de poing. Le matelot lui en donna un encore plus furieux, & qui le fit cheoir dans la mer. Il ſe prit en tombant à la malheureuſe Iſidore, qui ne ſe prit à rien; & ainſi accompagna ſon cher Auguſtinet, qui malgré lui accompagna Dom Marcos. Inez s'embarqua dans le vaiſſeau avec le reſte des hardes, qu'elle mangea dans Naples en peu de tems; & après avoir été long-tems Courtiſane, mourut en Courtiſane, c'eſt-à-dire à l'Hôpital.

HIS-

HISTOIRE
DE
D. JUAN URBINA,
GENTILHOMME ESPAGNOL.
NOUVELLE.

UN jeune Gentilhomme Eſpagnol, appellé Dom Juan Urbina, & qui étoit des meilleures Maiſons de Séville, en partit fort jeune à la ſuite d'un Grand d'Eſpagne, que le Roi Philippe II. envoyoit pour Viceroi à Naples. Après y avoir demeuré quelque tems, il fit un voyage au Levant ſur des galéres qui allérent en courſe, & donna des marques de ſa valeur en pluſieurs occaſions. Les galéres revinrent à Meſſine. Il vit en peu de tems tout ce qu'il y a de plus remarquable en Sicile. Il repaſſa en Italie, & fit quelque ſéjour dans chacune des plus belles villes de ce païs renommé, à qui il ſemble que tous les Etrangers doivent une viſite; & enfin il s'arrêta dans Milan, où il reçut des nouvelles d'Eſpagne, que ſon pére étoit mort, & que ſa mére attendoit ſon retour avec grande impatience. Mais avant que de re-

retourner en ſon païs, il ſe mit volontaire dans les troupes commandées contre la France en faveur du Duc de Savoye, où il paſſa une campagne, & y acquit beaucoup de réputation. La campagne finie, il alla à Génes, où il avoit de l'argent à recevoir, & là il s'embarqua ſur un vaiſſeau qui alloit à Barcelone, où après avoir employé deux jours à voir la ville, il prit des chevaux de louage pour ſon valet & pour lui, ayant fait deſſein avant que de ſe rendre à Séville, de voir toutes les villes d'Eſpagne qu'il n'avoit point vues. Etant arrivé à Saragoſſe, il ſe logea dans une hôtellerie, dont les fenêtres regardoient une des principales places de la ville: il donna à garder ſes hardes à ſon hôte, & s'étant paré à la ſoldate, & ayant mis du linge blanc, s'il en avoit, il alla, ſuivi de ſon valet, ſe promener par la ville, non tant pour en voir la beauté que pour y faire voir la ſienne, & y donner dans la vue à quelque Arragonoiſe. Au ſortir de ſon hôtellerie, il ſe promena dans la place ſur laquelle les fenêtres de ſon hôtellerie regardoient, & y vit deux femmes couvertes de leurs voiles ou mantes, & toutes deux de ſi bonne mine, qu'il eut envie de les accoſter. Il le fit, & s'adreſſa à celle qui paroiſſoit la maîtreſſe de l'autre, avec laquelle ſon valet faiſoit de ſon côté le mauvais plaiſant. En Eſpagne les femmes ont une vivacité d'eſprit

prit qui n'eſt pas imaginable ; elles en donnent principalement des preuves dans ces converſations de rues & de places publiques, où elles vont ſi bien cachées dans leurs mantes, que leurs maris bien ſouvent les méconnoiſſent, & où leur bonne mine attire toujours après elles quelque godelureau de profeſſion, de ces donneurs d'amour à qui en veut, dont on n'en prend preſque jamais quoiqu'ils en offrent à crédit, de ces enfans perdus de Cupidon, qui donnent à tout, & font à compliment & à douceur, s'il ſe peut ainſi dire, avec toutes les femmes voilées qu'ils trouvent, de la même façon qu'à la guerre on va faire le coup de piſtolet. L'inconnue donc s'approcha de Dom Juan, lui fit paroître tant d'eſprit, lui parla d'un ſon de voix ſi charmant, & lui fit voir comme par mégarde un œil ſi beau & ſi brillant, que ſans la mieux connoître il la voulut pouſſer comme par force dans une boutique de Marchand, pour la régaler auſſi magnifiquement que l'argent comptant qu'il avoit le pouvoit permettre. A la premiére propoſition qu'il en fit, ſon valet, qui n'étoit pas ſi attentif à entretenir la ſoubrette qu'il ne prêtât l'oreille à ce que diſoit ſon Maître, ne l'ouït pas plutôt parler d'aller chez un Marchand & de régaler la Dame, qu'il en pâlit, connoiſ-

Digitized by Google

ſant ſon humeur libérale. Il quitta bruſquement celle à qui il parloit, & alla tirer Dom Juan par le bras, pour lui demander aſſez brutalement s'il étoit fou, d'offrir un préſent au hazard d'être pris au mot, à une femme qu'il ne connoiſſoit point, & qui étoit peut-être d'humeur, non ſeulement de recevoir ce qu'on lui offriroit, mais auſſi de demander ce qu'on ne lui offriroit pas. Il n'étoit pas beſoin que ce judicieux valet s'en mît tant en peine. L'inconnue fut auſſi généreuſe à refuſer, que Dom Juan l'étoit à vouloir donner. La libéralité du Cavalier s'arrêta par les refus de la Dame. Dom Juan la voulut faire entrer chez un Marchand comme de force, & dans le tems qu'il la tiraille pour l'y conduire, un Cavalier Arragonois la lui vint tirer d'entre les mains, lui demandant impérieuſement, pourquoi il manquoit de reſpect à une Dame de condition. Ce Cavalier ſi rude aux Etrangers, avoit reconnu la Dame, dont il étoit paſſionnément amoureux, à deſſein de l'épouſer, & avoit jugé par l'action qu'elle fit, quand elle refuſa la main que lui offroit Dom Juan, qu'il prenoit trop de liberté avec elle. Le Sevillan répondit à l'Arragonnois plus civilement qu'il ne méritoit, ne ſçachant s'il étoit mari ou frére de l'inconnue, ni quelle part il y pou-

voit prendre. Sa retenue paſſa pour timidité dans l'eſprit de l'autre, qui bien aiſe d'avoir trouvé un homme aiſé à pouſſer devant la Reine de lui-même, traita ſi mal Dom Juan, qu'enfin il commença de parler avec plus d'aigreur qu'on n'en eût dû attendre d'un homme doux & pacifique, comme il avoit paru. L'inconnue qui eut peur que la querelle n'allât plus avant, découvrit à Dom Juan le plus charmant viſage qu'il eût jamais vu. Elle le conjure de ne prendre pas garde à ce que l'autre lui avoit dit de rude, qu'elle pria auſſi de ſe modérer: mais l'Arragonnois fantaſque qui ne voulut pas perdre une ſi belle occaſion de ſignaler ſon courage, n'accorda rien à la belle perſonne qui le prioit, & fondit l'épée à la main à la tête de trois eſtafiers ſur Dom Juan, qui ne s'étonna point du nombre de ſes ennemis. Son valet étoit fort ſoldat & fort grand ſpadaſſin: il ſe réſerva les eſtafiers à battre, tandis que ſon Maître faiſoit une réſiſtance de lion contre l'Arragonois, à qui s'étoit joint un brave de ſa connoiſſance. La belle Dame cependant ſe déſeſpéroit d'être la cauſe innocente d'une querelle, & admiroit en même tems la valeur des deux Etrangers, qui ſeuls contre pluſieurs faiſoient lâcher le pied à tous les compatriotes qui s'étoient jettés

Digitized by Google

ſur eux, comme d'ordinaire font tous les chiens d'un même quartier ſur les chiens étrangers qui paſſent devant eux la queue entre les jambes. Je ne décrirai point le combat par le menu, n'ayant pas ſçu au vrai le nombre des coutellades qui s'y donnérent, ou du-moins des coups de plat d'épée; car en Eſpagne on ſe bat ſouvent le fer à la main ſans répandre de ſang. Vous ſçaurez ſeulement qu'en dépit de tout un peuple ému, Dom Juan & ſon valet gagnérent l'Egliſe d'un Couvent, & s'y mirent à couvert de la tempête, & que cette batterie en produiſit une ſeconde, qui fut auſſi ſanglante & funeſte que la premiére le fut peu. Cette Dame, belle comme elle étoit, avoit plus d'un amant. Un jeune homme fort étourdi, & qui croyoit bien en valoir un autre, en étoit depuis peu devenu amoureux, ou du-moins ſe l'étoit imaginé; car il n'en avoit encore parlé à perſonne, & encore moins à cette belle Dame. Il s'étoit donc joint à telle fin que de raiſon à tous ceux qui avoient attaqué Dom Juan; s'étoit mis à le battre auſſi mal que les autres; & avoit bien fait le fâché comme eux, de ce qu'il s'étoit ſauvé dans un Couvent, dont on leur avoit fermé la porte au nez. Il s'étoit amaſſé-là un grand peuple à la rumeur qu'ils avoient faite, & un vieux oncle entr'autres de la belle Arragonoiſe qui

lui ſervoit de pére en l'abſence du ſien qui étoit aux Indes. Ce fut à lui que l'auteur de la noiſe fit bien valoir ſon action en préſence du jeune fou qui étoit ſon rival caché, comme je viens de vous le dire, & qui crut alors qu'il étoit tems de déclarer ſon amour. Je devrois vous avoir déjà dit, pour éviter l'embarras & l'obſcurité dans la longue narration que j'ai à vous faire, que la belle Arragonoiſe avoit nom Lucinde, ſon oncle Dom Pédre, ſon amant déclaré Dom Félix, & ſon amant caché Dom Rodrigue ***.

HISTOIRE DE MANTIGNY.

GENTILHOMME SICILIEN.

UN jeune Gentilhomme, nommé Mantigny, après avoir fait dix campagnes dans tous les païs de l'ennemi où nous avons porté la guerre, fut obligé par la mort de ſon pére & de ſa mére de revenir en ſon païs, recueillir une ſucceſſion qui pouvoit monter à ſix mille livres de rente. Cela joint à une penſion mal payée, & aux appointemens d'Aide-

de-camp, & d'une Compagnie dans un vieux Régiment, qu'il avoit méritée par ſes ſervices, le faiſoit paſſer pour un honnête homme fort à ſon aiſe, & le fit regarder comme un parti avantageux de toutes les Demoiſelles de ſa Province, qui croyoient mériter quelque choſe de plus qu'un Gentilhomme à liévre. Il étoit bien fait de ſa perſonne, avoit l'eſprit aſſez cultivé pour un homme de fer, ayant fait ſes études avant que d'entrer à l'Académie, où il n'avoit pas été des moins adroits. Ses parens étoient morts dans la ville capitale de la Province où ils faiſoient leur ſéjour ordinaire, quoiqu'ils euſſent une belle maiſon à la campagne. Mais la ſociété que l'on trouve dans une ville, leur avoit fait oublier le repos des champs, ou peut-être l'accablement des viſites, qui ſont d'autant moins plaiſantes à la campagne qu'elles durent plus longtems, & que l'on voit plus de chevaux & de valets que de Maîtres. Il arriva donc en cette ville, que je ne nomme point ; il ſuffit qu'elle ſoit des plus belles du Royaume, & que les habitans en ſoient polis. Il ne brilla point d'abord par les dorures de ſoldat, quoique les profits de ſes quartiers d'hiver l'euſſent rendu fort opulent en chamois brodé, éguillettes touffues, & plumes de toutes ſes couleurs. Sa bonne mine parut au-travers de ſon grand manteau de drap noir,

 &

& ſon caroſſe houſſé le fit montrer au doigt dans les rues de ſa ville, où l'on n'étoit pas accoutumé d'en voir de ſi bien vêtus. Il fut long-tems ſans faire d'autres viſites que celles des amis particuliers de ſon pére, & ſans chercher les divertiſſemens des perſonnes de ſon âge, qui approchoit alors de vingt-ſept ou vingt-huit ans. On ne peut guéres devenir héritier ſans avoir des affaires. Notre Gentilhomme donnoit ordre aux ſiennes ſoigneuſement, & quand les plus preſſées furent achevées, & qu'il put quelquefois ſonger à autre choſe, il s'en alloit tirer en volant hors de la ville, à quoi il prenoit un extrême plaiſir. Un jour, vers le ſoir, qu'il revenoit de la chaſſe, ſuivi de deux laquais qui lui portoient chacun un fuſil, & lui menoient un chien couchant par la chaîne, en paſſant le long de la muraille d'un jardin, il entendit accorder un théorbe dans un cabinet qui étoit bâti ſur le chemin, & tout le long on voyoit les paſſans par une grande fenêtre de barreaux de bois peint. Il avoit appris à chanter & à jouer du luth étant Page; & parce qu'il avoit beaucoup de naturel, le métier de la guerre ne l'avoit point empêché de le cultiver, & d'acquérir la réputation de bien chanter. Il ne faut donc pas s'étonner s'il arrêta ſon cheval, quand il ouït toucher les cordes d'un théorbe,

inſtrument dont le nom à Paris n'eſt pas intelligible à tout le monde. La perſonne qui le touchoit l'accordoit en Maître, ce qui lui fit attendre ce qui en arriveroit. Enfin, il entendit préluder ſur le théorbe, & enſuite une parfaitement belle voix, méthodique, & qui chanta un air ſur une abſence avec une grande juſteſſe, & d'une maniére fort touchante. Il ne ſe put tenir de dire aſſez haut pour être entendu, que *Lambert* n'auroit pas mieux chanté. A ces paroles une Demoiſelle parut au-travers des barreaux de bois. Mon Gentilhomme ſe pancha ſur le col de ſon cheval le plus bas qu'il put pour la ſaluer, & elle fit une révérence, un peu ſurpriſe de voir un homme inconnu, & qui paroiſſoit mieux en ordre que ceux qu'elle avoit accoutumé de voir, autant que le put permettre la clarté du jour, qui étoit bien près d'être nuit. ***

Fin des Nouvelles de M. Scarron.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google